

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

Voltaire, François Marie Arouet de

OEUVRES

COMPLETES

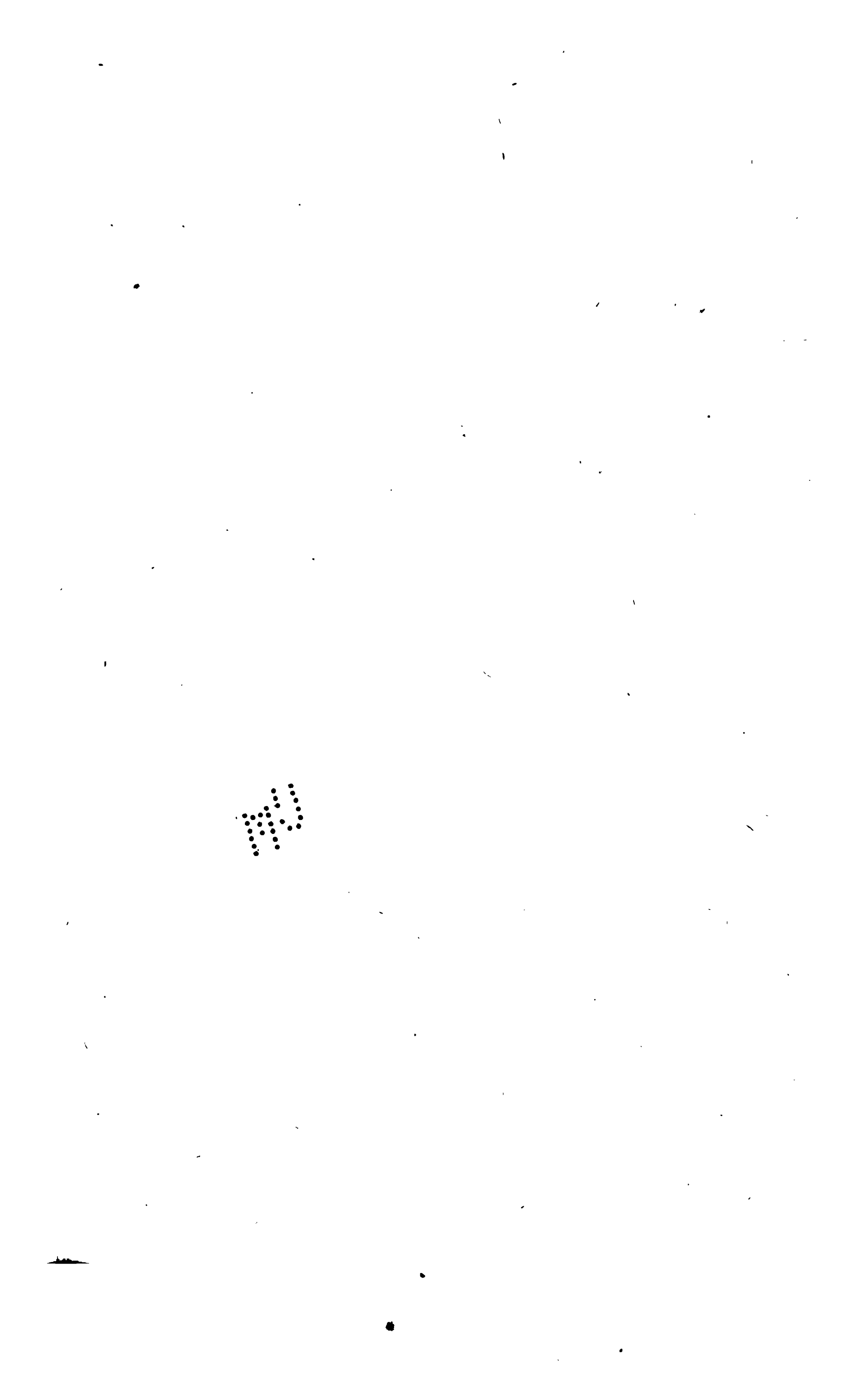
DE

VOLTAIRE.

TOME QUARANTE-HUITIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.



MELANGES

LITTERAIRES.



REFUTATION

D'UN ECRIT ANONYME,

Contre la mémoire de feu M. Joſeph Saurin, de l'académie des ſciences, examinateur des livres, & prépoſé au journal des ſavans. (*)

SI celui qui pourſuit feu M. *Saurin* juſque dans le tombeau, ſavait que cet académicien a laiſſé une famille nombreuſe, il ſerait ſans doute affligé d'avoir porté le poignard dans le cœur des enfans, en remuant les cendres du père.

S'il ſavait que le fils, auſſi rempli de probité & de mérite que dénué de fortune, peut ſe voir arracher toutes ſes eſpérances par les calomnies dont on noircit la mémoire de ſon père; s'il apprenait que ces calomnies peuvent priver d'établiſſement cinq filles vertueuſes, il eſſuierait, par ſes larmes, ce que ſa coupable imprudence lui a fait écrire.

Juſqu'à quand verra-t-on, non-ſeulement les gens de lettres qui doivent être humains, mais encore ceux dont la profeſſion eſt d'être charitables, infecter les journaux & les dictionnaires, de médiſances, d'offenſes perſonnelles, de ſcandales que la religion réprouve & que le monde abhorre?

On imprima, il y a quelques années, dans les ſupplémens de *Moréri* & du célèbre *Bayle*, des anecdotes concernant feu M. *Joſeph Saurin*. On l'accuſe

(*) Cet écrit anonyme fut inſéré dans un journal ſuiſſe en 1758.

dans ces articles des actions les plus odieuses, parce qu'il avait quitté une secte pour une autre, ou plutôt parce qu'il avait mieux aimé vivre à Paris, dans le sein des lettres, que de se consumer ailleurs dans le fatras des disputes théologiques. Je fus indigné de l'insolence du compilateur nommé *Chausepié*, qui croyait avoir continué le dictionnaire de *Bayle*.

Les dictionnaires sont faits pour être les dépôts des sciences, & non les greffes d'une chambre criminelle. Cependant, ce scandale imprimé fesait quelqu'effet dans les esprits faibles & avides de la honte d'autrui.

J'avais passé trois années de ma jeunesse avec M. *Joseph Saurin*, dans l'étude de la géométrie & de la métaphysique; & ne l'ayant pu connaître dans le temps de ses malheurs & des faiblesses qu'on lui objectait, (faiblesses dont je le crus très-incapable) je fus intimement lié avec lui dans le temps de sa vie heureuse; c'est-à-dire, ignorée, retirée, occupée, frugale, austère. Je le vis mourir avec une résignation courageuse, adorant DIEU en sage, se repentant de ses fautes, pardonnant celles des autres, méprisant tant des faux systèmes que des hommes vains ont ajoutés à la parole de DIEU, & pénétré d'une religion pure, dont tout bon esprit sent la force & chérit les consolations.

C'est de quoi je rendis compte dans la liste des écrivains du siècle de *Louis XIV*. Je n'ai cherché dans l'histoire de ce beau siècle, le modèle du siècle présent, qu'à rendre justice à tous les génies, à tous les savans, à tous les artistes qui le décorèrent. J'ai voulu, en louant les morts, exciter les vivans à leur ressembler. J'ai célébré les travaux des *Fénélons*, des *Bossuets*, des *Pascals*, des *Bourdaloues*, des *Massillons*, avec la même

candeur que j'ai peint *Louis XIV* uniſſant les deux mers, fondant la marine & le commerce, établiſſant la diſcipline militaire & la police, prévenant, par ſes bienfaits, les hommes de génie & les ſavans dans toute l'Europe; méritant enfin, malgré ſes défauts & ſes fautes, le titre d'*homme prodigieux*, que lui donne l'homme d'Etat dom *Uſtaris* dans ſon excellent livre de l'adminiſtration du royaume d'Eſpagne.

Les honnêtes gens de toutes les nations ont ſouſcrit à ces vérités, excepté, peut-être, quelques ennemis invétérés, qui dans le fond de leur cœur admirent ce qu'ils haïſſent. Il en a été de même de tous les grands-hommes du ſiècle de *Louis XIV;* l'équité du public leur a rendu juſtice, & l'eſprit de parti a murmuré.

C'eſt ce qui arrive à l'occaſion de *Joſeph Saurin*, l'un des plus beaux génies du ſiècle des grandes choſes. De très-ſavans hommes éclairèrent alors le monde, & aujourd'hui on s'occupe à diſſéquer leurs cadavres.

Si ce philoſophe était tombé dans des fautes graves, il faudrait les couvrir du manteau de la charité; c'eſt l'intérêt de la ſociété, c'eſt celui de la religion. Que peut gagner un homme revêtu d'un miniſtère qu'il dit ſaint, quand il s'acharne à prouver que ſon confrère a mérité d'être repris de juſtice?

Il parle de prudence, y a-t-il de la prudence à déshonorer ſon état? Il parle de religion, y a-t-il de la religion à ſouiller la cendre d'un homme enſeveli depuis plus de trente années, & à vouloir prouver qu'il a fini ſes jours en criminel? quelle religion de s'acharner contre les vivans & contre les morts! quel

fruit en reviendra-t-il à la ſociété, à la morale, à l'édification publique, quand on aura triſtement combattu des témoignages reſpectables rendus en faveur d'une famille vertueuſe?

Touché de l'affliction que l'impoſture préparait à cette famille, & preſſé par les devoirs de l'humanité, je vais trouver un gentilhomme, un ancien officier, ſeigneur de la terre dans laquelle *Joſeph Saurin* avait été ce qu'on appelle miniſtre ou paſteur. Avez-vous jamais vu, lui dis-je, une lettre dans laquelle *Saurin* eſt ſuppoſé s'accuſer lui-même des fautes dont on le charge, & qu'on a fait imprimer depuis peu? Non, répond cet officier plein de franchiſe & de bonté, je ne l'ai jamais vue; & je ne puis approuver l'uſage qu'on en fait. Toute ſa famille répond la même choſe. Trois paſteurs reſpectables, animés des mêmes principes d'honneur, ſignent la même déclaration; & voilà qu'un homme qui n'oſe pas ſigner ſon nom s'élève contre tous ces témoignages. (1) Je ne veux pas, dit-il, que vous rendiez la paix à des cœurs affligés; en vain tous vos témoignages ſont authentiques; je veux, par un libelle ſans nom, déchirer pieuſement ceux que vous avez généreuſement conſolés.

N'eſt-on pas en droit de dire à ce fanatique menteur: Par quelle cruauté inouïe venez-vous ſans miſſion, ſans titre, ſans raiſon, perſécuter la mémoire d'un ſage que vous n'avez point connu, & du fond de votre petit pays encore barbare, pourſuivre ſes enfans

(1) Ces paſteurs ſe ſont attiré une affaire très-grave pour avoir ſigné ſuivant leur conſcience; tant le célebre anatomiſte *Haller* avait mis l'intolérance à la mode dans le canton de Berne.

que vous ne connaissez pas? montrez des preuves ou faites amende honorable. Un accusâteur doit avoir ses preuves en main; & quand il les a, il est odieux. S'il ne les a pas, il est calomniateur, & mérite d'être puni par la justice quand il y en a une.

Par quel excès incompréhensible avez-vous pu vous laisser emporter jusqu'à taxer de déisme & d'athéisme le service charitable rendu à la mémoire d'un mort, & à la réputation d'un fils qui donne déjà les plus grandes espérances d'être très-supérieur à son père dans la littérature?

Misérable aboyeur de village, vous appelez déiste & athée celui qui défend l'innocence! & qui êtes-vous, vous qui l'outragez?

On sait que ce cloaque de turpitudes n'est que l'écoulement du bourbier dans lequel fut plongé le poëte *Jean-Baptiste Rousseau*, après l'aventure de ses couplets, pour lesquels il fut condamné au bannissement perpétuel par le châtelet, & par le parlement de Paris. Il avait été assez fou pour avouer qu'il était l'auteur des cinq premiers couplets, & assez criminel pour oser accuser un vieux géomètre d'avoir fait les autres. Convaincu de calomnie & de subornation de témoins, il fut justement puni. Réfugié en Suisse parmi les domestiques du comte du *Luc*, ambassadeur de France, il y ourdit toutes ces impostures contre *Joseph Saurin*.

Il m'importe fort peu que *Rousseau* soit ou ne soit pas au nombre des artistes de paroles qui ont illustré la France; qu'il ait fait de passables ou de très-ennuyeuses comédies, quelques odes harmonieuses, & quelques-unes de détestables; quelques épigrammes sur la

ſodomie & ſur la beſtialité ; il m'importe encore très-peu qu'un partiſan intéreſſé de ces épigrammes l'appelle le grand *Rouſſeau*, pour le diſtinguer des autres *Rouſſeaux*. Je ne veux, dans ce petit écrit, que rendre gloire à la vérité ſur des faits dont je ſuis parfaitement informé. Il y a deux monſtres qui déſolent la terre en pleine paix ; l'un eſt la calomnie & l'autre l'intolérance ; je les combattrai juſqu'à ma mort.

LES HONNETETÉS

LITTERAIRES.

ON a déjà dit qu'il eſt ridicule de défendre ſa proſe & ſes vers, quand ce ne ſont que des vers & de la proſe; en fait d'ouvrages de goût il faut faire & enſuite ſe taire.

Térence ſe plaint, dans ſes prologues, d'un vieux poëte qui ſuſcitait des cabales contre lui, qui tâchait d'empêcher qu'on ne jouât ſes pièces, ou de les faire ſiffler quand on les jouait. *Térence* avait tort, ou je me trompe. Il devait, comme l'a dit *Céſar*, (*) joindre plus de chaleur & plus de comique au naturel charmant & à l'élégance de ſes ouvrages. C'était la meilleure façon de répondre à ſon adverſaire.

Corneille diſait de ſes critiques : S'ils me diſent *pois*, je leur répondrai *féves*. En conſéquence il fit contre le modeſte *Scudéri* ce rondeau un peu immodeſte.

Qu'il faſſe mieux ce jeune jouvencel,
A qui le ciel donne tant de martel,
Que d'entaſſer injure ſur injure,
Rimer de rage une lourde impoſture,
Et ſe cacher ainſi qu'un criminel.
Chacun connaît ſon jaloux naturel,

(*) *Tu quoque, tu in ſummis, ô dimidiate Menander!*
Poneris, & meritò puri ſermonis amator.
Lenibus atque utinam ſcriptis adjuncta foret vis
Comica, ut æquato virtus polleret honore
Cum Græcis, neque in hac deſpectus parte jaceres!
Unum hoc maceror, & doleo tibi deeſſe, Terenti.

Le montre au doigt comme un fou ſolemnel,
Et ne croit pas en ſa bonne écriture,
Qu'il faſſe mieux.

Paris entier ayant vu ſon cartel,
L'envoie au diable, & ſa muſe au b.....
Moi j'ai pitié des peines qu'il endure;
Et comme ami je le prie & conjure,
S'il veut ternir un ouvrage immortel,
Qu'il faſſe mieux.

Il eut enſuite le malheur de répondre à l'abbé d'*Aubignac*, prédicateur du roi, qui fesait des tragédies comme il prêchait, & qui pour ſe conſoler des ſifflets dont on avait régalé ſa Zénobie, ſe mit à dire des injures à l'auteur de Cinna. *Corneille* eût mieux fait de s'envelopper dans ſa gloire & dans ſa modeſtie, que de répondre *féves* à l'abbé d'*Aubignac*, qui lui avait dit *pois*.

Racine, dans quelques-unes de ſes préfaces, a fait ſentir l'aiguillon à ſes critiques; mais il était bien pardonnable d'être un peu fâché contre ceux qui envoyaient leurs laquais battre des mains à la Phédre de *Pradon*, & qui retenaient les loges à la Phèdre de *Racine* pour les laiſſer vides, & pour faire accroire qu'elle était tombée. C'étaient-là de grands protecteurs des lettres; c'étaient le duc *Zoïle*, le comte *Bavius* & le marquis *Mévius*.

Molière s'y prit d'une autre façon. *Cotin*, *Ménage*, *Bourſaut* l'avaient attaqué; il mit *Bourſaut*, *Cotin*, & *Ménage* ſur le théâtre.

La Fontaine, qui a tant embelli la vérité dans pluſieurs de ſes fables, fit de très-mauvais vers contre

Furetière, qui le lui rendit bien. Il en fit de fort médiocres contre *Lulli*, qui n'avait pas voulu mettre en musique son détestable opéra de Daphné, & qui se moqua de son opéra & de sa satire. J'aimerais mieux, dit-il, mettre en musique sa satire que son opéra.

Rousseau le poëte fit quelques bons vers, & beaucoup de mauvais contre tous les poëtes de son temps, qui le payèrent en même monnaie.

Pour les auteurs qui, dans les discours préliminaires de leurs tragédies ou comédies, tombées dans un éternel oubli, entrent amicalement dans tous les détails de leurs pièces, vous prouvent que l'endroit le plus sifflé est le meilleur; que le rôle qui a le plus fait bâiller est le plus intéressant; que leurs vers durs, hérissés de barbarismes & de solécismes, sont des vers dignes de *Virgile* & de *Racine* : ces messieurs sont utiles en un point; c'est qu'ils font voir jusqu'où l'amour-propre peut mener les hommes, & cela sert à la morale.

M. de *Voltaire* écrivit un jour : „ La Henriade vous „ déplaît, ne la lisez point. Zaïre, Brutus, Alzire, „ Mérope, Sémiramis, Mahomet, Tancrède vous „ ennuient, n'y allez pas. Le *Siècle de Louis XIV* vous „ paraît écrit d'un style ridicule, à la bonne heure; „ vous écrivez bien mieux, & j'en suis fort aise. Je „ vous jure que je ne serai jamais assez sot pour „ prendre le parti de ma manière d'écrire contre la „ vôtre.

„ Mais si vous accusez de mauvaise foi & de men- „ songes imprimés, un historien impartial, amateur „ de la vérité & des hommes; si vous imprimez & „ réimprimez vous-même des mensonges, soit par la „ noble envie qui ronge votre belle ame, soit pour

„ tirer dix écus d'un libraire, je tiens qu'alors il faut
„ éclaircir les faits. Il eſt bon que le public ſoit inſ-
„ truit, il s'agit ici de ſon intérêt. J'ai fort bien fait
„ de produire le certificat du roi *Staniſlas*, qui atteſte
„ la vérité de tous les faits rapportés dans l'hiſtoire
„ de *Charles XII*. Les aboyeurs folliculaires ſont
„ confondus alors, & le public eſt éclairé.

„ Si votre zèle pour la vérité & pour les mœurs
„ va juſqu'à la calomnie la plus atroce, juſqu'à
„ certaines impoſtures, capables de perdre un pauvre
„ auteur auprès du gouvernement & du monarque;
„ il eſt clair alors, que c'eſt un procès criminel que
„ vous lui faites; & que le malheureux ſifflé, opprimé,
„ que vous voudriez encore faire pendre, doit au
„ moins défendre ſa cauſe avec toute la circonſpection
„ poſſible. „

Je penſe entièrement comme M. de *Voltaire*.

Il me ſemble d'ailleurs que dans notre Europe occidentale, tout eſt procès par écrit. Les puiſſances ont-elles une querelle à démêler, elles plaident d'abord pardevant les gazetiers, qui les jugent en premier reſſort, & enſuite elles appellent de ce tribunal à celui de l'artillerie.

Deux citoyens ont-ils un différend ſur une clauſe d'un contrat ou d'un teſtament, on imprime des factums & des dupliques, & des mémoires nouveaux. Nous avons des procès de quelques bourgeois plus volumineux que l'hiſtoire de *Tacite* & de *Suétone*. Dans ces énormes factums, & même à l'audience, le demandeur ſoutient que l'intimé eſt un homme de mauvaiſe foi, de mauvaiſes mœurs, un chicaneur, un fauſſaire. L'intimé répond avec la même politeſſe. Le procès

de mademoiſelle *la Cadière* & du R. P. *Girard*, contient ſept gros volumes, & l'Enéide n'en contient qu'un petit.

Il eſt donc permis à un malheureux auteur de bagatelles, de plaider pardevant trois ou quatre douzaines de gens oiſifs qui ſe portent pour juges des bagatelles, & qui forment la bonne compagnie, pourvu que ce ſoit honnêtement, & ſurtout qu'on ne ſoit point ennuyeux; car ſi dans ces querelles l'agreſſeur a tort, l'ennuyeux l'a bien davantage.

J'ai lu autrefois une épître ſur la calomnie; j'en ignore l'auteur; & je ne ſais ſi ſon ſtyle n'eſt pas un peu familier; mais les derniers vers m'ont paru faits pour le ſujet que je traite.

Voici le point ſur lequel je me fonde;
On entre en guerre en entrant dans le monde.
Homme privé, vous avez vos jaloux,
Rampans dans l'ombre, inconnus comme vous,
Obſcurément tourmentant votre vie.
Homme public, c'eſt la publique envie
Qui contre vous lève ſon front altier.
Le coq jaloux ſe bat ſur ſon fumier,
L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine.
Tel eſt l'état de la nature humaine.
La jalouſie & tous ſes noirs enfans
Sont au théâtre, au conclave, aux couvens.

Montez au ciel; trois déeſſes rivales
Y vont porter leur haine & leurs ſcandales;
Et le beau ciel de nous autres chrétiens
Tout comme l'autre eut auſſi ſes vauriens.

Ne voit-on pas chez cet atrabilaire
Qui d'Olivier fut un temps ſecrétaire, (*a*)
Ange contre ange, Uriel & Niſroc,
Contre Arioc, Aſmodée & Moloc,
Couvrant de ſang les céleſtes campagnes,
Lançant des rocs, ébranlant des montagnes,
De purs eſprits qu'un fendant coupe en deux,
Et du canon tiré de près ſur eux;
Et le meſſie allant dans une armoire
Prendre ſa lance, inſtrument de ſa gloire.
Vous voyez bien que la guerre eſt par-tout.
Point de repos; cela me.... pouſſe à bout.
Hé quoi toujours alerte, en ſentinelle!
Que devient donc la paix univerſelle
Qu'un grand miniſtre en rêvant propoſa,
Et qu'Irénée (*b*) aux ſifflets expoſa,
Et que Jean-Jacque orna de ſa faconde,
Quand il feſait la guerre à tout le monde. (*c*)
(*d*) O Patouillet! ô Nonotte & conſorts!
O mes amis, la paix eſt chez les morts.
Chrétiennement mon cœur vous la ſouhaite.
Chez les vivans où trouver ſa retraite?
Où fuir? que faire? à quel ſaint recourir?
Je n'en ſais point, il faut ſavoir ſouffrir.

Mais, dit-on, *Bernard de Fontenelle*, après avoir fait quelques épigrammes aſſez plates contre *Nicolas*

(*a*) *Milton*, ſecrétaire d'*Olivier Cromwell*, & qui juſtifia le meurtre de *Charles I*, dans le plus plat libelle qu'on ait écrit jamais.

(*b*) *Irénée Caſtel de St Pierre.*

(*c*) *Jean-Jacques* a fait auſſi un très-mauvais ouvrage ſur ce ſujet.

(*d*) Ce ſont deux ex-jeſuites les plus inſolens calomniateurs de leur profeſſion, & il en ſera queſtion dans le cours de cet ouvrage.

Boileau & contre *Racine*, ne répondit rien au mauvais livre du R. P. *Balthus* de la société de Jésus, qui l'accusait d'athéisme pour avoir rédigé en bon français & avec grâces le livre latin très-savant, mais un peu pesant de *Vandall;* c'est que les RR. PP. *Lallemant* & *Doucin*, de la société de Jésus, firent dire à M. de *Fontenelle* par M. l'abbé de *Tilladet*, que s'il répondait on le mettrait à la bastille; c'est que plus de vingt ans après le R. P. *le Tellier* persécuta *Fontenelle*, qu'il accusa d'avoir engagé du *Marsais* à répondre; (*e*) c'est que du *Marsais* était perdu sans le président de *Maisons*, & *Fontenelle* sans M. d'*Argenson*, comme on l'a déjà dit ailleurs, & comme *Fontenelle* le fait entendre lui-même dans le bel éloge de M. d'*Argenson* le garde des sceaux. (*f*)

Mais à présent que le R. P. *le Tellier* ne distribue plus de lettres de cachet, je pose qu'il n'est pas absolument défendu à un barbouilleur de papier, soit mauvais poëte, soit plat prosateur, du nombre desquels j'ai l'honneur d'être, d'exposer les petites erreurs dans lesquelles des gens de bien sont depuis peu tombés, soit en inventant, soit en rapportant des calomnies absurdes, soit en falsifiant des écrits, soit en contrefesant le style, & jusqu'au nom de leurs

(*e*) Voyez la page 101 de l'excellent ouvrage intitulé : *La Destruction des jésuites*, livre écrit du style des Provinciales, mais avec plus d'impartialité. Voici comme l'auteur très-instruit s'exprime : *Dans le même temps que le Tellier persécutait les jansénistes, il déférait Fontenelle à Louis XIV comme un athée, pour avoir fait l'Histoire des oracles.*

(*f*) M. *Jean-George le Franc*, évêque du Puy en Vélai, a renouvelé cette accusation dans une pastorale, qui ne vaut pas les pastorales de *Fontenelle*.

confrères qu'ils ont voulu perdre ; ſoit en les accuſant d'héréſie, de déiſme, d'athéiſme, à propos d'une recherche d'anatomie, ou de quelques vers de cinq pieds, ou de quelque point de géographie. M. *Jean-George le Franc*, évêque du Puy, dit, par exemple, dans une paſtorale, à la page 6 : *Qu'on s'eſt armé contre le chriſtianiſme dans la grammaire.* On n'avait pas encore entendu dire que le ſubſtantif & l'adjectif, quand ils s'accordent en genre, en nombre & en cas, conduiſent droit à nier l'exiſtence de DIEU.

Je vais, pour l'édification du public, raſſembler, preuves en main, quelques tours de paſſe-paſſe dans ce goût, qui ont illuſtré en dernier lieu la littérature. Ce petit morceau pourra être utile à ceux qui entrent dans la carrière heureuſe des lettres. C'eſt un *compendium* de traits d'érudition, de droiture & de charité, qui me fut envoyé il y a quelque temps par un bon ami, ſous le titre de *Nouvelles honnêtetés littéraires.*

Première honnêteté.

IL y a des ſottiſes convenues qu'on réimprime tous les jours ſans conſéquence, & qui ſervent même à l'éducation de la jeuneſſe. La géographie d'*Hubner* eſt miſe entre les mains des enfans, depuis Moſcou juſqu'à Strasbourg. On y trouve, dès la première page, que *Jupiter* ſe changea en taureau pour enlever *Europe*, treize cents avant JESUS-CHRIST, jour pour jour ; mais que les habitans de l'Europe ſont enfans de *Japhet ;* qu'ils ſont au nombre de trente millions, quoique la ſeule Allemagne poſſède environ ce nombre d'habitans. Il affirme

enſuite

enfuite qu'on ne peut trouver en Europe un terrain d'une lieue d'étendue qui ne foit habité, quoiqu'il y ait vingt lieues de pays dans les landes de Bordeaux où l'on ne trouve abfolument perfonne; quoique dans les Etats du pape, depuis Orviette jufqu'à Terracine, il y ait beaucoup de terrains abandonnés, & quoiqu'il y ait des marécages immenfes dans la Pologne, & des déferts dans la Ruffie, & par tout pays des landes.

Il eft dit dans ce livre, que le roi de France a toujours quarante mille fuiffes à fa folde, quoiqu'il n'en ait environ que douze mille.

M. *Hubner*, en parlant de Marfeille, dit que le château de Notre-Dame de la Garde eft très-bien fortifié. Si M. *Hubner* avait ou vu Marfeille, ou lu le voyage de *Bachaumont* & de *Chapelle*, il aurait eu une connaiffance plus exacte de Notre-Dame de la Garde.

Gouvernement commode & beau,
A qui fuffit pour toute garde
Un fuiffe avec fa hallebarde
Peint fur la porte du château.

M. *Hubner* affure qu'à Orange il parut une couronne d'or au ciel en plein midi, lorfque *Guillaume*, prince d'Orange, depuis roi d'Angleterre, reçut l'hommage des habitans de cette ville, *& que c'eft pourquoi il eut toujours beaucoup de bienveillance pour elle.*

On cite ici le livre d'*Hubner* parmi cent autres, parce qu'on a été obligé par hafard d'en lire quelque chofe, ainfi que du *Spectacle de la nature*, où il eft dit

que *Moïse* eſt un grand phyſicien ; que la lumière arrive des étoiles ſur la terre en ſept minutes, & que le chien de M. le chevalier s'appelle *Mouſlar*.

Ces inepties nombreuſes ne ſont nul mal, ne portent préjudice à perſonne, & ſont aiſément rectifiées par les inſtituteurs qui inſtruiſent la jeuneſſe. Mais qu'un hiſtorien anglais, dans les annales du ſiècle, aſſure que le dernier empereur de la maiſon d'Autriche, *Charles VI*, a été empoiſonné par un de ſes pages, lequel page s'eſt réfugié paiſiblement à Milan ; qu'il diſe que le roi de France, à la bataille de Fontenoi, ne paſſa jamais l'Eſcaut, lorſqu'il eſt avéré qu'il était au-delà du pont de Calone à la vue des deux armées ; qu'il diſe que les Français empoiſonnèrent les balles de leurs fuſils en les mâchant, & en y mêlant des morceaux de verre ; qu'il diſe que le duc de *Cumberland* envoya au roi de France un coffre rempli de ces balles ; que ces abſurdes menſonges ſoient répétés encore dans d'autres livres : voilà, ce me ſemble, des honnêtetés qu'il eſt juſte de relever, & que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* n'a pas paſſées ſous ſilence.

Seconde honnêteté.

APRÈS que l'eſpion turc eut voyagé en France ſous *Louis XIV*, *Dufreſny* fit voyager un ſiamois. Quand ce ſiamois fut parti, le préſident de *Monteſquieu* donna la place vacante à un perſan, qui avait beaucoup plus d'eſprit que l'on n'en a à Siam & en Turquie.

Cet exemple encouragea un nouvel introducteur

des ambaſſadeurs, qui dans la guerre de 1741 fit les honneurs de la France à un eſpion turc, lequel ſe trouva le plus ſot de tous.

Quand la paix fut faite, M. le chevalier *Godart* fit les honneurs de preſque toute l'Europe à un eſpion chinois qui réſidait à Cologne, & qui parut en ſix petits volumes.

Il dit, page 17 du premier volume, que le roi de France eſt le roi des gueux, (*g*) que ſi l'univers était ſubmergé, Paris ſerait l'arche où l'on trouverait en hommes & en femmes toutes ſortes de bêtes.

Il aſſure (*h*) qu'une nation naïve & gaie qui *chambre enſemble*, ne doit pas être de mauvaiſe humeur contre les femmes, & que les auteurs un peu polis ne les *invectivent* plus dans leurs ouvrages; cependant ſa politeſſe ne l'empêche pas de les traiter fort mal.

Il dit (*i*) que le peuple de Lyon eſt d'un degré plus ſtupide que celui de Paris, & de deux degrés moins bon.

Paſſe encore, dira-t-on, que l'auteur, pour vendre ſon livre, attaque les rois, les miniſtres, les généraux & les gros bénéficiers; ou ils n'en ſavent rien, ou s'ils en ſavent quelque choſe ils s'en moquent. Il eſt aſſez doux d'avoir ſes courtiſans dans ſon antichambre, tandis que les écrivains frondeurs ſont dans la rue. Mais les pauvres gens de lettres qui n'ont point d'antichambre, ſont quelquefois fâchés de ſe voir calomniés par un lettré de la Chine, qui probablement n'a pas plus d'antichambre qu'eux.

Il y a ſurtout beaucoup de dames nommées par le lettré chinois, lequel proteſte toujours de ſon

(*g*) Pag. 21. (*h*) Pag. 69 & 70. (*i*) Pag. 89.

respect pour le beau fexe. C'eft un fûr moyen de vendre fon livre. Les dames, à la vérité, ont de quoi fe confoler ; mais les malheureux auteurs vilipendés n'ont pas les mêmes reffources.

Troifième honnêteté.

LE gazetier eccléfiaftique outrage pendant trente ans, une fois par femaine, les plus favans hommes de l'Europe, des prélats, des miniftres, quelquefois le roi lui-même; mais le tout en citant l'écriture fainte. Il meurt inconnu, fes ouvrages meurent auffi ; & il a un fucceffeur.

Quatrième honnêteté.

UN autre gazetier joue dans la littérature le même rôle que l'écrivain des nouvelles eccléfiaftiques a joué dans l'Eglife de DIEU. C'eft l'abbé *Desfontaines*, chaffé pour fes mœurs de cette fociété de Jéfus chaffée de France pour fes intrigues. Il met en vers des pfeaumes, & on ne lit point fes vers; il meurt de faim, & il déchire pour vivre tous ceux qui fe font lire, & il le déclare; il eft enfermé à bicêtre, & il fait des feuilles à bicêtre ; enfin il a un fucceffeur auffi. Ce fucceffeur eft l'*Elifée* de cet *Elie*, chaffé comme lui des jéfuites, mis à bicêtre comme lui, paffant de bicêtre au fort-l'évêque & au châtelet, couvert d'opprobres publics & fecrets, ofant écrire & n'ofant fe montrer. Le nom de *Fréron* eft devenu une injure ; & cependant il aura auffi un fucceffeur, dont les fots liront les feuilles en province pour fe former l'*efprit & le cœur*.

Cinquième honnêteté.

L'ABBÉ de *Caveirac*, dans sa belle apologie de la révocation de l'édit de Nantes, & dans celle de la St Barthelemi, traite comme des coquins environ douze cents mille personnes, qui vivent paisiblement en France sous le nom de nouveaux convertis. Il tombe ensuite sur les avocats ; il déchire les gens de lettres ; il calomnie le ministère. Il se ferait beaucoup d'amis s'il n'avait pas trop peu de lecteurs.

Sixième honnêteté.

UN homme de province sollicite une place dans un corps respectable d'une capitale, & l'obtient ; & pour tout remercîment, il dit à ses confrères, qu'eux & tous ceux qui aspirent à l'être sont des extravagans, des ennemis de l'Etat & de la religion, & même des gens sans goût qui ne lisent point ses cantiques.

Mon correspondant ne me dit point dans quel pays s'est passé cette aventure. Je soupçonne que c'est en Amérique. Il ajoute que ce discours du récipiendaire produisit quelques mauvaises plaisanteries qu'il faut pardonner aux intéressés. Heureux ceux qui lorsqu'ils sont outragés se contentent de rire ! Vous savez, mon cher lecteur, que le public est alerte sur les fautes des gens de lettres, comme sur l'orgueil, l'avarice & les petites paillardises qu'on a quelquefois reprochées aux moines. Plus un état exige de circonspection, plus les faiblesses sont

remarquées ; & si les moines ont fait vœu de chasteté, d'humilité & de pauvreté, les gens de lettres semblent avoir fait vœu de raison.

Septième honnêteté.

LORSQUE le R. P. *la Valette*, *alias Duclos*, *alias Lefêvre*, eut fait sa première banqueroute, *ad majorem societatis gloriam*; lorsque des imprimeurs huguenots eurent rafraîchi les premières pages d'une vieille édition du R. P. *Busembaum*, que l'on fit passer pour nouvelle, & qu'ils eurent ainsi jeté, sans le savoir, la première pierre qui a servi à lapider la société de Jésus ; lorsque ces pères écrivaient en faveur de leur corps tant de petits livres qu'on ne lit plus ; lorsque quelques prélats s'imaginant que la société de Jésus était immortelle & invulnérable, lui firent leur cour très-mal adroitement par quelques écrits ; lorsque le bourreau brûla, selon son usage, une belle lettre du révérendissime père en DIEU *Jean-George le Franc*, évêque du Puy en Vélai, il y eut alors une inondation de brochures, & autant d'injures de part & d'autre qu'il y avait de jésuites en France. . . .

La principale honnêteté fut entre les RR. PP. dominicains & les RR. PP. jésuites. Les jésuites, dans un écrit intitulé : *Lettre d'un homme du monde à un théologien*, pag. 4, complimentèrent les jacobins sur leur frère *Politien* de Montepulciano, qui, dit-on, empoisonna avec une hostie le méchant empereur *Henri VII*; sur le *bienheureux Jacques Clément*, ainsi nommé par la ligue ; sur *Edmond Bourgoin* son prieur;

ſur frères *Pierre Argier* & *Ridicouſe*, roués tous deux à Paris.

Les jacobins répondirent à ce compliment par une longue énumération des martyrs de la ſociété; & cette liſte ne finiſſait point. Les deux partis appelèrent à leur ſecours *St Thomas d'Aquin*. Il s'agiſſait de le bien entendre, & c'eſt-là le grand effort de la théologie. Les uns & les autres convenaient des paroles. Ils avouaient que *St Thomas* a dit, liv. II, queſt. 42, art. 2, que ceux qui délivrent la multitude d'un méchant roi ſont très-louables.

Que le mauvais prince eſt le ſeul ſéditieux.

Qu'il y a des cas où celui qui le tue mérite récompenſe.

Que ſelon le même *St Thomas d'Aquin*, liv. II, queſt. 12, un prince qui a apoſtaſié n'a plus de droit ſur ſes ſujets.

Que s'il eſt excommunié, ſes ſujets ſont *ipſo facto* délivrés de leur ſerment de fidélité, *ejus ſubditis & juramento fidelitatis ejus liberati ſunt.*

Que comme il eſt permis de réſiſter aux larrons, il eſt permis de réſiſter aux mauvais princes : *Ut ſicut licet reſiſtere latronibus, ita licet in tali caſu reſiſtere malis principibus.* Liv. II, queſt. 69.

Tout cela ſe trouve avec beaucoup d'autres choſes également édifiantes, dans l'*Appel à la raiſon*, imprimé en 1762 ſous le titre de Bruxelles.

On prétend que chez les jacobins, quand il meurt un docteur en théologie, on met une bible de *St Thomas* dans ſa bière. Des profanes ayant lu ces grandes queſtions dans *St Thomas d'Aquin*, ont prétendu qu'il eût été à déſirer pour la tranquillité

publique, que toutes les *sommes* de ce bon-homme eussent été enterrées avec tous les jacobins. Mais ce sentiment me paraît un peu trop dur.

Après cette dispute, qui intéressa vivement dix ou douze lecteurs, il en survint une autre entre les mêmes combattans, au sujet du livre *de matrimonio* du R. P. *Sanchez*, regardé en Espagne & par tous les jésuites du monde comme un père de l'Eglise. Cette dispute se trouve à la pag. 262 du nouvel *Appel à la raison ;* & il faut avouer que la raison doit être bien étonnée qu'on soumette un pareil procès à son tribunal.

On y discute trois questions tout-à-fait intéressantes. La première, *quando vas innaturale usurpatur.* La seconde, *quando seminatio non est simultanea.* La troisième, *quando seminatio est extra vas.* Ma pudeur & mon grand respect pour les dames m'empêchent de traduire en français cette dispute théologique. J'ai prétendu me borner à faire voir combien les théologiens sont quelquefois honnêtes.

Huitième honnêteté.

UN homme d'un génie vaste, d'une érudition immense, d'un travail infatigable, & dont le nom perce dans l'Europe, du sein de la retraite la plus profonde, entreprend le plus grand & le plus difficile ouvrage dont la littérature ait jamais été honorée; le meilleur géomètre de France se joint à lui. Ce géomètre, qui unit à la délicatesse de *Fontenelle* la force que *Fontenelle* n'a pas, donne un plan de cette célèbre entreprise, & ce plan vaut lui seul une

Encyclopédie. Un homme d'un nom illuftre, qui s'eft confacré aux lettres toute fa vie, phyficien exact, métaphyficien profond, très-verfé dans l'hiftoire & dans les autres genres, fait lui feul près du quart de cet ouvrage utile; des hommes favans, des hommes de génie s'y dévouent; d'anciens militaires, d'anciens magiftrats, d'habiles médecins, des artiftes même y travaillent avec fuccès, & tous dans la vue de laiffer à l'Europe le dépôt des fciences & des arts, fans aucun intérêt, fans vain amour-propre. Ce n'eft que malgré eux que le libraire a publié leurs noms. M. de *Voltaire* furtout avait prié que fon nom ne parût point. Quelle a été la reconnaiffance de certains hommes, foi-difant gens de lettres, pour une entreprife fi avantageufe à eux-mêmes? celle de la décrier, de diffamer les auteurs, de les pourfuivre, de les accufer d'irréligion & de lèfe-majefté.

Neuvième honnêteté.

MAITRE *Abraham Chaumeix*, (je ne fais qui c'eft) ayant demandé à travailler à ce grand ouvrage, & ayant été éconduit, comme de raifon, ne manqua pas de dénoncer juridiquement les auteurs. Il foupçonne que celui qui a principalement contribué à le faire refufer, a compofé l'article *Ame*, & que puifqu'il eft fon ennemi, il eft athée; il le dénonce donc juridiquement comme tel. Il fe trouve que l'auteur de l'article eft un bon docteur de forbonne très-pieux. Il eft très-étonné d'apprendre qu'il eft accufé de nier l'exiftence de DIEU & celle de l'ame; & il conclut que fi *Abraham Chaumeix* a une ame, elle eft un peu dure & fort ignorante.

Abraham, pour ſe dépiquer, va ſe faire maître d'école à Moſcou. Que ſon *ame* y repoſe en paix !

Dixième honnêteté.

UN gentilhomme de Bretagne, qui a fait des comédies charmantes, nous a donné des anecdotes très-curieuſes ſur la ville de Paris & ſur l'hiſtoire de France, imprimées avec privilége, & ſurtout avec celui de l'approbation publique; auſſitôt les auteurs de je ne ſais quelles feuilles, (*k*) (car je ne lis point les feuilles) écrivent dans ces feuilles, dédiées à la cour, à douze ſous par mois, que l'auteur eſt inconteſtablement déiſte ou athée, & qu'il eſt impoſſible que cela ne ſoit pas, puiſqu'il a dit que *Maugiron*, *Quelus* & *St Mégrin*, tués ſous le règne de *Henri III*, furent enterrés dans l'égliſe de St Paul, & qu'on n'avait pas voulu inhumer une vieille femme dans la rue de l'arbre-ſec avant qu'on eût vu ſon teſtament.

Le breton, qui n'entend point raillerie, fait aſſigner au châtelet les auteurs des feuilles, pardevant le lieutenant-criminel, en réparation d'honneur & de conſcience, au mois de juin 1763. Les folliculaires civiliſent l'affaire & ſont forcés de demander pardon de leur incivilité.

Onzième honnêteté.

UN auteur qui n'aimait pas ceux du grand & utile ouvrage dont on a déjà parlé, les proſtitue ſur le

(*k*) Ce ſont les auteurs du *Journal chrétien*. Or ce journal n'étant pas bon, on a dit qu'il était mauvais chrétien.

théâtre, & les introduit volant dans la poche. Ce n'eſt pas ainſi que *Molière* a peint *Triſſotin* & *Vadius*. On me dira que des galériens, du temps du roi *Charles VII*, condamnés pour crime de faux, ayant obtenu leur grâce de leur bon roi, lui volèrent tout ſon bagage, comme il eſt rapporté dans l'abbé *Tritême* (*l*) pag. 329; mais on m'avouera que ceux qui ſont aujourd'hui honneur à la littérature françaiſe, ne ſont point des coupeurs de bourſes, & que d'ailleurs ce trait n'eſt pas aſſez plaiſant.

Douzième honnêteté.

Des folliculaires à la petite ſemaine ont imprimé que M. d'*Alembert* eſt un *Rabzacès*, un *Philiſtin*, un *Amorrhéen*, une *bête puante;* je ne ſais pas préciſément pourquoi; mais *Rabzacès* ſignifie grand-échanſon en

(*l*) Tout eſt parti. La horde griffonante
Sous le drapeau du gazetier de Nante,
Pendant la nuit avait débarraſſé
Notre bon roi de ſon leſte équipage.
Ils prétendaient que pour de vrais guerriers,
Selon Platon, le luxe eſt peu d'uſage.
Puis s'eſquivant par de petits ſentiers,
Au cabaret la proie ils partagèrent.
Là par écrit doctement ils couchèrent
Un beau traité, bien moral, bien chrétien,
Sur le mépris des plaiſirs & du bien.
On y prouva que les hommes ſont frères,
Nés tous égaux, devant tous partager
Les dons de Dieu, les humaines miſères,
Vivre en commun pour ſe mieux ſoulager.
Ce livre ſaint, mis depuis en lumière,
Fut enrichi d'un pieux commentaire
Pour diriger *& l'eſprit & le cœur*,
Avec préface & l'avis au lecteur.
Pucelle. Chant XVIII.

ſyriaque. Or M. d'*Alembert* n'eſt pas un grand-échanſon ; c'eſt même l'homme du monde qui verſe le moins à boire. Il ne peut être à la fois *Rabzacès*, ſyrien, philiſtin ou amorrhéen ; il n'eſt ni bête ni puant ; je ſais ſeulement qu'il eſt un des plus grands géomètres, un des plus beaux eſprits, & une des plus belles ames de l'Europe, ce qu'on n'a jamais dit de *Rabzacès*.

Treizième honnêteté.

LES folliculaires ont eu d'auſſi étranges honnêtetés pour M. de *Monteſquieu* & pour M. de *Buffon*. On a écrit contre l'un des lettres du Pérou, qui n'ont pas dû être un Pérou pour l'auteur. On a prouvé à l'autre qu'il était déiſte ou athée, cela eſt égal, parce qu'il avait loué les ſtoïciens ; & on l'a prouvé tout comme le R. P. *Hardouin*, de la ſociété de Jéſus, avait démontré que *Paſcal*, *Nicole*, *Arnaud* & *Mallebranche* n'ont jamais cru en DIEU.

Qui mépriſe Cotin n'eſtime point ſon roi,
Ou n'a (ſelon Cotin) ni roi, ni ſoi, ni loi.

Quatorzième honnêteté.

EN voici une d'un goût nouveau. *Jean-Jacques Rouſſeau*, qui ne paſſe ni pour le plus judicieux, ni pour le plus conſéquent des hommes, ni pour le plus modeſte, ni pour le plus reconnaiſſant, eſt mené en Angleterre par un protecteur qui épuiſe ſon crédit pour lui faire obtenir une penſion *ſecrète*

du roi. *Jean-Jacques* trouve la penſion *ſecrète* un affront. Auſſitôt il écrit une lettre, dans laquelle il ſacrifie l'éloquence & le goût à ſon reſſentiment contre ſon bienfaiteur. Il pouſſe trois argumens contre ce bienfaiteur, M. *Hume*, & à chaque argument il finit par ces mots : *Premier ſoufflet, ſecond ſoufflet, troiſième ſoufflet ſur la joue de mon patron.* Ah ! *Jean-Jacques*, trois ſoufflets pour une penſion ? c'eſt trop !

Tudieu, l'ami, ſans nous rien dire
Comme vous baillez des ſoufflets.

(*Amphitrion*, act. I.)

Un genevois qui donne trois ſoufflets à un écoſſais ! cela fait trembler pour les ſuites. Si le roi d'Angleterre avait donné la penſion, ſa majeſté aurait eu le quatrième ſoufflet. C'eſt un terrible homme que ce *Jean-Jacques !* Il prétend, dans je ne ſais quel roman intitulé *Héloïſe* ou *Aloiſia*, s'être battu contre un ſeigneur anglais de la chambre haute, dont il reçut enſuite l'aumône. Il a fait, on le ſait, des miracles à Veniſe ; mais il ne fallait pas calomnier les gens de lettres à Paris. Il y a de ces gens de lettres qui n'attaquent jamais perſonne, mais qui font une guerre bien vive quand ils ſont attaqués, & DIEU eſt toujours pour la bonne cauſe. Un des offenſés s'amuſa à le deſſiner par les coups de crayon que voici :

Cet ennemi du genre-humain,
Singe manqué de l'Arétin,
Qui ſe croit celui de Socrate,

Ce charlatan trompeur & vain
Changeant vingt fois ſon mithridate,
Ce baſſet hargneux & mutin,
Bâtard du chien de Diogène,
Mordant également la main
Ou qui le feſſe, ou qui l'enchaîne,
Ou qui lui préſente du pain.

Les honnêtetés de *Jean-Jacques* lui ont attiré, comme on voit, de très-grandes honnêtetés. Il y a de la juſtice dans le monde; & pour peu que vous ſoyez poli, vous trouvez à coup ſûr des gens fort polis qui ne ſont pas en reſte avec vous. Cela compoſe une ſociété charmante.

Quinzième honnêteté.

UNE honnêteté nouvelle, & dont on ne s'était pas encore aviſé dans la littérature, c'eſt d'imprimer des lettres ſous le nom d'un auteur connu, ou de falſifier celles qui ont couru dans le monde par la trop grande facilité de quelques amis, & d'inférer dans ces lettres les plus énormes platitudes avec les calomnies les plus inſolentes. C'eſt ainſi qu'en dernier lieu on a imprimé à Amſterdam, ſous le titre de Genève, de prétendues lettres ſecrètes de l'auteur de la Henriade; leſquelles lettres, ſi elles étaient ſecrètes, ne devaient pas être publiques. Il y a ſurtout dans ces lettres ſecrètes un correſpondant, nommé le comte de *Bar-ſur-Aube*, qui eſt un homme ſûr; mais comme il n'y a jamais eu de comte de *Bar-ſur-Aube*, on ne peut pas avoir grande foi à ces lettres ſecrètes.

Ensuite, le nommé *Schneider*, libraire d'Amsterdam, a débité, sous le nom de Genève, les lettres du même homme à *ses amis du Parnasse* : c'est-là le titre. Il se trouve que ces *amis du Parnasse* sont le roi de Pologne, le roi de Prusse, l'électeur palatin, le duc de Bouillon, &c. Outre la décence de ce titre, on fait dire dans ces lettres à l'auteur de la Henriade & du *Siècle de Louis XIV*, qu'à la cour de France *il y a d'agréables commères qui aiment Jean-Jacques Rousseau comme leur toutou.* On ajoute à ces gentillesses des notes infames contre des personnes respectables; & il y a surtout trois lettres à un chevalier de *Bruan*, qui n'a jamais existé, & qu'on appelle *mon cher Philinte.* L'éditeur doute si ces trois lettres sont de M. de *Montesquieu* ou de M. de *Voltaire*, quoiqu'aucun de leurs laquais n'eût voulu les avoir écrites. (*m*) On a déjà dit ailleurs que ces bêtises se vendent à la foire de Leipsick, comme on vend du vin d'Orléans pour du vin de Pontac. Il est bon d'en avertir ceux qui ne sont pas gourmets.

Seizième honnêteté.

Il est encore plus utile d'avertir ici que le style simple, sage & noble, orné, mais non surchargé de fleurs, qui caractérisait les bons auteurs du siècle

(*m*) Voici quelques lignes de la dernière à mon cher *Philinte. Il est impossible qu'il y ait un grand-homme parmi nos rois, puisqu'ils sont abrutis & avilis dès le berceau par une foule de scélérats qui les environne, & qui les obsède jusqu'au tombeau.*

C'est ainsi qu'on parle des ducs de *Montausier* & de *Beauvilliers*, des *Bossuets* & des *Fénélons* & de leurs successeurs; cela s'appelle écrire avec noblesse, & soutenir les droits de l'humanité. C'est-là le style ferme de la nouvelle éloquence.

de *Louis XIV*, paraît aujourd'hui trop froid & trop rampant aux petits auteurs de nos jours ; ils croient être éloquens, lorsqu'ils écrivent avec une violence effrénée ; ils pensent être des *Montesquieu*, quand ils ont à tort & à travers insulté quelques cours & quelques ministres du fond de leurs greniers, & qu'ils ont entassé sans esprit injure sur injure ; ils croient être des *Tacites*, lorsqu'ils ont lancé quelques solécismes audacieux à des hommes dont les valets de chambre dédaigneraient de leur parler ; ils s'érigent en *Catons* & en *Brutus* la plume à la main. Les bons écrivains du siècle de *Louis XIV* ont eu de la force, aujourd'hui on cherche des contorsions.

Qui croirait qu'un gredin ait imprimé en 1752, dans un livre intitulé *Mes pensées*, les mots que voici, & qu'il croyait dans le vrai goût de *Montesquieu*.

„ Une république qui ne serait formée que de „ scélérats du premier ordre produirait bientôt un „ peuple de sages, de conquérans & de héros. Une „ république fondée par *Cartouche* aurait eu de plus „ sages lois que la république de *Solon*.

„ La mort de *Charles I* a fait plus de bien à „ l'Angleterre que n'en aurait fait le règne le plus „ glorieux de ce prince.

„ Les forfaits de *Cromwell* sont si beaux, que „ l'enfant bien né n'entend point prononcer le „ nom de ce grand-homme sans joindre les mains „ d'admiration. „

Ces pensées ont été pourtant réimprimées ; & l'auteur, à la seconde édition, mettait au titre *septième édition*, pour encourager à lire son livre. Il le dédiait à son frère. Il signait *Gonia Palaios*. *Gonia* signifie

angle ;

angle ; *Palaios* vieux. Son nom en effet eſt *l'Angle-vieux.* Il s'eſt fait appeler *la Beaumelle.* C'eſt lui qui a falſifié les lettres de Mme de *Maintenon*, & qui a rempli les mémoires de *Maintenon* de contes abſurdes & des anecdotes les plus fauſſes.

Dix-ſeptième honnêteté.

On connaît l'hiſtoire du *Siècle de Louis XIV*. Tout impartial qu'eſt ce livre, il eſt conſacré à la gloire de la nation françaiſe, & à celle des arts ; & c'eſt même parce qu'il eſt impartial qu'il affermit cette gloire. Il a été bien reçu chez tous les peuples de l'Europe, parce qu'on aime par-tout la vérité. *Louis XV*, qui a daigné le lire plus d'une fois, en a marqué publiquement ſa ſatisfaction. Je ne parle pas du ſtyle, qui ſans doute ne vaut rien ; je parle des faits.

Ce même *la Beaumelle*, dont il a bien fallu déjà faire mention, ci-devant précepteur du fils d'un gentilhomme qui a vendu Ferney à l'auteur du *Siècle de Louis XIV* ; chaſſé de la maiſon de ce gentilhomme, réfugié en Danemarck ; chaſſé du Danemarck, réfugié à Berlin ; chaſſé de Berlin, réfugié à Gotha ; chaſſé de Gotha, réfugié à Francfort ; cet homme, dis-je, s'aviſe de faire à Francfort l'action du monde la plus honorable à la littérature.

Il vend pour dix-ſept louis d'or au libraire *Eſlinger*, une édition du *Siècle de Louis XIV*, qu'il a ſoin de falſifier en pluſieurs endroits importans, & qu'il enrichit de notes de ſa main ; dans ces notes, il outrage tous les généraux, tous les miniſtres, le roi même & la famille royale ; mais c'eſt avec ce ton

de ſupériorité & de fierté qui ſied ſi bien à un homme de ſon état ; conſommé dans la connaiſſance de l'hiſtoire.

Il dit très-ſavamment que les filles hériteraient aujourd'hui de la partie de la Navarre, réunie à la couronne ; il aſſure que le maréchal de *Vauban* n'était qu'un plagiaire ; il décide que la Pologne ne peut produire un grand-homme ; il dit que les ſavans danois ſont tous des ignorans, tous les gentils-hommes des imbécilles, & il fait du brave comte de *Plélo* un portrait ridicule. Il ajoute qu'il ne ſe fit tuer à Dantzick, que parce qu'il *s'ennuyait à périr à Copenhague*. Non content de tant d'inſolences, qui ne pouvaient être lues que parce qu'elles étaient des inſolences, il attaque la mémoire du maréchal de *Villeroi ;* il rapporte à ſon ſujet des contes de la populace ; il s'égaie aux dépens du maréchal de *Villars*. Un *la Beaumelle* donner des ridicules au maréchal de *Villars !* Il outrage le marquis de *Torci*, le marquis de *la Vrillière*, deux miniſtres chers à la nation par leur probité. Il exhorte tous les auteurs à *ſévir contre M. Chamillart* ; ce ſont ſes termes.

Enfin il calomnie *Louis XIV*, au point de dire qu'il empoiſonna le marquis de *Louvois ;* & après cette criminelle démence, qui l'expoſait aux châtimens les plus ſévères, il vomit les mêmes calomnies contre le frère & le neveu de *Louis XIV.*

Qu'arrive-t-il d'un tel ouvrage ? de jeunes provinciaux, de jeunes étrangers cherchent chez des libraires le *Siècle de Louis XIV*. Le libraire demande ſi on veut ce livre avec des notes ſavantes. L'acheteur

répond qu'il veut ſans doute l'ouvrage complet. On lui vend celui de *la Beaumelle.*

Les donneurs de conſeils vous diſent : *Mépriſez cette infamie, l'auteur ne vaut pas la peine qu'on en parle.* Voilà un plaiſant avis. C'eſt-à-dire qu'il faut laiſſer triompher l'impoſture. Non, il faut la faire connaître. On punit très-ſouvent ce qu'on mépriſe, & même à proprement parler on ne punit que cela; car tout délit eſt honteux.

Cependant cet honnête homme ayant oſé ſe montrer à Paris, on s'eſt contenté de l'enfermer pendant quelque temps à Bicêtre, après quoi on l'a confiné dans ſon village près de Montpellier.

Ce *la Beaumelle* eſt le même qui a depuis fait imprimer des lettres falſifiées de M. de *Voltaire* à Amſterdam, à Avignon, accompagnées de notes infames contre les premiers de l'Etat.

On a toujours du goût pour ſon premier métier.

On demande, après de pareils exemples, s'il ne vaut pas mille fois mieux être laquais dans une honnête maiſon que d'être le bel-eſprit des laquais ; & on demande ſi l'auteur d'un petit poëme intitulé *Le pauvre diable*, n'a pas eu raiſon de dire :

J'eſtime plus ces honnêtes enfans
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légérement eſſuie
Ces longs canaux engorgés par la ſuie ;
J'eſtime plus celle qui dans un coin
Tricote en paix les bas dont j'ai beſoin ;

Le cordonnier qui vient de ma chauſſure
Prendre à genoux la forme & la meſure,
Que le métier de tes obſcurs Frérons.
Maître Abraham & ſes vils compagnons
Sont une eſpèce encor plus odieuſe;
Quant aux catins, j'en fais aſſez de cas;
Leur art eſt doux & leur vie eſt joyeuſe.
Si quelquefois leurs dangereux appas
A l'hôpital mènent un pauvre diable,
Un grand benêt qui fait l'homme agréable,
Je leur pardonne : il l'a bien mérité.

Je cite ces vers pour faire voir combien ce métier de petits barbouilleurs, de petits folliculaires, de petits calomniateurs, de petits falſificateurs du coin de la rue, eſt abominable ; car pour celui des belles demoiſelles qui ruinent un ſot, je n'en fais pas tout-à-fait le même cas que l'auteur du pauvre diable ; on doit avoir de l'honnêteté pour elles ſans doute, mais avec quelques reſtrictions.

Dix-huitième honnêteté.

LE fils d'un laquais de M. de *Maucroix*, lequel fils fut laquais auſſi quelque temps, & qui ſervit ſouvent à boire à l'abbé d'*Olivet*, s'eſt élevé par ſon mérite; & nous ſommes bien loin de lui reprocher ſon premier emploi dont ce mérite l'a tiré, puiſque nous avons approuvé la maxime, qu'il vaut mieux être le laquais d'un bel-eſprit, que le bel-eſprit des laquais. Un jeune homme ſans fortune ſert fidellement un bon maître; il s'inſtruit, il prend un état; il n'y

a dans tout cela aucune indignité, rien dont la vertu & l'honneur doivent rougir. Le pape *Adrien IV* avait été mendiant; *Sixte-Quint* avait été gardeur de porcs. Quiconque s'élève a du moins cette eſpèce de mérite qui contribue à la fortune; & pourvu que vous ne ſoyez ni inſolent ni méchant, tout le monde honore en vous cette fortune qui eſt votre ouvrage.

Cet homme nommé d'*Etrée*, parce que ſon père était du village d'Etrée, ayant cultivé les belles-lettres au lieu de cultiver ſon jardin, fut d'abord folliculaire, enſuite feſeur d'almanachs, & il mit au jour l'*année merveilleuſe*, pour laquelle il fut incarcéré; puis il ſe fit prêtre; puis il ſe fit généalogiſte; il travailla chez M. d'*Hozier*, & en ſortit je ne veux pas dire pourquoi: enfin il obtint un petit prieuré dans le fond d'une province. Monſieur le prieur alla ſe faire reconnaître dans ſa ſeigneurie en 1763; & comme il eſt généalogiſte, il ſe fit paſſer, mais avec circonſpection, pour un neveu du cardinal d'*Etrée*. Il reçut, en cette qualité, une fête aſſez belle d'une dame qui a une terre dans le voiſinage; & fut traité en homme qui devait être cardinal un jour.

Comme il n'y a point de maiſon dans ſon prieuré, il tenait ſa cour dans un cabaret du voiſinage. Il écrivit une lettre pleine de dignité & de bonté au ſeigneur de la paroiſſe, qui ſe mêle de proſe & de vers tout comme l'abbé d'*Etrée*. Il avertiſſait ce voiſin qu'un jeune homme de ſa maiſon avait oſé chaſſer ſur les terres du prieuré, qui ont, je crois, cent toiſes d'étendue; qu'il accorderait volontiers le droit de chaſſe à la ſeule perſonne du voiſin en qualité de littérateur, parce qu'il avait ſoixante &

onze ans, & qu'il était à peu près aveugle; mais nul autre ne devait effaroucher le gibier de monſieur le prieur, qui n'a pas plus de gibier que de baſſe-cour. Le jeune homme qui avait imprudemment tiré à deux ou trois cents pas des terres de l'égliſe, était un gentilhomme qui ne crut point devoir de réparation. Autre lettre de monſieur le prieur au voiſin; pas plus de réponſe à cette ſeconde qu'à la première.

Mon homme part en méditant une noble vengeance. Il va en Picardie chez un ſeigneur, à la généalogie duquel il travaillait. Un magiſtrat conſidérable du parlement de Paris était dans le voiſinage. M. l'abbé d'*Etrée* accuſe auprès de ce magiſtrat celui qui n'avait pu lui écrire une lettre;

D'avoir fait un gros livre, un livre abominable,
Un livre à mériter la dernière rigueur,
Dont le traître a le front de le faire l'auteur.

Miſanthrope, acte IV. (*n*)

Voilà monſieur le prieur qui triomphe, & qui écrit à un intendant de ſes Etats: *Il eſt perdu, il ne s'en relèvera pas, ſon affaire eſt faite.* Il ſe trompa; mais on a lieu d'eſpérer qu'il réuſſira mieux une autre fois.

Pauvres gens de lettres, voyez ce que vous vous attirez, ſoit que vous écriviez, ſoit que vous n'écriviez pas. Il faut non-ſeulement faire ſon devoir, *taliter qualiter*, comme dit *Rabelais; & dire toujours du bien de monſieur le prieur;* mais il faut encore répondre aux lettres qu'il vous écrit. Cette négligence a ulcéré

(*n*) Voyez comme du temps de *Molière* on était auſſi méchant que du nôtre.

quelquefois plus d'un grand cœur ; & vous voyez avec quelle nobleſſe un prieur ſe venge.

Dix-neuvième honnêteté.

L'AUTEUR de l'*Hiſtoire de Charles XII* l'avait publiée il y a environ vingt ans, avant que le père *Barre* donnât ſon hiſtoire d'Allemagne ; cependant le père *Barre* jugea à propos de fondre dans ſon ouvrage preſque tout *Charles XII*, batailles, ſiéges, diſcours, caractères, bons mots même. Quelques journaliſtes ayant entendu parler à quelques lecteurs de cette ſingulière reſſemblance, ne ſongeant pas à la date des éditions, & n'ayant pas même lu le père *Barre* qu'on ne lit guère, ne doutèrent pas que M. de *Voltaire* n'eût volé le père *Barre*, ou du moins feignirent de n'en pas douter, & appelèrent l'auteur de *Charles XII* plagiaire ; mais c'eſt une bagatelle qui ne mérite pas d'être relevée. Ces petits menſonges ſont le profit des folliculaires ; il faut que tout le monde vive.

Vingtième honnêteté.

C'EST encore un ſecret admirable que celui de déterrer un poëme manuſcrit, qu'on attribue à un auteur auquel on veut donner des marques de ſouvenir, & de remplir ce poëme de vers dignes du poſtillon du cocher de *Vertamon ;* d'y inférer des tirades contre *Charlemagne* & contre *St Louis ;* d'y introduire au quinzième ſiècle *Calvin* & *Luther* qui ſont du ſeizième ; d'y gliſſer quelques vers contre

des miniſtres d'Etat; & enfin de parler d'amour comme on parle dans un corps-de-garde. Les éditeurs eſpèrent qu'ils vendront avantageuſement ces beaux vers & libelles de taverne, & que l'auteur, à qui ils les imputent, ſera infailliblement perdu à la cour.

Les galans y trouvaient double profit à faire;
Leur bien premièrement, & puis le mal d'autrui.

Vous vous trompez, Meſſieurs, on a plus de diſcernement à Verſailles & à Paris que vous ne croyez; & ceux *quibus eſt equus & pater & res*, ne ſont pas vos dupes. On n'imputera jamais à l'auteur d'*Alzire* ces vers;

Chandos ſuant & ſoufflant comme un bœuf,
Cherche du doigt ſi Jeanne eſt une fille;
Au diable ſoit, dit-il, la ſotte aiguille!
Bientôt le diable emporte l'étui neuf;
Il veut encor ſecouer ſa guenille....
Chacun avait ſon trot & ſon alure,
Chacun piquait à l'envi ſa monture, &c.

On a pris la peine de faire environ trois cents vers dans ce goût, & de les attribuer à l'auteur de la Henriade: il y a des vers pour la bonne compagnie, il y en a pour la canaille; & cela eſt abſolument égal pour quelques libraires de Hollande & d'Avignon.

Pour mieux connaître de quoi la baſſe littérature eſt capable, il faut ſavoir que les auteurs de ces gentilleſſes ayant manqué leur coup, firent à Liége une nouvelle édition du même ouvrage, dans lequel ils inférèrent les injures qu'ils crurent les plus piquantes contre Mme de *Pompadour*; ils lui en firent

tenir un exemplaire qu'elle jeta au feu ; ils lui écrivirent des lettres anonymes, qu'elle renvoya à l'homme qu'ils voulaient perdre. C'eſt une grande reſſource que celle des lettres anonymes, & fort uſitée chez les ames généreuſes qui diſent hardiment la vérité : les gueux de la littérature y ſont fort ſujets; & celui qui écrit ces mémoires inſtructifs, conſerve quatre-vingt-quatorze lettres anonymes qu'il a reçues de ces meſſieurs.

Vingt-unième honnêteté.

L'EX-REVEREND père ex-jéſuite *Nonotte*, auſſi amateur de la vérité que *Varillas*, ou *Maimbourg*, ou *Caveyrac*, &c. n'étant pas content apparemment de ſa portion congrue, mais *ſuffiſante*, qu'on donne aux ci-devant frères de la ſociété de Jéſus, ſe mit en tête, il y a quatre ans, de gagner quelque argent, en vendant à un libraire d'Avignon nommé *Fez*, une critique des œuvres de *Voltaire* ou attribuées à *Voltaire*.

Mais *Nonotte* aimant mieux encore l'argent que la vérité, fit propoſer à M. de *Voltaire* de lui vendre pour mille écus ſon édition ; ne doutant pas que M. de *Voltaire*, craignant un auſſi grand adverſaire que *Nonotte*, ne ſe hatât de ſe racheter par cette petite ſomme, après quoi *Nonotte* & conſorts ne manqueraient pas de faire une nouvelle édition de leur libelle, corrigée & augmentée.

J'ai par malheur pour le petit *Nonotte* la lettre de *Fez* en original. Voici la copie mot pour mot.

MONSIEUR,

„ Avant que de mettre en vente un ouvrage qui „ vous eſt relatif, j'ai cru devoir décemment vous „ en donner avis. Le titre porte : *Erreurs de M. de* „ *Voltaire ſur les faits hiſtoriques, dogmatiques, &c.* en „ deux volumes in-12, par un auteur anonyme. „ En conſéquence, je prends la liberté de vous „ propoſer un parti; le voici. Je vous offre mon „ édition de quinze cents exemplaires, à 2 liv. en „ feuille, montant 3000 liv. L'ouvrage eſt déſiré „ univerſellement. Je vous l'offre, dis-je, cette „ édition de bon cœur, & je ne la ferai paraître „ que je n'aie auparavant reçu quelque ordre de „ votre part. „

J'ai l'honneur d'être, avec le reſpect le plus profond,

Monſieur,

Votre très-humle & très-
obéiſſant ſerviteur.
FEZ, imp. lib. à Avignon.

Avignon, 30 avril 1762.

M. de *Voltaire* accoutumé à de telles propoſitions, de la part des poliſſons de la littérature, (*o*) fut

(*o*) On trouve dans les *Mélanges de littérature* de M. de *Voltaire* une lettre ſemblable d'un nommé la *Jonchère*, & on y apprend auſſi que les ſavans auteurs de l'hiſtoire de la régence, & de la vie du duc d'*Orléans* régent, ont pris ce la *Jonchère* pour le tréſorier-général des guerres, à peu près comme de prétendus eſprits fins prennent encore le jeune débauché obſcur auteur du *Pétrone*, pour le conſul *Pétrone*; l'imbécille & dégoûtant vieillard *Trimalcion* pour le jeune empereur *Néron*, la ſotte & vilaine *Fortunata* pour la belle *Poppea*, & *Encolpe* pour *Sénèque*. *In omnibus rebus qui vult decipi decipiatur.*

trop équitable pour acheter une édition auffi confidérable à fi vil prix. Il fit au libraire *Fez* fon compte net. Il lui fit voir combien *Nonotte* & *Fez* perdraient à ce beau marché. Cette lettre fut imprimée par ceux qui impriment tout : on dit qu'elle eft plaifante ; je ne me connais pas en raillerie, je ne cherche ici que la fimple vérité.

Vingt-deuxième honnêteté, fort ordinaire.

Je reviens à toi, mon cher *Nonotte* & ex-compagnon de Jéfus ; il faut montrer à quel point tu es honnête & charitable, combien tu connais la vérité, combien tu l'aimes, & avec quel noble zèle tu te joins à un tas de gredins qui jettent de loin leurs ordures à ceux qui cultivent les lettres avec fuccès.

As-tu gagné par tes deux volumes les mille écus que tu voulais efcamoter à M. de *Voltaire* par ton libraire *Fez*? Je t'en fais mon compliment ; *Garaffe* n'en favait pas tant que toi ; & le contrat mohatra n'approche pas du marché que tu avais propofé. Mais, cher *Nonotte*, ce n'eft pas affez de faire de bons marchés, il faut avoir raifon quelquefois.

1°. En attaquant un *Effai fur les mœurs & l'efprit des nations*, tu ne devais pas commencer par dire que *Trajan*, fi connu par fes vertus, était un barbare & un perfécuteur. Et fur quoi le trouves-tu cruel ? parce qu'il ordonne qu'*on ne faffe pas de recherches des chrétiens, & qu'il permet qu'on les dénonce.*

Mais il était très-jufte de dénoncer ceux qui, emportés par un zèle indifcret comme *Polyeucte*, auraient brifé les ftatues des temples, battu les prêtres

& troublé l'ordre public. Ces fanatiques étaient condamnés par les faints conciles. Un roi auffi bon que *Trajan* pourrait aujourd'hui, fans être cruel, punir légérement le chrétien *Nonotte*, s'il était dénoncé comme calomniateur; s'il était convaincu d'avoir publié fes erreurs fous le nom des erreurs d'un autre; d'avoir mis le titre d'Amfterdam au mépris des ordonnances royales, & d'avoir méchamment & proditoirement médit de fon prochain.

2°. On t'a déjà dit que tu manquais de bonne foi quand tu reprochais à l'auteur de l'*Effai fur les mœurs &c.* ces paroles que tu cites de lui: *L'ignorance chrétienne fe repréfente d'ordinaire Dioclétien comme un ennemi armé fans ceffe contre les fidelles.* On a averti, & on avertit encore, que ces mots, *l'ignorance chrétienne*, ne font dans aucune des éditions de cet ouvrage, pas même dans l'édition furtive de *Jean Neaulme.* Que dirais-tu, fi tu trouvais dans un bon livre l'*ignorance de Nonotte*? mettrais-tu à la place l'*ignorance chrétienne de Nonotte*? ne t'expoferais-tu pas aux foupçons qu'on aurait que ce *Nonotte* ex-jéfuite eft un fort mauvais chrétien, puifqu'il calomnie?

Tu réponds que ce font des chrétiens mal inftruits qui ont dit que *Dioclétien* avait toujours perfécuté, & que par conféquent on peut appeler leur erreur une ignorance *chrétienne.*

Mon ami, voilà de ta part une ignorance un peu jéfuitique. Tu fais-là une plaifante diftinction; tu allégues une direction d'intention fort comique! il fallait ne point corrompre le texte, avouer ton tort & te taire.

3°. Tu continues à canonifer l'action du centurion

Marcel, qui jeta son ceinturon, son épée, sa baguette à la tête de sa troupe, & qui déclara devant l'armée qu'il ne fallait pas servir son empereur. Mon ami, prends garde, le ministre de la guerre veut que le service se fasse ; ton *Marcel* est de mauvais exemple. Sois bon chrétien si tu peux ; mais point de sédition, je t'en prie ; souviens-toi de frère *Guignard* & sois sage.

Tu loues encore le bon chrétien qui déchire l'édit de l'empereur. *Nonotte*, cela est fort. Prends garde à toi, te dis-je ; le roi n'aime pas qu'on déchire ses édits, il le trouverait mauvais. Sais-tu bien que c'est un crime de lèse-majesté au second chef? Tu apportes pour raison que cet édit était injuste. Etait-ce donc à ce chrétien à décider de la légitimité d'un arrêt du conseil? Où en serions-nous, si chaque jésuite ou chaque jansénište prenait cette liberté?

4°. Petit *Nonotte*, rabâcheras-tu toujours les contes de la légion thébaine, & du petit *Romanus* né bègue, dont on ne put arrêter le caquet dès qu'on lui eut coupé la langue? Faut-il encore t'apprendre qu'il n'y a jamais eu de légion thébaine ; que les empereurs romains n'avaient pas plus de légion égyptienne que de légion juive ; que nous avons les noms de toutes les légions dans la notice de l'empire, & qu'il n'y est nullement question de Thébains ; mais qu'il y avait d'ordinaire trois légions romaines en Egypte?

Faut-il te redire que les faits, les dates & les lieux déposent contre cette histoire digne de *Rabelais*? faut-il te répéter qu'on ne martyrise point six mille hommes armés dans une gorge de montagnes, où

il n'en peut tenir trois cents ? Crois-moi, *Nonotte*, marions les six mille soldats thébains aux onze mille vierges, ce sera à peu près deux filles pour chacun ; ils seront bien pourvus. Et à l'égard de la langue du petit *Romanus*, je te conseille de retenir la tienne, & pour cause.

5°. Sois persuadé, comme moi, que *David* laissa en mourant vingt-cinq milliars d'argent comptant dans sa ville d'Hershalhaïm, j'y consens ; obtiens que ta portion congrue soit assignée sur ce trésor royal ; cours après les trois cents renards que *Samson* attacha par la queue ; dîne du poisson qui avala *Jonas ;* sers de monture à *Balaam*, & parle, j'y consens encore ; mais par *St Ignace*, ne fais pas le panégyrique d'*Aod* qui assassina le roi *Eglon* ; & de *Samuel*, qui hacha en morceaux le roi *Agag* parce qu'il était trop gras ; ce n'est pas là une raison. Vois-tu ? j'aime les rois, je les respecte, je ne veux pas qu'on les mette en hachis, & les parlemens pensent comme moi ; entends-tu, *Nonotte* ?

6°. Tu trouves qu'on n'a pas assez tué d'albigeois & de calvinistes ; tu approuves le supplice de *Jean Hus* & de *Jérôme* de Prague, & celui d'*Urbain Grandier*, & tu ne dis rien de la mort édifiante du R. P. *Malagrida*, du R. P. *Guignard*, du R. P. *Garnet*, du R. P. *Oldecorn*, du R. P. *Creton*. Hé, mon ami, un peu de justice !

7°. Ne t'enfonce plus dans la discussion de la donation de *Pepin ;* doute, ami *Nonotte*, doute ; & jusqu'à ce qu'on t'ait montré l'original de la cession de Ravenne, doute, dis-je. Sais-tu bien que Ravenne en ce temps-là était une place plus considérable que

Rome, un beau port de mer; & qu'on peut céder des domaines utiles en s'en réservant la propriété? sais-tu bien qu'*Anastase* le bibliothécaire est le premier qui ait parlé de cette propriété? croira-t-on de bonne foi que *Charlemagne* eût parlé, dans son testament, de Rome & de Ravenne comme de villes à lui appartenantes, si le pape en avait été le maître absolu?

J'avoue que *St Pierre* écrivit une belle lettre à *Pepin* du haut du ciel, & que le saint pape envoya la lettre au bon *Pepin* qui en fut fort touché; j'avoue que le pape *Etienne* vint en France pour sacrer *Pepin* qui ravissait la couronne à son maître, & qui s'était déjà fait sacrer par un autre saint; j'avoue que le pape *Etienne* étant tombé malade à St Denis, fut guéri par *St Pierre* & par *St Paul*, qui lui apparurent avec *St Denis*, suivi d'un diacre & d'un sous-diacre; j'avoue même, avec l'abbé de *Vertot*, que le pape qui avait enfermé dans un couvent *Carloman*, frère de *Pepin*, dépouillé par ce bon *Pepin*, fut soupçonné d'avoir empoisonné ce *Carloman* pour prévenir toute discussion entre les deux frères.

J'avoue encore qu'un autre pape trouva depuis sur l'autel de la cathédrale de Ravenne, une lettre de *Pepin* qui donnait Ravenne au St Siége; mais cela n'empêche pas que *Charlemagne* n'ait gouverné Ravenne & Rome. Les domaines que les archevêques ont dans Rheims, dans Rouen, dans Lyon, n'empêchent pas que nos rois ne soient les souverains de Rheims, de Rouen & de Lyon.

Apprends que tous les bons publicistes d'Allemagne mettent aujourd'hui la donation de la

ſouveraineté de l'exarchat par *Pepin*, avec la donation de *Conſtantin*. Apprends que la mépriſe vient de ce que les premiers écrivains, auſſi exacts que toi, ont confondu *patrimonium Petri & Pauli*, avec *dominium imperiale*. Tu dois ſavoir, ex-jéſuite *Nonotte*, ce que c'eſt qu'une équivoque.

8°. Hé bien, parleras-tu encore des bigames & trigames de la première race? un jéſuite ferme-t-il la bouche à un autre jéſuite? ſuffira-t-il de *Daniel* pour confondre *Nonotte*? lis donc ton *Daniel*, quoiqu'il ſoit bien ſec. Lis la page 110 du premier volume in-4°; lis, *Nonotte*, lis, & tu trouveras que le grand *Théodebert* épouſa la belle *Deuterie*, quoique la belle *Deuterie* eût un mari, & que le grand *Théodebert* eût une femme, & que cette femme s'appelait *Viſigarde*, & que cette *Viſigarde* était fille d'un roi des Lombards nommé *Vacon*, fort peu connu dans l'hiſtoire ; tu verras que *Théodebert* imitait en cette bigamerie ou bigamie ſon oncle *Clotaire*, & voici les propres mots de *Daniel :*

„ Son oncle *Clotaire* après avoir épouſé la femme „ de *Clodomir* ſon frère, peu de temps après la mort „ de ce prince, quoiqu'il eût déjà une autre femme ; „ & il en eut trois pendant quelque temps, dont „ deux étaient ſœurs. „

Cela n'eſt pas trop bien écrit, & tu ne pourras approuver ce ſtyle, à moins que tu n'aimes ton prochain comme toi-même : mais, mon ami, ſi *Daniel* écrit mal, il dit au moins ici la vérité, & c'eſt la différence qui eſt entre vous deux.

Je veux te conter une anecdote au ſujet des

bigames

bigames. Le lord *Cowper*, grand-chancelier d'Angleterre, époufa deux femmes qui vécurent avec lui très-cordialement dans fa maifon. Ce fut le meilleur ménage du monde. Ce bigame écrivit un petit livre fur la légitimité de fes deux mariages, & prouva fon livre par les faits. M. de *Voltaire* s'était trompé en racontant cette bigamie. Il avait pris le lord *Cowper* pour le lord *Trévor*. La famille *Trévor* l'a redreffé avec une extrême politeffe; ce n'eft pas comme toi, *Nonotte*, qui te trompes très-impoliment.

9°. Mais, mon cher *Nonotte*, quand tu as fait deux volumes de tes erreurs, que tu appelles les erreurs d'un autre, as-tu penfé qu'on perdrait fon temps à répondre à toutes tes bévues? le public s'amuferait-il beaucoup d'un gros livre intitulé *les erreurs de Nonotte?* Je ne veux te préfenter qu'un petit bouquet, mais j'ai peine à choifir les fleurs. Voici en paffant quelques fleurs pour *Nonotte.*

Il n'y a point, dis-tu, *de couvent en France où les religieux aient deux cents mille livres de rente.* Il eft vrai, les pauvres moines n'ont rien; mais les abbés réguliers ou irréguliers de Cîteaux & de Clairvaux les ont ces deux cents mille livres; & je te confeille d'être leur fermier, tu y gagneras plus qu'avec le libraire *Fez.* L'abbé de Cîteaux a commencé un bâtiment dont l'architecte m'a montré le devis, il monte à dix-fept cents mille livres. *Nonotte!* il y a là de quoi faire de bons marchés.

10°. Sache que c'eft M. *Damilaville*, connu des principaux gens de lettres de Paris, s'il ne l'eft pas de *Nonotte*, qui ayant été indigné de l'infolence & de l'abfurdité de ton libelle intitulé *les erreurs*, a

daigné imprimer ce qu'il en penſait ; c'eſt lui ſurtout qui a montré qu'il n'y a point de contradiction à dire que *Cromwell* fut quelque temps un fanatique, puis un politique profond, & enfin un grand-homme, & qu'on peut dire la même choſe de *Mahomet.* Sache que *Cromwell* rançonna, pilla, ſaccagea pendant la guerre & qu'il fit obſerver les lois pendant la paix ; qu'il ne mit point de nouveaux impôts ; *qu'il couvrit par les qualités d'un grand roi les crimes d'un uſurpateur ;* qu'il craignait avec très-grande raiſon d'être aſſaſſiné ; & qu'après avoir pris toutes les précautions pour ne le pas être, il n'en mourut pas moins avec une fermeté connue de tout le monde. M. *Damilaville* a dit qu'il n'y a rien dans tout cela d'incompatible, & que *Nonotte* n'a pas le ſens commun. A-t-il tort ?

11°. Que tu es ignorant dans les choſes les plus connues ! tu trouves mauvais que le véridique auteur de l'*Eſſai ſur les mœurs &c.* diſe que le célébre *Guillaume de Naſſau*, fondateur de la république de Hollande, était comte de l'empire au même titre que *Philippe II* était ſeigneur d'Anvers. Tu es tout étonné que ce fameux prince d'Orange ſoit mis en parallèle avec la *maeſta del re dom Phelippo el diſcreto.* Tu as raiſon ; *Philippe II* n'était pas comparable à un héros. Ils étaient tous deux d'une famille impériale ; ces deux maiſons étaient également deſcendues de braves gentilshommes. Eſt-ce parce que l'aſſaſſin du défenſeur de la liberté ſe confeſſa & communia avant d'exécuter ſon crime, que tu trouves *Guillaume* coupable ? eſt-ce parce que ce héros réſiſta à toute la puiſſance d'un poltron hypocrite ? eſt-ce parce qu'il rendit ſept provinces libres, que le petit franc-comtois *Nonotte* inſulte à ſa mémoire ?

12°. Que tu es ignorant, te dis-je! Tu ne ſais pas que le bourg de Livron en Dauphiné était une ville du temps de la ligue ; qu'elle fut détruite comme tant d'autres petites villes. Et quand on t'a prouvé qu'elle fut aſſiégée par *Henri III* en perſonne, que le maréchal de camp de *Bellegarde* conduiſit le ſiége avec vingt-deux pièces de canon en 1574, tu réponds, avec une direction d'intention, *que tu voulais parler de l'état où eſt Livron aujourd'hui, & non de l'état où elle était alors*. Il s'agit bien de l'état où eſt Livron aujourd'hui! & tu ajoutes ſavamment : *J'ai nommé le commandant Montbrun qui refuſa de rendre la place.* Tu excuſes ton ignorance par une nouvelle erreur ; ce n'était pas *Montbrun* qui commandait dans cette ville ; c'était de *Roëſſes*, comme le dit de *Thou*, liv. XLIX. Tu as tort quand tu critiques ; tu as plus de tort quand tu dis des injures dignes de ton éducation, & tort encore peut-être quand tu eſpères qu'on ne te punira pas.

13°. Avec quelle audace peux-tu dire que M. de *Voltaire* n'a jamais lu la taxe de la chancellerie de Rome? viens dans ſa bibliothèque, mon ami, les laquais te laiſſeront entrer pour cette fois-là, & même te feront ſortir par la porte. Tu verras deux exemplaires de ce livre qu'on ne te prêtera point.

14°. Tu fais le ſavant, *Nonotte;* tu dis, à propos de théologie, que l'amiral *Dracke* a découvert la terre d'Yeſſo. Apprends que *Dracke* n'alla jamais au Japon, encore moins à la terre d'Yeſſo ; apprends qu'il mourut en 1596 en allant à Porto-Bello ; apprends que ce fut quarante ans après la mort de *Dracke*, que les Hollandais découvrirent les premiers cette terre

d'Yesso en 1644 ; apprends jusqu'au nom du capitaine *Martin Jéritson*, & de son vaisseau qui s'appelait le Castrécom. Crois-tu donner quelque crédit à la théologie en fesant le marin ? tu te trompes sur terre & sur mer ; & tu t'applaudis de ton livre, parce que tes fautes sont en deux volumes.

150. Voyons si tu entends la théologie mieux que la marine. L'auteur de l'*Essai sur les mœurs &c.* a dit que selon *St Thomas d'Aquin*, il était permis aux séculiers de confesser dans les cas urgens, que ce n'est pas tout-à-fait *un sacrement ;* mais que c'est *comme sacrement.* Il a cité l'édition & la page de la Somme de *St Thomas ;* & là-dessus tu viens dire que tous les critiques conviennent que cette partie de la Somme de *St Thomas* n'est pas de lui. Et moi je te dis qu'aucun vrai critique n'a pu te fournir cette défaite. Je te défie de montrer une seule Somme de *Thomas d'Aquin* où ce monument ne se trouve pas. La Somme était en telle vénération, qu'on n'eût pas osé y coudre l'ouvrage d'un autre. Elle fut un des premiers livres qui sortirent des presses de Rome dès l'an 1474 ; elle fut imprimée à Venise en 1484. Ce n'est que dans des éditions de Lyon qu'on commença à douter que la troisième partie de la Somme fût de lui. Mais il est aisé de reconnaître sa méthode & son style qui sont absolument les mêmes.

Au reste, *Thomas* ne fit que recueillir les opinions de son temps, & nous avons bien d'autres preuves que les laïques avaient le droit de s'entendre en confession les uns les autres ; témoin le fameux passage de *Joinville*, dans lequel il rapporte qu'il

confeſſa le connétable de Chypre. Un jéſuite du moins devrait ſavoir ce que le jéſuite *Tolet* a dit dans ſon livre de l'inſtruction ſacerdotale, liv. I, ch. 16: Ni femme, ni laïc ne peut abſoudre ſans privilége. *Nec fæmina, nec laïcus abſolvere poſſunt ſine privilegio.* Le pape peut donc permettre aux filles de confeſſer les hommes; cela ſera aſſez plaiſant: tu réjouiras fort Beſançon, en confeſſant tes fredaines à la vieille fille que tu fréquentes & que tu endoctrines. Auras-tu l'abſolution?

Je veux t'inſtruire, en t'apprenant que cette ancienne coutume, cette dévotion de ſe confeſſer mutuellement vient de la Syrie. Tu ſauras donc, *Nonotte*, que les bons Juifs ſe confeſſaient quelquefois les uns aux autres. Le confeſſeur & le confeſſé, quand ils étaient bien pénitens, s'appliquaient tour à tour trente-neuf coups de lanière ſur les épaules. Confeſſe-toi ſouvent, *Nonotte;* mais ſi tu t'adeſſes à un jacobin, ne va pas lui dire que la Somme de *S Thomas* n'eſt pas de lui; on ne ſe bornerait pas à trente-neuf coups d'étrivières. Confeſſe ta fille, confeſſe-toi à elle, & elle te feſſera plus doucement qu'un jacobin, comme *Girard* feſſait *la Cadière, & vice verſâ.*

16o. Il me prend envie de t'inſtruire ſur l'hiſtoire de la *pucelle d'Orléans*, car j'aime cette pucelle; & bien d'autres l'aiment auſſi. Mais je te renvoie à une diſſertation imprimée dans un ouvrage très-connu. (*)

Apprends, *Nonotte*, comme il faut étudier l'hiſtoire quand on oſe en parler. Ne fais plus de *Jeanne*

(*) Voyez le *Dictionnaire philoſophique*, art. *Arc*.

d'Arc une inſpirée, mais une idiote hardie qui ſe croyait inſpirée; une héroïne de village, à qui on fit jouer un grand rôle; une brave fille, que des inquiſiteurs & des docteurs firent brûler avec la plus lâche cruauté. Corrige tes erreurs, & ne les mets plus ſur le compte des autres. Souviens-toi du capucin qui étant monté en chaire, dit à ſes auditeurs: *Mes frères, mon deſſein était de vous parler de l'immaculée conception; mais j'ai vu affiché à la porte de l'égliſe: Réflexions ſur les défauts d'autrui, par le R. P. de Viliers de la ſociété de Jéſus.* (*p*) *Hé, mon ami! fais des réflexions ſur les tiens; je vous parlerai donc de l'humilité.*

Tu crêves de vanité, *Nonotte*: on t'a fait l'honneur de te répondre; mais pour t'inſpirer un peu de modeſtie, ſache que l'illuſtre *Monteſquieu* daigna répondre à l'auteur des Nouvelles eccléſiaſtiques, à peu près comme le maréchal de *la Feüillade* battit une fois un fiacre qui lui barrait le chemin quand il allait en bonne fortune.

17°. Oh oh, *Nonotte*, tu veux brouiller l'auteur du *Siècle de Louis XIV* avec le clergé de France. Ceci paſſe la raillerie. *Il n'y a point*, dis-tu à la page 224, *d'hommes auſſi mépriſables que ceux qui forment ce corps nombreux.* Et après avoir proféré ces abominables paroles, tu les imputes à l'auteur du *Siècle de Louis XIV!* Sens-tu bien tout ce que tu mérites, calomniateur *Nonotte*?

L'auteur du *Siècle de Louis XIV* a toujours révéré le clergé en citoyen; il l'a défendu contre les imputations de ceux qui diſent au haſard qu'il a le tiers des

(*p*) Depuis abbé de *Viliers*, aſſez mauvais poëte.

revenus du royaume; il a prouvé dans son ch. XXXV, que toute l'Eglise gallicane, séculière & régulière, ne possède pas au-delà de quatre-vingts millions de revenu en fonds & en casuel. Il remarque que le clergé a secouru l'Etat d'environ quatre millions par an l'un dans l'autre. Il n'a perdu aucune occasion de rendre justice à ce corps.

On trouve au chap. IV du Traité de la tolérance, ces paroles : *Le corps des évêques en France est presque tout composé de gens de qualité, qui pensent & qui agissent avec une noblesse digne de leur naissance.* Est-ce là insulter les évêques de France comme tu les outrages?

Insulte-t-il les évêques quand il parle de l'évêque de Marseille, dans une ode contre le fanatisme?

Belzuns ce pasteur vénérable
Sauvait son peuple périssant;
Langeron guerrier secourable
Bravait un péril renaissant;
Tandis que vos lâches cabales
Dans le trouble & dans les scandales

Occupaient votre oisiveté,
De la dispute ridicule
Et sur Quesnel & sur la bulle,
Qu'oublîra la postérité.

O ex-jésuite! c'était rendre justice au digne évêque de Marseille : il vous l'a rendue à vous, anciens confrères de *Nonotte*, à vous, *le Tellier*, *Lallemant* & *Doucin*, qui fesiez attendre des évêques dans la salle basse, avec le frère *Vadblé*, tandis que vous fabriquiez la bulle qui vous a enfin exterminés.

O *Nonotte !* tu oses dire que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* n'a jamais cherché qu'à tourner les papes en ridicule & à les rendre odieux.

Mais, vois les éloges qu'il donne à la sagesse d'*Adrien I;* vois comme il justifie le pape *Honorius*, tant accusé d'hérésie; vois ce qu'il dit de *Léon IV* au tome I, de l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations.*

„ Le pape *Léon IV*, prenant dans ce danger une „ autorité que les généraux de l'empereur *Lothaire* „ semblaient abandonner, se montra digne, en défen- „ dant Rome, d'y commander en souverain. Il „ avait employé les richesses de l'Eglise à réparer les „ murailles de la ville, à élever des tours, à tendre „ des chaînes sur le Tibre. Il arma les milices à ses „ dépens; engagea les habitans de Naples & de „ Gayette à venir défendre les côtes & le port d'Ostie, „ sans manquer à la sage précaution de prendre „ d'eux des otages, sachant bien que ceux qui sont „ assez puissans pour nous secourir le sont assez pour „ nous nuire. Il visita lui-même tous les postes, & „ reçut les Sarrazins à leur descente, non pas en „ équipage de guerrier, ainsi qu'en avait usé *Goslin*, „ évêque de Paris, dans une occasion encore plus „ pressante; mais comme un pontife qui exhortait „ un peuple chrétien, & comme un roi qui veillait „ à la sureté de ses sujets. Il était né Romain. Le „ courage des premiers âges de la république revivait „ en lui dans un temps de lâcheté & de corruption, „ tels qu'un des beaux monumens de l'ancienne „ Rome qu'on trouve quelquefois dans les ruines de „ la nouvelle. „

Il a poussé l'amour de la vérité jusqu'à justifier

la mémoire d'un *Alexandre VI* contre cette foule d'accuſateurs qui prétendent que ce pape mourut du poiſon préparé par lui-même pour faire périr tous les cardinaux ſes convives. Il n'a pas craint de heurter l'opinion publique & de rayer un crime du nombre des crimes dont ce pontife fut convaincu. Il n'a jamais conſidéré, n'a chéri, n'a dit que le vrai; il l'a cherché cinquante ans, & tu ne l'as pas trouvé.

Tu es fâché que le pape *Benoît XIV* lui ait écrit des lettres agreables, & lui ait envoyé des médailles d'or & des agnus par douzaines! tu es fâché que ſon ſucceſſeur l'ait gratifié, par la protection & par les mains d'un grand miniſtre, de belles reliques pour orner l'égliſe paroiſſiale qu'il a bâtie! Conſole-toi, *Nonotte*, & viens-y ſervir la meſſe d'un de tes confrères qui eſt l'aumônier du château. Il eſt vrai que le maître ne marchera pas à la proceſſion *derrière un jeune jéſuite*, comme on a fait dans un beau village de Montauban; il n'eſt pas de ce goût : mais enfin vous ſerez deux jéſuites. *Sæpe premente deo fert deus alter opem.*

Enfin, *Nonotte*, tu emploies l'artillerie des *Garaſſes* & des *Hardouins*, *ultima ratio jeſuitarum*, *& aliquando janſeniſtarum.* Tu traites d'athée l'adorateur le plus réſigné de la Divinité; tu intentes cette accuſation horrible contre l'auteur de la Henriade, poëme qui eſt le triomphe de la religion catholique; tu l'intentes contre l'auteur de Zaïre & d'Alzire, dont cette même religion eſt la baſe; contre celui qui ayant adopté la nièce du grand *Corneille*, ne la reçut dans une de ſes maiſons ſituée ſur le territoire de Genève, qu'à condition qu'elle aurait toutes les facilités d'exercer la religion catholique. Tu le ſais, puiſque tes

complices, pour gagner quelque argent, ont fait imprimer la lettre où il est dit expressément, que cette demoiselle aura sur le territoire des protestans tous les secours nécessaires pour l'exercice de sa religion. Tu ne songeais pas que tu donnais ainsi des armes contre toi & tes consors.

C'est ainsi que les *Nonottes*, les *Patouillets* & autres Welches ont traité d'athées les principaux magistrats français & les plus éloquens; les *Monclar*, les *Chauvelins*, les *la Chalotais*, les *Duchés*, les *Castillons*, & plusieurs autres. Mais aussi, il faut considérer que ces messieurs leur ont fait plus de mal que M. de *Voltaire*.

Après l'exposé des bévues, des insolences & des injures atroces prodiguées par *Nonotte* & par ses aides, quelques lecteurs seront bien aises de savoir quels sont les auteurs de ce libelle, & de tant d'autres libelles contre la magistrature de France. Voici la lettre d'un homme en place, écrite de Besançon le 9 janvier 1767; elle peut instruire.

» *Jacques Nonotte*, âgé de 54 ans, est né à Besançon, » d'un pauvre homme qui était fendeur de bois & » crocheteur. Il paraît à son style & à ses injures » qu'il n'a pas dégénéré. Sa mère était blanchisseuse. » Le petit *Jacques* ayant fait le métier de son père à » la porte des jésuites, & ayant montré quelque disposition pour l'étude, fut recueilli par eux, & fut » jésuite à l'âge de vingt ans. Il était placé à Avignon » en 1759. Ce fut là qu'il commença à compiler, » avec quelques-uns de ses confrères, son libelle » contre l'*Essai sur les mœurs &c.* & contre vous.

» L'imprimeur *Fez* en tira douze cents exemplaires. » Le débit n'ayant pas répondu à leurs espérances,

» *Fez* se plaignit amèrement, & les jésuites furent » obligés de prendre l'édition pour leur compte. Vous » daignâtes, Monsieur, vous abaisser à répondre à ce » mauvais livre ; cela le fit connaître, & a enhardi » *Nonotte* & ses associés à en faire une seconde édition » pleine d'injures, les plus méprisables à la fois & les » plus punissables. Le parti jésuitique a fait imprimer » cette édition clandestine à Lyon, au mépris des » ordonnances.

» *Nonotte* est actuellement toléré & ignoré dans » notre ville. Il demeure à un troisième étage, & il » gouverne despotiquement une vieille fille imbécille » qui vous a écrit une lettre anonyme. Il dit qu'il » s'occupe à un dictionnaire anti-philosophique qui » doit paraître cette année. Je crois en effet qu'il en » fera un anti-raisonnable. Vous voyez que les » membres épars de la vipère coupée en morceaux, » ont encore du venin. Ce misérable est un excrément » de collége qu'on ne décrassera jamais, &c. »

Nous conservons l'original de cette lettre.

Si *Nonotte* a ses censeurs, il a aussi des gens de bon goût pour partisans. M. de *Voltaire* a reçu une lettre datée de Hennebon en Bretagne, le 18 novembre 1766, signée *le chevalier Brulé :* il a bien voulu nous la communiquer ; la voici : elle est en beaux vers.

L'orgueil du philosophe avait bercé Voltaire,
Dans la flatteuse idée, mais par trop téméraire,
De mériter un nom par dessus tous les noms.
Le voilà bien déchu de sa présomption.
David avec sa fronde a terrassé Goliath.

Et puis qu'on dise qu'il n'y a plus de Welches en France. Le chevalier de *Brulé* est apparemment un disciple de *Nonotte*. Les jésuites n'élevaient-ils pas bien la jeunesse ?

Petite digression, qui contient une réflexion utile sur une partie des vingt-deux honnêtetés précédentes.

QUELLE est la source de cette rage de tant de petits auteurs, ou ex-jésuites, ou convulsionistes, ou précepteurs chassés, ou petits-collets sans bénéfices, ou prieurs, ou argumentans en théologie, ou travaillans pour la comédie, ou étalans une boutique de feuilles, ou vendans des mandemens & des sermons ? D'où vient qu'ils attaquent les premiers hommes de la littérature avec une fureur si folle ? pourquoi appellent-ils toujours les *Pascal porte d'enfer ;* les *Nicole loup ravissant*, & les d'*Alembert bête puante ?* Pourquoi, lorsqu'un ouvrage réussit, crient-ils toujours à l'hérétique, au déiste, à l'athée ? La prétention au bel-esprit est la grande cause de cette maladie épidémique.

Ce n'est certainement que pour rendre service à la religion catholique, apostolique & romaine, qu'ils crient par-tout, que les premiers mathématiciens du siècle, les premiers philosophes, les plus grands poëtes & orateurs, les plus exacts historiens, les magistrats les plus consommés dans les lois, tous les officiers d'armée qui s'instruisent, ne croient pas à la religion catholique, apostolique & romaine, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais. On sent bien que les portes de l'enfer prévaudraient, s'il était

vrai que tout ce qu'il y a de plus éclairé dans l'Europe déteste en secret cette religion. Ces malheureux lui rendent donc un funeste service, en disant qu'elle a des ennemis dans tous ceux qui pensent.

Ils veulent eux-mêmes la décrier en cherchant des noms célébres qui la décrient. Il est dit dans les Erreurs de *Nonotte*, renforcées par un autre homme de bien qui l'a aidé, pag. 118 : *Qu'à la vérité M. de Voltaire n'attaque point l'autorité des livres divins, qu'il montre même pour eux du respect; mais que cela n'empêche point qu'il ne s'en moque dans son cœur; & de-là* il conclut que tout le monde en fait autant, & que lui *Nonotte* pourrait bien s'en moquer aussi avec une direction d'intention.

Ah ! impie *Nonotte !* blasphémateur *Nonotte !* Prions DIEU, mes frères, pour sa conversion.

Ce qui damne principalement *Nonotte*, *Patouillet* & consors, est précisément ce qui a traduit frère *Berthier* en purgatoire ; c'est la rage du bel-esprit. Croiriez-vous bien, mes frères, que *Nonotte* dans son libelle théologique, trouve mauvais que l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, aie mis *Quinault* au rang des grands-hommes? *Nonotte* trouve *Quinault* plat : quoi! tu n'aimes pas l'auteur d'Atis & d'Armide ! tant pis, *Nonotte*, cela prouve que tu as l'ame dure & point d'oreille, ou trop d'oreille.

Non sa che cosa è amor, non sa che vaglia
La caritade e quindi advien che i frati
Sono si ingorda e si crudel' canaglia.

ARIOSTE, épître sur le mariage.

Voilà donc l'ex-révérend *Nonotte* qui dans un livre dogmatique pèse le mérite de *Quinault* dans sa balance. Monsieur l'évêque du Puy en Vélai adresse aux habitans du Puy en Vélai une énorme pastorale, dans laquelle il leur parle de belles-lettres : *Soyez donc philosophes, mes chers frères*, dit-il aux chauderonniers du Vélai, à la page 229. Mais remarquez qu'il ne leur parle ainsi, par l'organe de *Cortiat secrétaire*, qu'après leur avoir parlé de *Perrault*, de *la Motte*, de l'abbé *Terrasson*, de *Boindin;* après avoir outragé la cendre de *Fontenelle;* après avoir cité *Bacon*, *Galilée*, *Descartes*, *Mallebranche*, *Leibnitz*, *Newton* & *Locke*. La bonne compagnie du Puy en Vélai a pris tous ces gens-là pour des pères de l'Eglise. *Cortiat* secrétaire examine, pag. 23, si *Boileau* n'était qu'un versificateur; & page 77, si les corps gravitent vers un centre. Dans le mandement, sous le nom de *J. F.* archevêque d'Auch, on examine si un poëte doit se borner à un seul talent, ou en cultiver plusieurs.

Ah! Messieurs, *non erat his locus.* Vos troupeaux d'Auch & du Vélai ne se mêlent ni de vers, ni de philosophie; ils ne savent pas plus que vous ce que c'est qu'un poëte & qu'un orateur. Parlez le langage de vos brebis.

Vous voulez passer pour de beaux esprits, vous cessez d'être pasteurs; vous avertissez le monde de ne plus respecter votre caractère. On vous juge comme on jugeait *la Motte* & *Terrasson* dans un caffé. Voulez-vous être évêques, imitez *St Paul;* il ne parle ni d'*Homère* ni de *Lycophron :* il ne discute point si *Xénophon* l'emporte sur *Thucydide;* il parle de la charité. *La charité*, dit-il, *est patiente;* êtes-vous patiens? *elle*

eſt bénigne; êtes-vous bénins? *elle n'eſt point ambitieuſe;* n'avez-vous point eu l'envie de vous élever par votre ſtyle? *elle n'eſt point méchante;* n'avez-vous mis ou laiſſé mettre aucune malignité dans vos paſtorales?

Beaux paſteurs! paiſſez vos ouailles en paix, & revenons à nos moutons, à nos honnêtetés littéraires.

Vingt-troiſième honnêteté, des plus fortes.

UN ex-jéſuite nommé *Patouillet*, (déjà célébré dans cette diatribe) homme doux & pacifique, décrété de priſe de corps à Paris pour un libelle très-profond contre le parlement, ſe réfugie à Auch chez l'archevêque avec un de ſes confrères. Tous deux fabriquent une paſtorale en 1764, & ſéduiſent l'archevêque juſqu'à lui faire ſigner de ſon nom *J. F.*, cet écrit apoſtolique qui attaque tous les parlemens du royaume; & voici ſurtout comme la paſtorale s'explique ſur eux, page 48 : *Ces ennemis des deux puiſſances mille fois abattus par leur concert, toujours relevés par de ſourdes intrigues, toujours animés de la rage la plus noire, &c.* Il n'y a preſque point de page où ces deux jéſuites n'exhalent contre les parlemens une rage qui paraît d'un noir plus foncé. Ce libelle diffamatoire a été condamné à la vérité à être brûlé par la main du bourreau; on a recherché les auteurs, mais ils ont échappé à la juſtice humaine.

Il faut ſavoir que ces deux feſeurs de paſtorales s'étaient imaginé qu'un officier de la maiſon du roi, très-vieux & très-malade, retiré depuis treize ans dans ſes terres, avait contribué du coin de ſon feu à la deſtruction des jéſuites. La choſe n'était pas fort

vraiſemblable, mais ils la crurent ; & ils ne manquèrent pas de dire dans le mandement, ſelon l'uſage ordinaire, que ce malin vieillard était déiſte & athée ; que c'était un *vagabond* qui, à la vérité, ne ſortait guère de ſon lit, mais que dans le fond il aimait à courir ; que *c'était un vil mercenaire* qui mariait pluſieurs filles de ſon bien, mais qui avait gagné depuis douze ans quatre cents mille francs avec les éditeurs auxquels il a donné ſes ouvrages ; & avec les comédiens de Paris, auxquels il a abandonné le profit entier *mammonæ iniquitatis.*

Enfin M. *J. F.* d'Auch traita ce ſeigneur de pluſieurs paroiſſes qui ſont aſſez loin de ſon diocèſe, & très-bien gouvernées, comme le plus vil des hommes, comme s'il était à ſes yeux membre d'un parlement. Un parent de l'archevêque, auquel cet officier du roi daignait prêter de l'argent dans ce temps-là même, écrivit à M. d'Auch qu'il s'était laiſſé ſurprendre ; qu'il ſe déshonorait ; qu'il devait faire une réparation authentique ; que lui ſon parent n'oſerait plus paraître devant l'offenſé : *Je ne ſuis pas en état*, diſait-il dans ſa lettre, *de lui rendre ce qu'il m'a ſi généreuſement prêté. Payez-moi donc ce que vous me devez depuis ſi longtemps, afin que je ſois en état de ſatisfaire à mon devoir.*

M. d'Auch fut ſi honteux de ſon procédé qu'il ſe tut. La famille nombreuſe de l'offenſé, répondit à ſon ſilence par cette lettre, qui fut envoyée de Paris à M. d'Auch.

A M. l'archevêque d'Auch.

Il parut ſous votre nom, Monſieur, en 1764, une *Inſtruction paſtorale*, qui n'eſt malheureuſement qu'un libelle diffamatoire. On s'élève dans cet ouvrage contre le recueil des aſſertions conſacré par le parlement de Paris; on y regarde les jéſuites comme des martyrs & les parlemens comme des perſécuteurs; (*q*) on y accuſe d'injuſtice l'édit du roi qui bannit irrévocablement les jéſuites du royaume. Cette inſtruction paſtorale a été brûlée par la main du bourreau. Le roi fait réprimer les attentats à ſon autorité; les parlemens ſavent les punir; mais les citoyens qui ſont attaqués avec tant d'inſolence dans ce libelle, n'ont d'autre reſſource que celle de confondre les calomnies. Vous avez oſé inſulter des hommes vertueux que vous n'êtes pas à portée de connaître; vous avez ſurtout indignement outragé un citoyen qui demeure à cent cinquante lieues de vous; vous dites à vos diocéſains d'Auch, que ce citoyen, officier du roi & membre d'un corps à qui vous devez du reſpect, (*r*) eſt un vagabond & un fugitif du royaume, tandis qu'il réſide depuis quinze années dans ſes terres, où il répand plus de bienfaits que vous ne faites dans votre diocèſe, quoique vous ſoyez plus riche que lui; vous le traitez de mercenaire, dans le temps même qu'il donnait des ſecours généreux à votre neveu dont les terres ſont

(*q*) *Nos pères vous avaient appris à reſpecter les jéſuites*, &c. pag. 35 & ſuivantes du *Mandement* de M. d'Auch.

(*r*) Pages 12, 13 & 14 du libelle.

voiſines des ſiennes; ainſi vous couronnez vos calomnies par la lâcheté & par l'ingratitude. Si c'eſt un jéſuite qui eſt l'auteur de votre brochure, comme on le croit, vous êtes bien à plaindre de l'avoir ſignée. Si c'eſt vous qui l'avez faite, ce qu'on ne croit pas, vous êtes à plaindre encore. Vous ſavez tout ce que vos parens & tout ce que des hommes d'honneur vous ont écrit ſur le ſcandale que vous avez donné, qui déshonorerait à jamais l'épiſcopat, & qui le rendrait mépriſable, s'il pouvait l'être. On a épuiſé toutes les voies de l'honnêteté pour vous faire rentrer en vous-même. Il ne reſte plus à une famille conſidérable, ſi inſolemment outragée, qu'à dénoncer au public l'auteur du libelle, comme un ſcélérat dont on dédaigne de ſe venger, mais qu'on doit faire connaître. On ne veut pas ſoupçonner que vous ayez pu compoſer ce tiſſu d'infamies, dans lequel il y a quelque ombre de fauſſe érudition. Mais quel que ſoit ſon abominable auteur, on ne lui répond qu'en ſervant la religion qu'il déshonore, en continuant à faire du bien, & en priant DIEU qu'il convertiſſe une ame ſi perverſe & ſi lâche; s'il eſt poſſible pourtant qu'un calomniateur ſe convertiſſe.

Réflexion morale.

C'EST une choſe digne de l'examen d'un ſage, que la fureur avec laquelle les jéſuites ont combattu les janſéniſtes, & la même fureur que ces deux partis, ruinés l'un par l'autre, exhalent contre les gens de lettres. Ce ſont des ſoldats réformés qui deviennent voleurs de grand chemin. Le jéſuite

chassé de son collége, le convulsionnaire échappé de l'hôpital, errans chacun de leur côté & ne pouvant plus se mordre, se jettent sur les passans.

Cette manie ne leur est pas particulière ; c'est une maladie des écoles ; c'est la vérole de la théologie. Les malheureux argumentans n'ont point de profession honnête. Un bon menuisier, un sculpteur, un tailleur, un horloger sont utiles ; ils nourrissent leur famille de leur art. Le père de *Nonotte* était un brave & renommé crocheteur de Besançon. Ne vaudrait-il pas mieux pour son fils scier du bois honnêtement, que d'aller de libraire en libraire, chercher quelque dupe qui imprime ses libelles ? on avait besoin de *Nonotte* père & point du tout de *Nonotte* fils. Dès qu'on s'est mêlé de controverse, on n'est plus bon à rien, on est forcé de croupir dans son ordure le reste de sa vie ; & pour peu qu'on trouve quelque vieille idiote qu'on ait séduite, on se croit un *Chrysostome*, un *Ambroise*, pendant que les petits garçons se moquent de vous dans la rue. O frère *Nonotte*, frère *Pichon*, frère *Duplessis*, votre temps est passé ; vous ressemblez à de vieux acteurs chassés des chœurs de l'opéra, qui vont frédonnant de vieux airs sur le pont-neuf pour obtenir quelque aumône. Croyez-moi, pauvres gens ; un meilleur moyen pour obtenir du pain serait de ne plus chanter.

Vingt-quatrième honnêteté, des plus médiocres.

Un abbé *Guyon* qui a écrit une histoire du *bas empire*, dans un style convenable au titre, dégoûté d'écrire l'histoire, se mit il y a peu d'années à faire

un roman. Il alla, dit-il, dans un château qui n'existe point; il y fut très-bien reçu, accueil auquel il n'est pas apparemment accoutumé. Le maître de la maison, qu'il n'a jamais vu, lui confia immédiatement après le dîner tous ses secrets. Il lui avoua que M. *B* est un hérétique, M. *C* un déiste, M. *D* un socinien, M. *F* un athée, & M. *G* quelque chose de pis; & que pour lui seigneur du château, il avait l'honneur d'être l'antechrist, & qu'il lui offrait un drapeau dans ses troupes sous les ordres de messieurs *Da*, *de*, *di*, *do*, *du*, ses capitaines. Il dit qu'il fit très-bonne chère chez l'antechrist; c'est en effet un des caractères de ce seigneur que nous attendons, & c'est par-là en partie qu'il séduira les élus.

L'abbé *Guyon* parle ensuite de *Louis XIV*: Il dit que ce monarque *n'allait à la guerre qu'accompagné de plusieurs cours brillantes; mais que son médaillon a deux faces*: il ajoute que dans les dernières années de ce prince il n'y a rien d'intéressant, *sinon les quatre-vingts mille livres de pension qu'obtint Mme de Maintenon à la mort de ce monarque.* Voilà la manière dont ledit *Guyon* veut qu'on écrive l'histoire. Laissons-le faire la fonction d'aumônier auprès de l'antechrist, & n'en parlons plus.

Vingt-cinquième honnêteté, fort mince.

CETTE vingt-cinquième honnêteté est celle d'un nommé *Larnet*, prédicant d'un village près de Carcassonne en Languedoc. (*) Ce prédicant a fait un libelle de lettres en deux volumes, contre sept ou huit

(*) *Vernet* ministre à Genève.

perſonnes qu'il ne connaît pas, dédié à un grand ſeigneur qu'il connaît encore moins. Ces écrivains de lettres ont toujours des correſpondans, comme les poëtes ont des *Philis* & des *Amarantes* en l'air. *Larnet* commence par dire, page 50, que c'eſt le pape qui eſt l'antechriſt. Oh! accordez-vous donc, Meſſieurs; car l'abbé *Guyon* aſſure qu'il a vu l'antechriſt dans ſon château auprès de Lauſanne. Or l'antechriſt ne peut pas ſiéger à Lauſanne & à Rome: il faut opter: il n'appartient pas à l'antechriſt d'être en pluſieurs lieux à la fois.

Le prédicant appelle à ſon ſecours le pauvre *Michel Servet*, qui aſſurait que l'antechriſt ſiége à Rome. Si c'était le ſentiment du ſage *Servet*, il ne fallait donc pas que de ſages prédicans le fiſſent brûler; mais

Ami, Servet eſt mort, laiſſons en paix ſa cendre.
Que m'importe qu'on grille ou Servet ou Larnet?

Tout cela m'eſt fort égal. Il eſt un peu ennuyeux, à ce qu'on dit, ce *Larnet*, prédicant de Carcaſſonne en Languedoc. Cependant il a quelques amis. M. *Robert Covelle* qui joue, comme on ſait, un grand rôle dans la littérature, lui eſt fort attaché. Dans le dernier voyage que M. *Robert* fit à Carcaſſonne, il dédia à ſon ami *Larnet* une petite pièce de poëſie, intitulée: *Maître Guignard* ou *de l'hypocriſie* (*) Cette épître n'eſt pas limée. M. *Covelle* eſt un homme de bonne compagnie, qui hait le travail & qui peut dire avec *Chapelle*:

(*) Voyez le volume de *Contes & Satires*.

Tout bon fainéant du marais,
Fait des vers qui ne coûtent guère.
Pour moi c'eſt ainſi que j'en fais,
Et ſi je les voulais mieux faire,
Je les ferais bien plus mauvais.

Vingt-ſixième honnêteté.

„ Vous êtes un impudent, un menteur, un „ fauſſaire, un traître, qui imputez à des Anglais „ de mauvais vers que vous dites avoir traduits en „ français. Vous êtes le ſeul auteur de ces vers „ abominables ; & de plus, vous n'avez jamais „ entendu ni *Locke*, ni *Newton;* car frère *Berthier* a „ dit que vous cherchiez la triſection de l'angle par „ la géométrie ordinaire. „

Ce ſont à peu près les paroles des *Nonottes*, *Patouillets*, *Guyons*, &c. à ce pauvre vieillard qui eſt hors d'état de leur répondre. Je prends toujours ſon parti comme je le dois. La plupart des gens de lettres abandonnent leurs amis pillés & vexés ; ils reſſemblent à ces animaux qu'on dit amis de l'homme, & qui, quand ils voient un de leurs camarades mort de ſes bleſſures dans un grand chemin, lèchent ſon ſang & paſſent ſans ſe ſoucier du défunt. Je ne ſuis pas de ce caractère, je défends mon ami, *unguibus & roſtro.*

M. *Midleton* à qui nous devons la vie de *Cicéron*, & des morceaux de littérature très-curieux, voyageant en France dans ſa jeuneſſe, fit des vers charmans ſur ce qu'il avait vu dans notre patrie ; les voici d'après le recueil où ils ſont imprimés. Ceux

qui entendent l'anglais les liront ſans doute avec plaiſir.

A nation here j pity and admire,
Whom nobleſt ſentiments of glory fire;
Yet thaught by cuſtom's force, and bigot fear,
To ſerve With pride, and boaſt the yoke they bear.
Whoſe nobles born to cringe and to command,
In courts a mean, in camps a gen'rous band
From prieſts and tax-jobbers content receive
Thoſe laws their dreaded arms to Europe give,
Whoſe people vain in want, in bondage bleſt,
Thó plunder'd, gay, induſtrious, thò oppreſt,
With happy follies riſe above their fate
The jeſt and envy of each wiſer ſtate.

Yet here the muſes deign'd a while to ſport
In the short ſun-shine of a fav'ring court;
Here Boileau, ſtrong in ſenſe, and sharp in wit,
Who *from* the antients, like the ancients vrit,
Permiſſion gain'd inferior vice to blame,
By lying incenſe to his maſters fame.

With more delight thoſe pleaſing shades j view
Where Condé from an envious court Withdrew,
Where ſick of glory, faction, power and pride
Sure iudge how empty all, who all had try'd,
Beneath his palms, the Wary chief repos'd
And life's great ſcene in quiet virtue clos'd.

Voici comme M. de *Voltaire*, mon ami, traduit

affez fidellement tout cet excellent morceau, autant qu'une traduction en vers peut être fidelle.

Tel eft l'efprit français ; je l'admire & le plains.
Dans fon abaiffement quel excès de courage !
La tête fous le joug, les lauriers dans les mains,
Il chérit à la fois la gloire & l'efclavage.
Ses exploits & fa honte ont rempli l'univers. (s)
Vainqueur dans les combats, enchaîné par fes maîtres ;
Pillé par des traitans, aveuglé par des prêtres,
Dans la difette il chante, il danfe avec fes fers.
Fier dans la fervitude, heureux dans fa folie,
De l'Anglais libre & fage il eft encor l'envie.

Les mufes cependant ont habité ces bords,
Lorfqu'à leurs favoris prodiguant fes tréfors,
Louis encourageait l'imitateur d'Horace ;
Ce Boileau plein de fel, encor plus que de grâce,
Courtifan fatirique, ayant le double emploi
De cenfeur des Cotins, & de flatteur du roi.

Mais je t'aime encor mieux, ô refpectable afile !
Chantilli, des héros féjour noble & tranquile,
Lieux où l'on vit Condé fuyant de vains honneurs,
Laffé de factions, de gloire & de grandeurs,
Caché fous fes lauriers, dérobant fa vieilleffe
Aux dangers d'une cour infidelle & traîtreffe,
Ayant éprouvé tout, dire avec vérité :
Rien ne remplit le cœur, & tout eft vanité.

J'avoue que ces vers français peuvent n'avoir pas toute l'énergie anglaife. Hélas ! c'eft le fort des

(s) C'était dans la guerre de 1689.

traducteurs en toute langue d'être au-dessous de leurs originaux.

J'avoue encore qu'il y a quelques vers de *Midleton* injurieux à la nation françaife. M. de *Voltaire* a fouvent repouffé toutes ces injures modeftement felon fa coutume.

En voilà affez pour ce qui regarde les vers. Quant à la trifection de l'angle, cela pourrait ennuyer les dames, dont il faut toujours ménager la délicateffe.

Vingt-feptième honnêteté.

Un nouveau poifon fut inventé depuis quelques années dans la baffe littérature. Ce fut l'art d'outrager les vivans & les morts par ordre alphabétique: on n'avait point encore entendu parler de ces dictionnaires d'injures. Si nous ne nous trompons pas, ils commencèrent lorfque M. *Ladvocat*, bibliothécaire de la forbonne, l'un des plus fages & des plus modérés littérateurs, comme l'un des plus favans, eut donné fon dictionnaire hiftorique vers l'an 1740. Un janféniste (car pour le malheur de la France, il y avait encore des janféniftes & des moliniftes) fit imprimer contre M. l'abbé *Ladvocat* un libelle diffamatoire en fix volumes, fous le titre & dans la forme de dictionnaire.

Il commence par remercier Dieu de ce qu'il eft venu à bout de finir ce rare ouvrage fous les yeux & avec le fecours de l'auteur clandeftin de la gazette eccléfiaftique, *dont la plume*, dit-il, *eft une flèche femblable à la flèche de Jonathas fils de Saül, laquelle n'eft jamais retournée en arrière, & eft toujours teinte du fang*

des morts & de la graiſſe des plus vigoureux. L'abbé *Ladvocat* lui répondit qu'il voyait peu de rapport entre la flèche de *Jonathas* teinte de graiſſe, & la plume d'un prêtre normand qui vendait des gazettes. D'ailleurs il perſiſta à ſe rendre utile, dût-il être percé de quelque flèche de ces convulſionnaires. Le libelle du janſéniſte attaqua tous les gens de lettres qui n'étaient pas du parti : ſa flèche fut lancée contre les *Fontenelle*, les *la Motte*, les *Saurin*, qui n'en ſentirent rien.

Nous avions mis au-devant du *Siècle de Louis XIV*, une liſte aſſez détaillée de tous les artiſtes qui firent honneur à la France dans ces temps illuſtres. Deux ou trois perſonnes ſe ſont aſſociées depuis peu pour faire un pareil catalogue des artiſtes de trois ſiècles ; mais ces auteurs s'y ſont pris différemment : ils ont inſulté par ordre alphabétique, à tous ceux dont ils ont cru qu'il était de leur intérêt d'attaquer la réputation. Nous ignorons ſi leur flèche eſt retournée ou non en arrière, & ſi elle a été teinte de la graiſſe des vigoureux. Celui de la troupe qui tirait le plus fort & le plus mal était un abbé *Sabatier*, natif d'un village auprès de Caſtres, homme d'ailleurs différent en tout des gens de mérite qui portent le même nom.

Il fut payé pour tirer ſes traits ſur tous ceux qui ſont aujourd'hui honneur à la littérature, par leur érudition & par leurs talens. Dans la foule de ceux qu'il attaque, on trouve feu M. *Helvétius*. Il le qualifie lui & ſes amis de maniaques. *Nous pouvons aſſurer*, dit-il, *par de juſtes obſervations, que ſes illuſions philoſophiques étaient une eſpèce de manie involontaire..... Il ſe*

contentait de gémir dans le ſein de l'amitié, de l'extravagance & des excès des maniaques, qui ſe glorifiaient de l'avoir pour confrère.

L'abbé *Sabatier* a raiſon de dire qu'il était a portée de faire de juſtes obſervations ſur M. *Helvétius*, puiſqu'il avait été tiré par lui de la plus extrême misère, & que réchauffé dans ſa maiſon (comme *Tartuffe* chez *Orgon*) il n'avait vécu que de ſes libéralités. La première choſe qu'il fait après la mort d'*Helvétius*, eſt de déchirer le cadavre de ſon bienfaiteur,

Nous n'étions pas de l'avis de M. *Helvétius* ſur pluſieurs queſtions de métaphyſique & de morale ; & nous nous en ſommes aſſez expliqués, ſans bleſſer l'eſtime & l'amitié que nous avions pour lui. Mais qu'un homme nourri chez lui par charité prenne le maſque de la dévotion pour l'outrager avec fureur, lui & tous ſes amis, & tous ceux mêmes qui l'ont aſſiſté ; nous penſons qu'il ne s'eſt rien fait de plus lâche dans les trois ſiècles dont cet homme parle, & qu'il connaît ſi peu.

Lui !.... un abbé *Sabatier* !.... oſer feindre de défendre la religion ! oſer traiter d'impies les hommes du monde les plus vertueux ! S'il ſavait que nous avons en notre poſſeſſion ſon abrégé du ſpinoſiſme, intitulé : *Analyſe de Spinoſa*, à Amſterdam ; ouvrage rempli de ſarcaſmes & d'ironies, écrit tout entier de ſa main, finiſſant par ces mots : *Point de religion & j'en ſerai plus honnête homme. La loi ne fait que des eſclaves, elle n'arrête que la main ;* enfin ſigné, *adieu baptiſabit.*

S'il ſavait que nous poſſédons auſſi écrits de ſa main les vers infames qu'il fit dans ſa priſon à

Strasbourg, & d'autres vers aussi libertins que mauvais, que dirait-il? Rentrerait-il en lui-même? non, il irait demander un bénéfice; & il l'obtiendrait peut-être.

Le cœur le plus bas & le plus capable de tous les crimes des lâches est celui d'un athée hypocrite.

Nous fûmes toujours persuadés que l'athéisme ne peut faire aucun bien, & qu'il peut faire de très-grands maux. Nous fimes sentir la distance infinie entre les sages qui ont écrit contre la superstition, & les fous qui ont écrit contre DIEU. Il n'y a dans tous les systèmes d'athéisme ni philosophie ni morale.

Nous n'y voyons point de philosophie : car en effet est-ce raisonner que de reconnaître du génie dans une sphère d'*Archimède*, de *Possidonius*, dans un de ces *oréris* qu'on vend en Angleterre, & de n'en point reconnaître dans la fabrication de l'univers; d'admirer la copie & de s'obstiner à ne point voir d'intelligence dans l'original! Cela n'est-il pas encore plus fou que si on disait : les estampes de *Raphaël* sont faites par un ouvrier intelligent; mais le tableau s'est fait tout seul ?

L'athéisme n'est pas moins contraire à la morale, à l'intérêt de tous les hommes; car si vous ne reconnaissez point de DIEU, quel frein aurez-vous pour les crimes secrets?

. . . . *Duræ saltem virtutis amator,*
Quære quid est virtus, & posce exemplar honesti.

Nous ne disons pas qu'en adorant un être suprême, juste & bon, nous devions admettre la barque à

Caron, *Cerbère*, les Euménides, ou l'ange de la mort *Samaël*, qui vient demander à DIEU l'ame de *Moïse*, & qui se bat avec *Michaël* à qui l'aura. Nous ne prétendons point qu'*Hercule* ait pu ramener *Alceste* des enfers, ou que le portugais *Xavier* ait ressuscité neuf morts.

De même qu'il faut distinguer soigneusement la fable de l'histoire, il faut aussi discerner entre la raison & la chimère.

Il est très-certain que la croyance d'un DIEU juste ne peut être qu'utile. Quel est l'homme qui, ayant seulement une peuplade de six cents personnes à gouverner, voudrait qu'elle fût composée d'athées ?

Quel est l'homme qui n'aimerait pas mieux avoir à faire à un *Marc-Aurèle*, ou à un *Epictète* qu'à un abbé *Sabatier* ? Nous savons, & nous l'avons souvent avoué, qu'il est des athées par principes, dont l'esprit n'a point corrompu le cœur.

On a vu souvent des athées
Vertueux malgré leurs erreurs :
Leurs opinions infectées
N'avaient point infecté leurs mœurs.
Spinosa fut doux, juste, aimable ;
Le dieu, que son esprit coupable
Avait follement combattu,
Prenant pitié de sa faiblesse,
Lui laissa l'humaine sagesse,
Et les ombres de la vertu.

Nous dirons à tous ces athées argumentans, qui n'admettent aucun frein, & qui cependant se font

fait celui de l'honneur, qui raiſonnent mal & qui ſe gouvernent bien : Meſſieurs, gardez-vous de l'abbé *Sabatier* qui ſe conduit comme il raiſonne. Auſſi ne le voient-ils point ; il eſt également en horreur aux dévots & aux philoſophes.

Quand le *Syſtème de la nature* fit tant de bruit, nous ne diſſimulâmes point notre opinion ſur ce livre ; il nous parut une déclamation quelquefois éloquente, mais fatiguante, contraire à la ſaine raiſon, & pernicieuſe à la ſociété. *Spinoſa* du moins avait embraſſé l'opinion des ſtoïciens, qui reconnaiſſaient une intelligence ſuprême ; mais dans le *Syſtème de la nature* on prétend que la matière produit elle-même l'intelligence. S'il n'y avait là que de l'abſurdité, on pourrait ſe taire. Mais cette idée eſt pernicieuſe ; parce qu'il peut ſe trouver des gens qui, ne croyant pas plus à l'honneur & à l'humanité qu'à DIEU, feront leurs dieux à eux-mêmes, & s'immoleront tout ce qu'ils croiront pouvoir s'immoler impunément. Les athées *Tartuffes* feront encore plus à craindre. Un brave déiſte, un ſectateur du grand-lama un peu courageux, peut avoir la conſolation de tuer un athée ſanguinaire qui lui demande la bourſe le piſtolet à la main ; mais comment ſe défendre d'un athée hypocrite & calomniateur qui paſſe ſa journée dans l'antichambre d'un évêque ? &c.

S'il ſe paſſe quelques nouvelles honnêtetés dans la turbulente république des lettres, on n'a qu'à nous en avertir ; nous en ferons bonne & briève juſtice.

LETTRE A L'AUTEUR

DES HONNETETÉS LITTERAIRES,

Sur les mémoires de Mme de Maintenon, publiés par la Beaumelle.

ON ne peut lire sans quelqu'indignation les *Mémoires pour servir à l'histoire de Mme de Maintenon & à celle du siècle passé.* Ce sont cinq volumes d'antithèses & de mensonges. Et l'auteur est encore plus coupable que ridicule, puisqu'ayant fait imprimer les lettres de Mme de *Maintenon*, dont il avait escroqué une copie, il ne tenait qu'à lui de faire une histoire vraie, fondée sur ces mêmes lettres & sur les mémoires accrédités que nous avons. Mais la littérature étant devenue le vil objet d'un vil commerce, l'auteur n'a songé qu'à enfler son ouvrage & à gagner de l'argent aux dépens de la vérité. Il faut regarder son livre comme les mémoires de *Gatien de Courtils*, & comme tant d'autres libelles qui se sont débités dans leur temps & qui sont tombés dans le dernier mépris. L'auteur commence par un portrait de la société de Mme *Scarron*, comme s'il avait vécu avec elle. Il met de cette société M. de *Charleval*, qu'il appelle le plus élégant de nos poëtes négligés, & dont nous n'avons que trois ou quatre petites pièces

qui ſont au rang des plus médiocres ; il y aſſocie le comte de *Coligny*, qu'il dit *avoir été à Paris le proſélyte de Ninon*, *& à la cour l'émule de Condé*. En quoi le comte de *Coligny* pouvait-il être l'émule du prince de *Condé*? quelle rivalité de rang, de gloire & de crédit pouvait être entre le premier prince du ſang, célébre dans l'Europe par trois victoires, & un gentilhomme qui s'était à peine diſtingué alors ? il ajoute à cette prétendue ſociété *le marquis de la Sablière*, *qui avait*, dit-il, *dans ſes propos toute la légéreté d'une femme*. *La Sablière* était un citoyen de Paris qui n'a jamais été marquis. Qui a dit à l'auteur que ce *la Sablière* était ſi léger dans ſes propos ?

Sied-il bien à cet écrivain de dire : *que les aſſemblées qui ſe tenaient chez Scarron ne reſſemblaient point à ces cotteries littéraires dans qui la marquiſe de Lambert ſemble avoir formé le deſſein de détruire le bon goût*. Cet homme a-t-il connu Mme de *Lambert*, qui était une femme très-reſpectable ? a-t-il jamais approché d'elle ? eſt-ce à lui de parler de goût ?

Pourquoi dit-il que dans la maiſon de *Scarron* on caſſait ſouvent les arrêts de l'académie ? Il n'y a pas dans tous les ouvrages de *Scarron* un ſeul trait dont l'académie ait pu ſe plaindre. Ne découvre-t-on pas dans ces réflexions ſatiriques, ſi étrangères à ſon ſujet, un jeune étourdi de province qui croit ſe faire valoir en affectant des mépris pour un corps compoſé des premiers hommes de l'Etat & des premiers de la littérature ?

Comment a-t-il aſſez peu de pudeur pour répéter une chanſon infame de *Scarron* contre ſa femme, dans un ouvrage qu'il prétend avoir entrepris à la gloire

gloire de cette même femme, & pour mériter l'approbation de la maison de St Cyr? Il attribue aussi à madame de *Maintenon* plusieurs vers qu'on fait être de l'abbé *Têtu*, & d'autres qui sont de M. de *Fieubet*. On voit à chaque page un homme qui parle au hasard d'un pays qu'il n'a jamais connu, & qui ne songe qu'à faire un roman.

Mademoiselle de la Vallière dans un déshabillé léger s'était jetée dans un fauteuil, là elle pensait à loisir à son amant; souvent le jour la retrouvait assise sur une chaise, accoudée sur une table, l'œil fixe dans l'extase de l'amour. Hé mon ami! l'as-tu vue dans ce déshabillé léger? l'as-tu vue accoudée sur cette table? est-il permis d'écrire ainsi l'histoire?

Ce romancier, sous prétexte d'écrire les mémoires de Mme de *Maintenon*, parle de tous les événemens auxquels Mme de *Maintenon* n'a jamais eu la moindre part : il grossit ses prétendus mémoires des aventures de *Mademoiselle* avec le comte de *Lausun*. Pourrait-on croire qu'il a l'audace de citer les mémoires de *Mademoiselle*, & de supposer des faits qui ne se trouvent pas dans ces mémoires? il atteste les propres paroles de *Mademoiselle* : *Elle lui déclara sa passion*, dit-il, *par un billet qu'elle lui remit entre les mains au milieu du louvre, à la face de ses dieux domestiques, en* 1671; il y lut ces mots : *C'est M. le comte de Lausun que j'aime & que je veux épouser.* Il cite les mémoires de *Montpensier*, tom. VI, pag. 53. Il n'y a pas un mot de cela dans les mémoires de *Montpensier*. *Mademoiselle* écrivit seulement sur un papier : *C'est vous*, & rien de plus. Il faut en croire cette princesse plutôt que *la Beaumelle*. *La présence des*

dieux domestiques est fort convenable & du vrai style de l'histoire !

Ce qui révolte presqu'à chaque page, ce sont les conversations que l'auteur suppose entre le roi, madame de *Montespan* & la veuve de *Scarron*, comme s'il y avait été présent. *Louis*, dit-il, *n'eût point aimé la vérité dans une bouche ridicule* en piegrièche, *que madame de Maintenon savait envelopper dans des paroles de soie.*

Madame de Maintenon savait, dit-il, *que les amours & les craintes de madame de Montespan avaient sauvé la Hollande.* Où a-t-il lu que Mme de *Montespan* sauva la Hollande, qui allait être entièrement envahie, si les Hollandais n'avaient pas eu le temps de rompre leurs digues & d'inonder le pays ?

Comment ose-t-il dire que lorsque Mme de *Maintenon* mena le duc du *Maine* à Barège, elle dit au maréchal d'*Albret*, en voyant le Château-Trompette : *Voilà où j'ai été élevée ; mais je connais une plus rude prison, & mon lit n'est pas meilleur que mon berceau.* Tout le monde sait qu'elle était née à Niort & non pas à Bordeaux, & qu'elle n'avait jamais été élevée au Château-Trompette. Comment peut-on accumuler tant de sottises & de mensonges ?

Il fait dire par Mme de *Maintenon* à Mme de *Montespan* : *J'ai rêvé que nous étions l'une & l'autre sur le grand escalier de Versailles ; je montais, vous descendiez ; je m'élevais jusqu'aux nues, & vous allâtes à Fontevraud.* Il est difficile de s'élever jusqu'aux nues par un escalier. Ce conte est imité d'une ancienne anecdote du duc d'*Epernon*, qui montant l'escalier de Saint-Germain, rencontra le cardinal de *Richelieu*, dont

le pouvoir commençait à s'affermir. Le cardinal lui demanda s'il ne ſavait point quelques nouvelles ? *Oui*, lui dit-il, *vous montez & je deſcends*. Notre romancier cite les lettres de Mme de *Sévigné*, & il n'y a pas un mot dans ces lettres de la prétendue réponſe de Mme de *Maintenon*.

Il faut être bien hardi & croire ſes lecteurs bien imbécilles, pour oſer dire qu'en 1681, le duc de Lorraine envoya à *Mademoiſelle* un agent ſecret déguiſé en pauvre, qui, en lui demandant l'aumône dans l'égliſe, lui donna une lettre de ce prince, par laquelle il la demandait en mariage. On ſait aſſez que ce conte eſt tiré de l'hiſtoire de *Clotilde*, hiſtoire preſque auſſi fauſſe en tout que les mémoires de *Maintenon*. On ſait aſſez que *Mademoiſelle* n'aurait point omis un événement ſi ſingulier dans ſes mémoires, & qu'elle n'en dit pas un ſeul mot. On ſait que ſi le duc de Lorraine avait eu de telles propoſitions à faire, il le pouvait très-aiſément ſans le ſecours d'un homme déguiſé en mendiant. Enfin, en 1681, *Charles* duc de Lorraine était marié avec *Marie-Eléonore*, fille de l'empereur *Ferdinand III*, veuve de *Michel* roi de Pologne. On ne peut guère imprimer des impoſtures plus ſottes & plus groſſières.

Il fait dire à madame d'*Aiguillon* : *Mes neveux vont de mal en pis ; l'aîné épouſe la veuve d'un homme que perſonne ne connaît ; le ſecond la fille d'une ſervante de la reine ; j'eſpère que le troiſième épouſera la fille du bourreau*. Eſt-il poſſible qu'un homme de la lie du peuple écrive du fond de ſa province des choſes ſi extravagantes & ſi outrageantes contre une maiſon ſi reſpectable, & cela ſans la moindre vraiſemblance & avec une

infolence dont aucun libelle n'a encore approché? Cet homme, auffi ignorant que dépourvu de bon fens, dit, pour juftifier le goût de *Louis XIV* pour Mme de *Maintenon*, *que Cléopâtre déjà vieille enchaîna Augufte, & que Henri II brûla pour la maîtreffe de fon père.* Il n'y a rien de fi connu dans l'hiftoire romaine que la conduite d'*Augufte* & de *Cléopâtre*, qu'il voulait mener à Rome en triomphe à la fuite de fon char. Aucun hiftorien ne le foupçonna d'avoir la moindre faibleffe pour *Cléopâtre.* Et à l'égard d'*Henri II* qui *brûla* pour la ducheffe de *Valentinois*, aucun hiftorien férieux n'affure qu'elle ait été la maîtreffe de *François I.* On foupçonna à la vérité, & *Mézerai* le dit affez légérement, *que St Vallier eut fa grâce fur l'échafaud pour la beauté de Diane fa fille unique;* mais elle n'avait alors que quatorze ans; & fi elle avait été en effet maîtreffe du roi, *Brantôme* n'aurait pas omis cette anecdote.

Ce falfificateur de toute l'hiftoire cite *Gourville*, qui reproche au prince d'Orange d'avoir livré la bataille de St Denis ayant la paix dans fa poche; mais il oublie que ce même *Gourville* dit, pag. 222 de fes mémoires, que le prince d'Orange ne reçut le traité que le lendemain de la bataille.

Il nous dit hardiment que *les jurifconfultes d'Angleterre avaient propofé cette queftion du temps de la fuite de Jacques II: Un peuple a-t-il droit de fe révolter contre l'autorité qui veut le forcer à croire?* Jamais on ne propofa cette queftion; on ne la trouve nulle part. La queftion était de favoir fi le roi d'Angleterre avait le droit de difpenfer des lois portées contre les non-conformiftes. C'eft précifément tout le contraire de ce que dit l'auteur.

Il s'avise de rapporter une prétendue lettre de *Louis XIV*, écrite vers l'an 1698 au prince d'Orange depuis roi d'Angleterre, conçue en ces termes : *J'ai reçu la lettre par laquelle vous me demandez mon amitié, je vous l'accorderai quand vous en serez digne ; sur ce je prie* DIEU *qu'il vous ait en sa sainte garde.*

Quel ministre, quel historien, quel homme instruit a jamais rapporté une pareille lettre de *Louis XIV*? est-ce là le ton de sa politesse & de sa prudence? est-ce ainsi qu'on s'exprime après avoir conclu un traité? est-ce ainsi qu'on parle à un prince d'une maison impériale qui a gagné des batailles? lui parle-t-on de *sainte garde*? Cette lettre n'est assurément ni dans les archives de la maison d'Orange, ni dans celles de France; elle n'est que chez l'imposteur.

C'est avec la même audace qu'il prétend que *Louis XIV*, pendant le siége de Lille, dit à Mme de *Maintenon* : *Vos prières sont exaucées, Madame ; Vendôme tient mes ennemis, vous serez reine de France.* Si un prince du sang avait entendu ces paroles, à peine pourrait-on le croire. Et c'est un polisson nommé *la Beaumelle* qui les rapporte sans citer le moindre garant! Le roi pouvait-il supposer que le duc de *Vendôme* tînt ses ennemis pendant qu'ils étaient victorieux, & qu'ils assiégaient Lille? Quel rapport y avait-il entre la levée du siége de Lille & le couronnement de Mme de *Maintenon* déclarée reine?

Qui lui a dit que Mme la duchesse de Bourgogne eut le crédit d'empêcher le roi de déclarer reine Mme de *Maintenon*? Dans quelle bibliothèque à papier bleu a-t-il trouvé que les Impériaux & les Anglais jetaient de leur camp des billets dans

Lille, & que ces billets portaient : *Raſſurez-vous, Français, la Maintenon ne ſera pas votre reine, nous ne lèverons pas le ſiége.* Comment des aſſiégeans jettent-ils des billets dans une ville aſſiégée? comment ces aſſiégeans ſavaient-ils que *Louis XIV* devait faire Mme de *Maintenon* reine quand le ſiége ſerait levé? Peut-on entaſſer tant de ſottiſes avec un ton de confiance, que l'homme le plus important du royaume n'oſerait pas prendre, s'il feſait des mémoires pleins de vérité & de raiſon?

L'hiſtoire du prétendu mariage de monſeigneur le dauphin avec mademoiſelle *Choin*, eſt digne de toutes ces pauvretés, & n'a de fondement que des bruits adoptés par la canaille.

On lève les épaules, quand on voit un tel homme prêter continuellement ſes idées & ſes diſcours à *Louis XIV*, à Mme de *Maintenon*, au roi d'Eſpagne, à la princeſſe des *Urſins*, au duc d'*Orléans*, &c. Mme de *Maintenon* aſſure, ſelon lui, que le prince de *Conti* ne commandera jamais les armées, *parce que le roi a toujours été réſolu de ne les point confier à un prince du ſang.* Et cependant le grand *Condé* & le duc d'*Orléans* les ont commandées.

C'eſt avec le même jugement & la même vérité, que pendant le ſiége de Toulon, il fait dire à *Charles XII*, occupé du ſoin de pourſuivre le czar à cinq cents lieues de là : *Si Toulon eſt pris, je l'irai reprendre.*

De tous les princes qu'il attaque avec une étourderie qui ſerait très-puniſſable, ſi elle n'était pas mépriſée, M. le duc d'*Orléans*, régent du royaume, eſt celui qu'il oſe calomnier avec la violence la plus

çynique & la plus abſurde. Il commence par dire qu'en 1713 le duc d'*Orléans* traverſait le mariage du duc de *Bourbon* & de la princeſſe de *Conti*, & que le roi lui dit tête à tête dans ſon cabinet : *Je ſuis ſurpris qu'après vous avoir pardonné une choſe où il allait de votre vie, vous ayez l'inſolence de cabaler chez moi contre moi. La Beaumelle* était ſans doute caché dans le cabinet du roi quand il entendit ces paroles. Ce mot d'*inſolence* eſt ſurtout dans les mœurs de *Louis XIV*, & bien appliqué à l'héritier préſomptif du royaume ! Tout ce qu'il dit de ce prince eſt auſſi-bien fondé.

Il faut avouer qu'il eſt très-bien inſtruit, quand il dit que le duc d'*Orléans* fut reconnu régent au parlement, *malgré le préſident de Lubert & le préſident de Maiſons & pluſieurs membres de l'aſſemblée, &c.* Le préſident de *Lubert* était un préſident des enquêtes qui ne ſe mêlait de rien. M. de *Maiſons* n'a jamais été premier préſident ; il était très-attaché au régent, & il allait être garde des ſceaux lorſqu'il mourut preſque ſubitement ; & il n'y eut pas un membre du parlement, pas un pair, qui ne donnât ſa voix d'un concours unanime. Autant de mots, autant d'erreurs groſſières dans ce narré de *la Beaumelle*, ſur lequel il lui était ſi aiſé de s'inſtruire, pour peu qu'il eût parlé ſeulement à un colporteur de ce temps-là, ou au portier d'une maiſon.

Je ne parlerai point des calomnies odieuſes & mépriſées que ce *la Beaumelle* a vomies contre la maiſon d'Orléans dans plus d'un ouvrage. Il en a été puni, & il ne faut pas renouveler ces horreurs enſevelies dans un oubli éternel.

Mais comment peut-il être aſſez ignorant des

ufages du monde, & en même temps affez téméraire pour dire que *la ducheffe de Berry avoua qu'elle était mariée à M. le comte de Riom, & que fur le champ M. de Mouchy demanda la charge de grand-maître de la garde-robe de ce gentilhomme ?* M. de *Riom* avoir un grand-maître de la garde-robe ! quelle pitié ! le premier prince du fang n'en a point. Cette charge n'eft connue que chez le roi. Enfin tout cet ouvrage n'eft qu'un tiffu d'impoftures ridicules, dont aucune n'a la plus légère vraifemblance. C'eft le livre d'un petit huguenot élevé pour être prédicant; qui n'a jamais rien vu; qui a parlé comme s'il avait tout vu; qui a écrit dans un ftyle auffi audacieux qu'impertinent, pour avoir du pain, qui n'en méritait pas; & qui n'aurait été digne que de la corde, s'il ne l'avait pas été des petites-maifons.

Il fe peut que quelques provinciaux, qui n'avaient aucune connaiffance des affaires publiques, aient été trompés quelque temps par les fauffetés que ce miférable calomniateur débite avec tant d'affurance. Mais fon livre a été regardé à Paris avec autant d'horreur que de dédain. Il eft au rang de ces productions mercenaires qu'on tâche de rendre fatiriques pour les débiter, ne pouvant les rendre raifonnables; & qui font enfin oubliées pour jamais.

COMMENTAIRE
HISTORIQUE
SUR LES OEUVRES
DE L'AUTEUR DE LA HENRIADE.

1776.

COMMENTAIRE

HISTORIQUE.

JE tâcherai, dans ces commentaires ſur un homme de lettres, de ne rien dire que d'un peu utile aux lettres, & ſurtout de ne rien avancer que ſur des papiers originaux. Nous ne ferons aucun uſage ni des ſatires, ni des panégyriques preſqu'innombrables, qui ne ſeront pas appuyés ſur des faits authentiques.

Les uns font naître *François de Voltaire* le 20 février 1694; les autres le 20 novembre de la même année. Nous avons des médailles de lui qui portent ces deux dates; il nous a dit pluſieurs fois qu'à ſa naiſſance on déſeſpéra de ſa vie, & qu'ayant été ondoyé, la cérémonie de ſon baptême fut différée pluſieurs mois.

Quoique je penſe que rien n'eſt plus inſipide que les détails de l'enfance & du collége, cependant je dois dire, d'après ſes propres écrits, & d'après la voix publique, qu'à l'âge d'environ douze ans, ayant fait des vers qui paraiſſaient au-deſſus de cet âge, l'abbé de *Chateauneuf*, intime ami de la célébre *Ninon de l'Enclos*, le mena chez elle; & que cette fille ſi ſingulière lui légua par ſon teſtament une ſomme de deux mille francs pour acheter des livres, laquelle ſomme lui fut exactement payée. Cette petite pièce de vers, qu'il avait faite au collége, eſt probablement celle qu'il compoſa pour un invalide qui avait ſervi dans le régiment Dauphin, ſous

Monſeigneur, fils unique de *Louis XIV*. Ce vieux ſoldat était allé au collége des jéſuites prier un régent de vouloir bien lui faire un placet en vers pour Monſeigneur : le régent lui dit qu'il était alors trop occupé, mais qu'il y avait un jeune écolier qui pouvait faire ce qu'il demandait. Voici les vers que cet enfant compoſa :

Digne fils du plus grand des rois,
Son amour & notre eſpérance,
Vous qui, ſans régner ſur la France,
Régnez ſur le cœur des François,
Souffrez-vous que ma vieille veine,
Par un effort ambitieux,
Oſe vous donner une étrenne,
Vous qui n'en recevez que de la main des Dieux?
On a dit qu'à votre naiſſance
Mars vous donna la vaillance,
Minerve la ſageſſe, Apollon la beauté:
Mais un Dieu bienfeſant, que j'implore en mes peines,
Voulut auſſi me donner mes étrennes,
En vous donnant la libéralité.

Cette bagatelle d'un jeune écolier valut quelques louis à l'invalide, & fit quelque bruit à Verſailles & à Paris. Il eſt à croire que dès-lors le jeune homme fut déterminé à ſuivre ſon penchant pour la poëſie. Mais je lui ai entendu dire à lui-même, que ce qui l'y engagea plus fortement, fut qu'au ſortir du collége, ayant été envoyé aux écoles de droit par ſon père, tréſorier de la chambre des comptes, il fut ſi choqué de la manière dont on y

enseignait la jurisprudence, que cela seul le tourna entièrement du côté des belles-lettres.

Tout jeune qu'il était, il fut admis dans la société de l'abbé de *Chaulieu*, du marquis de *la Fare*, du duc de *Sulli*, de l'abbé *Courtin*. Et il nous a dit plusieurs fois que son père l'avait cru perdu, parce qu'il voyait bonne compagnie & qu'il fesait des vers.

Il avait commencé dès l'âge de dix-huit ans la tragédie d'Oedipe, dans laquelle il voulut mettre des chœurs à la manière des anciens. (*a*) Les comédiens eurent beaucoup de répugnance à jouer une tragédie traitée par *Corneille* & en possession du théâtre : ils ne la représentèrent qu'en 1718; & encore fallut-il de la protection. Le jeune homme, qui était fort dissipé & plongé dans les plaisirs de son âge, ne sentit point le péril, & ne s'embarassait point que sa pièce réussît ou non : il badinait sur le théâtre, & s'avisa de porter la queue du grand-prêtre, dans une scène où ce même grand-prêtre fesait un effet très-tragique. Mme la maréchale de *Villars*, qui était dans la première loge, demanda quel était ce jeune homme qui fesait cette plaisanterie, apparemment pour faire tomber la pièce; on lui dit que c'était l'auteur. Elle le fit venir dans le loge; & depuis ce temps, il fut attaché à M. sa maréchal & à madame jusqu'à la fin de leur vie, comme on peut le voir par cette épître imprimée.

(*a*) Nous avons une lettre du savant *Dacier* de 1713, dans laquelle il exhorte l'auteur, qui avait déjà fait sa pièce, à y joindre des chœurs chantans à l'exemple des Grecs. Mais la chose était impraticable sur le théâtre français. Lorsqu'en 1769 M. de *Voltaire* obtint justice à Toulouse pour le malheureux *Sirven*, M. de *Mervil*, avocat chargé de cette cause, refusa toute espèce d'honoraires, & demanda pour toute reconnaissance à M. de *Voltaire* qu'il voulût bien ajouter des chœurs à son Oedipe.

Je me flattais de l'efpérance
D'aller goûter quelque repos
Dans votre maifon de plaifance;
Mais Vinache a ma confiance,
Et j'ai donné la préférence,
Sur le plus grand de nos héros,
Au plus grand charlatan de France, &c.

Ce fut à Villars qu'il fut préfenté à M. le duc de *Richelieu*, dont il acquit la bienveillance, qui ne s'eft point démentie pendant foixante années.

Ce qui eft auffi rare, & ce qui à peine a été connu, c'eft que le prince de *Conti*, père de celui qui a été fi célèbre par les journées de la barricade de Démont & de Château-Dauphin, fit pour lui des vers dont voici les derniers.

» Ayant puifé fes vers aux eaux de l'Aganipe,
» Pour fon premier projet il fait le choix d'Oedipe,
» Et quoique dès long-temps ce fujet fût connu,
» Par un ftyle plus beau cette pièce changée
» Fit croire des enfers Racine revenu,
» Ou que Corneille avait la fienne corrigée. »

Je n'ai pu retrouver la réponfe de l'auteur d'Oedipe. Je lui demandai un jour s'il avait dit au prince en plaifantant : Monfeigneur, vous ferez un grand poëte ; il faut que je vous faffe donner une penfion par le roi. On prétend auffi qu'à fouper il lui dit : Sommes-nous tous princes ou tous poëtes ? Il me répondit : *Delicta juventutis meæ ne memineris, Domine.*

Il commença la Henriade à S[t] Ange chez M. de

Caumartin, intendant des finances, après avoir fait Oedipe & avant que cette pièce fut jouée. Je lui ai entendu dire plus d'une fois que quand il entreprit ces deux ouvrages, il ne comptait pas les pouvoir finir, & qu'il ne savait ni les règles de la tragédie ni celles du poëme épique; mais qu'il fut saisi de tout ce que M. de *Caumartin*, très-savant dans l'histoire, lui contait de *Henri IV*, dont ce respectable vieillard était idolâtre; & qu'il commença cet ouvrage par pur enthousiasme, sans presque y faire réflexion. (1) Il lut un jour plusieurs chants de ce poëme chez le jeune président de *Maisons* son intime ami. On l'impatienta par des objections; il jeta son manuscrit dans le feu. Le président *Hénault* l'en retira avec peine. „ Souvenez-vous, lui dit M. *Hénault* dans „ une de ses lettres, que c'est moi qui ai sauvé „ la Henriade, & qu'il m'en a coûté une belle „ paire de manchettes. „ Plusieurs copies de ce poëme, qui n'était qu'ébauché, coururent quelques années après dans le public; il fut imprimé avec beaucoup de lacunes sous le titre de *la Ligue*.

Tous les poëtes de Paris & plusieurs savans se déchaînèrent contre lui; on lui décocha vingt brochures; on joua la Henriade à la foire; on dit à l'ancien évêque de Fréjus, précepteur du roi, qu'il était indécent & même criminel de louer l'amiral de

(1) M. de *Voltaire* recueillit dès-lors une partie des matériaux qu'il a employés depuis dans l'histoire du siècle de *Louis XIV*. L'évêque de Blois *Caumartin*, avait passé une grande partie de sa vie à s'amuser de ces petites intrigues qui sont pour le commun des courtisans une occupation si grave & si triste. Il en connaissait les plus petits details, & les racontait avec beaucoup de gaieté. Ce que M. de *Voltaire* a cru devoir imprimer est exact; mais il s'est bien gardé de dire tout ce qu'il savait.

Coligni & la reine *Elisabeth*. La cabale fut si forte, qu'on engagea le cardinal de *Bissi*, alors président de l'assemblée du clergé, à censurer juridiquement l'ouvrage; mais une si étrange procédure n'eut pas lieu. Le jeune auteur fut également étonné & piqué de ces cabales. Sa vie très-dissipée l'avait empêché de se faire des amis parmi les gens de lettres; il ne savait point opposer intrigue à intrigue; ce qui est, dit-on, absolument nécessaire dans Paris, quand on veut réussir en quelque genre que ce puisse être.

Il donna la tragédie de Mariamne en 1722. *Mariamne* était empoisonnée par *Hérode*; lorsqu'elle but la coupe, la cabale cria: *La reine boit*, & la pièce tomba. Ces mortifications continuelles le déterminèrent à faire imprimer en Angleterre la Henriade, pour laquelle il ne pouvait obtenir en France ni privilége ni protection. Nous avons vu une lettre de sa main écrite à M. *Dumas d'Aigueberre*, depuis conseiller au parlement de Toulouse, dans laquelle il parle ainsi de ce voyage:

Je ne dois pas être plus fortuné
Que le héros célébré sur ma vielle:
Il fut proscrit, persécuté, damné
Par les dévots & leur douce séquelle:
En Angleterre il trouva du secours,
J'en vais chercher. . . . .

Le reste des vers est déchiré: elle finit par ces mots: »Je n'ai pas le nez tourné à être prophète en mon pays.» Il avait raison. Le roi *George I*, & surtout la princesse de Galles, qui depuis fut reine, lui firent une souscription immense: ce fut le

commencement

commencement de ſa fortune : car étant revenu en France en 1728, il mit ſon argent à une loterie établie par M. *Desforts*, contrôleur-général des finances. On recevait des rentes ſur l'hôtel-de-ville pour billets, & on payait les lots argent comptant; de ſorte qu'une ſociété qui aurait pris tous les billets, aurait gagné un million. Il s'aſſocia avec une compagnie nombreuſe & fut heureux. C'eſt un des aſſociés qui m'a certifié cette anecdote, dont j'ai vu la preuve ſur ſes régiſtres. M. de *Voltaire* lui écrivait : ,, Pour ,, faire ſa fortune dans ce pays-ci, il n'y a qu'à lire ,, les arrêts du conſeil. Il eſt rare qu'en fait de ,, finances, le miniſtère ne ſoit forcé à faire des ,, arrangemens dont les particuliers profitent. ,,

Cela ne l'empêcha pas de cultiver les belles-lettres qui étaient ſa paſſion dominante. Il donna en 1730 ſon Brutus, que je regarde comme ſa tragédie la plus fortement écrite, ſans même en excepter Mahomet. Elle fut très-critiquée. J'étais en 1732 à la première repréſentation de Zaïre; & quoiqu'on y pleurât beaucoup, elle fut ſur le point d'être ſifflée. On la parodia à la comédie italienne, à la foire; on l'appela la pièce des Enfans-trouvés, Arlequin au Parnaſſe.

Un académicien l'ayant propoſé en ce temps-là pour remplir une place vacante à laquelle notre auteur ne ſongeait point, M. de *Boze* déclara que l'auteur de Brutus & de Zaïre ne pouvait jamais devenir un ſujet académique.

Il était lié alors avec l'illuſtre marquiſe du *Châtelet*, & ils étudiaient enſemble les principes de *Newton* & les ſyſtèmes de *Leibnitz*. Ils ſe retirèrent

plusieurs années à Cirey en Champagne ; M. *Kœnig*, grand mathématicien, y vint passer deux ans entiers. M. de *Voltaire* y fit bâtir une gallerie, où l'on fit toutes les expériences alors connues sur la lumière & sur l'électricité. Ces occupations ne l'empêchèrent pas de donner, le 27 janvier 1736, la tragédie d'Alzire ou des Américains qui eut un grand succès. Il attribua cette réussite à son absence : il disait : *laudantur ubi non sunt, sed non cruciantur ubi sunt.*

Celui qui se déchaîna le plus contre Alzire fut l'ex-jésuite *Desfontaines*. Cette aventure est assez singulière : ce *Desfontaines* avait travaillé au journal des savans sous M. l'abbé *Bignon*, & en avait été exclus en 1723. Il s'était mis à faire des espèces de journaux pour son compte ; il était ce que M. de *Voltaire* appelle un *folliculaire*. Ses mœurs étaient assez connues. Il avait été pris en flagrant délit avec de petits savoyards, & mis en prison à bicêtre. On commençait à instruire son procès, & on voulait le faire brûler ; parce qu'on disait que Paris avait besoin d'un exemple. M. de *Voltaire* employa pour lui la protection de madame la marquise de *Prie*. Nous avons encore une des lettres que *Desfontaines* écrivit à son libérateur ; elle a été imprimée parmi les lettres du marquis d'*Argens*, pag. 228, tom. I. (*b*) »Je » n'oublierai jamais les obligations que je vous ai : » votre bon cœur est encore au-dessus de votre » esprit : ma vie doit être employée à vous marquer » ma reconnaissance. Je vous conjure d'obtenir » encore que la lettre de cachet qui m'a tiré de

(*b*) Cette lettre est du 31 mai. La date de l'année n'y est pas ; mais elle est de 1724.

„ bicêtre, & qui m'exile à trente lieues de Paris, „ ſoit levée, &c. „

Quinze jours après, le même homme imprime un libelle diffamatoire contre celui pour lequel il devait employer ſa vie. C'eſt ce que je découvre par une lettre de M. *Thiriot* du 16 août, tirée du même recueil. Cet abbé *Desfontaines* eſt celui-là même qui, pour ſe juſtifier, diſait à M. le comte d'*Argenſon* : *Il faut que je vive ;* & à qui M. le comte d'*Argenſon* répondit : *Je n'en vois pas la néceſſité.*

Ce prêtre ne s'adreſſait plus à des ramoneurs depuis ſon aventure de bicêtre. Il élevait de jeunes français dans ſes deux métiers de non-conformiſte & de folliculaire ; il leur montrait à faire des ſatires ; il compoſa avec eux des libelles diffamatoires, intitulés *Voltairomanie* & *Voltairiana* : c'était un ramas de contes abſurdes : on en peut juger par une des lettres de M. le duc de *Richelieu*, ſignée de ſa main, dont nous avons retrouvé l'original. Voici les propres mots : *Ce livre eſt bien ridicule & bien plat. Ce que je trouve d'admirable, c'eſt que l'on y dit que madame de Richelieu vous avait donné cent louis & un carroſſe, avec des circonſtances dignes de l'auteur & non pas de vous ; mais cet homme admirable oublie que j'étais veuf en ce temps-là, & que je ne me ſuis remarié que plus de quinze ans après, &c.* Signé, *le duc de* RICHELIEU, 8 *février* 1739.

M. de *Voltaire* ne ſe prévalait pas même de tant de témoignages authentiques ; & ils ſeraient perdus pour ſa mémoire, ſi nous ne les avions retrouvés avec peine dans le chaos de ſes papiers.

Je tombe encore ſur une lettre du marquis d'*Argenſon*, miniſtre des affaires étrangères. *C'eſt un*

vilain homme que cet abbé Desfontaines; son ingratitude est encore pire que ses crimes qui vous avaient donné lieu de l'obliger. 7 février 1739.

Voilà les gens à qui M. de *Voltaire* avait à faire, & qu'il appelait *la canaille de la littérature. Ils vivent*, disait-il, *de brochures & de crimes*.

Nous voyons qu'en effet un homme de cette trempe, nommé l'abbé *Makarti*, qui se disait des nobles *Makarti* d'Irlande, & qui se disait aussi homme de lettres, lui emprunta une somme assez considérable, & alla avec cet argent se faire mahométan à Constantinople; sur quoi M. de *Voltaire* dit: *Makarti n'est allé qu'au Bosphore; mais Desfontaines s'est réfugié plus loin vers le lac de Sodome.* (*c*)

Il paraît que les contradictions, les perversités, les calomnies qu'il essuyait à chaque pièce qu'il fesait représenter, ne pouvaient l'arracher à son goût; puisqu'il donna la comédie de l'Enfant-prodigue, le 10 octobre 1736; mais il ne la donna point sous son nom; & il en laissa le profit à deux jeunes élèves qu'il avait formés, MM. *Linant* & *Lamarre*, qui vinrent à Cirey où il était avec madame du *Châtelet*. Il donna *Linant* pour précepteur au fils de madame du *Châtelet*, qui a été depuis lieutenant-général des armées, & ambassadeur à Vienne & à Londres. La comédie de l'Enfant-prodigue eut un grand succès. L'auteur écrivit à mademoiselle *Quinault*: » Vous savez garder les secrets d'autrui » comme les vôtres. Si l'on m'avait reconnu, la

(*c*) Nous avons vu une obligation de 500 liv. d'argent prêté chez *Perret* notaire, 1 juillet 1730: mais nous n'avons pu trouver celle de 2000 liv.

„ pièce aurait été ſifflée. Les hommes n'aiment pas „ qu'on réuſſiſſe en deux genres. Je me ſuis fait aſſez „ d'ennemis par Oedipe & la Henriade. „

Cependant il embraſſait dans ce temps-là même un genre d'étude tout différent : il compoſait les Elémens de la philoſophie de *Newton*, philoſophie qu'alors on ne connaiſſait preſque point en France. Il ne put obtenir un privilége du chancelier d'*Agueſſeau*, magiſtrat d'une ſcience univerſelle ; mais qui, ayant été élevé dans le ſyſtème carténſien, écartait les nouvelles découvertes autant qu'il pouvait. L'attachement de notre auteur pour les principes de *Newton* & de *Locke*, lui attira une foule de nouveaux ennemis. Il écrivait à M. *Falkner*, le même auquel il avait dédié Zaïre : „ On croit que les „ Français aiment la nouveauté, mais c'eſt en fait „ de cuiſine & de modes ; car pour les vérités nou„ velles, elles ſont toujours proſcrites parmi nous : „ ce n'eſt que quand elles ſont vieilles qu'elles ſont „ bien reçues, &c. „

Pous ſe délaſſer des travaux de la phyſique, il s'amuſa à faire le poëme de la Pucelle. Nous avons des preuves que cette plaiſanterie fut preſque compoſée toute entière à Cirey. Madame du *Châtelet* aimait les vers autant que la géométrie, & s'y connaiſſait parfaitement. Quoique ce poëme ne fût que comique, on y trouva beaucoup plus d'imagination que dans la Henriade ; mais la Pucelle fut indignement violée par des poliſſons groſſiers, qui la firent imprimer avec des ordures intolérables. Les ſeules bonnes éditions ſont celles de MM. *Cramer*.

Il fallut quitter Cirey, pour aller ſolliciter à

Bruxelles un procès que la maiſon du *Châtelet* y ſoutenait depuis long-temps contre la maiſon de *Honsbrouk*, procès qui pouvait les ruiner l'une & l'autre. M. de *Voltaire*, conjointement avec M. *Raesfeld*, préſident de Clèves, accommoda enfin cet ancien différent, moyennant cent trente mille francs, argent de France, qui furent payés à M. le marquis du *Châtelet*.

Le malheureux & célèbre *Rouſſeau* était alors à Bruxelles. Madame du *Châtelet* ne voulut point le voir; elle ſavait que *Rouſſeau* avait fait autrefois une ſatire contre le baron de *Breteuil* ſon père, dans le temps qu'il était ſon domeſtique; & nous en avons la preuve dans un papier écrit tout entier de la main de madame du *Châtelet*.

Les deux poëtes ſe virent, & bientôt conçurent une aſſez forte averſion l'un pour l'autre. *Rouſſeau* ayant montré à ſon antagoniſte une ode à la poſtérité, celui-ci lui dit : *Mon ami, voilà une lettre qui ne ſera jamais reçue à ſon adreſſe.* Cette raillerie ne fut jamais pardonnée. Il y a une lettre de M. de *Voltaire* à M. *Linant*, dans laquelle il dit : „ *Rouſſeau* me „ mépriſe, parce que je néglige quelquefois la rime ; „ & moi je le mépriſe parce qu'il ne ſait que „ rimer. „ (*d*)

(*d*) Nous obſervons qu'une lettre d'un ſieur de *Médine* à un ſieur de *Meſſe*, du 17 février 1737, prouve aſſez que le poëte *Rouſſeau* ne s'était pas corrigé à Bruxelles. La voici : „ Vous allez être étonné du malheur „ qui m'arrive; il m'eſt revenu des lettres proteſtées; on m'enlève mer- „ credi au ſoir, on me met en priſon : croiriez-vous que ce coquin „ de *Rouſſeau*, cet indigne, ce monſtre qui depuis ſix mois n'a bu & „ mangé que chez moi, à qui j'ai rendu les plus grands ſervices & en „ nombre, a été la cauſe qu'on m'a pris; c'eſt lui qui a irrité contre

Les extrêmes bontés avec lesquelles le roi de Prusse l'avait prévenu, lui firent bien oublier la haine de *Rousseau*. Ce monarque était poëte aussi; mais il avait tous les talens de sa place & tous ceux qui n'en étaient pas.

Le roi de Prusse *Frédéric-Guillaume*, le moins endurant de tous les rois, sans contredit le plus économe & le plus riche en argent comptant, venait de mourir à Berlin. Son fils, qui s'est fait une réputation si singulière, entretenait un commerce assez régulier avec M. de *Voltaire*, depuis plus de quatre années. Il n'y a jamais eu peut-être au monde de père & de fils qui se ressemblassent moins que ces deux monarques.

Le père était un véritable vandale, qui dans tout son règne n'avait songé qu'à amasser de l'argent, & à entretenir à moins de frais qu'il se pouvait les plus belles troupes de l'Europe.

Jamais sujets ne furent plus pauvres que les siens, & jamais roi ne fut plus riche. Il avait acheté à vil prix une grande partie des terres de sa noblesse, laquelle avait mangé bien vîte le peu d'argent qu'elle en avait tiré; & la moitié de cet argent était rentrée encore dans les coffres du roi par les impôts sur la consommation.

» moi le porteur des lettres; & qu'enfin ce monstre, vomi des enfers, » achevant de boire avec moi à ma table, de me baiser, de m'embrasser » a servi d'espion pour me faire enlever à minuit. Non, jamais trait n'a » été si noir; je ne puis y penser sans horreur. Si vous saviez tout ce » que j'ai fait pour lui! Patience, je compte que notre correspondance » n'en sera pas altérée. »

Il faut avouer qu'une telle action sert beaucoup à justifier *Saurin*, & la sentence & l'arrêt qui bannirent *Rousseau*. Mais nous n'entrons pas dans les profondeurs de cette affaire si funeste & si déshonorante.

Toutes les terres royales étaient affermées à des receveurs qui étaient en même temps exacteurs & juges ; de façon que, quand un cultivateur n'avait pas payé au fermier à jour nommé, ce fermier prenait son habit de juge, & condamnait le délinquant au double. Il faut observer que quand ce même juge ne payait pas le roi le dernier du mois, il était lui-même taxé au double le premier du mois suivant.

Un homme tirait-il un lièvre, ébranchait-il un arbre dans le voisinage des terres du roi, ou avait-il commis quelqu'autre faute, il fallait payer une amende; une fille fesait-elle un enfant, il fallait que la mère ou le père, ou les parens donnassent de l'argent au roi pour la façon. Madame la baronne de ****, la plus riche veuve de Berlin, c'est-à-dire, qui possédait sept à huit mille livres de rente, fut accusée d'avoir mis au monde un sujet du roi dans la seconde année de son veuvage; le roi lui écrivit de sa main, que pour sauver son honneur elle envoyât sur le champ trente mille livres à son trésor. Elle fut obligée de les emprunter & fut ruinée.

Il avait un ministre à la Haye nommé *Luisius*; c'était assurément de tous les ministres des têtes couronnées le plus mal payé. Ce pauvre homme, pour se chauffer, fit couper quelques arbres dans les jardins d'hons-lardik, appartenans pour lors à la maison de Prusse. Il reçut bientôt après des dépêches du roi son maître, qui lui retenait une année d'appointements. *Luisius* désespéré se coupa la gorge avec le seul rasoir qu'il eût. Un vieux valet vint à son secours & lui sauva malheureusement la

vie. M. de *Voltaire* retrouva depuis fon excellence à la Haye, & lui fit l'aumône à la porte du palais nommé la vieille-cour; palais appartenant au roi de Pruffe, & où ce pauvre ambaffadeur avait demeuré douze ans.

Il faut avouer que la Turquie eft une république en comparaifon du defpotifme exercé par *Fréderic-Guillaume.* C'eft par ces moyens qu'il parvint, en vingt-huit ans de règne, à entaffer dans les caves de fon palais de Berlin, environ vingt millions d'écus bien enfermés dans des tonneaux garnis de cercles de fer. Il fe donna le plaifir de meubler tout le grand appartement du palais de gros effets d'argent maffif, dans lefquels l'art ne furpaffait pas la matière. Il donna auffi à la reine fa femme, en compte, un cabinet dont les meubles étaient d'or, jufqu'aux pommeaux des pêles & des pincettes, & jufqu'aux cafetières.

Le monarque fortait à pied de ce palais, vêtu d'un méchant habit de drap bleu à boutons de cuivre, qui lui venait à la moitié des cuiffes; & quand il achetait un habit neuf, il fefait fervir fes vieux boutons. C'eft dans cet équipage que fa majefté, armée d'une groffe canne de fergent, fefait tous les jours la revue de fon régiment de géans. Ce regiment était fon goût favori & fa plus grande dépenfe. Le premier rang de fa compagnie était compofé d'hommes dont le plus petit avait fept pieds de haut. Il les fefait acheter au bout de l'Europe & de l'Afie.

L'auteur de la Henriade en vit encore quelques-uns à Berlin. Le roi fon fils, qui n'aimait les grands-hommes que dans une autre acception de ce mot, avait mis ceux-ci chez la reine fa femme en qualité d'heiduques.

Quand *Frédéric-Guillaume* avait fait sa revue, il allait se promener par la ville. Tout le monde s'enfuyait au plus vîte. S'il rencontrait une femme, il lui demandait pourquoi elle perdait son temps dans la rue : *Va-t-en chez toi, gueuse, une honnête femme doit être dans son ménage ;* & il accompagnait cette remontrance, ou d'un bon soufflet, ou d'un coup de pied dans le ventre, ou de quelques coups de canne. C'est ainsi qu'il traitait aussi les ministres du saint évangile, quand il leur prenait envie d'aller voir la parade.

On peut juger si ce vandale était étonné & fâché d'avoir un fils plein d'esprit, de grâces, de politesse, & d'envie de plaire, qui cherchait à s'instruire, & qui fesait de la musique & des vers. Voyait-il un livre dans les mains du prince héréditaire, il le jetait au feu ; le prince jouait-il de la flûte, le père cassait la flûte ; & quelquefois traitait son altesse royale comme il traitait les femmes & les prédicans à la parade.

Le prince, lassé de toutes les attentions que son père avait pour lui, résolut un beau matin, en 1730, de s'enfuir, sans bien savoir encore s'il irait en Angleterre ou en France. L'économie paternelle ne le mettait pas à portée de voyager comme le fils d'un fermier-général, ou d'un marchand anglais : il emprunta quelques centaines de ducats.

Deux jeunes gens fort aimables, *Kat* & *Keit*, devaient l'accompagner ; *Kat* était le fils unique d'un brave officier-général ; *Keit* était gendre de cette même baronne de * * * *, à qui il en avait coûté dix mille écus pour faire des enfans. Le jour &

l'heure étaient déterminés, le père fut informé de tout ; on arrêta en même temps le prince & ses deux compagnons de voyage.

Le roi crut d'abord que la princesse *Guillemine* sa fille, qui a depuis épousé le prince margrave de *Bareith*, était du complot ; & comme il était expéditif en fait de justice, il la jeta à coups de pieds par une fenêtre qui s'ouvrait jusqu'au plancher. La reine-mère qui se trouva à cette expédition, dans le temps que *Guillemine* sa fille allait faire le saut, la retint à peine par ses juppes ; il resta à la princesse une contusion au-dessous du teton gauche, qu'elle a conservée toute sa vie, comme une marque des sentimens paternels.

Le prince fut enfermé à Custrin dans une espèce de cachot.

Il y était depuis quelques semaines, lorsqu'un jour un vieil officier, suivi de quatre grenadiers, entra dans la chambre, fondant en larmes. *Fréderic* ne douta pas qu'on ne vînt lui couper le cou. Mais l'officier, toujours pleurant, le fit prendre par les quatre grenadiers qui le placèrent à la fenêtre & qui lui tinrent la tête, tandis qu'on coupait celle de son ami *Kat*, sur un échafaud dressé immédiatement sous la croisée. Il tendit la main à *Kat* & s'évanouit. Le père était présent à ce spectacle.

Quant à *Keit*, l'autre confident, il s'enfuit en Hollande ; le roi dépêcha des soldats pour le prendre. Il ne fut manqué que d'une minute, & s'embarqua pour le Portugal, où il demeura jusqu'à la mort du clément *Fréderic-Guillaume*.

Le roi n'en voulait pas demeurer là. Son dessein

était de faire couper la tête à ſon fils. Il conſidérait qu'il avait trois autres garçons, dont aucun ne feſait des vers, & que c'était aſſez pour la grandeur de la Pruſſe. Les meſures étaient déjà priſes pour faire condamner le prince royal à la mort, comme l'avait été le czarovitz fils aîné du czar *Pierre I.*

Il ne paraît pas bien décidé par les lois divines & humaines, qu'un jeune homme doive avoir le cou coupé pour avoir voulu voyager; mais le roi aurait trouvé à Berlin des juges auſſi habiles que ceux de Ruſſie. En tout cas ſon autorité paternelle aurait ſuffi. L'empereur *Charles VI*, qui prétendait que le prince royal, comme prince de l'empire, ne pouvait être jugé à mort que dans une diète, envoya le comte de *Sekendof* au père, pour lui faire les plus ſérieuſes remontrances.

Au bout de dix-huit mois, les ſollicitations de l'empereur & les larmes de la reine de Pruſſe obtinrent la liberté du prince héréditaire, qui ſe mit à faire des vers & de la muſique plus que jamais. Il liſait *Leibnitz* & même *Wolf*, qu'il appelait un compilateur de fatras; & il donnait tant qu'il pouvait dans toutes les ſciences à la fois.

Ce prince voulut à ſon avénement à la couronne viſiter toutes les frontières de ſes Etats. Son déſir de voir les troupes françaiſes, & d'aller incognito à Strasbourg & à Paris, lui fit entreprendre le voyage de Strasbourg, ſous le nom de comte du *Four;* mais ayant été reconnu par un ſoldat qui avait ſervi dans les armées de ſon père, il retourna à Clèves.

Plus d'un curieux a conſervé dans ſon porte-feuille une lettre en proſe & en vers, dans le goût

de *Chapelle*, écrite par ce prince ſur ce voyage de Strasbourg. L'étude de la langue & de la poëſie françaiſe, celle de la muſique italienne, de la philoſophie & de l'hiſtoire avaient fait ſa conſolation dans les chagrins qu'il avait eſſuyés pendant ſa jeuneſſe. Cette lettre eſt un monument ſingulier d'un homme qui a gagné depuis tant de batailles : elle eſt écrite avec grâce & légéreté ; en voici quelques morceaux.

„ Je viens de faire un voyage entremêlé d'aven-„ tures ſingulières, quelquefois fâcheuſes & ſouvent „ plaiſantes. Vous ſavez que j'étais parti pour „ Bruxelles, afin de revoir une ſœur que j'aime „ autant que je l'eſtime. Chemin feſant, *Algaroti* „ & moi, nous conſultions la carte géographique „ pour régler notre retour par Véſel. Strasbourg ne „ nous détournait pas beaucoup ; nous choiſîmes „ cette route par préférence : l'incognito fut réſolu ; „ enfin tout arrangé & concerté au mieux, nous „ crûmes aller en trois jours à Strasbourg.

„ Mais le ciel qui de tout diſpoſe
„ Régla différemment la choſe.
„ Avec des courſiers efflanqués,
„ En droite ligne iſſus de Roſſinante,
„ Des payſans en poſtillons maſqués,
„ Nos caroſſes cent fois dans la route accrochés,
„ Nous allions gravement d'une allure indolente. „

On dit qu'il écrivait tous les jours de ces lettres agréables au courant de la plume. Mais il venait de compoſer un ouvrage bien plus ſérieux & plus digne d'un grand prince : c'était la réfutation de

Machiavel. Il l'avait envoyé à M. de *Voltaire* pour le faire imprimer; il lui donna rendez-vous dans un petit château, appelé Meuſe, auprès de Clèves. Celui-ci lui dit : ,, Sire, ſi j'avais été *Machiavel*, & ,, ſi j'avais eu quelque accès auprès d'un jeune roi, ,, la première choſe que j'aurais faite, aurait été de ,, lui conſeiller d'écrire contre moi. ,, Depuis ce temps, les bontés du monarque pruſſien redoublèrent pour l'homme de lettres français, qui alla lui faire ſa cour à Berlin ſur la fin de 1740, avant que le roi ſe préparât à entrer en Siléſie.

Alors le cardinal de *Fleury* lui prodigua les cajoleries les plus flatteuſes, dont il ne paraît pas que notre voyageur fût la dupe. Voici ſur cette matière une anecdote bien ſingulière, & qui pourrait jeter un grand jour ſur l'hiſtoire de ce ſiècle. Le cardinal écrivit à M. de *Voltaire*, le 14 novembre 1740, une grande lettre oſtenſible dont j'ai copie; on y trouve ces propres mots :

,, La corruption eſt ſi générale, & la bonne foi ,, eſt ſi indécemment bannie de tous les cœurs dans ,, ce malheureux ſiècle, que ſi on ne ſe tenait pas ,, bien fermes dans les motifs ſupérieurs qui nous ,, obligent à ne point nous en départir, on ſerait ,, quelquefois tenté d'y manquer dans de certaines ,, occaſions. Mais le roi mon maître fait voir du ,, moins qu'il ne ſe croit point en droit d'avoir de ,, cette eſpèce de repréſailles; & dans le moment ,, de la mort de l'empereur, il aſſura M. le prince ,, de *Lichtenſtein* qu'il garderait fidellement tous ſes ,, engagemens. ,,

Ce n'eſt point à moi d'examiner comment après

une telle lettre on put en 1741 entreprendre de dépouiller la fille & l'héritière de l'empereur *Charles VI.* Ou le cardinal de *Fleuri* changea d'avis, ou cette guerre se fit malgré lui. Mon commentaire ne regarde point la politique, à laquelle je suis absolument étranger; mais en qualité de littérateur, je ne puis dissimuler ma surprise, de voir un homme de cour & un académicien dire *qu'on se tient ferme dans des motifs qui obligent à ne se point départir de ces motifs; qu'on serait tenté de manquer à ces motifs, & qu'on est en droit d'avoir de ces espèces de représailles.* Voilà bien des fautes contre la langue en peu de mots.

Quoi qu'il en soit, je vois très-clairement que mon auteur n'avait aucune envie de faire fortune par la politique; puisque, de retour à Bruxelles, il ne s'occupa que de ses chères belles-lettres. Il y fit la tragédie de Mahomet, & alla bientôt après avec madame du *Châtelet* faire jouer cette pièce à Lille, où il y avait une fort bonne troupe dirigée par le sieur *Lanoue*, auteur & comédien. La fameuse demoiselle *Clairon* y jouait, & montrait déjà les plus grands talens. Madame *Denis*, nièce de l'auteur, femme d'un commissaire ordonnateur des guerres, ancien capitaine au régiment de Champagne, tenait un assez grand état dans Lille, qui était du département de son mari. Madame du *Châtelet* logea chez elle; je fus témoin de toutes ces fêtes; Mahomet fut très-bien joué.

Dans un entr'acte, on apporta à l'auteur une lettre du roi de Prusse, qui lui apprenait la victoire de Molvitz; il la lut à l'assemblée; on battit des

mains : *Vous verrez*, dit-il, *que cette pièce de Molvitz fera réussir la mienne.*

Elle fut représentée à Paris le 19 août de la même année. Ce fut-là qu'on vit plus que jamais à quel excès se peut porter la jalousie des gens de lettres, surtout en fait de théâtre. L'abbé *Desfontaines* & un nommé *Bonneval*, que M. de *Voltaire* avait secouru dans ses besoins, ne pouvant faire tomber la tragédie de Mahomet, la déférèrent comme une pièce contre la religion chrétienne, au procureur-général. La chose alla si loin que le cardinal de *Fleuri* conseilla à l'auteur de la retirer. Ce conseil avait force de loi; mais l'auteur la fit imprimer, & la dédia au pape *Benoît XIV*, *Lambertini*, qui avait déjà beaucoup de bontés pour lui. Il avait été recommandé à ce pape par le cardinal *Passionei*, homme de lettres célèbre, avec lequel il était depuis long-temps en correspondance. Nous avons quelques lettres de ce pape à M. de *Voltaire*. Sa sainteté voulut l'attirer à Rome; & il ne s'est jamais consolé de n'avoir point vu cette ville qu'il appelait la capitale de l'Europe.

Mahomet ne fut rejoué que long-temps après, par le crédit de madame *Denis*, malgré *Crébillon*, alors approbateur des pièces de théâtre, sous les ordres du lieutenant de police. On fut obligé de prendre M. d'*Alembert* pour approbateur. Cette manœuvre de *Crébillon* parut assez mal-honnête à la bonne compagnie. La pièce est restée en possession du théâtre, dans le temps même où ce spectacle a été le plus négligé. L'auteur avouait qu'il se repentait d'avoir fait *Mahomet* beaucoup plus méchant que

ce grand-homme ne le fut ; „ mais si je n'en avais „ fait qu'un héros politique, écrit-il à un de ses amis, „ la pièce était sifflée. Il faut dans une tragédie de „ grandes passions & de grands crimes. Au reste, „ dit-il quelques lignes après, le *genus implacabile vatum* „ me persécute plus que l'on ne persécuta *Mahomet* à „ la Mecque. On parle de la jalousie & des manœuvres „ qui troublent les cours, il y en a plus chez les „ gens de lettres. „

Après toutes ces tracasseries, MM. de *Réaumur* & de *Mairan* lui conseillèrent de renoncer à la poësie qui n'attirait que de l'envie & des chagrins, de se donner tout entier à la physique, & de demander une place à l'académie des sciences, comme il en avait une à la société royale de Londres, & à l'institut de Bologne. Mais M. de *Formont* son ami, homme de lettres infiniment aimable, lui ayant écrit une lettre en vers pour l'exhorter à ne pas enfouir son talent, voici ce qu'il lui répondit :

A mon très-cher ami Formont
Demeurant sur le double mont;
Au-dessus de Vincent-Voiture,
Vers la taverne où Bachaumont
Buvait & chantait sans mesure,
Où le plaisir & la raison
Ramenaient le temps d'Epicure.

Vous voulez donc que des filets
De l'abstraite philosophie
Je revole au brillant palais
De l'agréable poësie,

Au pays où règne Thalie
Et le cothurne & les sifflets.

Mon ami, je vous remercie
D'un conseil si doux & si sain.
Vous le voulez; je cède enfin
A ce conseil, à mon destin;
Je vais de folie en folie,
Ainsi qu'on voit une catin
Passer du guerrier au robin,
Au gras prieur d'une abbaye
Au courtisan, au citadin :

Ou bien, si vous voulez encore,
Ainsi qu'une abeille au matin
Va sucer les pleurs de l'aurore
Ou sur l'absinthe ou sur le thim;
Toujours travaille & toujours cause,
Et vous pétrit son miel divin
Des gratte-cus & de la rose.

Et aussitôt il travailla à sa Mérope. La tragédie de Mérope, première pièce profane qui réussit sans le secours d'une passion amoureuse, & qui fit à notre auteur plus d'honneur qu'il n'en espérait, fut représentée le 26 février 1743. Je ne puis mieux faire connaître ce qui se passa de singulier sur cette tragédie, qu'en rapportant la lettre qu'il écrivit, le 4 avril suivant, à son ami M. d'*Aigueberre* qui était à Toulouse.

» La Mérope n'est pas encore imprimée : je doute » qu'elle réussisse à la lecture autant qu'à la représen- » tation. Ce n'est point moi qui ai fait la pièce;

» c'eſt mademoiſelle *Dumeſnil.* Que dites-vous d'une » actrice qui fait pleurer pendant trois actes de ſuite? » Le public a pris un peu le change : il a mis ſur » mon compte une partie du plaiſir extrême que lui » ont fait les acteurs. La séduction a été au point » que le parterre a demandé à grands cris à me » voir. On m'eſt venu prendre dans une cache où » je m'étais tapi ; on m'a mené de force dans la » loge (*e*) de madame la maréchale de *Villars*, où » était ſa belle-fille. Le parterre était fou : il a crié » à la ducheſſe de *Villars* de me baiſer ; & il a tant » fait de bruit qu'elle a été obligée d'en paſſer » par-là, par l'ordre de ſa belle-mère. J'ai été baiſé » publiquement comme *Alain Chartier* par la princeſſe » *Marguerite* d'Ecoſſe ; mais il dormait & j'étais fort » éveillé. Cette faveur populaire, qui probablement » paſſera bientôt, m'a un peu conſolé de la petite » perſécution de *Boyer*, ancien évêque de Mirepoix, » toujours plus théatin qu'évêque. L'académie, le » roi & le public m'avaient déſigné pour ſuccéder » au cardinal de *Fleuri* parmi les quarante. *Boyer* » n'a pas voulu ; & il a trouvé à la fin, après deux » mois & demi, un prélat pour remplir la place » d'un prélat, ſelon les canons de l'Egliſe. (*f*) Je » n'ai pas l'honneur d'être prêtre ; je crois qu'il » convient à un profane comme moi de renoncer » à l'académie.

» Les lettres ne ſont pas extrêmement favoriſées.

(*e*) C'eſt de-là qu'eſt venue la mode ridicule de crier *l'auteur*, *l'auteur*, quand une pièce bonne ou mauvaiſe réuſſit à la première repréſentation

(*f*) Je trouve une lettre, du 3 mars 1743, de M. l'archevêque de Narbonne, qui ſe déſiſte en faveur de M. de *Voltaire*.

» Le théatin m'a dit que l'éloquence expirait; qu'il » avait en vain voulu la reſſuſciter par ſes ſermons; » que perſonne ne l'avait *ſecondé*. Il voulait dire, » *écouté*.

» On vient de mettre à la baſtille l'abbé *Lenglé*, » pour avoir publié des mémoires déjà très-connus » qui ſervent de ſupplément à l'hiſtoire de notre » célébre de *Thou*. L'infatigable & malheureux » *Lenglé* rendait un ſignalé ſervice aux bons citoyens » & aux amateurs des recherches hiſtoriques, Il » méritait des récompenſes; on l'empriſonne cruelle- » ment à l'âge de ſoixante-huit ans. Cela eſt tyran- » nique.

Inſere nunc, Melibœe, piros; pone ordine vites.

» Madame du *Châtelet* vous fait ſes complimens. » Elle marie ſa fille à M. le duc de *Montenero*, » napolitain, au grand nez, à la taille courte, à la » face maigre & noire, à la poitrine enfoncée. Il eſt » ici, & va nous enlever une françaiſe aux joues » rebondies. *Vale & me ama.* VOLTAIRE.

Le cardinal de *Fleuri* était mort le 29 janvier 1743, âgé de quatre-vingt-dix ans; jamais perſonne n'était parvenu plus tard au miniſtère, & jamais miniſtre n'avait gardé ſa place plus long-temps.

Il commença ſa fortune, à l'âge de ſoixante & treize ans, par être roi de France, & le fut juſqu'à ſa mort ſans contradiction. Affectant toujours la plus grande modeſtie, n'amaſſant aucun bien, n'ayant aucun faſte, & ſe bornant uniquement à régner. Il laiſſa la réputation d'un eſprit fin & aimable, plutôt

que d'un génie, & passa pour avoir mieux connu la cour que l'Europe.

M. de *Voltaire* l'avait beaucoup vu chez madame la maréchale de *Villars*, quand il n'était qu'ancien évêque de la petite vilaine ville de Fréjus, dont il s'était toujours intitulé *évêque par l'indignation divine*, comme on lisait dans quelques-unes de ses lettres. Fréjus était une très-laide femme qu'il avait répudiée le plutôt qu'il avait pu. Le maréchal de *Villeroi*, qui ne savait pas que l'évêque avait été long-temps l'amant de la maréchale sa femme, le fit nommer par *Louis XIV*, précepteur de *Louis XV;* de précepteur il devint premier ministre, & ne manqua pas de contribuer à l'exil du maréchal son bienfaiteur. C'était, à l'ingratitude près, un assez bon homme; mais comme il n'avait aucun talent, il écartait tous ceux qui en avaient dans quelque genre que ce pût être.

Plusieurs académiciens voulurent que l'auteur de Mahomet eût sa place à l'académie française; on demanda au souper du roi qui prononcerait l'oraison funèbre du cardinal à l'académie; le roi répondit que ce ferait *Voltaire*. Sa maîtresse, la duchesse de *Château-roux*, le voulait; mais un vieil imbécille, précepteur du dauphin, autrefois théatin, & depuis évêque de Mirepoix, nommé *Boyer*, se chargea par principe de conscience de seconder la haine des ennemis de M. de *Voltaire*. Ce *Boyer* avait la feuille des bénéfices. Le roi lui abandonnait toutes les affaires du clergé. Il traita celle-ci comme un point de discipline ecclésiastique; il représenta que c'était

offenſer DIEU, qu'un profane comme M. de *Voltaire* ſuccédât à un cardinal.

Le prêtre enfin l'emporta ſur la maîtreſſe, & M. de *Voltaire* n'eut point cette place dont il ne ſe ſouciait guère. Il aimait à ſe rappeler cette aventure, qui fait voir les petiteſſes de ceux qu'on appelle grands, & qui marque combien les bagatelles ſont quelquefois importantes pour eux.

Cependant les affaires publiques n'allaient pas mieux depuis la mort du cardinal, que dans ſes deux dernières années; la maiſon d'Autriche renaiſſait de ſa cendre; la France était preſſée par elle & par l'Angleterre. Il ne nous reſtait alors d'autre reſſource que dans le roi de Pruſſe, qui nous avait entraînés dans la guerre, & qui nous avait abandonnés.

On imagina d'envoyer ſecrétement M. de *Voltaire* chez ce monarque pour ſonder ſes intentions, pour voir s'il ne ſerait pas d'humeur à prévenir les orages qui devaient tomber tôt ou tard de Vienne ſur lui, après avoir tombé ſur nous; & s'il ne voudrait pas nous prêter cent mille hommes dans l'occaſion pour mieux aſſurer ſa Siléſie. Cette idée était tombée dans la tête de M. de *Richelieu* & de madame de *Château-roux*. Le roi l'adopta; & M. *Amelot*, miniſtre des affaires étrangères, fut chargé de preſſer le départ de M. de *Voltaire*, & des détails de la correſpondance. Il fallait un prétexte; on prit celui de cette querelle avec l'ancien évêque de Mirepoix. Le roi approuva cet expédient; M. de *Voltaire* écrivit au roi de Pruſſe, qu'il ne pouvait plus tenir aux perſécutions de ce théatin, & qu'il allait ſe réfugier auprès

d'un roi philosophe, loin des tracasseries d'un bigot. Comme ce prélat signait toujours *l'ancien évêq. de Mirepoix* en abrégé, & que son écriture était assez incorrecte; on lisait *l'ane évêq. de Mirepoix* au lieu de *l'ancien.* Ce fut un sujet de plaisanterie, & jamais négociation ne fut plus gaie.

Le roi de Prusse qui n'y allait pas de main morte, quand il fallait frapper sur les moines & sur les prélats de cour, répondit avec un déluge de railleries sur *l'ane de Mirepoix*, & pressa M. de *Voltaire* de venir.

M. de *Voltaire* eut grand soin de faire lire ses lettres & les réponses; l'évêque en fut informé, il alla se plaindre à *Louis XV* de ce que M. de *Voltaire le sesait*, disait-il, *passer pour un sot dans les cours étrangères.* Le roi lui répondit *que c'était une chose dont on était convenu, & qu'il ne fallait pas qu'il y prît garde.*

Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est qu'il fallut mettre madame du *Châtelet* de la confidence; elle ne voulait point, à quelque prix que ce fût, que M. de *Voltaire* la quittât pour le roi de Prusse; elle ne trouvait rien de si lâche & de si abominable dans le monde, que de se séparer d'une femme pour aller chercher un monarque. Elle aurait fait un vacarme horrible. On convint, pour l'apaiser, qu'elle entrerait dans le mystère, & que les lettres passeraient par ses mains.

M. de *Voltaire* s'arrêta quelque temps en Hollande, pendant que le roi de Prusse courait d'un bout à l'autre de ses Etats pour faire des revues. Ce séjour à la Haye ne fut pas inutile. M. de *Voltaire* logeait dans le palais de la vieille cour, qui appartenait

alors au roi de Pruſſe, par ſes partages avec la maiſon d'Orange. Son envoyé, le jeune comte de *Podevils*, amoureux & aimé de la femme d'un des principaux membres de l'Etat, attrapait par les bontés de cette dame, des copies des réſolutions ſecrètes de leurs hautes puiſſances, très-mal intentionnées contre nous; M. de *Voltaire* envoyait ces copies à la cour, & ce ſervice était très-agréable.

Quand il arriva à Berlin, le roi le logea chez lui, comme il avait fait dans ſes précédens voyages. Il menait à Poſtdam la vie qu'il a toujours menée depuis ſon avénement au trône; cette vie mérite quelques petits détails. Il ſe levait à cinq heures du matin en été & à ſix en hiver. Si vous voulez ſavoir les cérémonies royales de ce lever; quelles étaient les grandes & les petites entrées; quelles étaient les fonctions de ſon grand-aumônier, de ſon grand-chambellan, de ſon premier gentilhomme de la chambre, de ſes huiſſiers, je vous répondrai qu'un laquais venait allumer ſon feu, l'habiller & le raſer, encore s'habillait-il preſque tout ſeul. Sa chambre était aſſez belle; une riche baluſtrade d'argent, ornée de petits amours très-bien ſculptés, ſemblait former l'eſtrade d'un lit dont on voyait les rideaux; mais derrière les rideaux était, au lieu de lit, une bibliothèque; & quant au lit du roi, c'était un grabat de ſangle avec un matelas, caché par un paravent. *Marc-Aurèle* & *Julien*, ſes deux apôtres, & les plus grands hommes du ſtoïciſme, n'étaient pas plus mal couchés.

Quand ſa majeſté était habillée & bottée, ſon premier miniſtre arrivait avec une groſſe liaſſe de

papiers fous le bras. Ce premier miniſtre était un commis qui logeait au fecond étage dans la maifon de *Federſdoff*, foldat devenu valet-de-chambre & favori, & qui avait autrefois fervi le roi dans le château de Cuſtrin; les fecrétaires d'Etat envoyaient toutes leurs dépêches au commis du roi. Il en apportait l'extrait. Le roi fefait mettre les réponfes à la marge en deux mots. Toutes les affaires du royaume s'expédiaient ainfi en une heure. Rarement les fecrétaires d'Etat, les miniſtres en charge l'abordaient; il y en a même à qui il n'a jamais parlé. Le roi fon père avait mis un tel ordre dans les finances, tout s'exécutait fi militairement, l'obéiffance était fi aveugle, que quatre cents lieues de pays étaient gouvernées comme une abbaye.

Vers les onze heures, le roi en botte fefait dans fon jardin la revue de fon régiment des gardes, & à la même heure tous les colonels en fefaient autant dans toutes les provinces. Les princes fes frères, les officiers-généraux, un ou deux chambellans mangeaient à fa table, qui était auffi bonne qu'elle pouvait l'être dans un pays où il n'y a ni gibier, ni viande de boucherie paffable, ni une poularde, & où il faut tirer le froment de Magdebourg.

Après le repas il fe retirait feul dans fon cabinet, & fefait des vers jufqu'à cinq ou fix heures. Enfuite venait un jeune homme nommé *Darget*, ci-devant fecrétaire de *Valory* envoyé de France, qui fefait la lecture; un petit concert commençait à fept heures, le roi y jouait de la flûte auffi bien que le meilleur artiſte. Les concertans exécutaient fouvent de fes compofitions, car il n'y avait aucun art qu'il ne

cultivât ; & il n'eût pas essuyé chez les Grecs la mortification qu'eut *Epaminondas*, d'avouer qu'il ne savait pas la musique.

Jamais on ne parla en aucun lieu du monde avec tant de liberté de toutes les superstitions des hommes ; & jamais elles ne furent traitées avec plus de plaisanterie & de mépris que dans les soupers du roi de Prusse. DIEU était respecté ; mais tous ceux qui avaient trompé les hommes en son nom n'étaient pas épargnés. Il n'entrait jamais dans le palais ni femmes ni prêtres ; en un mot, *Fréderic* vivait sans cour, sans conseil & sans culte.

Quelques juges de provinces voulurent faire brûler je ne sais quel pauvre paysan, accusé par un prêtre d'une intrigue galante avec son ânesse. On n'exécutait personne sans que le roi n'eût confirmé la sentence : loi très-humaine qui se pratique en Angleterre & dans d'autres pays. *Fréderic* écrivit au bas de la sentence, qu'il donnait dans ses Etats liberté de conscience & de ......

Un prêtre d'auprès de Stétin, très-scandalisé de cette indulgence, glissa dans un sermon sur *Hérode*, quelques traits qui pouvaient regarder le roi son maître ; il fit venir ce ministre de village à Postdam en le citant au consistoire, quoiqu'il n'y eût à sa cour pas plus de consistoire que de messe. Le pauvre homme fut amené ; le roi prit une robe & un rabat de prédicant ; d'*Argens*, l'auteur des Lettres juives, & un baron de *Polnits*, qui avait changé trois ou quatre fois de religion, se revêtirent du même habit : on mit un tome du dictionnaire de *Bayle* sur une table en guise d'évangile, & le

coupable fut introduit par deux grenadiers, devant ces trois miniſtres du Seigneur. Mon frère, lui dit le roi, je vous demande au nom de DIEU ſur quel *Hérode* vous avez prêché? Sur *Hérode* qui fit tuer tous les petits enfans, répondit le bon homme. Je vous demande, ajouta le roi, ſi c'était *Hérode* premier du nom; car vous devez ſavoir qu'il y en a eu pluſieurs? Le prêtre de village ne ſut que répondre. Comment, dit le roi, vous oſez prêcher ſur un *Hérode*, & vous ignorez quelle était ſa famille? vous êtes indigne du ſaint miniſtère. Nous vous pardonnons cette fois; mais ſachez que nous vous excommunierons, ſi jamais vous prêchez quelqu'un ſans le connaître. Alors on lui délivra la ſentence & ſon pardon; on ſigna trois noms ridicules inventés à plaiſir. Nous allons demain à Berlin, ajouta le roi; nous demanderons grâce pour vous à nos frères, ne manquez pas de nous venir parler. Le prêtre alla dans Berlin chercher les trois miniſtres; on ſe moqua de lui.

Fréderic gouvernait l'Egliſe auſſi deſpotiquement que l'Etat; c'était lui qui prononçait les divorces, quand un mari & une femme voulaient ſe marier ailleurs. Un miniſtre lui cita un jour l'ancien teſtament, au ſujet d'un de ces divorces; *Moïſe*, lui dit-il, menait ſes Juifs comme il voulait, & moi je gouverne mes Pruſſiens comme je l'entends.

La plus grande économie préſidait dans Poſtdam à tous ſes goûts; ſa table, & celle de ſes officiers & de ſes domeſtiques, étaient réglées à trente-trois écus par jour, indépendamment du vin; & au lieu que chez les autres rois ce ſont des officiers de la

couronne qui se mêlent de cette dépense, c'était son valet-de-chambre *Federsdoff* qui était à la fois son grand-maître-d'hôtel, son grand-échanson, & son grand-pannetier.

Cependant quand il allait à Berlin, il y étalait une grande magnificence dans les jours d'appareil : c'était un très-beau spectacle pour les hommes vains ; c'est-à-dire pour presque tout le monde, de le voir à table entouré de vingt princes de l'Empire, servi dans la plus belle vaisselle d'or de l'Europe, & trente-deux pages & autant de jeunes héduques, superbement parés, portant de grands plats d'or massif. Les grands-officiers paraissaient alors ; mais hors de-là on ne les connaissait point.

On allait après dîné à l'opéra dans cette grande salle de trois cents pieds de long, qu'un de ses chambellans, nommé *Knobertof*, avait bâti sans architecte. Les plus belles voix, les meilleurs danseurs étaient à ses gages ; la *Barbarini* dansait alors sur son théâtre ; c'est elle qui depuis épousa le fils de son chancelier. Le roi avait fait enlever à Venise cette danseuse par des soldats, qui l'amenèrent par Vienne même jusqu'à Berlin. Il lui donnait trente-deux mille livres d'appointement. Son poëte italien, à qui il fesait mettre les opéra en vers dont lui-même fesait toujours le plan, n'avait que douze cents livres de gages. En un mot, la *Barbarini* touchait à elle seule plus que trois ministres d'Etat ensemble. Pour le poëte italien, il se paya un jour par ses mains ; il découvrit dans une chapelle du premier roi de Prusse, de vieux galons dont elle était ornée. Le roi, qui jamais ne fréquenta de chapelles, dit qu'il ne perdait

rien. Cette indulgence ne s'étendait pas ſur le militaire ; il y avait dans les priſons de Spandau un vieux gentilhomme de Franche-Comté, haut de ſix pieds, que le feu roi avait fait enlever pour ſa belle taille ; on lui avait promis une place de chambellan, & on lui en donna une de ſoldat. Ce pauvre homme déſerta bientôt avec quelques-uns de ſes camarades. Il fut ſaiſi & ramené devant le feu roi, auquel il eut la naïveté de dire *qu'il ne ſe repentait que de n'avoir pas tué un tyran comme lui.* On lui coupa pour réponſe le nez & les oreilles ; il paſſa par les baguettes trente-ſix fois, après quoi il alla traîner la brouette à Spandau. Il la traînait encore, quand M. de *Valory*, envoyé de France, preſſa M. de *Voltaire* de demander ſa grâce au très-clément fils du très-dur *Fréderic-Guillaume.*

Sa majeſté ſe plaiſait à dire que c'était pour M. de *Voltaire* qu'il feſait jouer *la clemenza di Tito*, opéra plein de beautés, du célébre *Metaſtaſio*, mis en muſique par le roi lui-même, aidé de ſon compoſiteur. M. de *Voltaire* prit ſon temps pour recommander à ſes bontés ce pauvre franc-comtois, ſans oreilles & ſans nez, & lui détacha cette ſemonce.

Génie univerſel, ame ſenſible & ferme,
Quoi ! lorſque vous régnez il eſt des malheureux !
Aux tourmens d'un coupable il vous faut mettre un terme,
Et n'en mettre jamais à vos ſoins généreux.

Voyez autour de vous les prières tremblantes,
Filles du repentir, maîtreſſes des grands cœurs,
S'étonner d'arroſer de larmes impuiſſantes
Les mains qui de la terre ont dû ſécher les pleurs.

Ah! pourquoi m'étaler avec magnificence
Ce ſpectacle brillant où triomphe Titus?
Pour achever la fête, égalez ſa clémence,
Et l'imitez en tout, ou ne le vantez plus.

La requête était un peu forte; mais on a le privilége de dire ce qu'on veut en vers. Le roi promit quelque adouciſſement ; & même pluſieurs mois après, il eut la bonté de mettre le gentilhomme dont il s'agiſſait dans une maiſon de charité.

Au milieu des fêtes, des opéra, des ſoupers, la négociation ſecrète avançait; le roi trouvait bon que M. de *Voltaire* lui parlât de tout; & il entremêlait ſouvent des queſtions ſur la France & ſur l'Autriche, à propos de l'Enéide & de Tite-Live. La converſation s'animait quelquefois; le roi s'échauffait, & diſait que tant que notre cour frapperait à toutes les portes pour obtenir la paix, il ne s'aviſerait pas de ſe battre pour elle. M. de *Voltaire* envoyait de ſa chambre à l'appartement du roi ſes réflexions ſur un papier à mi-marge ; le roi répondait ſur une colonne à ces hardieſſes. M. de *Voltaire* a encore ce papier où il diſait au roi : Doutez-vous que la maiſon d'Autriche ne vous redemande la Siléſie à la première occaſion? Voici la réponſe en marge.

Ils feront reçus biribi,
A la façon de barbari mon ami.

Cette négociation d'une eſpèce nouvelle, finit par un diſcours que le roi tint à M. de *Voltaire*, dans un de ſes mouvemens de vivacité contre le roi d'Angleterre ſon cher oncle. Ces deux rois ne s'aimaient

pas ; celui de Prusse disait : *George est l'oncle de Frédéric ; mais George ne l'est pas du roi de Prusse.* Enfin il dit : *Que la France déclare la guerre à l'Angleterre & je marche.* M. de *Voltaire* n'en voulait pas davantage ; il retourna vîte à la cour de France & rendit compte de son voyage. Il donna au ministère français l'espérance qu'on lui avait donnée à Berlin ; elle ne fut point trompeuse ; & le printemps suivant le roi de Prusse fit en effet un nouveau traité avec le roi de France. Il s'avança en Bohème avec cent mille hommes, tandis que les Autrichiens étaient en Alsace.

Voici quelle fut la récompense de ce service. La duchesse de *Château-roux* fut fâchée que la négociation n'eût pas passé immédiatement par elle. Il lui avait pris envie de chasser M. *Amelot* parce qu'il était bègue, & que ce petit défaut lui déplaisait ; elle haïssait de plus ce ministre parce qu'il était gouverné par M. de *Maurepas*. Il fut renvoyé au bout de huit jours, & M. de *Voltaire* fut enveloppé dans sa disgrace.

Le fameux comte de *Bonneval* devenu bacha turc, & qu'il avait vu autrefois chez le grand-prieur de *Vendôme*, lui écrivait alors de Constantinople, & fut en correspondance avec lui pendant quelque temps. On n'a retrouvé de ce commerce épistolaire qu'un seul fragment que nous transcrivons.

„ Aucun saint, avant moi, n'avait été livré à la „ discrétion du prince *Eugène*. Je sentais qu'il y „ avait une espèce de ridicule à me faire circoncire ; „ mais on m'assura bientôt qu'on m'épargnerait cette „ opération en faveur de mon âge. Le ridicule de „ changer de religion ne laissait pas encore de

» m'arrêter : il eſt vrai que j'ai toujours penſé qu'il » eſt fort indifférent à DIEU qu'on ſoit muſulman, » ou chrétien, ou juif, ou guèbre : j'ai toujours eu » ſur ce point l'opinion du duc d'*Orléans* régent, » des ducs de *Vendôme*, de mon cher marquis de » *la Fare*, de l'abbé de *Chaulieu*, & de tous les » honnêtes gens avec qui j'ai paſſé ma vie. Je » ſavais bien que le prince *Eugène* penſait comme » moi, & qu'il en aurait fait autant à ma place ; » enfin il fallait perdre ma tête, ou la couvrir d'un » turban. Je confiai ma perplexité à *Lamira*, qui » était mon domeſtique, mon interprête, & que » vous avez vu depuis en France avec *Saïd Effendi* : » il m'amena un iman qui était plus inſtruit que les » Turcs ne le ſont d'ordinaire. *Lamira* me préſenta » à lui comme un cathécumène fort irréſolu. Voici » ce que ce bon prêtre lui dicta en ma préſence ; » *Lamira* le traduiſit en français : je le conſerverai » toute ma vie.

» Notre religion eſt inconteſtablement la plus » ancienne & la plus pure de l'univers connu ; c'eſt » celle d'*Abraham* ſans aucun mélange ; & c'eſt ce » qui eſt confirmé dans notre ſaint livre, où il eſt » dit : *Abraham était fidelle : il n'était ni juif, ni chrétien,* » *ni idolâtre.* Nous ne croyons qu'un ſeul DIEU » comme lui ; nous ſommes circoncis comme lui, » & nous ne regardons la Mecque comme une ville » ſainte, que parce qu'elle l'était du temps même » d'*Iſmaël* fils d'*Abraham*.

» DIEU a certainement répandu ſes bénédictions » ſur la race d'*Iſmaël*, puiſque ſa religion eſt étendue » dans preſque toute l'Aſie & dans preſque toute

» l'Afrique,

» l'Afrique, & que la race d'*Isaac* n'y a pas pu » seulement conserver un pouce de terrain.

» Il est vrai que notre religion est peut-être un » peu mortifiante pour les sens; *Mahomet* a réprimé » la licence que se donnaient tous les princes de » l'Asie, d'avoir un nombre indéterminé d'épouses. » Les princes de la secte abominable des Juifs avaient » poussé cette licence plus loin que les autres: » *David* avait dix-huit femmes: *Salomon*, selon les » Juifs, en avait jusqu'à sept cents; notre prophète » réduisit le nombre à quatre.

» Il a défendu le vin & les liqueurs fortes, parce » qu'elles dérangent l'ame & le corps, qu'elles causent » des maladies, des querelles, & qu'il est bien plus » aisé de s'abstenir tout-à-fait que de se contenir.

» Ce qui rend surtout notre religion sainte & » admirable, c'est qu'elle est la seule où l'aumône » soit de droit étroit. Les autres religions conseillent » d'être charitable; mais pour nous, nous l'ordonnons expressément sous peine de damnation » éternelle.

» Notre religion est aussi la seule qui défende les » jeux de hasard sous les mêmes peines; & c'est » ce qui prouve bien la profonde sagesse de *Mahomet*. » Il savait que le jeu rend les hommes incapables » de travail, & qu'il transforme trop souvent la » société en un assemblage de dupes & de fripons, &c.

Il y a ici plusieurs lignes si blasphématoires, que nous n'osons les copier. On peut les passer à un turc; mais une main chrétienne ne peut les transcrire.

» Si donc ce chrétien ci-présent veut abjurer sa

„ secte idolâtre, & embrasser celle des victorieux „ musulmans, il n'a qu'à prononcer devant moi „ notre sainte formule, & faire les prières & les „ ablutions prescrites.

„ *Lamira* m'ayant lu cet écrit me dit : Monsieur le „ comte, ces Turcs ne sont pas si sots qu'on le dit „ à Vienne, à Rome & à Paris.... Je lui répondis „ que je sentais un mouvement de grâce turque „ intérieure, & que ce mouvement consistait dans „ la ferme espérance de donner sur les oreilles au „ prince *Eugène*, quand je commanderais quelques „ bataillons turcs.

„ Je prononçai mot à mot, d'après l'iman, la „ formule : *Alla illa allah Mohammed resoul allah.* „ Ensuite on me fit dire la prière qui commence „ par ces mots : *Benamyezdam Bakshaeïer dadar*, au „ nom de DIEU clément & miséricordieux, &c.

„ Cette cérémonie se fit en présence de deux „ musulmans qui allèrent sur le champ en rendre „ compte au bacha de Bosnie. Pendant qu'ils fesaient „ leur message, je me fis raser la tête, & l'iman me „ la couvrit d'un turban, &c. „

Je pourrais joindre à ce fragment curieux quelques chansons du comte bacha ; mais quoique ces couplets soient fort gais, ils ne sont pas si intéressans que sa prose.

Je n'aurai rien à dire de l'année 1744, sinon que mon auteur fut admis dans presque toutes les académies de l'Europe ; & ce qui est singulier, dans celle de *la crusca*. Il avait fait une étude sérieuse de la langue italienne, témoin une lettre de l'éloquent cardinal *Passionei*, qui commence par ces mots :

„ J'ai lu & relu, toujours avec un nouveau plaisir, „ votre lettre italienne belle & savante. Il est difficile „ de concevoir comment un homme qui possède à „ fond d'autres langues, a pu atteindre à la perfec- „ tion de celle-ci. . . . .
„ . . . .
„ La remarque qui est dans votre lettre sur les „ erreurs des plus grands-hommes, vient fort à „ propos; car le soleil a ses taches & ses éclipses; „ celles-ci sont observées dans le dernier des alma- „ nachs; &, comme vous le pensez très-bien, les „ censeurs trop sévères ont souvent besoin que nous „ ayons pour eux plus d'indulgence que pour ceux „ qu'ils reprennent. *Homère*, *Virgile*, le *Tasse* & „ plusieurs autres, perdront peu sur une petite & „ légère faute qui est couverte par mille beautés; „ mais les *Zoïles* seront toujours ridicules, & ne „ sauront pas distinguer les perles du fumier „ d'*Ennius*, &c. „

Ce cardinal écrivait, comme on voit, en français presqu'aussi bien qu'en italien, & pensait très-judicieusement. Nos *Zoïles* ne lui échappaient pas.

Il arriva, cette même année, que *Louis XV* fut malade à l'extrémité dans la ville de Metz; on prit ce temps pour perdre madame de *Château-roux*. L'évêque de Soissons *Fitz-James*, fils du bâtard de *Jacques II*, regardé comme un saint, voulut, en qualité de premier aumônier, convertir le roi, & lui déclara qu'il ne lui donnerait ni absolution ni communion, s'il ne chassait sa maîtresse, la duchesse de *Lauraguais* sa sœur & leurs amis. Les deux sœurs partirent, chargées de l'exécration du peuple

de Metz. Ce fut pour cette action que le peuple de Paris, auſſi ſot que celui de Metz, donna à *Louis XV* le ſurnom de *bien-aimé* : un poliſſon nommé *Vadé* imagina ce titre que les almanachs prodiguèrent. Quand ce prince ſe porta bien, il ne voulut être que le bien-aimé de ſa maîtreſſe. Ils s'aimèrent plus qu'auparavant. Elle devait rentrer dans ſon miniſtère. Elle allait partir de Paris pour Verſailles, quand elle mourut, en peu de jours, des ſuites de la rage que ſa démiſſion lui avait cauſée : elle fut bientôt oubliée.

Il fallait une maîtreſſe. Le choix tomba ſur la demoiſelle *Poiſſon*, fille d'une femme entretenue & d'un payſan de la Ferté-ſous-Jouare, qui avait amaſſé quelque choſe à vendre du blé aux entrepreneurs des vivres; ce pauvre homme était alors en fuite, condamné pour quelque malverſation. On avait marié ſa fille au ſous-fermier *le Normand*, ſeigneur d'Etiole, neveu du fermier-général *le Normand de Tournehem*, qui entretenait ſa mère. La fille était bien élevée, ſage, aimable, remplie de grâces & de talens, née avec du bon ſens & un bon cœur. M. de *Voltaire* la connaiſſait aſſez. Il fut même le confident de ſon amour. Elle lui avouait qu'elle avait toujours eu un ſecret preſſentiment qu'elle ſerait aimée du roi, & qu'elle s'était ſenti une violente inclination pour lui, ſans la trop démêler. Cette idée qui aurait pu paraître chimérique dans ſa ſituation, était fondée ſur ce qu'on l'avait ſouvent menée aux chaſſes que feſait le roi dans la forêt de Senar. *Tournehem*, l'amant de ſa mère, avait une maiſon de campagne dans le voiſinage. On promenait madame d'*Etiole* dans une

jolie calèche. Le roi la remarquait & lui envoyait ſouvent des chevreuils. La mère ne ceſſait de lui dire qu'elle était plus jolie que Mme de *Château-roux*; & le bon-homme *Tournehem* s'écriait ſouvent : Il faut avouer que la fille de madame *Poiſſon* eſt un morceau de roi. Enfin, quand elle eut tenu le roi entre ſes bras, elle diſait qu'elle croyait fermement à la deſtinée, & elle avait raiſon. M. de *Voltaire* paſſa quelques mois avec elle à Etiole, pendant que le roi feſait la campagne de 1746.

Cela valut à M. de *Voltaire* des récompenſes qu'on n'avait jamais données ni à ſes ouvrages ni à ſes ſervices. Il fut jugé digne d'être l'un des quarante membres inutiles de l'académie ; il fut nommé hiſtoriographe de France.

Il conclut que pour faire la plus petite fortune, il valait mieux dire quatre mots à la maîtreſſe d'un roi que d'écrire cent volumes.

Lorſque M. de *Voltaire* obtint ce brevet d'hiſtoriographe de France, qu'il qualifie de *magnifique bagatelle*, il était déjà connu par ſon Hiſtoire de *Charles XII*, dont on a fait tant d'éditions. Cette hiſtoire fut principalement compoſée en Angleterre à la campagne, avec M. *Fabrice*, chambellan de *George I*, électeur de Hanovre, roi d'Angleterre, qui avait réſidé ſept ans auprès de *Charles XII*, après la journée de Pultava.

C'eſt ainſi que la Henriade avait été commencée à St Ange, d'après les converſations avec M. de *Caumartin*.

Cette hiſtoire fut très-louée pour le ſtyle, & très-critiquée pour les faits incroyables. Mais les critiques

& les incrédules cessèrent, lorsque le roi *Stanislas* envoya à l'auteur, par M. le comte de *Tressan*, lieutenant-général, une attestation authentique conçue en ces termes : „ M. de *Voltaire* n'a oublié „ ni déplacé aucun fait, aucune circonstance ; tout „ est vrai, tout est dans son ordre. Il a parlé sur la „ Pologne, & sur tous les événemens qui sont arrivés, „ comme s'il avait été témoin oculaire. Fait à Com- „ merci, onze juillet 1759. „

Dès qu'il eut un de ces titres d'historiographe, il ne voulut pas que ce titre fût vain, & qu'on dît de lui ce qu'un commis du trésor-royal disait de *Racine* & de *Boileau* : *Nous n'avons encore vu de ces messieurs que leur signature.* Il écrivit la guerre de 1741, qui était alors dans toute sa force, & que vous retrouvez dans le *Siècle de Louis XIV* & de *Louis XV.* (*g*)

La cour ordonna des fêtes pour le commencement de l'année 1745, où l'on devait marier le dauphin avec l'infante d'Espagne. On voulut des ballets avec de la musique chantante, & une espèce de comédie qui servît de liaison aux airs. M. de *Voltaire* en fut chargé, quoi qu'un tel spectacle ne fût point de son goût. Il prit pour sujet une princesse de Navarre. La pièce est écrite avec légéreté. M. de *la Popelinière* fermier-général, mais lettré, y mêla quelques ariettes ; la musique fut composée par le fameux *Rameau.*

Madame d'*Etiole* obtint alors pour M. de *Voltaire* le don gratuit d'une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre. C'était un présent d'environ soixante

(*g*) Elle a été imprimée séparément & ridiculement falsifiée.

mille livres ; & présent d'autant plus agréable que, peu de temps après, il obtint la grâce singulière de vendre cette place, & d'en conserver le titre, les privilèges & les fonctions.

Peu de personnes connaissent le petit impromptu qu'il fit sur cette grâce qui lui avait été accordée, sans qu'il l'eût sollicitée.

Mon Henri quatre & ma Zaïre,
Et mon américaine Alzire
Ne m'ont valu jamais un seul regard du roi.
J'avais mille ennemis avec très-peu de gloire ;
Les honneurs & les biens pleuvent enfin sur moi,
Pour une farce de la foire.

Il avait eu cependant long-temps auparavant une pension du roi de deux mille livres, & une de quinze cents de la reine ; mais il n'en sollicita jamais le payement.

L'histoire étant devenue un de ses devoirs, il commença quelque chose du *Siecle de Louis XIV*; mais il différa de le continuer : il écrivit la campagne de 1744, & la mémorable bataille de Fontenoi. Il entra dans tous les détails de cette journée intéressante. On y trouve jusqu'au nombre des morts de chaque régiment. Le comte d'*Argenson*, ministre de la guerre, lui avait communiqué les lettres de tous les officiers. Le maréchal de *Noailles* & le maréchal de *Saxe* lui avaient confié des mémoires.

Je crois faire un grand plaisir à ceux qui veulent connaître les événemens & les hommes, de transcrire ici la lettre que M. le marquis d'*Argenson*, ministre

des affaires étrangères, & frère aîné du secrétaire d'Etat de la guerre, écrivit du champ de bataille à M. de *Voltaire.*

» Monsieur l'historien, vous aurez dû apprendre » dès mercredi au soir la nouvelle dont vous nous » félicitez tant. Un page partit du champ de bataille » le mardi à deux heures & demie pour porter les » lettres; j'apprends qu'il arriva le mercredi à cinq » heures du soir à Versailles. Ce fut un beau spec- » tacle, que de voir le roi & le dauphin écrire sur » un tambour, entourés de vainqueurs & de vaincus, » morts, mourans & prisonniers. Voici des anec- » dotes que j'ai remarquées.

» J'eus l'honneur de rencontrer le roi dimanche » tout près du champ de bataille; j'arrivai de Paris » au quartier de *Chin.* J'appris que le roi était à la » promenade; je demandai un cheval, je joignis sa » majesté près d'un lieu d'où l'on voyait le camp » des ennemis; j'appris pour la première fois de » sa majesté de quoi il s'agissait tout à l'heure (à ce » qu'on croyait.) Jamais je n'ai vu d'homme si gai » de cette aventure qu'était le maître. Nous discu- » tâmes justement ce point historique que vous » traitez en quatre lignes, quels de nos rois avaient » gagné les dernières batailles royales. Je vous » assure que le courage ne fesait point tort au juge- » ment, ni le jugement à la mémoire. De-là on » alla coucher sur la paille. Il n'y a point de nuit » de bal plus gaie; jamais tant de bons mots. On » dormit tout le temps qui ne fut pas coupé par » des courriers, des grassins & des aides-de-camp. » Le roi chanta une chanson qui a beaucoup de

„ couplets & qui eſt fort drôle. Pour le dauphin, „ il etait à la bataille comme à une chaſſe de lièvre, „ & diſait preſque : quoi ! n'eſt-ce que cela ? Un „ boulet de canon donna dans la boue & crotta un „ homme près du roi. Nos maîtres rirent de bon „ cœur du barbouillé. Un palfrenier de mon frère „ a été bleſſé à la tête d'une balle de mouſquet ; „ ce domeſtique était derrière la compagnie.

„ Le vrai, le ſûr, le non-flatteur, c'eſt que c'eſt le roi „ qui a gagné lui-même la bataille par ſa volonté, par „ ſa fermeté. Vous verrez des relations & des détails ; „ vous ſaurez qu'il y a eu une heure terrible où nous „ vîmes le ſecond tome de Dettingue ; nos français „ humiliés devant cette fermeté anglaiſe ; leur feu „ roulant qui reſſemble à l'enfer, que j'avoue qui rend „ ſtupides les ſpectateurs les plus oiſifs ; alors on „ déſeſpéra de la république. Quelques-uns de nos „ généraux, qui ont plus de courage de cœur, „ que d'eſprit, donnèrent des conſeils fort prudens. „ On envoya des ordres juſqu'à Lille ; on doubla „ la garde du roi ; on fit emballer, &c. A cela le „ roi ſe moqua de tout & ſe porta de la gauche au „ centre, demanda le corps de réſerve & le brave „ *Lovendhal* ; mais on n'en eut pas beſoin. Un faux „ corps de réſerve donna. C'était la même cavalerie „ qui avait d'abord donné inutilement, la maiſon „ du roi, les carabiniers, ce qui reſtait tranquille „ des gardes-françaiſes, des irlandais excellens, ſur- „ tout quand ils marchent contre des Anglais & „ Hanovriens. Votre ami, M. de *Richelieu*, eſt un „ vrai *Bayard* ; c'eſt lui qui a donné le conſeil, & „ qui l'a exécuté, de marcher à l'infanterie comme

» des chaſſeurs, ou comme des fourageurs pêle-
» mêle, la main baiſſée, le bras raccourci, maîtres,
» valets, officiers, cavaliers, infanterie tout enſemble.
» Cette vivacité françaiſe, dont on parle tant, rien
» ne lui réſiſte ; ce fut l'affaire de dix minutes que
» de gagner la bataille avec cette botte ſecrète.
» Les gros bataillons anglais tournèrent le dos ; &
» pour vous le faire court, on en a tué quatorze
» mille. (*h*)

» Il eſt vrai que le canon a eu l'honneur de cette
» affreuſe boucherie : jamais tant de canons, ni ſi
» gros, n'a tiré dans une bataille générale qu'à
» celle de Fontènoi ; il y en avait cent. Monſieur,
» il ſemble que ces pauvres ennemis aient voulu à
» plaiſir laiſſer arriver tout ce qui leur devait être
» le plus mal ſain, canon de Douai, gendarmerie,
» mouſquetaires.

» A cette charge dernière dont je vous parlais,
» n'oubliez pas une anecdote. Monſieur le dauphin,
» par un mouvement naturel, mit l'épée à la main
» de la plus jolie grâce du monde, & voulait abſo-
» lument charger ; on le pria de n'en rien faire.
» Après cela, pour vous dire le mal comme le bien,
» j'ai remarqué une habitude trop tôt acquiſe de
» voir tranquillement ſur le champ de bataille des
» morts nus, des ennemis agoniſans, des plaies
» fumantes. Pour moi j'avouerai que le cœur me
» manqua, & que j'eus beſoin d'un flacon. J'ob-
» ſervai bien nos jeunes héros ; je les trouvai trop
» indifférens ſur cet article. Je craignis par la ſuite

(*h*) Il manqua en effet quatorze mille hommes à l'appel ; mais il en revint environ ſix mille dès le jour même.

» de leur longue vie, que le goût vint à augmenter » par cette inhumaine curée.

» Le triomphe eſt la plus belle choſe du monde; » les vive le roi; les chapeaux en l'air au bout des » baïonnettes; les complimens du maître à ſes » guerriers; la viſite des retranchemens, des villages » & des redoutes ſi intactes; la joie, la gloire, la » tendreſſe; mais le plancher de tout cela eſt du » ſang humain, des lambeaux de chair humaine.

» Sur la fin du triomphe, le roi m'honora d'une » converſation ſur la paix; j'ai dépêché des courriers.

» Le roi s'eſt fort amuſé hier à la tranchée; on » a beaucoup tiré ſur lui; il y eſt reſté trois heures. » Je travaillais dans mon cabinet qui eſt ma tran- » chée; car j'avouerai que je ſuis bien reculé de » mon courant par toutes ces diſſipations. Je trem- » blais de tous les coups que j'entendais tirer. J'ai » été avant-hier voir la tranchée en mon petit » particulier; cela n'eſt pas fort curieux de jour. » Aujourd'hui nous aurons un *Te Deum* ſous une » tente, avec une ſalve générale de l'armée, que » le roi ira voir du mont de la Trinité; cela ſera » beau.

» J'aſſure de mes reſpects madame du *Châtelet*. » Adieu, Monſieur. »

C'eſt ce même marquis d'*Argenſon* que quelques courtiſans un peu frivoles appelaient d'*Argenſon la bête*. On voit par cette lettre qu'il était d'un eſprit agréable, & que ſon cœur était humain. Ceux qui le connaiſſaient voyaient en lui un philoſophe plus qu'un politique, mais ſurtout un excellent citoyen. On en peut juger par ſon livre intitulé: *Conſidérations*

ſur le gouvernement, imprimé en 1764 chez *Marc-Michel Rey*. Voyez ſurtout le chapitre *de la vénalité des charges*. Je ne puis me défendre du plaiſir d'en citer quelques paſſages.

» Il eſt étonnant qu'on ait accordé une appro-» bation générale au livre intitulé : *Teſtament politique* » *du cardinal de Richelieu*, ouvrage de quelque pédant » eccléſiaſtique, & indigne du grand génie auquel » on l'attribue, ne fût-ce que pour le chapitre où » l'on canoniſe la vénalité des charges. Miſérable » invention qui a produit tout le mal qui eſt à » redreſſer aujourd'hui, & par où les moyens en » ſont devenus ſi pénibles ; car il faudrait les revenus » de l'Etat pour rembourſer ſeulement les principaux » officiers qui nuiſent le plus. »

Ce paſſage important ſemble avoir annoncé de loin l'abolition (*i*) de cette honteuſe vénalité, opérée en 1771, à l'étonnement de toute la France, qui croyait cette réforme impoſſible. J'y découvre auſſi une uniformité de penſée avec M. de *Voltaire*, qui a démontré les erreurs abſurdes dont fourmille le libelle ſi ridiculement attribué au cardinal de *Richelieu*, & qui a lavé la mémoire de cet habile & redoutable miniſtre, de la ſouillure dont on couvrait ſon nom en lui imputant cet impertinent ouvrage.

Tranſcrivons encore une partie du tableau que le marquis d'*Argenſon* fait des malheurs des agriculteurs.

» A commencer par le roi, plus on eſt grand à » la cour, moins on ſe perſuade aujourd'hui la miſère » de la campagne : les ſeigneurs des grandes terres » en entendent bien parler quelquefois ; mais leurs

(*i*) Cette abolition en 1771 n'a été que paſſagère.

„ cœurs endurcis n'envifagent dans ce malheur que „ la diminution de leurs revenus. Ceux qui arrivent „ des provinces, touchés de ce qu'ils ont vu, l'ou- „ blient bientôt par l'abondance des délices de la „ capitale. *Il nous faut des ames fermes & des cœurs „ tendres pour perfévérer dans une pitié dont l'objet eft „ abfent.* „

Ce miniftre citoyen avait toujours eu dès fon enfance une tendre amitié pour M. de *Voltaire.* J'ai vu une très-grande quantité de lettres de l'un & de l'autre; il en réfulte que le fecrétaire d'Etat employa l'homme de lettres dans plufieurs affaires confidérables, pendant les années 1745, 1746 & 1747. C'eft probablement la raifon pour laquelle nous n'avons aucune pièce de théâtre de notre auteur pendant le cours de ces années.

Nous voyons par fes papiers que l'entreprife d'une defcente en Angleterre en 1746 lui fut confiée. Le duc de *Richelieu* devait commander l'armée. Le prétendant avait déjà gagné deux batailles, & on attendait une révolution. M. de *Voltaire* fut chargé de faire le manifefte. Le voici tel que nous l'avons trouvé minuté de fa main.

Manifefte du roi de France en faveur du prince Charles Edouard.

„ Le féréniffime prince *Charles Edouard* ayant „ débarqué dans la Grande-Bretagne fans autre „ fecours que fon courage, & toutes fes actions lui „ ayant acquis l'admiration de l'Europe & les cœurs

„ de tous les véritables anglais, le roi de France a „ pensé comme eux. Il a cru de son devoir de „ secourir à la fois un prince digne du trône de „ ses ancêtres, & une nation généreuse dont la plus „ saine partie rappelle enfin le prince *Charles Edouard* „ dans sa patrie. Il n'envoie le duc de *Richelieu* à „ la tête de ses troupes, que parce que les anglais „ les mieux intentionnés ont demandé cet appui; „ & il ne donne précisément que le nombre des „ troupes qu'on lui demande; prêt à les retirer dès „ que la nation exigera leur éloignement. Sa majesté „ en donnant un secours si juste à son parent, au „ fils de tant de rois, à un prince si digne de régner, „ ne fait cette démarche auprès de la nation anglaise, „ que dans le dessein & dans l'assurance de pacifier par- „ là l'Angleterre & l'Europe; pleinement convaincu „ que le sérénissime prince *Edouard* met sa confiance „ dans leurs bonnes volontés, & qu'il regarde leurs „ libertés, le maintien de leurs lois & leur bonheur, „ comme le but de toutes ces entreprises; & qu'enfin, „ les plus grands rois d'Angleterre sont ceux qui, „ élevés comme lui dans l'adversité, ont mérité „ l'amour de la nation.

„ C'est dans ces sentimens que le roi secourt leur „ prince, qui est venu se jeter entre leurs bras; „ le fils de celui qui naquit l'héritier légitime de „ trois royaumes; le guerrier qui, malgré sa valeur, „ n'attend que d'eux & de leurs lois la confirmation „ de ses droits les plus sacrés; qui ne peut jamais „ avoir d'intérêts que les leurs, & dont les vertus „ enfin ont attendri les ames les plus prévenues „ contre sa cause.

„ Il espère qu'une telle occasion réunira deux „ nations qui doivent réciproquement s'estimer, „ qui sont liées naturellement par les besoins mutuels „ de leur commerce, & qui doivent l'être ici par „ les intérêts d'un prince qui mérite les vœux de „ toutes les nations.

„ Le duc de *Richelieu*, commandant les troupes „ de sa majesté le roi de France, adresse cette décla- „ ration à tous les fidelles citoyens des trois royaumes „ de la Grande-Bretagne, les assure de la protection „ constante du roi son maître. Il vient se joindre à „ l'héritier de leurs anciens rois, & répandre comme „ lui son sang pour leur service. „

On voit par les expressions de cette pièce, quelle fut dans tous les temps l'estime & l'inclination de l'auteur pour la nation anglaise ; & il a toujours persisté dans ces sentimens.

Ce fut l'infortuné comte de *Lalli* qui avait fait le projet & le plan de cette descente, laquelle ne fut point effectuée. Il était né Irlandais, & il haïssait les Anglais autant que notre auteur les aimait & les estimait. Cette haine était même chez *Lalli* une passion violente, à ce que nous a dit plusieurs fois M. de *Voltaire*; nous ne pouvons nous empêcher de témoigner notre profond étonnement, que le général *Lalli* ait été accusé depuis d'avoir livré Pondichéri aux Anglais. L'arrêt qui l'a condamné à la mort est un des jugemens les plus extraordinaires qui aient été rendus dans notre siècle, c'est une suite des malheurs de la France. Cet exemple, & celui du maréchal de *Marillac*, font assez voir que quiconque

eſt à la tête des armées ou des affaires, eſt rarement ſûr de mourir dans ſon lit ou au lit d'honneur.

Ce fut en 1746 que M. de *Voltaire* entra dans l'académie françaiſe. Il fut le premier qui dérogea à l'uſage faſtidieux, de ne remplir un diſcours de réception que des louanges du cardinal de *Richelieu.* Il releva ſa harangue par des remarques ſur la langue françaiſe & ſur le goût. Ceux qui ont été reçus après lui, ont pour la plupart ſuivi & perfectionné cette méthode utile.

En 1748 il envoya à la comédie Nanine, repréſentée le 17 juillet de cette année. Elle réuſſit peu d'abord; mais elle eut enſuite un ſuccès auſſi grand que durable. Je ne puis attribuer cette bizarrerie, qu'à la ſecrète inclination qu'on a d'humilier un homme qui a trop de renommée. Mais avec le temps on ſe laiſſe entraîner à ſon plaiſir.

Il arriva la même choſe à la première repréſentation de Sémiramis, le 29 août de la même année 1748; mais à la fin elle fit encore plus d'effet au théâtre que Mérope & Mahomet.

Une choſe à mon avis ſingulière, c'eſt qu'il ne donna point ſous ſon nom le panégyrique de *Louis XV*, imprimé en 1749, & traduit en latin, en italien, en eſpagnol & en anglais.

La maladie qui avait tant fait craindre pour la vie du roi *Louis XV*, & la bataille de Fontenoi qui avait fait craindre encore plus pour lui & pour la France, rendaient l'ouvrage intéreſſant. L'auteur ne loue que par les faits; & on y trouve un ton de philoſophie qui caractériſe tout ce qui eſt ſorti de ſa main. Ce panégyrique était celui des officiers

autant

autant que de *Louis XV* : cependant il ne le préfenta à perfonne, pas même au roi. Il favait bien qu'il ne vivait pas dans le fiècle de *Péliffon*. Auffi écrivait-il à M. de *Formont* l'un de fes amis :

Cet éloge a très-peu d'effet ;
Nul mortel ne m'en remercie :
Celui qui le moins s'en foucie,
Eft celui pour qui je l'ai fait.

M. de *Voltaire* était toujours lié avec la marquife du *Châtelet* par l'amitié la plus inaltérable & par le goût de l'étude ; ils demeuraient enfemble à Paris & à la campagne. Cirey eft fur les confins de la Lorraine. Le roi *Staniflas* tenait alors fa petite & agréable cour à Lunéville.

Il avait pour confeffeur un jéfuite nommé *Menou*, le plus intrigant & le plus hardi prêtre que M. de *Voltaire* ait jamais connu : cet homme avait attrapé du roi *Staniflas*, par les importunités de fa femme qu'il avait gouvernée, environ un million, dont partie fut employée à bâtir une magnifique maifon pour lui & pour quelques jéfuites de la ville de Nanci. Cette maifon était dotée de vingt-quatre mille livres de rente, dont douze pour la table de *Menou*, & douze pour donner à qui il voudrait.

La vie de la cour de Lorraine était affez agréable, quoiqu'il y eût, comme ailleurs, des intrigues & des tracafferies.

Poncet évêque de Troies, perdu de dettes & de réputation, voulut augmenter cette cour & ces tracafferies ; quand je dis qu'il était perdu de réputation,

entendez auſſi la réputation de ſes oraiſons funèbres & de ſes ſermons. Il obtint d'être premier aumônier du roi, qui fut flatté d'avoir un évêque à ſes gages & à de très-petits gages. Il débuta par faire des tracaſſeries au nom de DIEU, & fut chaſſé. Sa colère retomba ſur *Louis XV* gendre de *Staniſlas;* car étant retourné à Troies, il voulut jouer un rôle dans la ridicule affaire des billets de confeſſion, inventés par l'archevêque de Paris, *Beaumont;* il tint tête au parlement & brava le roi. Ce n'était pas le moyen de payer ſes dettes; mais c'était celui de ſe faire enfermer. Le roi de France l'envoya priſonnier en Alſace, dans un couvent de gros moines.

Madame du *Châtelet* mourut dans le palais de *Staniſlas* après deux jours de maladie. On était ſi troublé que perſonne ne ſongea à faire venir ni curé, ni jéſuite, ni ſacrement; elle n'eut point les horreurs de la mort, il n'y eut que ſes amis qui les ſentirent. M. de *Voltaire* fut ſaiſi de la plus douloureuſe affliction. Le bon roi *Staniſlas* vint dans ſa chambre le conſoler & pleurer avec lui; peu de ſes confrères en font autant en de pareilles occaſions. Il voulut le retenir; M. de *Voltaire* ne pouvait plus ſupporter Lunéville, & il retourna à Paris.

Le roi de Pruſſe alors appela M. de *Voltaire* auprès de lui. Je vois qu'il ne ſe réſolut à quitter la France & à s'attacher à ſa majeſté pruſſienne pour le reſte de ſa vie, que vers la fin du mois d'août ou auguſte 1750. Il était parti après avoir combattu pendant plus de ſix mois contre toute ſa famille & contre tous ſes amis, qui le diſſuadaient fortement de cette tranſplantation; mais, ſans avoir pris l'engagement de ſe fixer auprès

du roi de Prusse, il ne put résister à cette lettre que ce prince lui écrivit de son appartement à la chambre de son nouvel hôte, dans le palais de Berlin, le 23 août; lettre qui a tant couru depuis, & qui a été souvent imprimée.

„ J'ai vu la lettre que votre nièce vous écrit de „ Paris. L'amitié qu'elle a pour vous lui attire mon „ estime. Si j'étais madame *Denis* je penserais de „ même; mais étant ce que je suis je pense autre- „ ment. Je serais au désespoir d'être cause du malheur „ de mon ennemi, & comment pourrais-je vouloir „ l'infortune d'un homme que j'estime, que j'aime, „ & qui me sacrifie sa patrie & tout ce que l'humanité „ a de plus cher? Non, mon cher *Voltaire*, si je „ pouvais prévoir que votre transplantation pût „ tourner le moins du monde à votre désavantage, „ je serais le premier à vous en dissuader. Oui, je „ préférerais votre bonheur au plaisir extrême que „ j'ai de vous avoir. Mais vous êtes philosophe, je „ le suis de même. Qu'y a-t-il de plus naturel, de „ plus simple & de plus dans l'ordre que des phi- „ losophes faits pour vivre ensemble, réunis par la „ même étude, par le même goût, & par une façon „ de penser semblable, se donnent cette satisfaction? „ Je vous respecte comme mon maître en éloquence „ & en savoir; je vous aime comme un ami vertueux. „ Quel esclavage, quel malheur, quel changement, „ quelle inconstance de fortune y a-t-il à craindre „ dans un pays où l'on vous estime autant que dans „ votre patrie, & chez un ami qui a un cœur recon- „ naissant? Je n'ai point la folle présomption de „ croire que Berlin vaut Paris. Si les richesses, la

„ grandeur & la magnificence font une ville aimable, „ nous le cédons à Paris. Si le bon goût, peut-„ être plus généralement répandu, se trouve dans „ un endroit du monde, je sais & je conviens que „ c'est à Paris. Mais vous, ne portez-vous pas ce „ goût par-tout où vous êtes? Nous avons des „ organes qui nous suffisent pous vous applaudir; „ & en fait de sentimens, nous ne le cédons à aucun „ pays du monde. J'ai respecté l'amitié qui vous liait „ à madame du *Châtelet;* mais après elle j'étais un „ de vos plus anciens amis. Quoi! parce que vous „ vous retirez dans ma maison, il sera dit que cette „ maison devient une prison pour vous? Quoi! „ parce que je suis votre ami, je serais votre tyran? „ Je vous avoue que je n'entends pas cette logique-„ là; que je suis fermement persuadé que vous serez „ fort heureux ici tant que je vivrai; que vous serez „ regardé comme le père des lettres & des gens de „ goût; & que vous trouverez en moi toutes les „ consolations qu'un homme de votre mérite peut „ attendre de quelqu'un qui l'estime. Bon soir. „

FRÉDERIC.

Le roi de Prusse, après cette lettre, fit demander au roi de France son agrément par son ministre; le roi de France le donna. Notre auteur eut à Berlin la croix du mérite, la clef de chambellan, & vingt mille francs de pension. Cependant il ne quitta jamais sa maison de Paris; & j'ai vu, par les comptes de M. *Delaleu* notaire à Paris, qu'il y dépensait trente mille francs par an. Il était attaché au roi de Prusse par la plus respectueuse tendresse & par la conformité des goûts. Il a dit cent fois que ce

monarque était aussi aimable dans la société que redoutable à la tête d'une armée ; qu'il n'avait jamais fait de soupers plus agréables à Paris, que ceux auxquels ce prince voulait bien l'admettre tous les jours. Son enthousiasme pour le roi de Prusse allait jusqu'à la passion. Il couchait au-dessous de son appartement, & ne sortait de sa chambre que pour souper. Le roi composait en haut des ouvrages de philosophie, d'histoire & de poësie ; & son favori cultivait en bas les mêmes arts & les mêmes talens. Il s'envoyaient l'un à l'autre leurs ouvrages. Le monarque prussien fit à Postdam son Histoire de Brandebourg, & l'écrivain français y fit le *Siècle de Louis XIV*, ayant apporté avec lui tous ses matériaux. Ses jours coulaient ainsi dans un repos animé par des occupations si agréables. On représentait à Paris son Oreste & Rome sauvée. Oreste fut joué sur la fin de 1749, & Rome sauvée en 1750.

Ces deux pièces sont absolument sans intrigue d'amour, ainsi que Mérope & la Mort de César. Il aurait voulu purger le théâtre de tout ce qui n'est point *passion* & aventure tragique. Il regardait *Electre* amoureuse comme un monstre orné de rubans sales ; & il a manifesté ce sentiment dans plus d'un ouvrage.

Nous avons retrouvé une lettre en vers au roi de Prusse, en lui envoyant le manuscrit d'Oreste.

Grand juge & grand feseur de vers,
Lisez cette œuvre dramatique,
Ce croquis de la scène antique
Que des Grecs le pinceau tragique
Fit admirer à l'univers ;

Jugez si l'ardeur amoureuse
D'une Electre de quarante ans,
Doit dans de tels événemens
Etaler les beaux sentimens
D'une héroïne doucereuse,
En massacrant ses chers parens
D'une main peu respectueuse.

Une princesse en son printemps,
Qui surtout n'aurait rien à faire,
Pourrait avoir par passe-temps
A ses pieds un ou deux amans
Et les tromper avec mystère.
Mais la fille d'Agamemnon
N'eut dans la tête d'autre affaire
Que d'être digne de son nom,
Et de venger le roi son père.
Et j'estime encor que son frère
Ne doit point être un Céladon.
Ce héros fort atrabilaire
N'était point né sur le Lignon.
Apprenez-moi, mon Apollon,
Si j'ai tort d'être si sévère,
Et lequel des deux doit vous plaire
De Sophocle ou de Crébillon.
Sophocle peut avoir raison,
Et laisser des torts à Voltaire.

Il faut avouer que rien n'était plus doux que cette vie, & que rien ne fesait plus d'honneur à la philosophie & aux belles-lettres. Ce bonheur aurait été plus durable, & n'aurait point fait place enfin

à un bonheur encore plus grand, sans une malheureuse dispute de physique-mathématique, élevée entre *Maupertuis*, qui était aussi auprès du roi de Prusse, & *Koenig*, bibliothécaire de madame la princesse d'*Orange* à la Haye. Cette querelle était une suite de celle qui divisa long-temps les mathématiciens sur les forces vives & les forces mortes. On ne peut nier qu'il n'entre dans tout cela un peu de charlatanisme, ainsi qu'en théologie & en médecine. La question était au fond très-frivole; puisque de quelque manière qu'on l'embrouille, on finit toujours par trouver les mêmes formules de calcul. Les esprits s'aigrirent; *Maupertuis* fit condamner *Koenig* en 1752, par l'académie de Berlin où il dominait, comme s'étant appuyé d'une lettre de feu *Leibnitz*, sans pouvoir produire l'original de cette lettre, que pourtant M. *Wolf* avait vue. Il fit plus; il écrivit à madame la princesse d'*Orange* pour la prier d'ôter à *Koenig* la place de son bibliothécaire, & le déféra au roi de Prusse comme un homme qui lui avait manqué de respect. *Voltaire* qui avait passé deux années entières avec *Koenig* à Cirey, & qui était son ami intime, crut devoir prendre hautement le parti de son ami.

La querelle s'envenima; l'étude de la philosophie dégénéra en cabale & en faction. *Maupertuis* eut soin de répandre à la cour, qu'un jour le général *Manstein* étant dans la chambre de *Voltaire*, où celui-ci mettait en français les Mémoires sur la Russie, composés par cet officier, le roi lui envoya une pièce de vers de sa façon à examiner, & que *Voltaire* dit à *Manstein*: *Mon ami, à une autre fois. Voilà le roi qui m'envoi son*

linge ſale à blanchir; je blanchirai le vôtre enſuite. Un mot ſuffit quelquefois pour perdre un homme à la cour. *Maupertuis* lui imputa ce mot & le perdit.

Préciſément dans ce temps-là même, *Maupertuis* feſait imprimer ſes Lettres philoſophiques fort ſingulières, dans leſquelles il propoſait de bâtir une ville latine; d'aller faire des découvertes droit au pôle par mer; de percer un trou juſqu'au centre de la terre; d'aller au détroit de *Magellan* diſſéquer des cervelles de Patagons, pour connaître la nature de l'ame; d'enduire tous les malades de poix-réſine, pour arrêter le danger de la tranſpiration, & ſurtout de ne point payer le médecin.

M. de *Voltaire* releva ces idées philoſophiques avec toutes les railleries auxquelles on donnait ſi beau jeu, & malheureuſement ces railleries réjouirent l'Europe littéraire. *Maupertuis* eut ſoin de joindre la cauſe du roi à la ſienne. La plaiſanterie fut regardée comme un manque de reſpect à ſa majeſté. Notre auteur renvoya reſpectueuſement au roi ſa clef de chambellan, & la croix de ſon ordre avec ces vers :

» Je les reçus avec tendreſſe;
» Je vous les rends avec douleur.
» Comme un amant jaloux, dans ſa mauvaiſe humeur,
» Rend le portrait de ſa maîtreſſe.

Le roi lui renvoya ſa clef & ſon ruban. Il s'en alla faire une viſite à ſon alteſſe la ducheſſe de *Gotha*, qui l'a toujours honoré d'une amitié conſtante juſqu'à ſa mort. C'eſt pour elle qu'il écrivit un an après *les Annales de l'empire.*

Pendant qu'il était à Gotha, *Maupertuis* eut tout le temps de dresser ses batteries contre le voyageur, qui s'en aperçut quand il fut à Francfort sur le Mein. Madame *Denis* sa nièce lui avait donné rendez-vous dans cette ville.

Un bon allemand, qui n'aimait ni les Français ni leurs vers, vint le premier juin lui redemander les *Oeuvres de poeshie* du roi son maître. Notre voyageur répondit que les *Oeuvres de poeshie* étaient à Leipsick avec ses autres effets. L'allemand lui signifia qu'il était consigné à Francfort, & qu'on ne lui permettrait d'en partir que quand les *Oeuvres* seraient arrivées. M. de *Voltaire* lui remit sa clef de chambellan & sa croix, & promit de rendre ce qu'on lui demandait. Moyennant quoi le messager lui signa ce billet.

„ Mr., sitôt le gros ballot de Leipsick sera ici, où „ est l'*Oeuvre de poeshie* du roi mon maître, vous „ pourrez partir où vous paraitra bon. A Francfort „ premier juin 1753. „

Le prisonnier signa au bas du billet : *Bon pour l'Oeuvre de poeshie du roi votre maître.*

Mais quand les vers revinrent, on supposa des lettres de change qui ne venaient point. Les voyageurs furent arrêtés quinze jours au cabaret du *bouc* pour ces lettres de change prétendues. Cela ressemblait à l'aventure de l'évêque de Valence *Cosnac*, que M. de *Louvois* fit arrêter en chemin comme faux-monnayeur, à ce que l'abbé de *Choisi* raconte.

Enfin, ils ne purent sortir qu'en payant une rançon très-considérable. Ces détails ne sont jamais sus des rois.

Tout cela fut bientôt oublié de part & d'autre, comme de raifon. Le roi rendit fes vers à fon ancien admirateur, & en renvoya bientôt de nouveaux & en très-grand nombre. C'était une querelle d'amans : les tracafferies des cours paffent ; mais le caractère d'une belle paffion dominante fubfifte long-temps.

L'échappé de Berlin avait un petit bien en Alface fur des terres qui appartiennent à monfeigneur le duc de *Virtemberg*. Il y alla, & s'amufa, comme je l'ai déjà dit, à faire imprimer les *Annales de l'empire*, dont il fit préfent à *Jean-Fréderic Shoëflin*, libraire à Colmar, frère du célébre *Shoëflin*, profeffeur en hiftoire à Strasbourg. Ce libraire était mal dans fes affaires ; M. de *Voltaire* lui prêta dix mille livres, fur quoi je ne puis affez m'étonner de la baffeffe avec laquelle tant de barbouilleurs de papier ont imprimé qu'il avait fait une fortune immenfe par la vente continuelle de fes ouvrages.

Lorfqu'il était à Colmar, M. *Vernet*, français réfugié, miniftre de l'Evangile à Genève, & meffieurs *Cramer*, anciens citoyens de cette ville fameufe, lui écrivirent pour le prier d'y venir faire imprimer fes ouvrages. Les frères *Cramer* qui étaient à la tête d'une librairie, obtinrent la préférence, & il la leur donna aux mêmes conditions qu'il l'avait donnée au fieur *Shoëflin*, c'eft-à-dire très-gratuitement.

Madame *Denis* fa nièce, qui fefait la confolation de fa vie, & qui s'était attachée à lui par fon goût pour les lettres & par la plus tendre amitié, l'accompagna de Plombières à Lyon. Il y fut reçu avec des acclamations par toute la ville, & affez mal par le cardinal de *Tencin*, archevêque de Lyon, fi connu

par la manière dont il avait fait sa fortune, en rendant catholique ce *Law* ou *Lass*, auteur du système qui bouleversa la France. Son concile d'Embrun acheva la fortune que la conversion de *Law* avait commencée. Ce système l'avait rendu si riche, qu'il eut de quoi acheter un chapeau de cardinal. Il fut ministre d'Etat ; & en qualité de ministre, il avoua confidemment à M. de *Voltaire* qu'il ne pouvait lui donner à dîner en public, parce que le roi de France était fâché contre lui, de ce qu'il l'avait quitté pour le roi de Prusse. M. de *Voltaire* lui dit qu'il ne dînait jamais ; & qu'à l'égard des rois, il était l'homme du monde qui prenait le plus aisément son parti, aussi-bien qu'avec les cardinaux.

Il alla donc à Genève avec sa nièce & M. *Colini* son ami, qui lui servait de secrétaire, & qui a été depuis celui de monseigneur l'électeur palatin & son bibliothécaire.

Il acheta une jolie maison de campagne à vie auprès de cette ville, dont les environs sont infiniment agréables, & où l'on jouit du plus bel aspect qui soit en Europe. Il en acheta une autre à Lausanne, & toutes les deux à condition qu'on lui rendrait une certaine somme quand il les quitterait. Ce fut la première fois, depuis *Zuingle* & *Calvin*, qu'un catholique romain eût des établissemens dans ces cantons. Car il n'est pas permis à aucun catholique de s'établir ni à Genève, ni dans les cantons suisses protestans ; il parut plaisant à M. de *Voltaire* d'acquérir des domaines dans les seuls pays de la terre où il ne lui était pas permis d'en avoir.

Il fit aussi l'acquisition de deux terres à une lieue

de Genève dans le pays de Gex ; ſa principale habitation fut à Ferney, dont il fit préſent à madame *Denis*. C'était une ſeigneurie abſolument franche & libre de tous droits envers le roi, & de tout impôt depuis *Henri IV*. Il n'y en avait pas deux dans les autres provinces du royaume qui euſſent de pareils priviléges. Le roi les lui conſerva par brevet. Ce fut à M. le duc de *Choiſeul*, le plus généreux & le plus magnanime des hommes, qu'il eut cette obligation, ſans avoir l'honneur d'en être particuliérement connu.

Le petit pays de Gex n'était preſque alors qu'un déſert ſauvage. Quatre-vingts charrues étaient à bas depuis la révocation de l'édit de Nantes ; des marais couvraient la moitié du pays & y répandaient les infections & les maladies. La paſſion de notre auteur avait toujours été de s'établir dans un canton abandonné pour le vivifier. Comme nous n'avançons rien que ſur des preuves authentiques, nous nous bornerons à tranſcrire ici une de ſes lettres à un évêque d'Annecy, dans le diocèſe duquel Ferney eſt ſitué. Nous n'avons pu retrouver la date de la lettre ; mais elle doit être de 1759.

MONSIEUR,

» LE curé d'un petit village nommé N...., voiſin
» de mes terres, a ſuſcité un procès à mes vaſſaux
» de Ferney, & ayant ſouvent quitté ſa cure pour
» aller ſolliciter à Dijon, il a accablé aiſément des
» cultivateurs, uniquement occupés du travail qui
» ſoutient leur vie. Il leur a fait pour quinze cents
» livres de frais, & a eu la cruauté de compter

» parmi ces frais de juftice les voyages qu'il a faits » pour les ruiner. Vous favez mieux que moi, » Monfieur, combien dès les premiers temps de » l'Eglife, les faints pères fe font élevés contre les » miniftres facrés, qui facrifiaient aux affaires tem» porelles le temps deftiné aux autels. Mais fi on » leur avait dit qu'un prêtre fût venu avec des » fergens rançonner de pauvres familles, les forcer » de rendre le feul pré qui nourrit leurs beftiaux; » & ôter le lait à leurs enfans, qu'auraient dit les » *Irenées*, les *Jérômes* & les *Auguftins*? voilà, Monfieur, » ce qu'un curé eft venu faire à la porte de mon » château. Je lui ai envoyé dire que j'offrais de » payer la plus grande partie de ce qu'il exige de » mes communes, & il a répondu que cela ne le » fatisfefait pas.

» Vous gémiffez, fans doute, que des exemples » fi odieux foient donnés par des pafteurs de la » véritable Eglife, tandis qu'il n'y a pas un feul » exemple d'un pafteur proteftant qui ait eu un » procès avec fes paroiffiens, (*k*) pour des intérêts » d'argent, &c.

Cette lettre & la fuite de cette affaire peuvent fournir des réflexions bien importantes. M. de *Voltaire* termina ce procès & ce procédé, en payant de fes deniers la vexation qui opprimait fes pauvres

(*k*) Ce qui fait que jamais les curés proteftans n'ont de procès avec leurs ouailles, c'eft que ces curés font payés par l'Etat, qui leur donne des gages : ils ne difputent point la dixième ou la huitième gerbe à des malheureux. C'eft le parti que l'impératrice *Catherine II* a pris dans fon empire immenfe. La vexation des dîmes y eft inconnue. (*)

(*) N. B. Cet évêque d'Annecy était ce même *Biord*, qui depuis calomnia, dénonça M. de *Voltaire*. Mais auffi, à quoi penfait M. de *Voltaire* de ne pas lui donner le *Monfeigneur*?

vaſſaux. Et ce canton miſérable changea bientôt de face.

Il ſe tira plus gaiement d'une querelle plus délicate, dans le pays proteſtant où il avait deux domaines aſſez agréables ; l'un à Genève qu'on appelle encore la *maiſon des Délices*, l'autre à Lauſanne.

On ſait aſſez combien la liberté lui était chère, à quel point il déteſtait toute perſécution, & quelle horreur il montra dans tous les temps pour ces ſcélérats hypocrites, qui oſent faire périr au nom de DIEU, dans les plus affreux ſupplices, ceux qu'ils accuſent de ne pas penſer comme eux. C'eſt ſurtout ſur ce point qu'il répétait quelquefois :

Je ne décide point entre Genève & Rome.

Une de ſes lettres, dans laquelle il diſait que le picard *Jean Chauvin* dit *Calvin*, aſſaſſin véritable de *Servet*, *avait une ame atroce*, ayant été rendue publique par une indiſcrétion trop ordinaire, quelques caffards s'irritèrent ou feignirent de s'irriter de ces paroles. Un genevois, homme d'eſprit, nommé *Rival*, lui adreſſa les vers ſuivans à cette occaſion.

Servet eut tort, & fut un ſot
D'oſer dans un ſiècle falot
S'avouer antitrinitaire. (*l*)
Et notre illuſtre atrabilaire
Eut tort d'employer le fagot
Pour réfuter ſon adverſaire.

(*l*) *Servet* pouvait ſe repoſer ſur les propres paroles de *Calvin*, qui dit dans un ouvrage : *En cas que quelqu'un ſoit hétérodoxe, & qu'il faſſe ſcrupule de ſe ſervir des mots* trinité *&* perſonne, *nous ne croyons pas que ce ſoit une raiſon pour rejeter cet homme, &c.*

Et tort notre antique sénat
D'avoir prêté son ministère
A ce dévot assassinat. (2)
Quelle barbare inconséquence!
O malheureux siècle ignorant!
Nous osions abhorrer en France
Les horreurs de l'intolérance,
Tandis qu'un zèle intolérant
Nous fesait brûler un errant!

Pour notre prêtre épistolaire
Qui de son pétulant effort
Pour exhaler sa bile amère
Vient réveiller le chat qui dort,
Et dont l'inepte commentaire
Met au jour ce qu'il eût dû taire,
Je laisse à juger s'il a tort.

Quant à vous, célébre Voltaire,
Vous eûtes tort, c'est mon avis.
Vous vous plaisez dans ce pays,
Fêtez le saint qu'on y révère.
Vous avez à satiété
Les biens où la raison aspire;
L'opulence, la liberté,
La paix, (qu'en cent lieux on désire)
Des droits à l'immortalité
Cent fois plus qu'on ne saurait dire.
On a du goût, on vous admire,
Tronchin veille à votre santé.

(2) Il y a dans quelques éditions *à ce dangereux coup d'Etat*. Nous ne savons pas pourquoi le poëte genevois aurait appelé le supplice de *Servet* un coup d'Etat; le terme propre est assassinat, & la rime est plus riche.

Cela vaut bien en vérité
Qu'on immole à sa sureté
Le plaisir de pincer sans rire.

Notre auteur répondit à ces jolis vers par ceux-ci.

Non, je n'ai point tort d'oser dire
Ce que pensent les gens de bien;
Et le sage qui ne craint rien
A le beau droit de tout écrire.

J'ai quarante ans bravé l'empire
Des lâches tyrans des esprits,
Et dans votre petit pays
J'aurais grand tort de me dédire.

Je sais que souvent le malin
A caché sa queue & sa griffe
Sous la tiare d'un pontife
Et sous le manteau de Calvin.

Je n'ai point tort quand je déteste
Ces assassins religieux
Employant le fer & les feux
Pour servir le père céleste.

Oui, jusqu'au dernier de mes jours
Mon ame sera fière & tendre,
J'oserai gémir sur la cendre
Et des Servets & des Dubourgs. (*m*)

(*m*) *Dubourg*, conseiller-clerc du parlement, pendu & brûlé à Paris; *Servet* fut brûlé vif à Genève.

De

De cette horrible frénésie
A la fin le temps est passé :
Le fanatisme est terrassé,
Mais il reste l'hypocrisie.

Farceurs à manteaux étriqués,
Mauvaise musique d'Eglise,
Mauvais vers & sermons croqués,
Ai-je tort si je vous méprise ?

On voit par cette réponse, qu'il n'était ni à *Apollo* ni à *Céphas*, & qu'il prêchait la tolérance aux Eglises protestantes, ainsi qu'aux Eglises romaines. Il disait toujours que c'était le seul moyen de rendre la vie tolérable, & qu'il mourrait content s'il pouvait établir ces maximes dans l'Europe. On peut dire qu'il n'a pas été tout-à-fait trompé dans ce dessein, & qu'il n'a pas peu contribué à rendre le clergé plus doux, plus humain, depuis Genève jusqu'à Madrid, & surtout à éclairer les laïques.

Bien persuadé que les spectacles des jeux d'esprit amollissent la férocité autant que les spectacles des gladiateurs l'endurcissaient autrefois, il fit bâtir à Ferney un joli théâtre. Il y joua quelquefois lui-même malgré sa mauvaise santé ; & madame *Denis* sa nièce, qui possédait supérieurement le talent de la déclamation comme celui de la musique, y joua plusieurs rôles. Mademoiselle *Clairon* & le célébre *le Kain* y vinrent représenter quelques pièces : on accourait de vingt lieues à la ronde pour les entendre. Il y eut plus d'une fois des soupers de cent couverts & des bals ; mais malgré le tumulte d'une vie qui paraissait si dissipée & malgré son âge, il travaillait

ſans relâche. Il donna dès l'an 1755, au théâtre de Paris, l'Orphelin de la Chine, repréſenté le 20 août; & Tancrède le 3 ſeptembre 1760. Mademoiſelle *Clairon* & *le Kain* déployèrent tous leurs talens dans ces deux pièces.

Le Café ou l'Ecoſſaiſe, comédie en proſe, n'était point deſtinée à être jouée; mais elle le fut auſſi la même année avec un grand ſuccès. Il s'était amuſé à compoſer cette pièce pour corriger le folliculaire *Fréron*, qu'il mortifia beaucoup, mais qu'il ne corrigea pas. Cette comédie, traduite en anglais par M. *Colman*, eut le même ſuccès à Londres qu'à Paris : ces ouvrages ne lui coûtaient point de temps. L'Ecoſſaiſe avait été faite en huit jours, & Tancrède en un mois.

Ce fut au milieu de ces occupations & de ces amuſemens, que M. *Titon du Tillet*, ancien maître-d'hôtel ordinaire de la reine, âgé de 85 ans, lui recommanda la petite-nièce du grand *Corneille*, qui étant abſolument ſans fortune était abandonnée de tout le monde. C'eſt ce même *Titon du Tillet*, qui aimant paſſionément les beaux arts ſans les cultiver, fit élever, avec de grandes dépenſes, un Parnaſſe en bronze, où l'on voit les figures de quelques poëtes & de quelques muſiciens français. Ce monument eſt dans la bibliothèque du roi de France. Il avait élevé mademoiſelle *Corneille* chez lui; mais voyant dépérir ſon bien, il ne pouvait rien faire pour elle. Il imagina que M. de *Voltaire* pourrait ſe charger d'une demoiſelle d'un nom ſi reſpectable. M. du *Mollard*, membre de pluſieurs académies, connu par une diſſertation ſavante & judicieuſe ſur les tragédies

d'Electre anciennes & modernes (*) ; & M. *le Brun*, secrétaire du prince de *Conti*, se joignirent à lui & écrivirent à M. de *Voltaire*. Il les remercia de l'honneur qu'ils lui fesaient de jeter les yeux sur lui, en leur mandant que *c'était en effet à un vieux soldat de servir la petite-fille de son général.* La jeune personne vint donc en 1760 aux Délices, maison de campagne auprès de Genève, & de-là au château de Ferney. Madame *Denis* voulut bien achever son éducation ; & au bout de trois ans M. de *Voltaire* la maria à M. *Dupuis* du pays de Gex, capitaine de dragons, & depuis officier de l'état-major. Outre la dot qu'il leur donna, & le plaisir qu'il eut de les garder chez lui, il proposa de commenter les œuvres de *Pierre Corneille* au profit de sa nièce, & de les faire imprimer par souscription. Le roi de France voulut bien souscrire pour huit mille francs ; d'autres souverains l'imitèrent. M. le duc de *Choiseul*, dont la générosité était si connue ; madame la duchesse de *Grammont*, madame de *Pompadour* souscrivirent pour des sommes considérables. M. de *la Borde*, banquier du roi, non-seulement prit plusieurs exemplaires ; mais il en fit debiter un si grand nombre, qu'il fut le premier mobile de la fortune de mademoiselle *Corneille*, par son zèle & par sa magnificence ; de sorte qu'en très-peu de temps elle eut cinquante mille francs pour présent de nôces.

Il y eut dans cette souscription si prompte une chose fort remarquable de la part de madame *Geofrin*, femme célébre par son mérite & par son esprit. Elle avait été exécutrice du testament du

(*) Elle est imprimée à la fin de la tragédie d'Oreste.

fameux *Bernard de Fontenelle*, neveu de *Pierre Corneille*, & malheureusement il avait oublié cette parente, qui lui fut présentée trop peu de temps avant sa mort, mais qui fut rebutée avec son père & sa mère : on les regardait comme des inconnus qui usurpaient le nom de *Corneille*. Des amis de cette famille touchés de son sort, mais fort indiscrets & fort mal instruits, intentèrent un procès téméraire à madame de *Geofrin*, trouvèrent un avocat qui, abusant de la liberté du barreau, publia contre cette dame un *factum* injurieux. Madame *Geofrin*, très-injustement attaquée, gagna le procès tout d'une voix. Malgré ce mauvais procédé, qu'elle eut la noblesse d'oublier, elle fut la première à souscrire pour une somme considérable.

L'académie en corps, M. le duc de *Choiseul*, madame la duchesse de *Grammont*, madame de *Pompadour* & plusieurs seigneurs, donnèrent pouvoir à M. de *Voltaire* de signer pour eux au contrat de mariage. C'est une des plus belles époques de la littérature.

Dans le temps qu'il préparait ce mariage qui a été très-heureux, il goûtait une autre satisfaction ; celle de faire rendre à six gentilshommes, presque tous mineurs, leur bien paternel que les jésuites venaient d'acheter à vil prix. Il faut reprendre la chose de plus haut. L'affaire est d'autant plus intéressante que son commencement avait précédé la fameuse banqueroute du jésuite *la Vallette* & consors, & qu'elle fut en quelque façon le premier signal de l'abolition des jésuites en France.

Messieurs *Depraz de Crassi*, d'une ancienne noblesse du pays de Gex, sur la frontière de la Suisse, étaient six frères, tous au service du roi. L'un d'eux, capitaine

au régiment des Deux-ponts, en causant avec M. de *Voltaire* son voisin, lui conta le triste état de la fortune de sa famille. Une terre de quelque valeur, & qui aurait pu être une ressource, était engagée depuis long-temps à des genevois.

Les jésuites avaient acquis tout auprès de ce domaine des possessions qui composaient environ deux mille écus de rente, dans un lieu nommé *Ornex*. Ils voulurent joindre à leur domaine celui de messieurs de *Crassi*. Le supérieur de la maison des jésuites, dont le véritable nom était *Fesse* qu'il avait changé en celui de *Fessi*, s'arrangea avec les créanciers genevois pour acheter cette terre : il obtint une permission du conseil, & il était sur le point de la faire entériner à Dijon. On lui dit qu'il y avait des mineurs, & que, malgré la permission du conseil, ils pourraient rentrer dans leurs biens. Il répondit & même il écrivit que les jésuites ne risquaient rien, & que jamais messieurs de *Crassi* ne feraient en état de payer la somme nécessaire pour rentrer dans le bien de leurs aïeux.

A peine M. de *Voltaire* fut-il instruit de cette étrange manière dont le père *Fesse* voulait servir la compagnie de Jésus, quil alla sur le champ déposer au greffe du bailliage de Gex la somme, moyennant laquelle la famille *Crassi* devait payer les anciens créanciers & reprendre ses droits. Les jésuites furent obligés de se désister ; & par un arrêt du parlement de Dijon, la famille fut mise en possession & y est encore.

Le bon de l'affaire, c'est que peu de temps après, lorsqu'on délivra la France des revérends pères

jésuites, ces mêmes gentilshommes, dont les bons pères avaient voulu ravir le bien, achetèrent celui des jésuites qui était contigu. M. de *Voltaire*, qui avait toujours combattu les athées & les jésuites, écrivit qu'il fallait reconnaître une Providence.

Ce n'était assurément ni par haine pour le père *Fesse*, ni par aucune envie de mortifier les jésuites qu'il avait entrepris cette affaire; puisqu'après la dissolution de la société il recueillit un jésuite chez lui, & que plusieurs autres lui ont écrit pour le supplier de les recevoir aussi dans sa maison. Mais il s'est trouvé parmi les ex-jésuites quelques esprits qui n'ont pas été si équitables & si accommodans. Deux d'entr'eux, nommés *Patouillet* & *Nonotte*, ont gagné quelque argent par des libelles contre lui; & ils n'ont pas manqué, selon l'usage, d'appeler la religion catholique à leur secours. Un *Nonotte*, surtout, s'est signalé par une demi-douzaine de volumes, dans lesquels il a prodigué moins de science que de zèle, & moins de zèle que d'injures. M. *Damilaville*, l'un des meilleurs coopérateurs de l'Encyclopédie, a daigné le confondre; comme autrefois *Pasquier* s'abaissa jusqu'à réprimer l'insolence absurde du jésuite *Garasse*.

Mais voici la plus étrange & la plus fatale aventure qui soit arrivée depuis long-temps, & en même temps la plus glorieuse au roi, à son conseil & à messieurs les maîtres des requêtes. Qui aurait cru que ce serait des glaces du Mont-Jura & des frontières de la Suisse, que partiraient les premières lumières & les premiers secours qui ont vengé l'innocence des célèbres *Calas*? Un enfant de quinze ans, *Donat Calas*,

le dernier des fils de l'infortuné *Calas*, était apprenti chez un marchand de Nîmes, lorſqu'il apprit par quel horrible ſupplice ſept juges de Toulouſe, malheureuſement prévenus, avaient fait périr ſon vertueux père.

La clameur populaire contre cette famille était ſi violente en Languedoc, que tout le monde s'attendait à voir rouer tous les enfans de *Calas* & brûler la mère. Telles avaient été même les concluſions du procureur-général; tant on prétend que cette famille innocente s'était mal défendue, accablée de ſon malheur, & incapable de rappeler ſes eſprits à la lueur des bûchers & à l'aſpect des roues & des tortures.

On fit craindre au jeune *Donat Calas* d'être traité comme le reſte de ſa famille; on lui conſeilla de s'enfuir en Suiſſe : il vint trouver M. de *Voltaire*, qui ne put d'abord que le plaindre & le ſecourir, ſans oſer porter un jugement ſur ſon père, ſa mère & ſes frères.

Bientôt après, un de ſes frères n'ayant été condamné qu'au banniſſement, vint auſſi ſe jeter entre les bras de M. de *Voltaire*. J'ai été témoin qu'il prit pendant plus d'un mois toutes les précautions imaginables pour s'aſſurer de l'innocence de la famille. Dès qu'il fut parvenu à s'en convaincre, il ſe crut obligé en conſcience d'employer ſes amis, ſa bourſe, ſa plume, ſon crédit, pour réparer la mépriſe funeſte des ſept juges de Toulouſe, & pour faire revoir le procès au conſeil du roi. L'affaire dura trois années. On ſait quelle gloire meſſieurs de *Croſne* & de *Bacquancourt* acquirent en rapportant cette cauſe mémorable.

Cinquante maîtres des requêtes déclarèrent, d'une voix unanime, toute la famille *Calas* innocente, & la recommandèrent à l'équité bienfesante du roi. M. le duc de *Choiseul*, qui n'a jamais perdu une occasion de signaler la magnanimité de son caractère, non-seulement secourut de son argent cette famille malheureuse, mais obtint de sa majesté trente-six mille francs pour elle.

Ce fut le 9 mars 1765 que fut rendu cet arrêt authentique qui justifia les *Calas*, & qui changea leur destinée; ce neuvième de mars était précisément le même jour où ce vertueux père de famille avait été supplicié. Tout Paris courut en foule les voir sortir de prison, & battit des mains en versant des larmes. (3) La famille entière a toujours été depuis ce temps attachée tendrement à M. de *Voltaire*, qui s'est fait un grand honneur de demeurer leur ami.

On remarqua en ce temps, qu'il n'y eut dans toute la France que le nommé *Fréron*, auteur de je ne sais quelle brochure périodique, intitulée *Lettres à la comtesse*, & ensuite *Année littéraire*, qui osa jeter des doutes, dans ses ridicules feuilles, sur l'innocence de ceux que le roi, tout son conseil & tout le public avaient justifiés si pleinement.

Plusieurs gens de bien engagèrent alors M. de *Voltaire* à écrire son *Traité de la tolérance*, qui fut regardé comme un de ses meilleurs ouvrages en

(3) On sait que M. de *Voltaire* treize ans après revint à Paris. Lorsqu'il sortait à pied, il était toujours entouré par une foule d'hommes de tout état & de tout âge. On demandait un jour à une femme du peuple quel était cet homme que l'on suivait avec tant d'empressement? C'est le sauveur des *Calas*, répondit-elle.

prose, & qui est devenu le catéchisme de quiconque a du bon sens & de l'équité.

Dans ce temps-là même l'impératrice *Catherine II*, dont le nom sera immortel, donnait des lois à son empire qui contient la cinquième partie du globe : & la première de ses lois est l'établissement d'une tolérance universelle.

C'était la destinée de notre solitaire des frontières helvétiques, de venger l'innocence accusée & condamnée en France. La position de sa retraite entre la France, la Suisse, Genève & la Savoye, lui attirait plus d'un infortuné. Toute la famille *Sirven* condamnée à la mort dans un bourg auprès de Castres, par les juges les plus ignorans & les plus cruels, se réfugia auprès de ses terres. Il fut occupé huit années entières à leur faire rendre justice ; & ne se rebuta jamais. Il en vint enfin à bout.

Nous croyons très-utile de remarquer ici qu'un magistrat de village nommé *Trinquet*, procureur du roi dans la jurisdiction qui condamna la famille *Sirven* à la mort, donna ainsi ses conclusions : *Je requiers pour le roi que N. Sirven & N. sa femme, duement atteins & convaincus d'avoir étranglé & noyé leur fille, soient bannis de la paroisse.*

Rien ne fait mieux voir l'effet que peut avoir dans un royaume la vénalité des charges de judicature.

Son bonheur qui voulait, à ce qu'il dit, qu'il fût l'avocat des causes perdues, voulut encore qu'il arrachât des flammes une citoyenne de St Omer, nommée *Montbailly*, condamnée à être brûlée vive

par le tribunal d'Arras. On n'attendait que l'accouchement de cette femme pour la tranfporter au lieu de fon fupplice. Son mari avait déjà expiré fur la roue. Qui étaient ces deux victimes? deux exemples de l'amour conjugal & de l'amour maternel, deux ames les plus vertueufes dans la pauvreté. Ces innocentes & refpectables créatures avaient été accufées de parricide, & jugées fur des allégations qui auraient paru ridicules aux condamnateurs mêmes des *Calas*. M. de *Voltaire* fut affez heureux pour obtenir de M. le chancelier de *Maupou*, qu'il fît revoir le procès. La dame *Montbailly* fut déclarée innocente; la mémoire de fon mari réhabilitée; miférable réhabilitation fans vengeance & fans dédommagemens. Quelle a donc été la jurifprudence criminelle parmi nous! quelle fuite infernale d'horribles affaffinats, depuis la boucherie des templiers jufqu'à la mort du chevalier de *la Barre!* on croit lire l'hiftoire des fauvages; on frémit un moment, & on va à l'opéra.

La ville de Genève était plongée alors dans des troubles qui augmentèrent toujours depuis 1763. Cette importunité détermina M. de *Voltaire* à laiffer à meffieurs *Tronchin* fa maifon des Délices, & à ne plus quitter le château de Ferney, qu'il avait fait bâtir de fond en comble, & orné de jardins d'une agréable fimplicité.

La difcorde fut enfin fi vive à Genève, qu'un des partis fit feu fur l'autre le 15 février 1770. Il y eut du monde tué: plufieurs familles d'artiftes cherchèrent un afile chez lui & le trouvèrent. Il en logea quelques-unes dans fon château; & en peu d'années il fit bâtir cinquante maifons de pierre de

taille pour les autres. De ſorte que le village de Ferney qui n'était, lorſqu'il acquit cette terre, qu'un miſérable hameau où croupiſſaient quarante-neuf malheureux payſans, dévorés par la pauvreté, par les écrouelles, & par les commis des fermes, devint bientôt un lieu de plaiſance, peuplé de douze cents perſonnes, toutes à leur aiſe, & travaillant avec ſuccès pour elles & pour l'Etat. M. le duc de *Choiſeul* protégea de tout ſon pouvoir cette colonie naiſſante, qui établit un très-grand commerce.

Une choſe qui mérite, je crois, de l'attention, c'eſt que cette colonie ſe trouvant compoſée de catholiques & de proteſtans, il aurait été impoſſible de deviner qu'il y eût dans Ferney deux religions différentes. J'ai vu les femmes des colons genevois & ſuiſſes, préparer de leurs mains trois repoſoirs pour la proceſſion de la fête du St Sacrement. Elles aſſiſtèrent à cette proceſſion avec un profond reſpect; & M. *Hugonet*, nouveau curé de Ferney, homme auſſi tolérant que généreux, les en remercia publiquement dans ſon prône. Quand une catholique était malade, les proteſtantes allaient la garder, & en recevaient à leur tour la même aſſiſtance.

C'était le fruit des principes d'humanité que M. de *Voltaire* a répandus dans tous ſes ouvrages, & ſurtout dans le livre de la tolérance dont nous avons parlé. Il avait toujours dit que les hommes ſont frères, & il le prouva par les faits. Les *Guyons*, les *Nonottes*, les *Patouillets*, les *Paulians* & autres zélés, le lui ont bien reproché; c'eſt qu'ils n'étaient pas ſes frères.

Voyez-vous, diſait-il aux voyageurs qui venaient

le voir, cette infcription au-deffus de l'églife que j'ai fait bâtir : DEO EREXIT VOLTAIRE. C'eft au DIEU père commun de tous les hommes. En effet, c'était peut-être parmi nous la feule églife dédiée à DIEU feul.

Pendant qu'il jouiffait dans la retraite de la vie la plus douce qu'on puiffe imaginer, il eut le petit plaifir philofophique de voir que les rois de l'Europe ne goûtaient pas cette heureufe tranquillité, & de conclure que la fituation d'un particulier eft fouvent préférable à celle des plus grands monarques.

L'Angleterre fit une guerre de pirates à la France, pour quelques arpens de neiges, en 1756, dans le même temps que l'impératrice-reine de Hongrie parut avoir quelque envie de reprendre, fi elle pouvait, fa chère Siléfie, que le roi de Pruffe lui avait arrachée. Elle négociait, dans ce deffein, avec l'impératrice de Ruffie & avec le roi de Pologne, feulement en qualité d'électeur de Saxe, car on ne négocie point avec les Polonais. Le roi de France, de fon côté, voulait fe venger fur les Etats d'Hanovre, du mal que l'électeur d'Hanovre, roi d'Angleterre, lui fefait fur mer. *Frédéric* qui était alors allié avec la France, & qui avait un profond mépris pour notre gouvernement, préféra l'alliance de l'Angleterre à celle de France, & s'unit avec la maifon d'Hanovre.

Le roi de France voulant le retenir dans fon alliance, lui avait envoyé le duc de *Nivernois*, homme d'efprit & qui fefait de très-jolis vers. L'ambaffade d'un duc & pair & d'un poëte femblait devoir flatter la vanité & le goût de *Frédéric*. Il fe moqua du roi de France, & figna fon traité avec l'Angle-

terre, le même jour que l'ambaſſadeur arriva à Berlin, joua très-poliment le duc & pair, & fit une épigramme contre le poëte. (4)

C'était alors le privilége de la poëſie de gouverner les Etats. Il y avait un autre poëte à Paris, homme de condition, fort pauvre, mais très-aimable; en un mot l'abbé de *Bernis*, depuis cardinal.

Il avait débuté par faire des vers contre M. de *Voltaire*, & enſuite était devenu ſon ami, ce qui ne lui ſervait à rien; mais il était devenu celui de madame de *Pompadour* & cela lui fut plus utile. On l'avait envoyé du Parnaſſe en ambaſſade à Veniſe; il était alors à Paris avec un très-grand crédit.

Le roi de Pruſſe, dans ce beau livre de poëſie, que ce M. *Freitag* redemandait à Francfort avec tant d'inſtance, avait gliſſé un vers contre l'abbé de *Bernis*.

Evitez de Bernis la ſtérile abondance.

M. de *Voltaire* ne croyait pas que ce livre & ce vers fuſſent parvenus juſqu'à l'abbé; mais comme DIEU eſt juſte, DIEU ſe ſervit de lui pour venger la France du roi de Pruſſe. L'abbé conclut un traité offenſif & défenſif avec M. de *Staremberg* ambaſſadeur d'Autriche, en dépit de *Rouillé* alors miniſtre des affaires étrangères. Madame de *Pompadour* préſida à cette négociation. *Rouillé* fut obligé de ſigner le traité

(4) M. de *Voltaire* ſe conforme ici à l'opinion commune: mais nous avons entendu dire à des perſonnes qui doivent être inſtruites, que le roi de Pruſſe propoſa à M. de *Nivernois* de ne pas prendre d'engagemens avec l'Angleterre, ſi la France voulait lui garantir la Siléſie, & qu'il fut refuſé par le miniſtère de France.

conjointement avec l'abbé de *Bernis*, ce qui était ſans exemple. Ce miniſtre *Rouillé*, il faut l'avouer, était le plus inepte ſecrétaire d'Etat que jamais roi de France ait eu, & le pédant le plus ignorant qui fût dans la robe; il avait demandé un jour ſi la Vétéravie était en Italie? Tant qu'il n'y eut point d'affaires épineuſes à traiter on le ſouffrit : mais dès qu'on eut de grands objets, on ſentit ſon inſuffiſance, on le renvoya & l'abbé de *Bernis* eut ſa place.

Mademoiſelle *Poiſſon* dame *le Normand*, marquiſe de *Pompadour*, était réellement premier miniſtre d'Etat. Certains termes outrageans lachés contr'elle par *Frédéric*, qui n'épargnait ni les femmes ni les poëtes, avaient bleſſé le cœur de la marquiſe, & ne contribuèrent pas peu à cette révolution dans les affaires, qui réunit dans un moment les maiſons de France & d'Autriche, après plus de deux cents ans d'une haine réputée immortelle. La cour de France, qui avait prétendu en 1741 écraſer l'Autriche, la ſoutint en 1756. Et enfin, on vit la France, la Ruſſie, la Suède, la Hongrie, la moitié de l'Allemagne, & le fiſcal de l'Empire, déclarés contre le ſeul marquis de Brandebourg.

Ce prince, dont l'aïeul pouvait à peine entretenir vingt mille hommes, avait une armée de cent mille fantaſſins & de quarante mille cavaliers, bien compoſée, encore mieux exercée, pourvue de tout; mais enfin, il y avait plus de quatre cents mille hommes en armes contre le Brandebourg.

Il arriva dans cette guerre, que chaque parti prit d'abord tout ce qu'il était à portée de prendre. *Frédéric* prit la Saxe; la France prit les Etats de

Frédéric, depuis la ville de Gueldres jusqu'à Minden sur le Véser, & s'empara pour un temps de tout l'électorat d'Hanovre & de la Hesse alliée de *Frédéric*; l'impératrice de Russie prit toute la Prusse. Le roi, battu d'abord par les Russes, battit les Autrichiens, & ensuite en fut battu dans la Bohème, le 18 juin 1757.

La perte d'une bataille semblait devoir écraser ce monarque; pressé de tous côtés par les Russes, par les Autrichiens & par la France, lui-même se crut perdu. Le maréchal de *Richelieu* venait de conclure, près de Stade, un traité avec les Hanovriens & les Hessois, qui ressemblait à celui des fourches Caudines; leur armée ne devait plus servir. Le maréchal était prêt d'entrer dans la Saxe avec soixante mille hommes. Le prince de *Soubise* allait y entrer d'un autre côté avec plus de trente mille, & était secondé de l'armée des cercles de l'Empire; de-là on marchait à Berlin. Les Autrichiens avaient gagné un second combat, & étaient déjà dans Breslaw. Un de leurs généraux même avait fait une course jusqu'à Berlin, & l'avait mis à contribution. Le trésor du roi de Prusse était presqu'épuisé, & bientôt il ne devait plus lui rester un village.

M. de *Voltaire* avait renoué sa correspondance avec lui; & ne l'avait jamais interrompue avec madame la margrave de *Bareith*.

Le temps qui s'écoula entre la bataille de Kollin, le 18 juin 1757, que le roi de Prusse perdit, & la journée de Rosbac, du 5 novembre, où il fut vainqueur, est le temps le plus intéressant de cette correspondance rare, entre une maison royale de

héros & un ſimple homme de lettres. En voici une grande preuve dans cette lettre mémorable.

Lettre de ſon alteſſe royale madame la princeſſe de Bareith, du 12 ſeptembre 1757.

» VOTRE lettre m'a ſenſiblement touchée, celle » que vous m'avez adreſſée pour le roi a fait le même » effet ſur lui. J'eſpère que vous ſerez ſatisfait de » ſa réponſe pour ce qui vous concerne. Mais vous » le ſerez auſſi peu que moi de ſes réſolutions. Je » m'étais flattée que vos réflexions feraient quelque » impreſſion ſur ſon eſprit. Vous verrez le contraire » dans le billet ci-joint. Il ne me reſte qu'à ſuivre » ſa deſtinée ſi elle eſt malheureuſe. Je ne me ſuis » jamais piquée d'être philoſophe, j'ai fait mes efforts » pour le devenir. Le peu de progrès que j'ai fait » m'a appris à mépriſer les grandeurs & les richeſſes ; » mais je n'ai rien trouvé dans la philoſophie qui » puiſſe guérir les plaies du cœur, que le moyen » de s'affranchir de ces maux en ceſſant de vivre. » L'état où je ſuis eſt pire que la mort. Je vois le » plus grand homme du ſiècle, mon frère, mon » ami, réduit à la plus affreuſe extrémité. Je vois » ma famille entière expoſée aux dangers & aux » périls ; ma patrie déchirée par des impitoyables » ennemis ; le pays où je ſuis peut-être menacé de » pareils malheurs. Plût au ciel que je fuſſe chargée » toute ſeule des maux que je viens de vous décrire, » je les ſouffrirais, & avec fermeté.

» Pardonnez-moi ce détail. Vous m'engagez par la

» la part que vous prenez à ce qui me regarde, » de vous ouvrir mon cœur. Hélas ! l'espoir en est » presque banni. La fortune, lorsqu'elle change, » est aussi constante dans ses persécutions que dans » ses faveurs. L'histoire est pleine de ces exemples ; » mais je n'y en ai point trouvé de pareil à celui » que nous voyons, ni une guerre aussi inhumaine » & cruelle parmi des peuples policés. Vous gémiriez » si vous saviez la triste situation de l'Allemagne & » de la Prusse. Les cruautés que les Russes com- » mettent dans cette dernière font frémir la nature. » Que vous êtes heureux dans votre ermitage, où » vous vous reposez sur vos lauriers, & où vous » pouvez philosopher de sang-froid sur l'égarement » des hommes. Je vous y souhaite tout le bonheur » imaginable. Si la fortune nous favorise encore, » comptez sur toute ma reconnaissance, & je n'ou- » blierai jamais les marques d'attachement que vous » m'avez données ; ma sensibilité vous en est garant ; » je ne suis jamais amie à demi, & je le serai » toujours véritablement de frère *Voltaire*.

WILHELMINE.

» Bien des complimens à madame *Denis* ; conti- » nuez, je vous prie, d'écrire au roi. »

On voit par cette lettre, aussi attendrissante que bien écrite, quelle était la belle ame de la margrave de *Bareith*, & combien elle méritait les éloges que lui donna M. de *Voltaire* en pleurant sa mort, dans une ode imprimée parmi ses autres ouvrages. Mais on voit surtout quels désastres épouvantables attirent sur les

peuples des guerres légérement entreprises par les rois ; on voit à quoi ils s'exposent eux-mêmes, & à quel point ils sont malheureux de faire le malheur des nations.

Le solitaire de Ferney donna dès ce moment, & dans la suite de cette guerre funeste, toutes les marques possibles de son attachement à madame la margrave, de son zèle pour le roi son frère, & de son amour pour la paix.

Ce sera une époque singulière, que la résolution prise par le roi de Prusse après tous ses malheurs, qui furent les suites de la bataille de Kollin, d'aller affronter vers la Saxe, auprès de Mersbourg, les armées françaises & autrichiennes combinées, fort supérieures en nombre, tandis que le maréchal de *Richelieu* n'était pas loin avec une armée victorieuse. Ce monarque avait eu assez de présence d'esprit, & fut assez maître de ses idées, au milieu de ses infortunes, pour écrire au marquis d'*Argens* une longue épître en vers, dans laquelle il lui fesait part de la résolution qu'il avait prise de mourir s'il était battu, & lui disait adieu. Quelque singulière que soit cette épître, par le sujet & par celui qui l'a écrite, nous ne la transcrirons pas ici toute entière ; mais en voici plusieurs passages.

Ami, le sort en est jeté ;
Las de plier dans l'infortune
Sous le joug de l'adversité,
J'accourcis le temps arrêté
Que la nature notre mère
A mes jours remplis de misère
A daigné prodiguer par libéralité.

D'un cœur assuré, d'un œil ferme,
Sans timidité, sans effort,
Je m'approche de l'heureux terme
Qui va me garantir contre les coups du sort.
Adieu grandeurs, adieu chimères,
De vos bluettes passagères
Mes yeux ne sont plus éblouis.
Si votre faux éclat de ma naissante aurore
Fit trop imprudemment éclore
Des désirs indiscrets long-temps évanouis;
Au sein de la philosophie,
Ecole de la vérité,
Zenon me détrompa de la frivolité
Qui produit les erreurs du songe de la vie.
Adieu, divine volupté;
Adieu, plaisirs charmans qui flattez la mollesse,
Et dont la troupe enchanteresse
Par des liens de fleurs enchaîne la gaîté.
Mais que fais-je, grand Dieu! courbé sous la tristesse,
Est-ce à moi de nommer les plaisirs, l'allégresse?
Et sous la griffe du vautour
Voit-on la tendre tourterelle
Et la plaintive Philomèle
Chanter ou respirer l'amour.
Depuis long-temps pour moi l'astre de la lumière
N'éclaira que des jours signalés par mes maux.
Depuis long-temps Morphée avare de pavots
N'en daigne plus jeter sur ma triste paupière.
Je disais ce matin, les yeux couverts de pleurs:
Le jour qui dans peu va renaître,
M'annonce de nouveaux malheurs.
Je disais à la nuit: Tu vas bientôt paraître

Pour éternifer mes douleurs.
Vous de la liberté héros que je révère,
O manes de Caton! ô manes de Brutus!
Votre illuftre exemple m'éclaire
Parmi l'erreur & les abus.
C'eft votre flambeau funéraire
Qui m'inftruit du chemin peu connu du vulgaire,
Que nous avaient tracé vos antiques vertus.
J'écarte les romans & les pompeux fantômes
Qu'engendra de fes flancs la fuperftition;
Et pour approfondir la nature des hommes,
Pour connaître ce que nous fommes,
Je ne m'adreffe point à la religion.
J'apprends de mon maître Epicure,
Que du temps la cruelle injure
Diffout les êtres compofés;
Que ce foufle, cette étincelle,
Ce feu vivifiant des corps organifés
N'eft point de nature immortelle.
Il naît avec le corps, s'accroît dans les enfans,
Souffre de la douleur cruelle.
Il s'égare, il s'éclipfe, il baiffe avec les ans.
Sans doute il périra, quand la nuit éternelle
Voudra nous arracher du nombre des vivans.
Vaincu, perfécuté, fugitif dans le monde,
Trahi par des amis pervers,
Plus de maux dans cet univers
Je fouffre en ma douleur profonde
Que dans les fictions de la fable féconde,
N'en a jamais fouffert Prométhée aux enfers.
Ainfi pour terminer mes peines,
Comme ces malheureux au fond de leurs cachots,

Las d'un destin cruel & trompant leurs bourreaux,
D'un noble effort brisent leurs chaînes :
Sans m'embarrasser des moyens,
Je romps les funestes liens
Dont la subtile & fine trame,
A ce corps rongé de chagrins,
Trop long-temps attacha mon ame.
Tu vois dans ce cruel tableau
De mon trépas la juste cause ;
Au moins ne pense pas du néant du caveau
Que j'aspire à l'apothéose ;
Mais lorsque le printemps paraissant de nouveau
De son sein abondant offre des fleurs écloses,
Chaque fois d'un bouquet de myrtes & de roses
Souviens-toi d'orner mon tombeau.

Nous avons cette pièce, qui est un monument sans exemple, écrite toute entière de sa main.

Nous avons un monument encore plus héroïque de ce prince philosophe ; c'est une lettre à M. de *Voltaire* du 9 octobre 1757, vingt-cinq jours avant sa victoire de Rosbac :

Je suis homme, il suffit, & né pour la souffrance,
Aux rigueurs du destin j'oppose ma constance.

» Mais avec ces sentimens, je suis bien loin de » condamner *Caton* & *Othon*. Le dernier n'a eu de » beau moment en sa vie que celui de sa mort.

Croyez que si j'étais Voltaire,
Et particulier comme lui,
Me contentant du nécessaire,
Je verrais voltiger la fortune légère,
Et m'en mocquerais aujourd'hui.

Je connais l'ennui des grandeurs,
Le fardeau des devoirs , le jargon des flatteurs;
Ces misères de toute espèce,
Et ces détails de petitesse
Dont il faut s'occuper dans le sein des grandeurs.
Je méprise la vaine gloire,
Quoique poëte & souverain.
Quand du ciseau fatal retranchant mon destin,
Atropos m'aura vu plongé dans la nuit noire,
Qu'importe l'honneur incertain
De vivre après ma mort au temple de Mémoire?
Un instant de bonheur vaut mille ans dans l'histoire.
Nos destins sont-ils donc si beaux?
Le doux plaisir & la molesse,
La vive & naïve allégresse,
Ont toujours fui des grands la pompe & les travaux.
Ainsi la fortune volage
N'a jamais causé mes ennuis;
Soit qu'elle me flatte ou m'outrage,
Je dormirai toutes les nuits
En lui refusant mon hommage.
Mais notre état fait notre loi;
Il nous oblige, il nous engage
A mesurer notre courage
Sur ce qu'exige notre emploi.
Voltaire dans son ermitage,
Dans un pays dont l'héritage
Est son antique bonne-foi,
Peut s'adonner en paix à la vertu du sage
Dont Platon nous marqua la loi.
Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre & mourir en roi.

Rien n'eſt plus beau que ces derniers vers; rien n'eſt plus grand. *Corneille* dans ſon bon temps ne les eût pas mieux faits. Et quand, après de tels vers on gagne une bataille, le ſublime ne peut aller plus loin.

En marchant aux Français & aux Impériaux, il écrivit à madame la margrave de *Bareith* ſa ſœur, qu'il ſe ferait tuer; mais il fut plus heureux qu'il ne le diſait & qu'il ne le croyait. Il attendit, le 5 novembre 1757, l'armée françaiſe & impériale dans un poſte aſſez avantageux, à Rosbac ſur la frontière de la Saxe. Le prince *Henri*, chargé de ſoutenir le premier effort des armées combinées, à la tête de cinq bataillons, fut légérement bleſſé à la gorge d'un coup de fuſil, & ce fut je crois le ſeul pruſſien bleſſé à cette journée. Les Français & les Autrichiens s'enfuirent à la première décharge. Ce fut la déroute la plus inouïe & la plus complette dont l'hiſtoire ait jamais parlé. Cette bataille de Rosbac ſera long-temps célébre. On vit trente mille Français & vingt mille Impériaux prendre une fuite honteuſe & précipitée devant cinq bataillons & quelques eſcadrons: les défaites d'Azincourt, de Crecy, de Poitiers, ne furent pas ſi humiliantes.

La diſcipline & l'exercice militaire que ſon père avait établies, & que le fils avait fortifiées, furent la véritable cauſe de cette étrange victoire. L'exercice pruſſien s'était perfectionné pendant cinquante ans; on avait voulu l'imiter en France, comme dans tous les autres Etats; mais on n'avait pu faire en trois ou quatre ans, avec des Français peu diſciplinables, ce qu'on avait fait pendant cinquante ans avec des Pruſſiens.

On avait même changé les manœuvres en France presqu'à chaque revue; de ſorte que les officiers & les ſoldats ayant mal appris des exercices nouveaux, & tout différens les ùns des autres, n'avaient rien appris du tout, & n'avaient réellement aucune diſcipline, ni aucun exercice. En un mot, à la ſeule vue du Pruſſien tout fut en déroute; & la fortune fit paſſer *Frédéric*, en un quart d'heure, du comble du déſeſpoir à celui du bonheur & de la gloire.

Cependant il craignait que ce bonheur ne fût très-paſſager; il craignait d'avoir à porter tout le poids de la puiſſance de la France, de la Ruſſie & de l'Autriche, & il aurait bien voulu détacher *Louis XV* de *Marie-Thérèſe.*

La funeſte journée de Rosbac feſait murmurer toute la France contre le traité de l'abbé de *Bernis* avec la cour de Vienne. Le cardinal de *Tencin*, archevêque de Lyon, avait toujours conſervé ſon rang de miniſtre d'Etat, & une correſpondance particulière avec le roi de France; il était plus oppoſé que perſonne à l'alliance avec la cour autrichienne. Il avait fait à Lyon à M. de *Voltaire* une réception dont il pouvait croire que M. de *Voltaire* était peu ſatisfait. Cependant l'envie de ſe mêler d'intrigues, qui le ſuivait dans ſa retraite, & qui, à ce qu'on prétend, n'abandonne jamais les hommes en place, le porta à ſe lier avec M. de *Voltaire* pour engager madame la margrave de *Bareith* à s'en remettre à lui, & à lui confier les intérêts du roi ſon frère. Il voulait réconcilier le roi de Pruſſe avec le roi de France, & croyait procurer la paix. Il n'était pas bien difficile de porter madame de *Bareith* & le roi ſon frère à cette négociation.

Madame la margrave de *Bareith* écrivit de la part du roi son frère ; c'était par M. de *Voltaire* que passaient les lettres de cette princesse & du cardinal. M. de *Voltaire* avait en secret la satisfaction d'être l'entremetteur de cette grande affaire, & peut-être encore un autre plaisir, celui de sentir que le cardinal se préparait un grand dégoût. Il écrivit une belle lettre au roi en lui envoyant celle de la margrave ; mais il fut tout étonné que le roi lui répondit assez séchement, que le secrétaire d'Etat des affaires étrangères l'instruirait de ses intentions.

En effet, l'abbé de *Bernis* dicta au cardinal la réponse qu'il devait faire ; cette réponse était un refus net d'entrer en négociation. Il fut obligé de signer le modèle de la lettre que lui envoyait l'abbé de *Bernis;* il envoya à M. de *Voltaire* cette triste lettre qui finissait tout : & il en mourut de chagrin au bout de quinze jours.

Je n'ai jamais trop conçu, disait M. de *Voltaire*, *comment on meurt de chagrin, & comment des ministres & de vieux cardinaux, qui ont l'ame si dure, ont pourtant assez de sensibilité pour être frappés à mort pour un petit dégoût; mon dessein avait été de me moquer de lui, de le mortifier, & non pas de le faire mourir.*

Il y avait une espèce de grandeur dans le ministère de France, à refuser la paix au roi de Prusse, après avoir été battu & humilié par lui ; il y avait de la fidélité & bien de la bonté de se sacrifier encore pour la maison d'Autriche. Ces vertus furent longtemps mal récompensées par la fortune.

Les Hanovriens, les Brunsvickois, les Hessois, furent moins fidelles à leurs traités & s'en trouvèrent

mieux. Ils avaient stipulé avec le maréchal de *Richelieu*, qu'ils ne serviraient plus contre nous ; qu'ils repasseraient l'Elbe au-delà duquel on les avait envoyés ; il rompirent leur marché des fourches Caudines, dès qu'ils surent que nous avions été battus à Rosbac.

L'indiscipline, la désertion, les maladies détruisirent notre armée ; & le résultat de toutes nos opérations fut, au printemps de 1758, d'avoir perdu trois cents millions & cinquante mille hommes en Allemagne pour *Marie-Thérèse*, comme nous avions fait dans la guerre de 1741 en combattant contre elle.

Le roi de Prusse qui avait battu notre armée dans la Turinge, à Rosbac, s'en alla combattre l'armée autrichienne à soixante lieues de-là. Les Français pouvaient encore entrer en Saxe ; les vainqueurs marchaient ailleurs, rien n'aurait arrêté les Français ; mais ils avaient jeté leurs armes, perdu leur canon, leurs munitions, leurs vivres, & surtout la tête. Ils s'éparpillèrent. On rassembla leurs débris difficilement. *Frédéric*, au bout d'un mois, remporte à pareil jour une victoire plus signalée & plus disputée sur l'armée d'Autriche auprès de Breslaw ; il reprend Breslaw ; il y fait quinze mille prisonniers ; le reste de la Silésie rentre sous ses lois. *Gustave-Adolphe* n'avait pas fait de si grandes choses, il fallut bien alors qu'on lui pardonnât ses plaisanteries, ses petites malices. Tous les défauts de l'homme disparurent devant la gloire du héros.

Au milieu de ces grandes querelles, M. de *Voltaire* voyait de ses fenêtres la ville où régnait *Jean Chauvin* le picard, dit *Calvin*, & la place où il fit brûler *Servet* pour le bien de son ame. Presque tous

les prêtres genevois pensent aujourd'hui comme *Servet* & vont même plus loin que lui; ils ne croient point du tout JESUS-CHRIST DIEU; & ces messieurs qui ont fait autrefois main basse sur le purgatoire, se sont humanisés jusqu'à faire grâce aux ames qui sont en enfer. Ils prétendent que leurs peines ne seront point éternelles, que *Thésée* ne sera pas toujours assis dans son fauteuil, que *Sizyphe* ne roulera pas toujours son rocher. Ainsi de l'enfer auquel ils ne croient plus, ils ont fait réellement le purgatoire auquel ils ne croyaient pas. C'est une assez jolie révolution dans l'histoire de l'esprit humain. Il y avait là de quoi se couper la gorge, allumer des bûchers, faire des St Barthelemi. Cependant on ne s'est pas même dit d'injures; tant les mœurs sont changées. Il n'y a que M. de *Voltaire* à qui un de ces prédicans en ait dites, parce qu'il avait osé avancer que leur picard *Calvin* était un esprit dur, qui avait fait brûler *Servet* fort mal à propos. Admirez, je vous prie, les contradictions de ce monde. Voilà des gens qui sont presque ouvertement sectateurs de *Servet*, & qui injurient M. de *Voltaire*, pour avoir trouvé mauvais que *Calvin* l'ait fait brûler à petit feu, avec des fagots verds.

Ils ont voulu lui prouver en forme que *Calvin* était un bon-homme. Ils ont prié le conseil de Genève de leur communiquer les pièces du procès de *Servet*. Le conseil, plus sage qu'eux, les a refusés. Il ne leur a pas été permis d'écrire contre M. de *Voltaire* dans Genève; & M. de *Voltaire* regarda ce petit triomphe comme le plus bel exemple des progrès de la raison dans ce siècle.

La philosophie a remporté encore une plus grande victoire sur ses ennemis à Lausane. Quelques ministres s'étaient avisés dans ce pays-là de compiler je ne sais quel mauvais livre contre M. de *Voltaire*, pour l'honneur, disaient-ils, de la religion chrétienne. Il trouva sans peine le moyen de faire saisir les exemplaires, & de les supprimer par autorité du magistrat. C'est peut-être la première fois qu'on ait forcé des théologiens à se taire, & à respecter un philosophe. (5) *Jugez si je ne dois pas aimer passionnément ce pays-ci*, écrivait-il alors. *Etres pensans, je vous avertis qu'il est très-agréable de vivre dans une république aux chefs de laquelle on peut dire : Venez demain dîner chez moi.* Cependant il ne se trouvait pas encore assez libre. Et ce qui est à son gré digne de quelque attention, c'est que pour l'être parfaitement il a acheté des terres en France. Enfin il avait tellement arrangé sa destinée qu'il se trouvait indépendant à la fois en Suisse, sur le territoire de Genève & en France. *J'entends parler beaucoup de liberté*, disait-il encore; *mais je ne crois pas qu'il y ait eu en Europe un particulier qui s'en soit fait une comme la mienne. Suivra mon exemple qui voudra ou qui pourra.*

(5) Cela était cependant arrivé une fois en France, & sous le règne de *François I.* Voici un extrait d'une lettre qu'il écrivit au parlement de Paris, en date du 9 avril 1526.

Et parce que nous sommes duement acertenés qu'indifféremment ladite faculté, (la sorbonne) & ses suppôts écrivent contre un chacun en dénigrant leur honneur, état & renommée, comme ont fait contre Erasme, & pourraient s'efforcer à faire le semblable contre autres, nous vous commandons qu'ils n'aient en général rien particulier à écrire, ni composer & imprimer choses quelconques qu'elles n'aient été premièrement revues & approuvées par vous ou vos commis, & en pleine chambre délivrées. François I ne conserva pas long-temps cette sage politique, & son intolérance prépara les malheurs qui désolèrent la France sous le règne de ses petits-fils, & causèrent la ruine & la destruction de sa famille. Cet ordre donné au parlement ne renfermait rien de contraire à la liberté naturelle, la sorbonne jouissant en France d'un privilège exclusif pour le commerce de théologie, le gouvernement était en droit de soumettre ce privilège à toutes les restrictions qu'il jugeait convenables.

Il ne pouvait certainement mieux prendre ſon temps pour chercher cette liberté & ce repos loin de Paris. On y était alors auſſi fou & auſſi acharné dans des querelles puériles que du temps de la fronde ; il n'y manquait que la guerre civile : mais comme Paris n'avait ni un roi des halles, tel que le duc de *Beaufort*, ni un coadjuteur donnant la bénédiction avec un poignard, il n'y eut que des tracaſſeries civiles. Elles avaient commencé par des billets de banque pour l'autre monde, inventés par l'archevêque de Paris, *Beaumont*, homme opiniâtre, feſant le mal de tout ſon cœur par excès de zèle, un fou ſérieux, un vrai ſaint dans le goût de *Thomas* de Cantorbéri. La querelle s'échauffa pour une place à l'hôpital, à laquelle le parlement de Paris prétendait nommer, & que l'archevêque réputait place ſacrée, dépendante uniquement de l'Egliſe.

Tout Paris prit parti. Les petites factions janſéniſtes & moliniſtes ne s'épargnèrent pas : le roi les voulut traiter comme on fait quelquefois les gens qui ſe battent dans la rue ; on leur jette des ſeaux d'eau pour les ſéparer. Il donna le tort aux deux partis, comme de raiſon ; mais ils n'en furent que plus envenimés : il exila l'archevêque ; il exila le parlement ; mais un maître ne doit chaſſer ſes domeſtiques que quand il eſt ſûr d'en trouver d'autres pour les remplacer. La cour fut enfin obligée de faire revenir le parlement, parce qu'une chambre nommée royale, compoſée de conſeillers d'Etat & de maîtres des requêtes, érigée pour juger les procès, n'avait pu trouver pratique. Les Pariſiens s'étaient mis dans la tête de ne plaider que devant

cette cour de juftice qu'on appelle parlement. Tous fes membres furent donc rappelés, & crurent avoir remporté une victoire fignalée fur le roi. Ils l'avertirent paternellement, dans une de leurs remontrances, qu'il ne fallait pas qu'il exilât une autrefois fon parlement, attendu, difaient-ils, *que cela était de mauvais exemple.* Enfin, ils en firent tant que le roi réfolut au moins de caffer une de leurs chambres, & de réformer les autres. Alors ces MM. donnèrent tous leur démiffion, excepté la grand'chambre. Les murmures éclatèrent; on déclamait publiquement au palais contre le roi. Le feu qui fortait de toutes les bouches prit malheureufement à la cervelle d'un laquais, nommé *Damiens*, qui allait fouvent dans la grand'falle. Il eft prouvé par le procès de ce fanatique de la robe, qu'il n'avait pas l'idée de tuer le roi, mais feulement celle de lui infliger une petite correction. Il n'y a rien qui ne paffe par la tête des hommes. Ce miférable avait été cuiftre au collège des jéfuites, collége où M. de *Voltaire* a vu quelquefois les écoliers donner des coups de canif, & les cuiftres leur en rendre. *Damiens* alla donc à Verfailles dans cette réfolution, & bleffa le roi au milieu de fes gardes & de fes courtifans, avec un de ces petits canifs dont on taille les plumes.

On ne manqua pas dans la première horreur de cet accident, d'imputer le coup aux jéfuites, qui étaient, difait-on, en poffeffion par un ancien ufage. M. de *Voltaire* a lu une lettre d'un père *Griffet*, dans laquelle il difait: *Cette fois-ci, ce n'eft pas nous; c'eft à préfent le tour de Meffieurs* C'était naturellement au grand prévôt de la cour à juger l'affaffin, puifque

le crime avait été commis dans l'enceinte du palais du roi. Ce malheureux commença par accuſer ſept membres des enquêtes. On croit que M. d'*Argenſon* porta le roi à donner à ſon parlement la permiſſion de juger de l'affaire. Il en fut bien récompenſé, car huit jours après il fut dépoſſédé & exilé.

Le roi eut la faibleſſe de donner de groſſes penſions aux conſeillers qui inſtruiſirent le procès de *Damiens*, comme s'ils avaient rendu quelques ſervices ſignalés & difficiles. Cette conduite acheva d'inſpirer à MM. des enquêtes une confiance nouvelle. Ils ſe crurent des perſonnages importans, & leurs chimères de repréſenter la nation, & d'être les tuteurs des rois, ſe réveillèrent. Cette ſcène paſſée, & n'ayant plus rien à faire, ils s'amuſèrent à perſécuter les philoſophes.

Omer Joli de Fleuri, avocat-général du parlement de Paris, étala dans les chambres le triomphe le plus complet que l'ignorance, la mauvaiſe foi & l'hypocriſie aient jamais remporté. Pluſieurs gens de lettres, très-eſtimables par leur ſcience & par leur conduite, s'étaient aſſociés pour compoſer un dictionnaire immenſe de tout ce qui peut éclairer l'eſprit humain. C'était un très-grand objet de commerce pour la librairie de France. Le chancelier, les miniſtres encourageaient une ſi belle entrepriſe : déjà ſept volumes avaient paru ; on les traduiſait en italien, en anglais, en allemand, en hollandais ; & ce tréſor ouvert à toutes les nations par les Français, pouvait être regardé comme ce qui nous feſait alors le plus d'honneur, tant les excellens articles du Dictionnaire encylopédique rachetaient

les mauvais, qui sont pourtant en assez grand nombre : on ne pouvait rien reprocher à cet ouvrage, que trop de déclamations puériles, malheureusement adoptées par les auteurs du recueil, qui prenaient à toute main pour grossir l'ouvrage. Mais tout ce qui part de ces auteurs est excellent.

Voilà *Omer Joli de Fleuri* qui, le 23 février 1759, accuse ces pauvres gens d'être athées, déistes, corrupteurs de la jeunesse, rebelles au roi, &c.

Omer, pour prouver ces accusations, cite *St Paul*, le procès de *Theophile*, & *Abraham Chaumeix* : (*n*) il ne lui manquait que d'avoir lu le livre contre lequel il parlait. Il demande justice à la cour contre l'article *ame*, qui, selon lui, est le matérialisme tout pur. Vous remarquerez que cet article *ame*, l'un des plus mauvais du livre, est l'ouvrage d'un pauvre docteur de sorbonne, qui se tue à déclamer à tort & à travers contre le matérialisme. Tout le discours d'*Omer Joli de Fleuri* fut un tissu de bévues pareilles. Il défère donc à la justice le livre qu'il n'a point lu, ou qu'il n'a point entendu. Et tout le parlement, sur la réquisition d'*Omer*, condamne l'ouvrage, non-seulement sans aucun examen, mais sans en avoir lu une page. Cette façon de rendre justice est fort au-dessous de celle de *Bridoye*; car au moins *Bridoye* pouvait rencontrer juste.

Les éditeurs avaient un privilége du roi. Le parlement n'a pas certainement le droit de réformer les priviléges accordés par sa majesté. Il ne lui appartient

(*n*) *Abraham Chaumeix*, ci-devant vinaigrier, s'étant fait janséniste & convulsionnaire, était alors l'oracle du parlement de Paris. *Omer Fleuri* le cita comme un père de l'Eglise. *Chaumeix* a été depuis maître d'école à Moscou.

pas

pas de juger ni d'un arrêt du conseil, ni de rien de ce qui est scellé à la chancellerie. Cependant il se donna le droit de condamner ce que le chancelier avait approuvé. Il nomma des conseillers pour décider des objets de géométrie & de métaphysique contenus dans l'Encyclopédie. Un chancelier un peu ferme aurait cassé l'arrêt du parlement, comme très-incompétent. Le chancelier de *Lamoignon* se contenta de révoquer le privilége afin de n'avoir pas la honte de voir juger & condamner ce qu'il avait revêtu du sceau de l'autorité suprême. On croirait que cette aventure est du temps du père *Garasse* & des arrêts contre l'émétique ; cependant elle est arrivée dans le seul siècle éclairé qu'ait eu la France. Tant il est vrai qu'il suffit d'un sot pour déshonorer une nation.

On avouera sans peine que dans de telles circonstances Paris ne devait pas être le séjour d'un philosophe, & qu'*Aristote* fut très-sage de se retirer à Chalcis lorsque le fanatisme dominait dans Athènes. D'ailleurs, l'état d'homme de lettres à Paris est immédiatement au-dessus de celui d'un bateleur. L'état de gentilhomme ordinaire de sa majesté, que le roi avait conservé à M. de *Voltaire*, n'est pas grand chose ; les hommes sont bien sots ; & je crois qu'il vaut mieux bâtir un beau château comme a fait M. de *Voltaire*, y jouer la comédie & y faire bonne chère, que d'être levraudé à Paris comme *Helvétius*, par les gens tenant la cour de parlement, & par les gens tenant l'écurie de la sorbonne. Comme il ne pouvait assurément, ni rendre les hommes plus raisonnables, ni le parlement moins pédant, ni les

théologiens moins ridicules, il continua à être heureux loin d'eux.

Il était quasi honteux de l'être en contemplant du port tous les orages. Il voyait l'Allemagne inondée de sang, la France ruinée de fond en comble, nos armées, nos flottes battues, nos ministres renvoyés l'un après l'autre, sans que nos affaires en allassent mieux; le roi de Portugal assassiné, non pas par un laquais, mais par les grands du pays; & cette fois, les jésuites ne pouvaient pas dire: *Ce n'est pas nous.* Ils avaient conservé leur droit, & il a été bien prouvé depuis que ces bons pères avaient saintement mis le coûteau dans les mains des parricides. Ils disent pour leurs raisons qu'ils sont souverains au Paraguai, & qu'ils ont traité avec le roi de Portugal de couronne à couronne.

Cependant M. de *Voltaire* était parvenu à renouer une négociation secrète entre M. de *Choiseul* & le roi de Prusse. (6) Le grand ouvrage de la paix entamé par ce ministre, fut accompli par M. de *Praslin*, service signalé qu'ils rendirent à la France appauvrie & désolée.

Elle était dans un état si déplorable que pendant douze années de paix qui suivirent cette guerre funeste, de tous les ministres des finances qui se succédèrent rapidement, il n'y en eut pas un qui, avec la meilleure volonté & les travaux les plus assidus, pût parvenir à pallier seulement les plaies

(6) Il s'en était formé une autre à Paris par l'entremise du bailli de *Froulai*, autrefois ambassadeur de France à Berlin, & on avait consenti à recevoir un envoyé secret du roi de Prusse; mais sur les plaintes de la cour de Vienne, cet envoyé fut arrêté, mis à la bastille & ses papiers saisis. On prétend que ces choses-là sont permises en politique.

de l'Etat. La disette d'argent était au point, qu'un contrôleur-général fut obligé, dans une néceſſité preſſante, de ſaiſir chez M. *Magon*, banquier du roi, tout l'argent que des citoyens y avaient mis en dépôt. On prit à notre ſolitaire deux cents mille francs. C'était une perte énorme ; il s'en conſola à la manière françaiſe, par un madrigal qu'il fit ſur le champ en apprenant cette nouvelle.

Au temps de la grandeur romaine
Horace diſait à Mécène :
Quand ceſſerez-vous de donner ?
Chez le Welche on n'eſt pas ſi tendre.
Je dois dire, mais ſans douleur,
A monſeigneur le contrôleur :
Quand ceſſerez-vous de me prendre ?

On ne ceſſa point. M. le duc de *Choiſeul*, qui feſait conſtruire alors un port magnifique à Verſoy ſur le lac Leman, qu'on appelle le lac de Genève, y ayant fait bâtir une petite frégate, cette frégate fut ſaiſie par des ſavoyards créanciers des entrepreneurs, dans un port de Savoye près du fameux Ripaille ; M. de *Voltaire* racheta incontinent ce bâtiment royal de ſes propres deniers, & ne put en être rembourſé par le gouvernement : car M. le duc de *Choiſeul* perdit en ce temps-là même tous ſes emplois, & ſe retira à ſa terre de Chanteloup, regretté non-ſeulement de tous ſes amis, mais de toute la France qui admirait ſon caractère bienfeſant, la nobleſſe de ſon ame, & qui rendait juſtice à ſon eſprit ſupérieur.

Notre ſolitaire lui était tendrement attaché par les liens de la reconnaiſſance. Il n'y a ſorte de grâce que M. le duc de *Choiſeul* n'eût accordée à ſa recom-

mandation. Il avait fait un neveu de M. de *Voltaire*, nommé M. de *la Houlière*, brigadier des armées du roi. Penſions, gratifications, brevets, croix de St Louis, avaient été données dès qu'elles avaient été demandées.

Rien ne fut plus douloureux pour un homme qui lui avait tant de grandes obligations, & qui venait d'établir une colonie d'artiſtes & de manufacturiers ſous ſes auſpices. Déjà ſa colonie travaillait avec ſuccès pour l'Eſpagne, pour l'Allemagne, pour la Hollande, l'Italie. Il la crut ruinée ; mais elle ſe ſoutint. La ſeule impératrice de Ruſſie acheta bientôt après, dans le fort de ſa guerre contre les Turcs, pour cinquante mille francs de montres de Ferney. On ne ceſſe de s'étonner, quand on voit dans le même temps cette ſouveraine acheter pour un million de tableaux, tant en Hollande qu'en France, & pour quelques millions de pierreries.

Elle avait fait un préſent de cinquante mille livres à M. *Diderot* avec une grâce & une circonſpection qui relevaient bien le prix de ſon préſent. Elle avait offert à M. d'*Alembert* de le mettre à la tête de l'éducation de ſon fils avec ſoixante mille livres de rente. Mais ni la ſanté, ni la philoſophie de M. d'*Alembert* ne lui avaient permis d'accepter à Pétersbourg un emploi égal à celui du duc de *Montauſier* à Verſailles. Elle envoya M. le prince de *Koslousky*, préſenter de ſa part à M. de *Voltaire* les plus magnifiques peliſſes, & une boëte tournée de ſa main même, ornée de ſon portrait & de vingt diamants. On croirait que c'eſt l'hiſtoire d'*Aboulcaſſem* dans les mille & une nuits.

M. de *Voltaire* lui mandait qu'il fallait qu'elle eût pris tout le trésor de *Moustapha* dans une de ses victoires ; & elle lui répondit *qu'avec de l'ordre on était toujours riche, & qu'elle ne manquerait dans cette grande guerre, ni d'argent, ni de soldats.* Elle a tenu parole.

Cependant, le fameux sculpteur M. *Pigal*, travaillait dans Paris à la statue du solitaire caché dans Ferney. Ce fut une étrangère qui proposa un jour, en 1770, à quelques véritables gens de lettres de lui faire cette galanterie, pour le venger de tous les plats libelles & des calomnies ridicules que le fanatisme & la basse littérature ne cessaient d'accumuler contre lui. Madame *Necker*, femme du résident de Genève, conçut ce projet la première. C'était une dame d'un esprit très-cultivé & d'un caractère supérieur, s'il se peut, à son esprit. Cette idée fut saisie avidement par tous ceux qui venaient chez elle, à condition qu'il n'y aurait que des gens de lettres qui souscriraient pour cette entreprise. (7)

Le roi de Prusse, en qualité d'homme de lettres, & ayant assurément plus que personne droit à ce titre & à celui d'homme de génie, écrivit au célébre M. d'*Alembert*, & voulut être des premiers à souscrire. Sa lettre, du 28 juillet 1770, est consignée dans les archives de l'académie.

„ Le plus beau monument de *Voltaire* est celui „ qu'il s'est érigé lui-même, ses ouvrages ; ils sub- „ sisteront plus long-temps que la basilique de „ St Pierre, le louvre, & tous ces bâtimens que la „ vanité consacre à l'éternité. On ne parlera plus

(7) M. de *Voltaire* était mal informé. Il faut restituer aux gens de lettres français l'honneur d'avoir rendu cet hommage à M. de *Voltaire*.

» français, que *Voltaire* sera encore traduit dans la » langue qui lui aura succédé. Cependant, rempli » du plaisir que m'ont fait ses productions si variées, » & chacune si parfaite en son genre, je ne pourrais » sans ingratitude me refuser à la proposition que » vous me faites de contribuer au monument que » lui élève la reconnaissance publique. Vous n'avez » qu'à m'informer de ce qu'on exige de ma part, » je ne refuserai rien pour cette statue, plus glorieuse » pour les gens de lettres qui la lui consacrent, que » pour *Voltaire* même. On dira que dans ce dix-» huitième siècle, où tant de gens de lettres se » déchiraient par envie, il s'en est trouvé d'assez » nobles, d'assez généreux pour rendre justice à un » homme doué de génie & de talens supérieurs à » tous les siècles; que nous avons mérité de posséder » *Voltaire*; & la postérité la plus reculée nous enviera » encore cet avantage. Distinguer les hommes célébres, » rendre justice au mérite, c'est encourager les talens » & la vertu; c'est la seule récompense des belles » ames; elle est bien due à tous ceux qui cultivent » supérieurement les lettres; elles nous procurent » les plaisirs de l'esprit, plus durables que ceux du » corps; elles adoucissent les mœurs les plus féroces; » elles répandent leur charme sur tout le cours de » la vie; elles rendent notre existence supportable » & la mort moins affreuse. Continuez donc, » Messieurs, de protéger & de célébrer ceux qui s'y » appliquent, & qui ont le bonheur en France d'y » réussir; ce sera ce que vous pourrez faire de plus » glorieux pour votre nation, & qui obtiendra grâce » du siècle futur pour quelques autres welches & » hérules qui pourraient flétrir votre patrie.

„ Adieu, mon cher d'*Alembert*; portez-vous bien, „ jusqu'à ce qu'à votre tour votre statue vous soit „ élevée. Sur ce, je prie DIEU qu'il vous ait en „ sa sainte & digne garde. (7)

FÉDÉRIC.

A Sans-Souci, le 28 juillet 1770.

(7) On a cru devoir placer ici les deux lettres suivantes de M. d'*Alembert*.

Lettre de M. d'Alembert au roi de Prusse.

SIRE,

JE supplie très-humblement V. M. de pardonner la liberté que je vais prendre, à la respectueuse confiance que ses bontés m'ont inspirée, & qui m'encourage à lui demander une nouvelle grâce.

Une société considérable de philosophes & de gens de lettres a résolu, Sire, d'ériger une statue à M. de *Voltaire*, comme à celui de tous nos écrivains à qui la philosophie & les lettres sont le plus redevables. Les philosophes & les gens de lettres de toutes les nations, vous regardent, Sire, depuis long-temps comme leur chef & leur modèle. Qu'il serait flatteur & honorable pour nous, qu'en cette occasion V. M. voulût bien permettre que son auguste & respectable nom fût à la tête des nôtres! Elle donnerait à M. de *Voltaire*, dont elle aime tant les ouvrages, une marque éclatante d'estime dont il serait infiniment touché, & qui lui rendrait cher ce qui lui reste de jours à vivre; elle ajouterait beaucoup, & à la gloire de cet illustre écrivain, & à celle de la littérature française, qui en conserverait une reconnaissance éternelle. Permettez-moi, Sire, d'ajouter que dans l'état de faiblesse & de maladie où m'a réduit en ce moment l'excès du travail, & qui ne me permet que des vœux pour les lettres, la nouvelle marque de distinction que j'ose vous demander en leur faveur, serait pour moi la plus douce consolation. Elle augmenterait encore, s'il est possible, l'admiration dont je suis pénétré pour votre personne, le sentiment profond que je conserverai toute ma vie de vos bienfaits, & la tendre vénération avec laquelle je serai jusqu'à mon dernier soupir,

SIRE,

De votre majesté,

Le très-humble & très-obéïssant serviteur, D'ALEMBERT.

A Paris, le 15 juillet 1770.

Le roi de Prusse fit plus. Il fit exécuter une statue de son ancien serviteur dans sa belle manufacture

Réponse de M. d'Alembert à la lettre précédente du roi de Prusse.

SIRE,

Je n'ai pas perdu un moment pour apprendre à M. de *Voltaire* l'honneur signalé que V. M. veut bien lui faire, & celui qu'elle fait en sa personne à la littérature & à la nation française. Je ne doute point qu'il ne témoigne à V. M. sa vive & éternelle reconnaissance. Mais comment, Sire, pourrais-je vous exprimer toute la mienne ? Comment pourrais-je vous dire à quel point je suis touché & pénétré de l'éloge si grand & si noble que V. M. fait de la philosophie & de ceux qui la cultivent ? Je prends la liberté, Sire, & j'ose espérer que V. M. ne m'en désavouera pas, de faire part de sa lettre à tous ceux qui sont dignes de l'entendre, & je ne puis assez dire à V. M. avec quelle admiration, & j'ose le dire, avec quelle tendresse respectueuse ils voient tant de justice & de bonté unies à tant de gloire. Vous étiez, Sire, le chef & le modèle de tous ceux qui écrivent & qui pensent; vous êtes à présent pour eux (je rends à V. M. leurs propres expressions) l'être rémunérateur & vengeur; car les récompenses accordées au génie sont le supplice de ceux qui le persécutent. Je voudrais que la lettre de V. M. pût être gravée au bas de la statue ; elle serait bien plus flatteuse que la statue même pour M. de *Voltaire* & pour les lettres. Quant à moi, Sire, à qui V. M. a la bonté de parler aussi de statue, je n'ai pas l'impertinente vanité de croire mériter jamais un pareil monument ; je ne demande qu'une pierre sur ma tombe avec ces mots : *Le grand Frédéric l'honora de ses bienfaits & de ses bontés.*

V. M. demande ce que nous désirons d'elle pour ce monument? Un écu, Sire, & votre nom, qu'elle nous accorde d'une manière si digne & si généreuse. Les souscriptions ne nous manquent pas ; mais elles ne feraient rien sans la vôtre, & nous recevrons avec reconnaissance ce qu'il plaira à V. M. de donner.

L'académie française, Sire, vient d'arrêter d'une voix unanime, que la lettre de V. M. serait insérée dans ses régistres, comme un monument également honorable pour un de ses plus illustres membres, & pour la littérature française. Elle me charge de mettre aux pieds de V. M. son profond respect & sa très-humble reconnaissance.

C'est avec les mêmes sentimens & avec la plus vive admiration que je serai toute ma vie,

SIRE, &c.

A Paris, le 13 août 1770.

de porcelaine, & la lui envoya avec ce mot gravé ſur la baſe : *Immortali.* M. de *Voltaire* écrivit au-deſſous.

Vous êtes généreux. Vos bontés ſouveraines
Me font de trop nobles préſens.
Vous me donnez ſur mes vieux ans
Une terre dans vos domaines.

M. *Pigal* ſe chargea d'exécuter la ſtatue en France avec le zèle d'un artiſte qui en immortaliſait un autre. Cette aventure alors unique deviendra bientôt commune. On érigera des ſtatues ou du moins des buſtes aux artiſtes comme la mode eſt venue de crier *l'auteur*, *l'auteur*, dans le parterre. Mais celui à qui l'on feſait cet honneur prévoyait bien que ſes ennemis n'en feraient que plus acharnés. Voici ce qu'il en écrivit à M. *Pigal*, d'un ſtyle peut-être un peu trop burleſque.

Monſieur Pigal, votre ſtatue
Me fait mille fois trop d'honneur.
Jean-Jacque a dit avec candeur
Que c'eſt à lui qu'elle était due. (*o*)
Quand votre ciſeau s'évertue
A ſculpter votre ſerviteur,
Vous agacez l'eſprit railleur

(*o*) *Jean-Jacques Rouſſeau* de Genève, dans une lettre à M. l'archevêque de Paris, qu'il intitule : *Jean-Jacques à Chriſtophe*, dit modeſtement qu'il eſt devenu homme de lettres par ſon mépris pour cet état. Et après avoir prié *Chriſtophe* de lire ſon roman de la ſuiſſeſſe *Héloïſe*, qui étant fille accouche d'un faux-germe, il conclut, page 127, que tous les gouvernemens bien policés lui doivent élever des ſtatues.

N. B. *Jean-Jacques Rouſſeau* ſouſcrivit pour la ſtatue de M. de *Voltaire*.

De certain peuple rimailleur
Qui depuis si long-temps me hue.
L'ami Fréron, le barbouilleur
D'écrits qu'on jette dans la rue,
Sourdement de sa main crochue
Mutilera votre labeur.
Attendez que le destructeur,
Qui nous consume & qui nous tue,
Le temps, aidé de mon pasteur,
Ait d'un bras exterminateur
Enterré ma tête chenue.
Que feriez-vous d'un pauvre auteur
Dont la taille & le cou de grue,
Et la mine très-peu joufflue
Feront rire le connaisseur.
Sculptez-nous quelque beauté nue,
De qui la chair blanche & dodue
Séduise l'œil du spectateur,
Et qui dans nos sens insinue
Ces doux désirs & cette ardeur
Dont Pigmalion le sculpteur,
Votre digne prédécesseur,
Brûla, si la fable en est crue.
Son marbre eut un esprit, un cœur;
Il eut mieux, dit un grave auteur,
Car soudain fille devenue
Cette fille resta pourvue
Des doux appas que sa pudeur
Ne dérobait point à la vue.
Même elle fut plus dissolue
Que son père & son créateur,
C'est un exemple très-flatteur,
Il faut bien qu'on le perpétue.

Il avait bien raiſon de dire que cet honneur inespéré qu'on lui fesait, déchaînerait contre lui les écrivains du pont-neuf & du fanatiſme. Il écrivit à M. *Thiriot : Tous ces meſſieurs méritent bien mieux des ſtatues que moi ; & j'avoue qu'il en eſt quelques-uns très-dignes d'être en effigie dans la place publique.*

Les *Nonottes*, les *Frérons*, les *Sabatiers* & conſorts jetèrent les hauts cris. Celui qui le perſécutait avec le plus de cruauté & d'abſurdité, était un montagnard étranger, (*) plus propre à ramoner des cheminées qu'à diriger des conſciences. Cet homme qui était très-familier, écrivit cordialement au roi de France, de couronne à couronne ; il le pria de lui faire le plaiſir de chaſſer un vieillard de ſoixante & quinze ans, & très-malade, de la propre maiſon qu'il avait fait bâtir, des champs qu'il avait fait défricher, & de l'arracher à cent familles qui ne ſubſiſtaient que par lui. Le roi trouva la propoſition très-malhonnête & peu chrétienne, & le fit dire au capelan.

Le ſolitaire de Ferney étant malade, & n'ayant rien à faire, ne voulut ſe venger de cette petite manœuvre que par le plaiſir de ſe faire donner l'extrême-onction par exploit, ſelon l'uſage qui ſe pratiquait alors. Il ſe comporta comme ceux qu'on appelait janſéniſtes à Paris ; il fit ſignifier par un huiſſier à ſon curé, nommé *Gros* (bon ivrogne, qui s'eſt tué depuis à force de boire,) que ledit curé eût à le venir oindre dans ſa chambre au premier avril ſans faute. Le curé vint, & lui remontra qu'il fallait d'abord commencer par la communion, & qu'enſuite il lui donnerait tant de ſaintes huiles qu'il voudrait.

(*) *Biord*, évêque d'Annecy.

Le malade accepta la propoſition ; il ſe fit apporter la communion dans ſa chambre, le premier avril, & là en préſence de témoins, il déclara par devant notaire, *qu'il pardonnait à ſon calomniateur, qui avait tenté de le perdre, & qui n'avait pu y réuſſir.* Le procès verbal en fut dreſſé.

Il dit après cette cérémonie : J'ai eu la ſatisfaction de mourir comme *Guſman* dans Alzire, & je m'en porte mieux. Les plaiſans de Paris croiront que c'eſt un poiſſon d'avril.

L'ennemi, un peu étonné de cette aventure, ne ſe piqua pas de l'imiter ; il ne pardonna point, & n'y fut autre choſe que faire ſuppoſer une déclaration du malade, toute différente de celle qui était authentique, faite par devant notaire, ſignée du teſtateur & des témoins, dûment légaliſée & contrôlée. Deux fauſſaires rédigèrent donc quinze jours après une contre-profeſſion de foi en patois ſavoyard ; mais on n'oſa pas ſuppoſer le ſeing de celui auquel on avait eu la bêtiſe de l'attribuer : voici la lettre que M. de *Voltaire* écrivit ſur ce ſujet.

» Je ne ſais point mauvais gré à ceux qui m'ont » fait parler ſaintement dans un ſtyle ſi barbare » & ſi impertinent. Ils ont pu mal exprimer mes » ſentimens véritables ; ils ont pu redire dans leur » jargon ce que j'ai publié ſi ſouvent en français, » ils n'en ont pas moins exprimé la ſubſtance de » mes opinions. Je ſuis d'acord avec eux ; je » m'unis à leur foi ; mon zèle éclairé ſeconde leur » zèle ignorant ; je me recommande à leurs prières » ſavoyardes. Je ſupplie humblement les pieux » fauſſaires, qui ont fait rédiger l'acte du 15 avril,

„ de vouloir bien confidérer qu'il ne faut jamais „ faire d'actes faux en faveur de la vérité. Plus la „ religion catholique eſt vraie, (comme tout le „ monde le fait) moins on doit mentir pour elle. „ Ces petites libertés trop communes autoriſeraient „ d'autres impoſtures plus funeſtes; bientôt on ſe „ croirait permis de fabriquer de faux teſtamens, „ de fauſſes donations, de fauſſes accuſations pour „ la gloire de DIEU. De plus horribles falſifications „ ont été employées autrefois.

„ Quelques-uns de ces prétendus témoins ont „ avoué qu'ils avaient été ſubornés, mais qu'ils „ avaient cru bien faire. Ils ont ſigné qu'ils n'avaient „ menti qu'à bonne intention.

„ Tout cela s'eſt opéré charitablement, ſans doute „ à l'exemple des rétractations imputées à MM. de „ *Monteſquieu*, de la *Chalotais*, de *Montclar* & de tant „ d'autres. Ces fraudes pieuſes ſont à la mode „ depuis environ ſeize cents ans. Mais quand cette „ bonne œuvre va juſqu'au crime de faux, on „ riſque beaucoup dans ce monde en attendant le „ royaume des cieux. „

Notre ſolitaire continua donc gaiement à faire un peu de bien quand il le pouvait, en ſe moquant de ceux qui feſaient triſtement du mal, & en fortifiant ſouvent par des plaiſanteries les vérités les plus ſérieuſes.

Il avoua qu'il avait pouſſé trop loin cette raillerie contre quelques-uns de ſes ennemis. J'ai tort, dit-il dans une de ſes lettres; mais ces meſſieurs m'ayant attaqué pendant quarante ans, la patience m'a échappé dix ans de ſuite.

La révolution faite dans tous les parlemens du royaume en 1771, devait l'embarraſſer. Il avait deux neveux, dont l'un entrait au parlement de Paris, tandis que l'autre en ſortait ; tous deux d'un mérite diſtingué, & d'une probité incorruptible, mais engagés l'un & l'autre dans des partis oppoſés. Il ne ceſſa de les aimer également tous deux, & d'avoir pour eux les mêmes attentions. Mais il ſe déclara hautement pour l'aboliſſement de la vénalité, contre laquelle nous avons déjà cité les paroles énergiques du marquis d'*Argenſon.* Le projet de rendre la juſtice gratuitement comme *St Louis*, lui paraiſſait admirable. Il écrivit ſurtout en faveur des malheureux plaideurs qui étaient depuis quatre ſiècles obligés de courir à cent cinquante lieues de leurs chaumières pour achever de ſe ruiner dans la capitale, ſoit en perdant leur procès, ſoit même en le gagnant. Il avait toujours manifeſté ces ſentimens dans pluſieurs de ſes écrits ; & il fut fidelle à ſes principes ſans faire ſa cour à perſonne.

Il avait alors ſoixante & dix-huit ans ; & cependant en une année il refit la Sophonisbe de *Mairet* toute entière, & compoſa la tragédie des Lois de Minos. Il ne regardait pas ces ouvrages faits à la hâte pour le théâtre de ſon château, comme de bonnes pièces. Les connaiſſeurs ne dirent pas beaucoup de mal des Lois de Minos. Mais il faut avouer que les ouvrages dramatiques qui n'ont pas paru ſur la ſcène, & ceux qui n'en ſont pas reſtés long-temps en poſſeſſion, ne ſervent qu'à groſſir inutilement la foule des brochures dont l'Europe eſt ſurchargée, de même que les tableaux & les eſtampes qui

n'entrent point dans les cabinets des amateurs, reſtent comme s'ils n'étaient pas.

L'an 1774, il eut une occaſion ſingulière d'employer le même empreſſement qu'il avait eu le bonheur de ſignaler dans les funeſtes aventures des *Calas* & des *Sirven*.

Il apprit qu'il y avait à Veſel dans les troupes du roi de Pruſſe un jeune gentilhomme français d'un mérite modeſte, & d'une ſageſſe rare. Ce jeune homme n'était que ſimple volontaire. C'était le même qui avait été condamné dans Abbeville au ſupplice des parricides avec le chevalier de *la Barre*, pour ne s'être pas mis à genoux pendant la pluie devant une proceſſion de capucins, laquelle avait paſſé à cinquante ou ſoixante pas d'eux.

On avait ajouté à cette charge celle d'avoir chanté une chanſon grivoiſe de corps-de-garde, faite depuis environ cent ans, & d'avoir récité l'ode à Priape de *Piron*. Cette ode de *Piron* était une débauche d'eſprit & de jeuneſſe, dont l'emportement fut jugé ſi pardonnable par le roi de france *Louis XV*, qu'ayant ſu que l'auteur était très-pauvre, il le gratifia d'une penſion ſur ſa caſſette. Ainſi celui qui avait fait la pièce fut récompenſé par un bon roi, & ceux qui l'avaient récitée furent condamnés par des barbares de village au plus épouvantable ſupplice.

Trois juges d'Abbeville avaient conduit la procédure; leur ſentence portait que le chevalier de *la Barre*, & ſon jeune ami dont je parle, ſeraient appliqués à la torture ordinaire & extraordinaire, qu'on leur couperait le poing, qu'on leur arracherait

la langue avec des tenailles, & qu'on les jetterait vivans dans les flammes.

Des trois juges qui rendirent cette sentence, deux étaient absolument incompétens; l'un, parce qu'il était l'ennemi déclaré des parens de ces jeunes gens; l'autre, parce que s'étant fait autrefois recevoir avocat, il avait depuis acheté & exercé un emploi de procureur dans Abbeville; que son principal métier était celui de marchand de bœufs & de cochons; qu'il y avait contre lui des sentences des consuls de la ville d'Abbeville, & que depuis il fut déclaré par la cour des aides incapable d'exercer aucune charge municipale dans le royaume.

Le troisième juge, intimidé par les deux autres, eut la faiblesse de signer, & en eut ensuite des remords aussi cuisans qu'inutiles.

Le chevalier de *la Barre* fut exécuté à l'étonnement de toute l'Europe, qui en frissonne encore d'horreur. Son ami fut condamné par contumace, ayant toujours été dans le pays étranger avant le commencement du procès.

Ce jugement si exécrable & en même temps si absurde, qui a fait un tort éternel à la nation française, était bien plus condamnable que celui qui fit rouer l'innocent *Calas*. Car les juges de *Calas* ne firent d'autre faute que celle de se tromper; & le crime des juges d'Abbeville fut d'être barbares en ne se trompant pas. Ils condamnèrent deux enfans innocens à une mort aussi cruelle que celle de *Ravaillac* & de *Damiens*, pour une légéreté qui ne méritait pas huit jours de prison. L'on peut dire que depuis la St Barthelemi il ne s'était rien passé

de

de plus affreux. Il eſt triſte de rapporter cet exemple d'une férocité brutale, qu'on ne trouverait pas chez les peuples les plus ſauvages ; mais la vérité nous y oblige. On doit ſurtout remarquer que c'eſt dans les temps du plus grand luxe, ſous l'empire de la molleſſe & de la diſſolution la plus effrénée, que ces horreurs ont été commiſes par piété.

M. de *Voltaire* ayant donc ſu qu'un de ces jeunes gens, victime du plus déteſtable fanatiſme qui ait jamais fouillé la terre, était dans un régiment du roi de Pruſſe, en donna avis à ce monarque, qui ſur le champ eut la généroſité de le faire officier. Le roi de Pruſſe s'informa plus particulièrement de la conduite du jeune gentilhomme ; il ſut qu'il avait appris ſans maître l'art du génie & du deſſin ; il ſut combien il était ſage, réſervé, vertueux ; combien ſa conduite condamnait ſes prétendus juges d'Abbeville. Il daigna l'appeler auprès de ſa perſonne, lui donna une compagnie, le créa ſon ingénieur, l'honora d'une penſion, & répara ainſi par la bienfeſance le crime de la barbarie & de la ſottiſe. Il écrivit à M. de *Voltaire* dans les termes les plus touchans, tout ce qu'il daignait faire pour ce militaire auſſi eſtimable qu'infortuné. Nous avons été tous témoins de cette aventure ſi horriblement déshonorante pour la France, & ſi glorieuſe pour un roi philoſophe. Ce grand exemple inſtruira les hommes, mais les corrigera-t-il ?

Immédiatement après, notre vieillard réchauffa les glaces de ſon âge pour profiter des vues patriotiques d'un nouveau miniſtre, qui le premier en France

débuta par être le père du peuple. La patrie que M. de *Voltaire* s'était choisie dans le pays de Gex, est une langue de terre de cinq à six lieues sur deux, entre le mont Jura, le lac de Genève, les Alpes & la Suisse. Ce pays était infesté par environ quatre-vingts sbires des aides & gabelles, qui abusaient de la dignité de leur bandoulière pour vexer horriblement le peuple à l'insu de leurs maîtres. Le pays était dans la plus effroyable misère. Il fut assez heureux pour obtenir du bienfesant ministre un traité par lequel cette solitude (je n'ose pas dire province) fut délivrée de toute vexation ; elle devint libre & heureuse. Je devrais mourir après cela, dit-il, car je ne puis monter plus haut.

Il ne mourut pourtant pas cette fois-là ; mais son noble émule, son illustre adversaire *Catherin Fréron* mourut. Une chose assez plaisante à mon gré, c'est que M. de *Voltaire* reçut de Paris une invitation de se trouver à l'enterrement de ce pauvre diable. Une femme, qui était apparemment de la famille, lui écrivit une lettre anonyme que j'ai entre les mains ; elle lui proposait très-sérieusement de marier la fille de *Fréron*, puisqu'il avait marié la descendante de *Corneille*. Elle l'en conjurait avec beaucoup d'instance ; & elle lui indiquait le curé de la Magdelène à Paris, auquel il devait s'adresser pour cette affaire. M. de *Voltaire* me dit, si *Fréron* a fait le Cid, Cinna & Polyeucte, je marierai sa fille sans difficulté.

Il ne recevait pas toujours des lettres anonymes. Un M. *Clément* lui en adressait plusieurs au bas desquelles il mettait son nom. Ce *Clément*, maître

de quartier dans un collége de Dijon, & qui ſe donnait pour maître dans l'art de raiſonner & dans l'art d'écrire, était venu à Paris vivre d'un métier qu'on peut faire ſans apprentiſſage. Il ſe fit folliculaire. M. l'abbé de *Voiſenon* écrivit : *Zoïle genuit Mevium, Mevius genuit Guyot Desfontaines, Guyot autem genuit Freron, Freron autem genuit Clement*, & voila comme on dégénère dans les grandes maiſons. Ce M. *Clément* avait attaqué le marquis de *St Lambert*, M. *Delille* & pluſieurs autres membres de l'académie, avec une véhémence que n'ont pas les plaideurs les plus acharnés quand il s'agit de toute leur fortune. Dequoi s'agiſſait-il ? De quelques vers. Cela reſſemble au docteur de *Molière*, qui écume de colère de ce qu'on a dit forme de chapeau, & non pas figure de chapeau. Voici ce que M. de *Voltaire* en écrivit à M l'abbé de *Voiſenon*.

. . . .

„ Il eſt bien vrai que l'on m'annonce
„ Les lettres de maître Clément.
„ Il a beau m'écrire ſouvent,
„ Il n'obtiendra point de réponſe.
„ Je ne ferai pas aſſez ſot
„ Pour m'embarquer dans ces querelles.
„ Si ç'eut été Clément Marot
„ Il aurait eu de mes nouvelles.

„ Mais pour M. *Clément* tout court, qui dans „ un volume beaucoup plus gros que la Henriade, „ me prouve que la Henriade ne vaut pas grande-„ choſe, hélas ! il y a ſoixante ans que je le ſavais „ comme lui. J'avais débuté à vingt & un an par le

„ fecond chant de la Henriade. J'étais alors tel qu'eft „ aujourd'hui M. *Clément*, je ne favais de quoi il „ était queftion. Au lieu de faire un gros livre contre „ moi, que ne fait-il une Henriade meilleure? cela „ eft fi aifé ! „

Il y a des fortes d'efprits qui ayant contracté l'habitude d'écrire, ne peuvent y renoncer dans la plus extrême vieilleffe : tels furent *Huet* & *Fontenelle*. Notre auteur, quoiqu'accablé d'années & de maladies, travailla toujours gaiement. L'épître à *Boileau*, l'épître à *Horace*, la Tactique, le Dialogue de Pégafe & du Vieillard, *Jean* qui pleure & qui rit, & plufieurs petites pièces dans ce goût, furent écrites à quatre-vingt-deux ans. Il fit auffi les Queftions fur l'Encyclopédie. On fefait plufieurs éditions à la fois de chaque volume à mefure qu'il en paraiffait un. Ils font tous imprimés affez incorrectement.

Il y a fur l'article *Meffie* un fait affez étrange, & qui montre que les yeux de l'envie ne font pas toujours clair-voyans. Cet article *Meffie*, déjà imprimé dans la grande Encyclopédie de Paris, eft de M. *Polier de Bottens*, premier pafteur de l'Eglife de Laufane, homme auffi refpectable par fa vertu que par fon érudition. L'article eft fage, profond, inftructif. Nous en poffédons l'original écrit de la propre main de l'auteur. On crut qu'il était de M. de *Voltaire*, & on y trouva cent erreurs. Dès qu'on fut qu'il était d'un prêtre, l'ouvrage fut très-chrétien.

Parmi ceux qui tombèrent dans ce piége, il faut daigner compter l'ex-jéfuite *Nonotte*. C'eft ce même homme qui s'avifa de nier qu'il y eût dans le Dauphiné une petite ville de Livron, affiégée par l'ordre

de *Henri III;* qui ne ſavait pas que des rois de la première race avaient eu pluſieurs femmes à la fois; qui ignorait qu'*Eucherius* était le premier auteur de la fable de la légion thébaine. C'eſt lui qui écrivit deux volumes contre l'*Eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des nations*, & qui ſe méprit à chaque page de ces deux volumes. Son livre ſe vendit, parce qu'il attaquait un homme connu.

Le fanatiſme de ce *Nonotte* était ſi parfait, que dans je ne ſais quel *Dictionnaire philoſophique*, *religieux ou anti-philoſophique*, il aſſure, à l'article *Miracle*, qu'une hoſtie percée à coup de canif, dans la ville de Dijon, répandit vingt palettes de ſang; & qu'une autre hoſtie ayant été jetée au feu dans Dole, s'en alla voltigeant ſur l'autel. Frère *Nonotte*, pour démontrer la vérité de ces deux faits, cite deux vers latins d'un préſident *Boiſvin*, franc-comtois.

Impie, quid dubitas hominemque Deumque fateri?
Se probat eſſe hominem ſanguine, & igne Deum.

Ce qui ſignifie, en réduiſant ces deux vers impertinens à un ſens clair:

„ Impie, pourquoi héſites-tu à confeſſer un „ homme-DIEU? Il prouve qu'il eſt homme par le „ ſang, & DIEU par les flammes. „

On ne peut mieux prouver: & c'eſt ſur cette preuve que *Nonotte* s'extaſie en diſant: *Telle eſt la manière dont on doit procéder pour régler ſa créance ſur les miracles.*

Mais ce bon *Nonotte*, en réglant ſa créance ſur des injures de théologien, & ſur des raiſonnemens de *petites-maiſons*, ne ſavait pas qu'il y a plus de

ſoixante villes en Europe, où le peuple prétend qu'autrefois les Juifs donnèrent des coups de couteau à des hoſties qui répandirent du ſang : il ne ſait pas qu'on fait encore aujourd'hui commémoration à Bruxelles d'une pareille aventure ; & j'y ai entendu, il y a quarante ans, cette belle chanſon :

» Gaudiſſons-nous, bons chrétiens, au ſupplice
» Du vilain juif appelé Jonathan,
» Qui ſur l'autel a, par grande malice,
» Aſſaſſiné le très-ſaint Sacrement. »

Il ne connaît pas le miracle de la rue aux Ours à Paris, où le peuple brûle tous les ans la figure d'un ſuiſſe ou d'un franc-comtois, qui aſſaſſina la Ste Vierge & l'enfant JESUS au bout de la rue ; & le miracle des carmes nommés billettes, & cent autres miracles dans ce goût, célébrés par la lie du peuple, & mis en évidence par la lie des écrivains, qui veulent qu'on croie à ces fadaiſes, comme au miracle des nôces de Cana & à celui des cinq pains.

Tous ces pères de l'Egliſe, les uns en ſortant de bicêtre, les autres en ſortant du cabaret, quelques-uns en lui demandant l'aumône, lui envoyaient continuellement des libelles & des lettres anonymes : il les jetait au feu ſans les lire. C'eſt en réfléchiſſant ſur l'infame & déplorable métier de ſes malheureux, ſoi-diſant gens de lettres, qu'il avait compoſé la petite pièce de vers intitulée *le pauvre diable*, dans laquelle il fait voir évidemment qu'il vaut mille fois mieux être laquais ou portier dans une bonne maiſon, que de traîner dans les rues, dans un café & dans

un galetas, une vie indigente qu'on ſoutient à peine, en vendant à des libraires des libelles où l'on juge les rois, où l'on outrage les femmes, où l'on gouverne les Etats, & où l'on dit à ſon prochain des injures ſans eſprit.

Dans les derniers temps, il avait une profonde indifférence pour ſes propres ouvrages dont il fit toujours peu de cas, & dont il ne parlait jamais. On les réimprimait continuellement ſans même l'en inſtruire. Une édition de la Henriade, ou des tragédies, ou de l'hiſtoire, ou de ſes pièces fugitives, était-elle ſur le point d'être épuiſée, une autre édition lui ſuccédait ſur le champ. Il écrivait ſouvent aux libraires : *N'imprimez pas tant de volumes de moi; on ne va point à la poſtérité avec un ſi gros bagage.* On ne l'écoutait pas ; on le réimprimait à la hâte; on ne le conſultait point ; & ce qui eſt preſqu'incroyable & très-vrai, c'eſt qu'on fit à Genève une magnifique édition *in*-4°, dont il ne vit jamais une ſeule feuille, & dans laquelle on inſéra pluſieurs ouvrages qui ne ſont pas de lui, & dont les auteurs ſont connus. C'eſt à propos de toutes ces éditions, qu'il diſait & qu'il écrivait à ſes amis : *Je me regarde comme un homme mort dont on vend les meubles.*

Le premier magiſtrat & le premier paſteur évangélique de Lauſane ayant établi une imprimerie dans cette ville, on y fit, ſous le nom de Londres, une édition appelée complette. Les éditeurs y ont inſéré plus de cent petites pièces en proſe & en vers, qui ne peuvent être ni de lui, ni d'un homme de goût, ni d'un homme du monde, telles que celle-ci qui ſe trouve dans les opuſcules de l'abbé de *Grécourt.*

Belle maman, ſoyez l'arbitre,
Si la fièvre n'eſt pas un titre
Suffiſant pour me diſculper.
Je ſuis au lit comme un bélître,
Et c'eſt à force de lamper;
Mais j'eſpère d'en réchapper,
Puiſqu'en recevant cette épître,
L'amour me dreſſe mon pupitre.

Telle eſt une apothéoſe de mademoiſelle *le Couvreur*, faite par un précepteur nommé *Bonneval*:

Quel contraſte frappe mes yeux,
Melpomène ici déſolée,
Elève avec l'aveu des Dieux
Un magnifique mauſolée.

Telle eſt cette pièce miſérable.

Adieu ma pauvre tabatière,
Adieu doux fruit de mes écus.

Telle eſt cette autre intitulée le *loup moraliſte:*

Telle eſt, je ne ſais quelle ode, qui ſemble être d'un cocher de *Vertamon* devenu capucin, intitulée le *vrai Dieu.*

Ces bêtiſes étaient ſoigneuſement recueillies dans l'édition complette, d'après les livres nouveaux de madame *Oudot*, les Almanachs des muſes, le Porte-feuille retrouvé & les autres ouvrages de génie qui bordent à Paris, le pont-neuf & le quai des théatins. Elles ſe trouvent en très-grand nombre dans le vingt-troiſième tome de cette édition de Lauſane.

Tout ce fatras eſt fait pour les halles. Les éditeurs ont eu encore la bonté d'imprimer à la tête de ces platitudes dégoûtantes, *le tout revu & corrigé par l'auteur même*, qui aſſurément n'en avait rien vu. Ce n'eſt pas ainſi que *Robert Etienne* imprimait. L'antique diſette de livres était bien préférable à cette multitude accablante d'écrits, qui inondent aujourd'hui Paris & Londres ; & aux ſonnets qui pleuvent dans l'Italie.

Quand on falſifia quelques-unes de ſes lettres qu'on imprima en Hollande, ſous le titre de Lettres ſecrètes, il parodia cette ancienne épigramme :

» Voilà donc mes lettres ſecrètes,
» Si ſecrètes que pour lecteur
» Elles n'ont que leur imprimeur,
» Et ces meſſieurs qui les ont faites. »

Nous voulons bien ne pas dire quel eſt le galant homme qui fit imprimer en 1766 à Amſterdam, ſous le titre de Genève, les *Lettres de M. de Voltaire à ſes amis du Parnaſſe, avec des notes hiſtoriques & critiques*. Cet éditeur compte parmi ſes amis du parnaſſe, la reine de Suède, l'électeur Palatin, le roi de Pologne, le roi de Pruſſe. Voilà de bons amis intimes & un beau Parnaſſe. L'éditeur, non-content de cette extrême impertinence, y ajouta, pour vendre ſon livre, la friponnerie dont *la Beaumelle* avait donné le premier exemple. Il falſifia quelques lettres qui avaient en effet couru, & entr'autres une lettre ſur la langue françaiſe & l'italienne, écrite en 1761 à M. *Tovazi Deodati*, dans laquelle ce fauſſaire déchire avec la plus platte

groſſièreté les plus grands ſeigneurs de France. Heureuſement il prêtait ſon ſtyle à l'auteur, ſous le nom duquel il écrivait pour le perdre. Il fait dire à M. de *Voltaire, que les dames de Verſailles ſont d'agréables commères, & que Jean-Jacques Rouſſeau eſt leur toutou.* C'eſt ainſi qu'en France nous avons eu de puiſſans génies à deux ſous la feuille, qui ont fait les lettres de *Ninon*, de *Maintenon*, du cardinal *Albéroni*, de la reine *Chriſtine*, de *Mandrin* &c. Le plus naturel de ces beaux eſprits, (*) était celui qui diſait : Je m'occupe à préſent à faire des penſées de *la Rocheſoucauld.*

(*) *Capron*, dentiſte très-connu dans ſon temps.

EXTRAIT

D'UN ECRIT PERIODIQUE (*)

INTITULÉ:

NOUVELLE BIBLIOTHEQUE.

Novembre 1740.

MACHIAVEL publia fon *Prince* environ l'an 1515, & le dédia à *Laurent de Médicis*, neveu du pape *Leon X*. Ce pape, loin de favoir mauvais gré à *Machiavel* d'avoir réduit en art la méchanceté des hommes, l'engagea à compôfer d'autres ouvrages.

Adrien VI & *Clément VII* firent cas du livre. *Clément VII* accorda à l'auteur un privilége daté du 23 août 1531. Dix papes confécutivement permirent le débit du *Prince* de *Machiavel*, tandis que d'excellens livres de morale étaient à l'index. Enfin *Clément VIII* condamna cet ouvrage dangereux lorfqu'il n'était plus temps, & qu'il y avait prefcription.

Il paraît enfin, après plus de deux cents années, une réfutation en forme de cet ouvrage.

M. de *Voltaire*, éditeur de cette réfutation, nous infinue dans fa préface que l'auteur eft un homme d'un très-haut rang, & dans une très-grande place. Notre emploi de journalifte, confifte à rendre feulement compte au public des ouvrages qui peuvent

(*) On a cru que cet article a été envoyé aux journaliftes par M. de *Voltaire*.

l'inſtruire & lui plaire. Nous ne prétendons pas jeter des regards indiſcrets ſur ce qu'on croit devoir dérober à nos yeux : mais s'il eſt vrai, ce que l'on commence à dire, que c'eſt un prince qui a fait cet ouvrage, qu'il nous ſoit permis de remercier le ciel d'avoir inſpiré de tels ſentimens à un homme chargé du bonheur des autres hommes.

Nous ne connaiſſons aucun livre moral comparable à celui que nous annonçons. La plupart des autres livres peuvent former d'honnêtes citoyens ; mais où ſont les livres qui forment les rois ? Depuis le ſage *Antonin*, il n'a paru rien de pareil ſur la terre. On apprend ailleurs à régler ſes mœurs, à vivre en homme ſociable ; ici on apprend à régner.

Nous ſouhaitons que tous les ſouverains & tous les miniſtres liſent ce livre, parce que nous ſouhaitons le bonheur du genre-humain, ſi pourtant la lecture d'un bon livre peut ſervir à rendre meilleur, & ſi le poiſon des cours n'eſt pas plus fort que cette nourriture ſalutaire que nous conſeillons.

L'avant-propos de l'auteur eſt écrit avec cette éloquence vraie que le cœur ſeul peut donner : en voici un exemple :

„ Combien n'eſt point déplorable la ſituation des „ peuples, lorſqu'ils ont tout à craindre de l'abus „ du pouvoir ſouverain, lorſque leurs biens ſont „ en proie à l'avarice du prince, leur liberté à ſes „ caprices, leur repos à ſon ambition, leur ſureté „ à ſa perfidie, & leur vie à ſes cruautés ? C'eſt-„ là le tableau tragique d'un Etat où régnerait un „ prince comme *Machiavel* prétend le former. „

Ne ſent-on pas ſon cœur ému d'une tendreſſe

respectueuse quand on lit ces paroles ; & ne prodiguerait-on pas son sang pour un prince qui penserait ainsi, qui parlerait des souverains comme un particulier, qui serait pénétré de nos mêmes sentimens , qui élèverait ainsi sa voix avec nous pour détester la tyrannie ?

Ce qui nous a étonnés , c'est ce langage si pur, cet usage si singulier d'une langue qui n'est pas, dit-on , celle de l'auteur. Plusieurs morceaux nous ont semblé écrits dans des termes si énergiques ; le mot propre nous a paru si souvent employé , & si souvent mis à sa place, que nous avons douté quelque temps que l'ouvrage fût d'un étranger. Pour nous en instruire, nous avons consulté l'éditeur lui-même , & nous avons vu entre ses mains la preuve évidente que ces traits dont nous parlons sont en effet de la main respectable dont nous doutions.

L'Essai de critique sur *Machiavel* a autant de chapitres que l'ouvrage de cet italien , intitulé *le Prince :* mais ce n'est pas une réfutation continuelle : ce sont souvent des réflexions à l'occasion de celles de l'italien ; ce sont mille exemples tirés de l'histoire ancienne & moderne ; c'est un raisonnement fort & suivi ; c'est par-tout la vertu la plus pure, par-tout la preuve que la meilleure politique est d'être vertueux.

Une de ces choses qui nous a le plus frappés , c'est ce que nous avons trouvé au chapitre III.

» Si aujourd'hui parmi les chrétiens il y a moins » de révolutions , c'est que les principes de la saine » morale commencent à être plus répandus ; les

» hommes ont plus cultivé leur esprit, ils en sont » moins féroces ; & peut-être est-ce une obligation » qu'on a aux gens de lettres qui ont poli l'Europe. »

Il semblerait à la première lecture, que c'est un homme de lettres qui a écrit ce passage, soit par un intérêt particulier, soit pour le goût que l'on sent toujours pour sa profession, & par ce désir naturel de la rendre plus recommandable. Il est pourtant très-certain, & nous en sommes convaincus par le témoignage de nos yeux & par la confrontation la plus scrupuleuse, que ce n'est point un homme de lettres, un simple philosophe qui parle ainsi ; c'est un homme né dans un rang où il est ordinaire de mépriser les gens de lettres, de les compter pour rien dans l'Etat, d'ignorer même s'ils existent.

Quelle bonté & quelle magnanimité dans tout le reste de l'ouvrage ! comme la vertu qui y règne est indulgente ! qu'elle est éloignée de cette superstition pédantesque qui s'effarouche de tout ! qu'on sent bien que c'est un homme qui écrit, & non pas un pédagogue qui veut se mettre au-dessus de l'homme !

Plus d'un prince à la vérité a honoré les sciences par des écrits qui ont passé à la postérité. Les Césars de *Julien*, ce philosophe couronné, vivront tant qu'il y aura du goût sur la terre ; mais ce n'est qu'une satire ingénieuse. Ses autres écrits seront estimés des savans ; mais la vertu & l'éloquence qui y règnent sont employées à soutenir une cause que nous réprouvons. *Henri VIII* d'Angleterre écrivit contre *Luther* ; mais on ne lit ni l'un ni l'autre. *Jacques I* composa des ouvrages ; mais ni son règne ni ses écrits n'ont eu l'approbation universelle. Si

nous remontons jusqu'à *Jules César*, nous avons perdu sa tragédie d'Œdipe, & nous avons ses commentaires ; ils sont le bréviaire, dit-on, des gens de guerre, moins lus peut-être qu'estimés. Après tout, c'est l'ouvrage d'un usurpateur, & l'histoire des malheurs qu'il a causés, non moins que des belles actions qu'il a faites ; mais il n'y a pas une page dans le livre que nous annonçons, qui ne soit destinée à rendre les hommes meilleurs & plus heureux.

L'auteur d'un roman intitulé *Sethos*, a dit que si le bonheur du monde pouvait naître d'un livre, il naîtrait de Télémaque : qu'il nous soit permis de dire qu'à cet égard l'Anti-Machiavel l'emporte peut-être beaucoup sur le Télémaque même ; l'un est principalement fait pour les jeunes gens, l'autre pour des hommes. Le roman aimable & moral de Télémaque est un tissu d'aventures incroyables, & l'Anti-Machiavel est plein d'exemples réels, tirés de l'histoire. Le roman inspire une vertu presque idéale, des principes de gouvernement faits pour les temps fabuleux, qu'on nomme héroïques. Il veut par exemple qu'on divise les citoyens en sept classes : il donne à chaque classe un vêtement distinctif. Il bannit entièrement le luxe, qui est pourtant l'ame d'un grand Etat & le principe du commerce. L'Anti-Machiavel inspire une vertu d'usage ; ses principes sont applicables à tous les gouvernemens de l'Europe. Enfin, le Télémaque est écrit dans cette prose poëtique que personne ne doit imiter, & qui n'est convenable que dans cette suite de l'Odyssée, laquelle a l'air d'un poëme grec traduit en prose française.

Ici on voit un ftyle uni, mais vigoureux & plein, un langage mâle fait pour les chofes férieufes que l'on traite. On y rencontre à tout moment de ces tours naïfs qui partent d'un cœur pénétré ; la vérité y eft fans art & fans détour.

Voici un de ces morceaux naturels qui nous ont frappés :

„ Les princes qui ont été hommes avant de devenir „ rois, peuvent fe reffouvenir de ce qu'ils ont été, „ & ne s'accoutument pas fi facilement aux alimens „ de la flatterie. Ceux qui ont régné toute leur vie, „ ont toujours été nourris d'encens comme les „ dieux, & ils mourraient d'inanition s'ils man- „ quaient de louanges. „

Nous avons été furpris de trouver au commencement du chapitre XXV des penfées fur la liberté & la néceffité, qui fuppofent une connaiffance auffi profonde de la métaphyfique que de la morale. Nous craignons de nous laiffer emporter ici au plaifir que nous a fait cette lecture ; & qu'on ne penfe pas que le nom de l'auteur auquel on attribue l'ouvrage nous en ait impofé ; c'eft fur quoi nous nous fommes examinés nous-mêmes avec fcrupule. Nous fommes dans un pays libre, où on n'a rien à efpérer ni à craindre de ceux du rang de l'illuftre auteur qu'on foupçonne. Nous fommes inconnus, & nous nous flattons de l'être toujours ; la feule vérité conduit notre plume.

Il a paru deux autres éditions fubreptices de cet ouvrage, intitulées, *Examen de Machiavel*, ou *Anti-Machiavel;* l'une à Londres, chez *Meyer*, dans le Strand, & l'autre à la Haye, chez *J. Vanduren;* mais

M.

M. de *Voltaire* les désavoue. Elles sont conformes, pleines de fautes grossières & d'interpolations. Il y a des endroits où on trouve des dix lignes entièrement oubliées, & d'autres où le sens est entièrement défiguré. Il en va paraître une quatrième ; on traduit l'ouvrage en anglais & en italien ; on ne saurait trop multiplier une instruction faite pour tous les temps & pour tous les hommes.

OBSERVATIONS

Sur le livre intitulé : De l'homme ou des principes & des lois, de l'influence de l'ame sur le corps, & du corps sur l'ame ; en 3 volumes, par J. P. Marat, docteur en médecine. A Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, 1775.

L'AUTEUR est pénétré de la noble envie d'instruire tous les hommes de ce qu'ils sont, & de leur apprendre tous les secrets que l'on cherche en vain depuis si long-temps.

Qu'il nous permette d'abord de lui dire qu'en entrant dans cette vaste & difficile carrière, un génie aussi éclairé que le sien devrait avoir quelques ménagemens pour ceux qui l'ont parcourue. Il eût été sage & utile de nous montrer des vérités neuves sans dépriser celles qui nous ont été annoncées par MM. de *Buffon*, *Haller*, *le Cat* & tant d'autres ; il fallait commencer par rendre justice à tous ceux qui ont essayé de nous faire connaître l'homme, pour se concilier du moins la bienveillance de l'être dont on parle ; & quand on n'a rien de nouveau à dire, sinon que le siége de l'ame est dans les méninges, on ne doit pas prodiguer le mépris pour les autres & l'estime pour soi-même à un point qui révolte tous les lecteurs, à qui cependant l'on veut plaire.

Si M. *J. P. Marat* traite mal ses contemporains, il faut avouer qu'il ne traite pas mieux les anciens philosophes. *Les auteurs les plus distingués*, dit-il dans

ſon diſcours préliminaire, *Ariſtote*, *Socrate*, *Platon*, *Diogène*, *Epicure*, *diſent bien chacun que l'ame eſt un eſprit ; mais ils croient tous cet eſprit une matière ſubtile & déliée. Ainſi, faute de bonnes obſervations, les philoſophes furent arrêtés dès les premiers pas, & tout leur ſavoir ſe borna à diſtinguer l'homme du rêſte des animaux par ſa configuration corporelle.*

Nous repréſenterons d'abord qu'il ne doit rien reprocher à *Socrate*, puiſque *Socrate* n'a jamais rien écrit ; nous le ferons ſouvenir que *Platon* fut le premier chez les Grecs qui enſeigna non-ſeulement la ſpiritualité de l'ame, mais encore ſon immortalité.

Nous lui dirons qu'*Ariſtote*, le précepteur d'*Alexandre*, ſavait fort bien diſtinguer ſon pupile de bucéphale ; & n'a jamais dit dans aucun de ſes ouvrages, qu'il n'y eût d'autre différence entre *Alexandre* & ſon cheval, ſinon qu'*Alexandre* avait deux bras & deux pieds & ſon cheval quatre jambes.

Nous ferons encore ſouvenir M. *Marat*, qu'*Epicure* ne diſait point que l'ame fût un eſprit ; il diſait, comme tous ſes diſciples, que l'homme penſe avec ſa tête comme il marche avec ſes pieds.

A l'égard de *Diogène*, il faut avouer que ce n'eſt guère un homme à citer, non plus que ceux qui ont voulu faire parler d'eux en l'imitant.

M. *Marat* croit avoir découvert que le ſuc des nerfs eſt le lien de communication entre les deux ſubſtances, le corps & l'ame.

C'eſt avoir fait en effet une grande découverte que d'avoir vu de ſes yeux cette ſubſtance qui lie la matière & l'eſprit. Ce ſuc eſt apparemment quelque choſe qui tient des deux autres, puiſqu'il

leur fert de paffage, comme les zoophytes, à ce qu'on prétend, font le paffage du règne végétal au règne animal.

Mais comme perfonne n'a jamais vu, du moins jufqu'à préfent, ce fuc nerveux qui fert de médiateur à l'efprit & à la matière, nous prierons l'auteur de nous le faire voir afin que nous n'en doutions pas.

Voici comme l'auteur s'exprime enfuite : *J'entends ici les métaphyficiens s'écrier : Quoi donc ! l'ame eft-elle fi matérielle que la matière agiffe fur elle ? Laiffons ces hommes orgueilleufement ignorans, qui ne veulent admettre que ce que leur efprit borné peut comprendre, & fermer leurs yeux à l'évidence pour ne rien voir au-deffus de leur capacité.*

Perfonne ne trouvera bon qu'on traite les *Lockes*, les *Mallebranches*, les *Condillacs*, d'hommes orgueilleufement ignorans. On pouvait établir le fuc nerveux fans leur dire des injures ; elles ne font des raifons ni en phyfique ni en métaphyfique.

Que font, dit-il, les argumens fpécieux de le Cat, contre des preuves directes ? L'ame n'eft pas matérielle & n'occupe aucun lieu à la manière des corps. Soit : mais s'enfuit-il de-là qu'elle n'ait aucun fiége déterminé ?

Non, Monfieur, il ne s'enfuit pas que l'ame n'ait point de place ; mais il ne s'enfuit pas auffi qu'elle demeure dans les méninges qui font tapiffées de quelques nerfs.

Il vaut mieux avouer qu'on n'a pas vu encore fon logis, que d'affurer qu'elle eft logée fous cette tapifferie : car enfin, comme les nerfs n'aboutiffent pas à ces méninges, fi elle réfidait dans chacun

de ces nerfs, elle y ferait étendue & vous n'y trouveriez pas votre compte. Laiffez faire à DIEU, croyez-moi; lui feul a préparé fon hôtellerie, & il ne vous a pas fait fon maréchal des logis.

Vous avez beau dire que *la penfée fait vivre l'homme dans le paffé, le préfent & l'avenir; l'élève au-deffus des objets fenfibles, le tranfporte dans les champs immenfes de l'imagination; étend pour ainfi dire à fes yeux les bornes de l'univers; lui découvre de nouveaux mondes, & le fait jouir du néant même.*

Nous vous félicitons de jouir du néant; c'eft un grand empire, régnez-y; mais infultez un peu moins les gens qui font quelque chofe.

Vous avez un grand chapitre, intitulé : *Réfutation d'un fophifme d'Helvétius.* Vous auriez pu parler plus poliment d'un homme généreux qui payait bien fes médecins. Vous dites : *Laiffons au fophifte Helvétius à vouloir déduire par des raifonnemens alambiqués, toutes les paffions de la fenfibilité phyfique; il n'en déduira jamais l'amour de la gloire..... qu'importe à Céfar l'eftime publique? Eft-il quelques délices attachées à la vertu & au favoir, refufées à la puiffance? Pourquoi Alexandre, Augufte, Trajan, Charles-Quint, Chriftine, Frédéric III, non contens de la gloire des monarques & des héros, afpirent-ils encore à celle d'auteurs? pourquoi veulent-ils auffi ombrager leur front des lauriers du génie? C'eft qu'ils font avides d'honneur & délicats en eftime.*

On vous dira, Monfieur, que de tous ces gens fi délicats en eftime dont vous parlez, pas un n'a été auteur, excepté le dernier.

Nous n'avons, ce me femble, aucun livre ni des *Alexandre*, ni des *Trajan;* & quant à *Frédéric le grand,*

ce que vous dites de lui ne paraît pas avoir été dicté par la voix publique. Son fluide *nerveux*, ſelon vous, lui a perſuadé *qu'en remportant des victoires, il a dédaigné une eſtime qu'il n'avait pas méritée ; il a voulu une gloire fondée ſur le mérite perſonnel, & il l'a cherchée dans la ſcience ; les ames paſſionnées de la gloire aiment l'eſtime pour l'eſtime.*

L'Europe vous dira, Monſieur, qu'il a mérité cette eſtime en haſardant ſon ſang & ſes méninges dans vingt batailles, & que s'il a mérité un autre degré d'eſtime en cultivant les belles-lettres & en les protégeant, vous ne devez pas pour cela outrager M. *Helvétius* qui a été aimé par ce grand prince. Les batailles du roi de Pruſſe n'ont rien de commun, ni avec un ſyſtème de médecin, ni avec M. *Helvétius*, qui a ſoutenu l'axiome ſi ancien, rien n'eſt dans l'entendement qui n'ait été dans les ſens.

Rien ne décrédite plus un ſyſtème de phyſique que de s'écarter ainſi de ſon ſujet. Il ne faut pas ſortir à tout moment de ſa maiſon pour s'aller faire des querelles dans la rue.

M. *Marat* ayant prouvé que l'homme a une ame & une volonté, intitule un chapitre : *Obſervations curieuſes ſur nos ſenſations & ſur nos ſentimens.*

Ces obſervations curieuſes ſont : ,, Le ſpectacle ,, d'une tempête de la mer en fureur, du ciel en ,, feu, du mugiſſement des eaux, de celui des vents ,, déchaînés & du roulement du tonnerre. ,, Il oppoſe à cette deſcription neuve & bien placée, ,, la vue ,, (non moins neuve) d'une belle campagne que le ,, ſoleil éclaire de ſes derniers rayons à la fin d'une

» journée sereine, le doux chant des oiseaux amou» reux, le murmure des ruisseaux coulans sur la » pelouse, leur onde argentée, le parfum de fleurs, » & les caresses légères des zéphyrs, le tout portant » l'ivresse dans l'ame. »

Après avoir approfondi ces idées philosophiques d'une tempête & d'un beau soir d'été, il donne au public l'idée de la vraie force de l'ame. *Quelle est donc l'ame forte ? dit-il, ce n'est point ce bouillant Achille qui affronte tout danger ; ce n'est point ce furieux Alexandre qui fait mollir sous son bras ses nombreux ennemis ; ce n'est point cet austère Caton qui se perce le flanc & qui se déchire les entrailles.*

Vous remarquerez que quelques pages auparavant, l'auteur a dit ces propres mots : *Achille le fer à la main s'ouvrant un passage jusqu'à Hector, au travers des bataillons ennemis, & renversant comme un torrent impétueux tout ce qui s'oppose à son passage ; voilà l'homme intrépide.*

Si monsieur le docteur en médecine se contredit ainsi dans ses consultations, il ne sera pas appelé souvent par ses confrères. Mais en parlant d'*Achille*, il devait se souvenir qu'il était invulnérable, & que par conséquent il n'avait pas un grand mérite à être si intrépide.

Et c'est par ces déclamations qu'il prouve que le fluide des nerfs agit sur l'ame & l'ame sur eux ! C'est après avoir bien connu le tempérament d'*Achille* & d'*Alexandre*, qu'il décide *que jamais un corps délicat & vigoureux ne logea une ame forte.*

Il est bien difficile en effet qu'un corps soit délicat & vigoureux. Mais sans insister sur cette inadvertance, l'on doit remarquer qu'on a vu cent fois dans

nos armées des officiers du tempérament le plus faible & du courage le plus grand ; des malades ſortir de leur lit pour ſe faire porter à l'ennemi ſur les bras de leurs grenadiers. M. *Marat* ſemble avoir calomnié la nature humaine plus qu'il ne l'a connue.

Enfin, quand on a lu cette longue déclamation en trois volumes, qui nous annonce la connaiſſance parfaite de l'homme, on eſt fâché de ne trouver que ce qui a été répété depuis trois mille ans en tant de langues différentes. Il eut été plus ſenſé de s'en tenir à la deſcription de l'homme, qu'on voit dans le ſecond & le troiſième tomes de l'Hiſtoire naturelle. C'eſt-là qu'en effet on apprend à ſe connaître ; c'eſt-là, comme nous l'avons déjà dit, qu'on apprend à vivre & à mourir ; tout y eſt expoſé avec vérité & avec ſageſſe, depuis la naiſſance juſqu'à la mort.

M. *Marat* a ſuivi des routes différentes. Il finit par dire *qu'il a découvert les cauſes, & qu'on peut les déterminer avec préciſion, en appliquant le calcul aux effets. Il nous aſſure que l'humeur morale, l'activité, l'indolence, l'ardeur, la froideur, l'impétuoſité, la langueur, le courage, la timidité, la puſillanimité, l'audace, la franchiſe, la diſſimulation, l'étourderie, la réſerve, la tendreſſe, le penchant à la volupté, à l'ivrognerie, à la gourmandiſe, à l'avarice, à la gloire, à l'ambition; la docilité, l'opiniâtreté, la folie, la ſageſſe, la raiſon, l'imagination, le ſouvenir, la réminiſcence, la penétration, la ſtupidité, la ſagacité, la peſanteur, la délicateſſe, la groſſièreté, la légéreté, la profondeur &c. ne ſont pas des qualités inhérentes à l'eſprit ou au cœur, mais des manières d'exiſter de l'ame qui tiennent à l'état des organes corporels; comme les couleurs, le chaud, le froid,*

ne ſont pas des attributs eſſentiels à la matière, mais des qualités dépendantes de la texture & du mouvement de ſes particules.

L'auteur finit par ſe féliciter d'avoir développé la ſenſibilité corporelle, la régularité, le déſordre du cours des liqueurs, le reſſort primitif & organique, l'atonie, la tenſion moyenne, la rigidité des fibres, la force & le volume des organes; *toutes cauſes ſecrètes*, dit-il, *de cette ſingulière harmonie que les philoſophes ont obſervée entre les ſubſtances qui compoſent notre être, & dont aucun encore n'a pu rendre raiſon.*

Après s'être ainſi remercié de nous avoir découvert *les principes cachés de cette influence prodigieuſe de l'ame ſur le corps & du corps ſur l'ame*, il aſſure qu'elle a été juſqu'à lui un ſecret impénétrable.

Cette péroraiſon eſt ſuivie enfin d'une invocation. C'eſt une marche contraire à celle de tous les ouvrages de génie, & ſurtout à celle des romans, ſoit en vers, ſoit en proſe. Il invoque l'auteur de la Nouvelle Héloïſe & d'Emile. *Prête-moi ta plume*, dit-il, *pour célébrer toutes ces merveilles! Prête-moi ce talent enchanteur de montrer la nature dans toute ſa beauté. Prête-moi ces accens ſublimes* avec leſquels tu as enſeigné à tous les princes qu'ils doivent épouſer la fille du bourreau ſi elle leur convient; que tout brave gentilhomme doit commencer par être garçon menuiſier; & que l'honneur joint à la prudence, eſt d'aſſaſſiner ſon ennemi au lieu de ſe battre avec lui comme un ſot.

Il eſt plaiſant qu'un médecin cite deux romans; l'un nommé Héloïſe & l'autre Emile au lieu de citer *Boërhaave* & *Hippocrate*. Mais c'eſt ainſi qu'on écrit trop ſouvent de nos jours; on confond tous les genres

& tous les ſtyles ; on affecte d'être empoulé dans une diſſertation phyſique, & de parler de médecine en épigrammes. Chacun fait ſes efforts pour ſurprendre ſes lecteurs. On voit par-tout *Arlequin* qui fait la cabriole pour égayer le parterre.

Sur lé livre de la Félicité publique ; nouvelle édition. A Bouillon, de l'imprimerie de la ſociété typographique.

APRES tant de futilités par ſouſcription ou ſans ſouſcription , tant de pièces de théâtre dont il faut rendre compte lorſqu'elles ne ſubſiſtent plus , tant de petites querelles littéraires qui n'intéreſſent que les diſputans ; dans cette foule d'ouvrages & d'affiches d'un moment , qui annoncent la connaiſſance de la nature , la ſcience du gouvernement , les moyens faciles de payer ſans argent les dettes de l'Etat , & les drames qu'on doit jouer aux marionnettes , à la fin nous avons un bon livre de plus.

On crut d'abord que le titre était une plaiſanterie. Quelques lecteurs voyant que l'auteur parlait ſérieuſement , s'imaginèrent que c'était un de ces politiques qui font le deſtin du monde du haut de leurs galetas , & qui , n'ayant pu gouverner une ſervante , ſe mettent à enſeigner les rois à deux ſous la feuille. Il s'eſt trouvé que l'ouvrage était d'un guerrier & d'un philoſophe qui réunit la grandeur d'ame des anciens chevaliers ſes ancètres , & les vertus patriotiques du chef de la magiſtrature dont il deſcend. Nous ne le nommerons pas , puiſqu'il ne s'eſt pas voulu faire connaître.

Lorſque cette nouveauté était encore en très-peu de mains, on demanda à un homme de lettres, *que penſez-vous de ce livre de la Félicité publique?* Il répondit, *il fait la mienne.* Nous pouvons en dire autant.

Cependant nous ne diſſimulons pas que *l'Eſprit des Lois* a plus de vogue dans l'Europe que la *Félicité publique*, parce que *Monteſquieu* eſt venu le premier ; parce qu'il eſt plus plaiſant ; parce que ſes chapitres de ſix lignes, qui contiennent une épigramme, ne fatiguent point le lecteur ; parce qu'il effleure plus qu'il n'approfondit ; parce qu'il eſt encore plus ſatirique qu'il n'eſt légiſlateur ; & qu'ayant été peu favorable à certaines profeſſions lucratives, il a flatté la multitude.

Le livre de la *Félicité publique* eſt un tableau du genre-humain. On examine dans quel ſiècle, dans quel pays, ſous quel gouvernement il aurait été plus avantageux pour l'eſpèce humaine d'exiſter. On parle à la raiſon, à l'imagination, au cœur de chaque homme. Aimeriez-vous mieux être né ſous un *Conſtantin*, qui aſſaſſine toute ſa famille, & ſon propre fils, & ſa femme, & qui prétend que DIEU lui a envoyé un *labarum* dans les nuées, avec une inſcription grecque, ſur le chemin de Rome? Aimeriez-vous mieux vivre ſous un *Julien*, qui écrira une déclamation de réthorique contre vous? Serez-vous mieux ſous *Théodoſe*, qui vous invitera à la comédie, vous & tous les citoyens de votre ville, & qui vous ſera tous égorger dès que vous aurez pris vos places? Les Français ont-ils été plus malheureux après la bataille de Montlhery, ſous *Louis XI*, qu'après la bataille d'Hochſtet, ſous

Louis XIV? L'Efpagne, qui n'eft peuplée aujourd'hui que d'environ fept millions d'hommes, en a-t-elle eu autrefois cinquante millions ? La France en a-t-elle eu trente-fix millions ? En quelque grand ou petit nombre qu'aient été les habitans de ces contrées, avaient-ils plus de commodités de la vie, plus d'arts, plus de connaiffances ? Leur raifon était-elle plus cultivée fous la maifon de *Bourbon*, que fous la maifon de *Clotaire*? Quelles ont été les principales caufes des malheurs épouvantables fous lefquels le genre-humain a prefque toujours été écrafé ? C'eft-là le problème que l'auteur effaie de réfoudre. Ce n'eft point un fefeur de fyftèmes qui veut éblouir ; ce n'eft point un charlatan qui veut débiter fa drogue ; c'eft un gentilhomme inftruit, qui s'exprime avec candeur ; c'eft *Montagne* avec de la méthode.

Sur l'ouvrage intitulé : La vie & les opinions de Triftram Shandy ; traduites de l'anglais de Stern, par M. Frénais ; chez Ruault, à Paris. 1776.

ON a montré depuis quelques années tant de paffion pour les romans anglais, qu'à la fin un homme de lettres nous a donné une traduction libre de Triftram Shandy. Il eft vrai que nous n'avons encore que les quatre premiers volumes, qui annoncent la vie & les opinions de Triftram Shandy : le héros qui vient de naître n'eft pas encore baptifé. Tout l'ouvrage eft en préliminaires & en digreffions. C'eft

une bouffonnerie continuelle dans le goût de *Scarron*. Le bas comique, qui fait le fond de cet ouvrage, n'empêche pas qu'il n'y ait des chofes très-férieufes.

L'auteur anglais était un vicaire de village, nommé *Stern*. Il pouffa la plaifanterie jufqu'à imprimer dans fon roman un *fermon* qu'il avait prononcé *fur la confcience* ; & ce qui eft très-fingulier, c'eft que ce fermon eft un des meilleurs dont l'éloquence anglaife puiffe fe faire honneur. On le trouve tout entier dans la traduction.

On a été furpris que cette traduction foit dédiée à un des plus graves & des plus laborieux miniftres (*) qu'ait jamais eus la France, comme un des plus vertueux. Mais le vertueux & le fage peuvent rire un moment ; & d'ailleurs cette dédicace a un mérite noble & rare. Elle eft adreffée à un miniftre qui n'eft plus en place.

On donna un petit extrait des derniers volumes anglais, dans le tome cinquième de la gazette littéraire de l'Europe en 1765 ; & il paraît qu'alors on rendit une exacte juftice à ce livre. Auffi l'auteur de la gazette littéraire était-il auffi inftruit dans les principales langues de l'Europe, que capable de bien juger tous les écrits. Il remarqua que l'auteur anglais n'avait voulu que fe moquer du public pendant deux ans confécutifs, promettant toujours quelque chofe, & ne tenant jamais rien.

Cette aventure, difait le journalifte français, reffemble beaucoup à celle de ce charlatan anglais, qui annonça dans Londres qu'il fe mettrait dans une bouteille de deux peintes, fur le grand théâtre

(*) M. *Turgot*.

de Hay-Marquet, & qui emporta l'argent des ſpectateurs en laiſſant la bouteille vide. Elle n'était pas plus vide que la vie de Triſtram-Shandy.

Cet original qui attrapa ainſi toute la Grande-Bretagne avec ſa plume, comme le charlatan avec ſa bouteille, avait pourtant de la philoſophie dans la tête, & tout autant que de bouffonnerie.

Il y a chez *Stern* des éclairs d'une raiſon ſupérieure, comme on en voit dans *Shakeſpeare*. Et où n'en trouve-t-on pas ? il y a un ample magaſin d'anciens auteurs, où tout le monde peut puiſer à ſon aiſe.

Il eût été à déſirer que le prédicateur n'eût fait ſon comique roman, que pour apprendre aux Anglais à ne plus ſe laiſſer duper par la charlatanerie des romanciers, & qu'il eût pu corriger la nation qui tombe depuis long-temps, abandonne l'étude des *Lockes* & des *Newtons*, pour les ouvrages les plus extravagans & les plus frivoles. Mais ce n'était pas-là l'intention de l'auteur de Triſtram-Shandy. Né pauvre & gai, il voulait rire aux dépens de l'Angleterre & gagner de l'argent.

Ces ſortes d'ouvrages n'étaient pas inconnus chez les Anglais. Le fameux doyen *Swift* en avait compoſé pluſieurs dans ce goût. On l'avait ſurnommé le *Rabelais* de l'Angleterre ; mais il faut avouer qu'il était bien ſupérieur à *Rabelais*. Auſſi gai & auſſi plaiſant que notre curé de Meudon, il écrivait dans ſa langue avec beaucoup plus de pureté & de fineſſe que l'auteur de Gargantua dans la ſienne ; & nous avons des vers de lui d'une élégance & d'une naïveté digne d'*Horace*.

Si on demande quel fut dans notre Europe le

premier auteur de ce ſtyle bouffon & hardi, dans lequel ont écrit *Stern*, *Swift* & *Rabelais*, il paraît certain que les premiers qui s'étaient ſignalés dans cette dangereuſe carrière, avaient été deux allemands nés au quinzième ſiècle, *Reuchlin* & *Hutten*; ils publièrent les fameuſes Lettres des gens obſcurs, long-temps avant que *Rabelais* dédiât ſon Pantagruel & ſon Gargantua au cardinal *Odet de Châtillon*.

Ces lettres rapportées à l'article *François Rabelais*, dans les Queſtions ſur l'Encyclopédie, (*) ſont écrites dans le latin macaronique, inventé, dit-on, par *Merlin Coccaïe*, pour ſe venger des dominicains; & elles firent par contre-coup un très-grand tort à la cour de Rome, lorſque les fameuſes querelles excitées par la vente des indulgences armèrent tant de nations contre cette cour. L'Italie fut étonnée de voir l'Allemagne lui diſputer le prix de la plaiſanterie comme celui de la théologie. On y raille des mêmes choſes que *Rabelais* tourna depuis en ridicule; mais les railleries allemandes eurent un effet plus ſérieux que la gaieté françaiſe : elles diſpoſèrent les eſprits à ſecouer le joug de Rome, & préparèrent cette grande révolution qui a partagé l'Egliſe.

C'eſt ainſi qu'on a dit que la Satire Ménipée, compoſée principalement par un chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, rendit les états de la ligue ridicules, & applanit le chemin du trône à notre adorable *Henri IV*.

Triſtram-Shandy ne fera point de révolution; mais on doit ſavoir gré au traducteur d'avoir

(*) Ces lettres ſe trouvent dans cette édition, volume Ier des *Mélanges littéraires*.

ſupprimé des bouffonneries un peu groſſières qu'on a quelquefois reprochées à l'Angleterre.

Il eſt peut-être plus difficile de traduire un *Gilles* qu'un orateur ; le dîner de *Trimalcion*, que la nature des dieux de *Ciceron*, & *Salvator-Roſe* que le *Taſſe*.

Il y a eu même des morceaux conſidérables que le traducteur de *Stern* n'a pas oſé rendre en français ; comme la Formule d'excomunication uſitée dans l'égliſe de Rocheſter ; nos bienſéances ne l'ont pas permis.

On croit que l'on n'achevera pas plus la traduction entière de Triſtam - Shandy que celle de *Shakeſpeare*. Nous ſommes dans un temps où l'on tente les ouvrages les plus ſinguliers, mais non pas où ils réuſſiſſent.

Sur l'Hiſtoire véritable des temps ſabuleux ; ouvrage qui, en dévoilant le vrai que les hiſtoires ont traveſti ou altéré, ſert à éclaircir les antiquités des peuples, & ſurtout à venger l'hiſtoire ſainte : par M. Guérin du Rocher, prêtre ; 3 volumes d'environ 470 pages chacun. A Paris, chez Berton, libraire &c.

ON ne peut qu'applaudir au louable deſſein de M. *Guérin du Rocher* ; perſonne ne paraît plus capable que lui de profiter des tentatives qu'on a faites depuis *Jules Africain* juſqu'à *Bochart* & à *Kennicot*, pour jeter quelque lumière dans l'horrible chaos de l'antiquité.

Si nous oſions faire quelques repréſentations au ſavant auteur de cet ouvrage, nous commencerions par le prier de réformer ſon titre, parce que les perſonnes

personnes moins instruites que lui pourront croire que la véritable histoire des fables est précisément la véritable histoire des mensonges. Toute fable est mensonge en effet, excepté les fables morales qui sont des leçons allégoriques, telles que celles de *Pilpay* & de *Lokman*, si connu dans notre Europe sous le nom d'*Esope*.

Quoi qu'il en soit, le savant auteur, dans son discours préliminaire, intitulé *Plan de l'ouvrage*, nous avertit qu'un ancien écrivain juif, dont on n'a point les écrits, dit qu'avant les rois de Perse, quelqu'un avait traduit autrefois une petite partie de la Genèse. Il ne nous dit pas en quel temps & en quelle langue cette traduction fut faite. Il cite aussi le prophète *Joël*, qui reproche aux Tyriens d'avoir volé quelques ustensiles sacrés à Jérusalem, & d'avoir fait esclaves plusieurs enfans de Juda, qu'ils ont emmenés en pays lointain.

M. *Guérin du Rocher* suppose que ces esclaves ainsi transplantés ont pu traduire la Genèse dans la langue des peuples chez qui ils ont demeuré, & faire connaître *Moïse* & ses prodiges à ces étrangers; que ces étrangers ont pu apprendre par cœur les étonnantes actions de *Moïse;* qu'ils ont pu ensuite les attribuer à leurs princes, à leurs héros, à leurs demi-dieux; qu'ils ont pu faire de *Moïse* leur *Bacchus*; de *Loth* leur *Orphée;* d'*Edith*, femme de *Loth*, leur *Eurydice;* qu'il y avait un roi nommé *Nanaeus*, qui pourrait bien être *Noé*; qu'il y a surtout grande apparence que *Sésostris* n'est autre chose que le *Joseph* des Hébreux. Mais M. *Guérin* ayant prouvé que *Joseph* a pu être *Sésostris*, prouve ensuite que *Sésostris*

a pu être *Jacob;* & qu'ainſi il eſt très-poſſible que les Juifs aient enſeigné la terre entière.

C'eſt ce qu'avait déjà fait le docte *Huet*, évêque d'Avranches, dans ſa démonſtration évangélique, écrite en latin, & enrichie de citations grecques, chaldaïques, hébraïques, pour ſervir à l'éducation de monſeigneur le dauphin, fils de *Louis XIV.*

Huet fait voir dans ſon chapitre IV, que *Moïſe* était un profond géomètre, un aſtronome exact, l'inſtituteur de toutes les ſciences & de tous les rites; qu'il eſt le même qu'*Orphée* & qu'*Amphion*; que c'eſt lui qu'on a pris pour *Mercure*, pour *Sérapis*, pour *Minos*, pour *Adonis*, pour *Priape.*

Cette démonſtration du prélat *Huet*, n'a pas paru bien claire aux hommes de bon ſens. Nous eſpérons que celle de M. *Guérin du Rocher* réuſſira davantage, quoiqu'il ne ſoit que ſimple prêtre.

Il ne ſe contente pas de trois volumes qu'il nous donne, il nous en promet encore neuf; c'eſt une grande générosité envers le public. M. *Guérin* devrait bien ſe contenter de nous avoir appris qu'*Orphée* & *Loth* ſont la même choſe, & de nous l'avoir prouvé; en obſervant qu'*Orphée* était ſuivi par les animaux, & que *Loth*, ayant des troupeaux, était ſuivi par les animaux auſſi; que de plus, le nom grec d'*Orphée* eſt en arabe même que celui de *Loth;* car le mot *araf*, ſelon la bibliothèque orientale, ſignifie les limbes entre le paradis & l'enfer: donc *Loth* & *Orphée* ſont évidemment le même perſonnage. On peut dire ce qu'on a dit en pareille occaſion; c'eſt *puiſſamment raiſonner.*

Toutes les pages du livre de M. *Guérin* ſont dans

ce goût. Nous exhortons tous ceux qui veulent ſe former *l'eſprit & le cœur*, comme on dit, à lire le paragraphe dans lequel ce ſavant auteur démontre que le phénix des Egyptiens, qui renaît de ſes propres cendres, n'eſt autre choſe que le patriarche *Joſeph* qui fait les obſèques de ſon père le patriarche *Jacob*. Mais nous exhortons auſſi le ſavant auteur à daigner traiter avec plus d'indulgence & de politeſſe, ceux qui avant que ſon livre parût ont été d'un avis différent du ſien, ſur quelques points de la ténébreuſe antiquité. M. *Guérin du Rocher*, étant prêtre, devrait les inſtruire plus charitablement : il les appelle *ignorans & ſacriléges*. Ces épithètes révoltent quelquefois les pécheurs, au lieu de les corriger. On cauſe, ſans le ſavoir, la perte d'une brebis égarée qu'on aurait pu ramener au bercail par la douceur.

Il y a déjà dans les trois volumes de M. *Guérin*, deux à trois mille articles de la force de ceux dont nous avons rendu compte. Que ſera-ce quand nous aurons les douze tomes ? Nous ne pouvons deviner comment ce ramas énorme de fables expliquées fabuleuſement, & ce chaos de chimères peuvent venger l'hiſtoire ſainte. M. *Guérin du Rocher* ſuppoſe toujours qu'il y a une conſpiration contre l'Egliſe, & que c'eſt à lui à venger l'Egliſe. C'eſt ainſi que *Saint-Sorlin des Marais* ſe diſait envoyé de DIEU, pour être à la tête d'une armée de trente mille hommes contre les janſéniſtes. Mais qui arme le bras vengeur de M. *Guérin du Rocher*? qui attaque de nos jours l'Egliſe, & qui ſe plaint d'elle ? Sommes-nous dans le temps que le jéſuite *le Tellier* rempliſſait

les prisons du royaume des partisans de la grâce efficace ? Sommes-nous dans ce siècle déplorable, où des hommes indignes de leur saint ministère vendaient dans des cabarets la rémission des péchés, & fesaient de l'autel un bureau de banque ; où l'on s'égorgeait d'un bout de l'Europe à l'autre pour des argumens ; & où l'on assassinait en Amérique jusqu'à douze millions d'hommes innocens, pour leur enseigner la voie du salut ? *Altri tempi*, *altre cure.* Nous avons un chef souverain digne à la fois d'être souverain & pontife. Nos évêques français donnent tous les jours des exemples de bienfesance & de tolérance, tous les papiers publics en retentissent. L'univers chrétien est en paix. Le savant *Guérin du Rocher*, prêtre, veut-il troubler cette paix ? Ce brave dom *Quichotte* se bat contre des moulins à vent. Nous souhaitons à son livre le succès de dom *Quichotte.*

Nous prenons ici la liberté de lui dire, à lui & à ceux qui auraient le malheur d'être savans comme lui, que ce n'est point être savant comme il faut, de compiler jusqu'au plus mortel dégoût, des passages de *Bochart*, de *Calmet*, de *Huet*, & de cent anciens auteurs pour n'en tirer aucun fruit. Quel bien reviendra-t-il à la société d'apprendre que *Prothée* pourrait bien être le patriarche *Joseph*, tout aussi-bien que *Sésostris* & le phénix ? *O quantùm est in rebus inane.*

Sur les Mémoires d'Adrien-Maurice de Noailles, duc & pair, maréchal de France, ministre d'Etat; 6 volumes in-12 : chez Moutard, imprimeur de la reine &c.

CE livre très-utile est rédigé en six volumes, sur les pièces originales confiées par un fils du ministre dont il porte le nom, à M. l'abbé *Millot*, avantageusement connu par sa manière philosophique & prudente d'écrire l'histoire. Il est vrai que les commentaires de *César* & la vie d'*Alexandre* ne contiennent qu'un volume; mais quand il s'agit de rapporter les lettres de *Louis XIV*, de *Louis XV*, du roi d'Espagne *Philippe V*, de la reine sa femme, du duc d'*Orléans* régent de France, de madame de *Maintenon*, de la princesse des *Ursins*, de plus de vingt généraux d'armée & d'autant de ministres, non-seulement on pardonne au rédacteur de publier six tomes considérables; mais tous les hommes d'Etat & les esprits sérieux qui veulent s'instruire, souhaiteraient que l'ouvrage fût plus étendu. Quelques esprits, uniquement occupés des sciences qu'on appelle exactes, ne font aucune attention à ces recueils historiques, à moins qu'ils ne soient écrits avec le style & le génie de *Tacite*. *Mallebranche* disait qu'il ne fesait pas plus de cas de l'histoire que des nouvelles de son quartier. La plupart des lecteurs ne pensent pas ainsi; ils s'intéressent aux événemens de leur siècle, & à ceux qui ont illustré, ou servi ou affligé leur patrie

dans le ſiècle paſſé; & quand c'eſt un miniſtre d'Etat, un guerrier qui raconte, l'Europe l'écoute. Si les détails peuvent devenir indifférens à la poſtérité, ils ſont chers au temps préſent.

Le premier tome de ces mémoires eſt employé preſque tout entier à raconter les ſervices que rendit *Anne-Jules de Noailles*, père d'*Adrien*, maréchal de France comme lui & comme ſes deux fils. Ces ſervices conſiſtèrent principalement dans l'obéiſſance qu'il devait à *Louis XIV*, dont les rigueurs pourſuivaient les proteſtans de ſon royaume depuis l'an 1680. Le deſſein était déjà pris d'abattre tous les temples & de révoquer le fameux édit de Nantes, déclaré irrévocable dans tous les tribunaux du royaume; édit plus célébre encore par le nom de cet *Henri IV* qui avait triomphé de la ligue catholique par la valeur des réformés ainſi que par la ſienne. Les papes avaient appelé ce grand-homme, ayeul de *Louis*, *génération bâtarde & déteſtable de Bourbon;* & *Louis XIV*, qui venait de recevoir le nom de *Grand* à l'hôtel-de-ville de Paris, en 1680, s'apprêtait dès-lors à détruire l'ouvrage du plus cher de ſes prédéceſſeurs, dans le temps même que le pape *Innocent XI* ſe déclarait ſon ennemi.

Cette contradiction apparente était, dit-on, le fruit des ſollicitations du jéſuite *la Chaiſe*, confeſſeur du roi, de quelques évêques, & ſurtout du chancelier *le Tellier*, & de *Louvois* ſon fils, ennemi de *Colbert.* Il faut ſavoir que *Colbert* croyait les réformés auſſi néceſſaires à l'Etat, ſous *Louis XIV*, par leur induſtrie, qu'ils l'avaient été à *Henri IV* par leur courage. *Louvois* ne les croyait que dangereux. On perſuada

au roi qu'il reſſemblerait à *Conſtantin* & à *Théodoſe*, en aboliſſant la religion prétendue réformée ; on lui répéta qu'il n'avait qu'à dire un mot & que tous les cœurs ſe ſoumettraient. Il le crut, parce qu'il avait pendant quarante ans réuſſi dans tout ce qu'il avait voulu. Il ne conſidéra pas que ces proteſtans, qu'on appelait à la cour *huguenots* ou *religionnaires*, n'étaient plus les calviniſtes de Jarnac, de Moncontour & de Saint-Denis ; qu'ils étaient ſujets ſoumis, bons ſoldats dans les armées, utiles dans la paix par le commerce & par les manufactures, & qu'il riſquait de faire paſſer chez ſes ennemis de l'induſtrie & de l'argent. Pour comble de ſéduction, la marquiſe de *Maintenon*, ſa nouvelle maîtreſſe, dont il fit bientôt ſa femme, autrefois proteſtante elle-même, & devenue auſſi dévote qu'ambitieuſe, ſe joignit au jéſuite *la Chaiſe*.

Ce fut dans ces circonſtances que *Jules de Noailles* fut choiſi par le roi pour commander en Languedoc ; & d'*Agueſſeau*, père du chancelier, nommé à l'intendance de cette province. Ces deux hommes étaient nés juſtes & humains ; mais il fallait obéir à *Louvois*. La populace de ce pays eſt vive, impétueuſe, ardente, ſuperſtitieuſement attachée à ſa croyance ; & cette croyance lui eſt inſpirée par des paſteurs qui reſſemblent à ce troupeau. C'eſt au fond parmi les catholiques & les réformés le même eſprit que celui du temps des Albigeois. La tolérance & la circonſpection ſont les ſeules brides qui puiſſent bien conduire cette nation des anciens Viſigots. *Louvois* ne ſavait que commander : il envoya des ſoldats & des bourreaux avec des miſſionnaires. On ſe crut obligé de condamner

un pasteur, nommé *Audoyer*, à être pendu, & un autre nommé *Homel* à être roué, en 1683. Ces exécutions firent des prosélytes & des martyrs nouveaux dans toutes les provinces méridionales de la France. De faibles sommes que le roi fit distribuer par *Pélisson*, transfuge catholique, pour acheter des consciences, n'achetèrent que des gueux & des hypocrites qui allèrent à la messe pour son argent, & qui bientôt retournèrent à leurs prêches. L'enthousiasme de la secte se communiqua dans cent lieues de pays, avec plus d'emportement que la flatterie n'avait passé de bouche en bouche, avec enthousiasme, à Paris & à Versailles pour *Louis XIV*, pendant quarante années, soit dans les prologues d'opéra, soit dans les épilogues des sermons, soit dans le mercure. On ne sait que trop qu'il résulta de ces fureurs de religion une guerre civile entre le roi & une partie de son peuple, & que cette guerre civile fut plus barbare que celle des sauvages. Il y périt près de cent mille hommes, dont dix mille moururent par la corde, par la roue ou par le feu, sous l'administration de l'intendant *Lamoignon-Baville*, successeur de d'*Aguesseau*. Ce magistrat, d'ailleurs, était très-éclairé & plein de grands talens; mais entièrement différent d'un autre *Lamoignon*, qui vient de montrer dans nos jours une vertu aussi humaine & une philosophie aussi vraie, que le *Lamoignon-Baville* fit voir de dévouement à *Louis XIV*, & d'inflexibilité dans l'exercice de son emploi.

Le rédacteur des mémoires d'*Adrien de Noailles*, n'est entré dans aucun détail de ces temps affreux, dont il ne décrit que les commencemens avec une sage

retenue. *Jules de Noailles*, après avoir commandé cinq ans en Languedoc, eſt envoyé ſur les frontières de la Catalogne contre les Eſpagnols, avec qui *Louis XIV* fut preſque toujours en guerre, ainſi que tous ſes prédéceſſeurs, depuis *Louis XII* juſqu'au temps où, d'ennemi de cette nation, il en devint le protecteur par l'avénement de ſon fils le duc d'*Anjou* au trône d'Eſpagne. Le roi déclara maréchaux de France, en 1692, *Boufflers*, *Catinat*, & *Jules de Noailles*. Le rédacteur nous inſtruit des ſervices de *Jules*.

Adrien ſon fils épouſe en 1697 mademoiſelle d'*Aubigné*, nièce de madame de *Maintenon* : le roi lui donne pour préſent de noces 800,000 livres, & la ſurvivance du gouvernement de Rouſſillon, qu'avait le maréchal ſon père. Ce ne ſont pas juſqu'ici des événemens qui intéreſſent le public, & qui arrêtent les yeux de la poſtérité.

Mais *Charles II*, roi d'Eſpagne, meurt après avoir déclaré héritier de tous ſes Etats le petit-fils de ſon ennemi; & l'Europe étonnée eſt bientôt en mouvement par cette grande révolution. Le rédacteur n'en développe point les reſſorts; ils ont été déjà aſſez expoſés dans d'autres hiſtoires; il nous fait lire une inſtruction curieuſe du grand-père à ſon petit-fils; & il remarque parmi les conſeils que *Louis XIV* donnait à *Philippe V*, celui-ci, qui ſemble avoir, dit-il, beſoin d'explication: *N'ayez jamais d'attachement pour perſonne.* Il ſemble que *Louis* alors eût encore le cœur ulcéré de l'ingratitude qu'il avait éprouvée. Il diſait qu'il avait voulu avoir des amis, & qu'il n'avait trouvé que des chefs de cabale. Le jeune *Philippe V* ne fut entouré que de tels courtiſans dès qu'il fut à Madrid. On aurait

defiré que le rédacteur eût imité le cardinal de *Retz*, qui commence fes mémoires par donner une idée des perfonnages qu'il va faire paraître fur la fcène, qui peint leur caractère, & nous apprend quels font leurs talens, leurs dignités & leurs places. Sans ce préalable, le lecteur eft fouvent dérouté; quand l'écrivain fuppofe qu'on connaît tous ceux dont il parle, il arrive qu'on ne connaît perfonne.

Il n'y avait fans doute que des cabales à la cour de Madrid lorfque *Philippe V* parut; & qui étaient les principaux intrigans? le grand-inquifiteur *Mendoza*, dévoué à la maifon d'Autriche; le cardinal *Portocarrero*, auteur du teftament du feu roi, mais plus ennemi des Allemands qu'ami des Français; un capucin, confeffeur de la veuve du roi *Charles II*, & qui ne fe fervit jamais de l'autorité de fa place que pour infpirer à cette reine la haine contre *Louis XIV*, & le mépris pour *Philippe V*; un dominicain, ancien confeffeur de *Charles*, qui employait le refte de fon crédit pour rendre le nouveau roi odieux aux feigneurs & aux femmes dont il dirigeait la confcience depuis la mort de *Charles*. Il fallut que *Louis XIV*, gouvernant de Verfailles fon petit-fils à Madrid, fît exiler & le grand-inquifiteur, & le capucin, & le dominicain. Il fallut encore qu'il interpofât fon autorité pour faire chaffer je ne fais quel jéfuite allemand, nommé *Kreffa*, qui, à la vérité, ne confeffait que des femmes de chambre de la reine douairière; mais qui favait par elles tous les fecrets de fa maifon, & qui par ce manége, plus commun en Efpagne que dans les autres pays de la communion romaine, était devenu l'efpion & le brouillon le plus perfide qui fût dans

l'Eglise. Ainsi *Louis XIV*, subjugué & trahi lui-même par son confesseur jésuite, punissait d'autres jésuites & d'autres confesseurs en Espagne, tandis qu'il laissait le sien mettre le trouble & la désolation dans son propre royaume. Il donnait des lois à Madrid comme chez lui, par l'organe de ses ambassadeurs, d'abord par le duc d'*Harcourt*, & ensuite par le comte de *Marsin* ; il envoya même à son petit-fils un ministre pour gouverner son trésor royal, plus mal en ordre alors, s'il se peut, & plus pauvre que celui de Paris : ce fut *Orri*, père de celui qui fut depuis contrôleur-général en France sous *Louis XV*.

Victor-Amédée, le duc de Savoie, le premier de sa maison qui obtint depuis le titre de roi, avait en 1697 marié l'une de ses filles au duc de *Bourgogne*, à l'aîné des petits-fils de *Louis XIV*, frère du roi d'Espagne : il offrait son autre fille au roi *Philippe*. *Louis* conclut ce nouveau mariage, & crut s'attacher *Victor-Amédée* par un double lien : la guerre pour la succession au trône d'Espagne était déjà commencée entre l'Empire & la France. L'empereur *Léopold* fesait déjà défiler des troupes dans le Milanais ; *Louis* y avait une armée jointe à celle de Savoie. On sait assez que le prétexte de cette guerre était la fausse idée répandue par la cour autrichienne, que *Louis XIV* avait forgé dans Versailles le testament de *Charles II*, & avait substitué par la fraude la maison de France à la maison d'Autriche. L'empereur était sûr d'être soutenu dans cette grande querelle par l'Angleterre, la Hollande & le Portugal ; & il négociait déjà secrétement avec le père de la duchesse de *Bourgogne* & de la future reine d'Espagne. On voit par-là que

Victor-Amédée se rendait lui-même l'ennemi de ses deux filles. On a dit déjà que l'intérêt d'Etat ôte aux rois la douceur d'avoir des parens. Le duc de *Savoie*, dans l'espérance incertaine de joindre à ses domaines quelques villages de plus, se donna secrétement à l'empereur dans le temps même qu'il était à la tête de l'armée française en Italie, & qu'il fesait partir sa seconde fille pour épouser *Philippe V*: sa défection bientôt après publique, fut la première cause des malheurs de la France pendant près de dix années : il est triste que le rédacteur n'ait pu développer les ressorts qui amenèrent à ce point la politique & l'inconstance d'un souverain & d'un père : mais il ne fait point une histoire ; il rend compte des mémoires qu'on lui a confiés à mesure qu'ils lui passent sous les yeux, sans même suivre l'ordre des temps ; & il suppose toujours qu'il est lu par des personnes instruites.

Le choix d'une dame d'honneur & d'un confesseur est ce qui occupe le plus long-temps les cours de France & d'Espagne. *Louis* insista sur une dame française & sur un confesseur français, mais jésuite ; ces deux points furent les plus importans, & divisèrent bientôt tout Madrid. La princesse des *Ursins*, de la maison de la *Trémouille*, veuve d'un seigneur romain, fut camarera major ; c'est un titre qui répond à à celui de dame d'honneur en France. Il laissa au jésuite *Daubenton*, confesseur du roi son petit-fils, le soin de chercher un homme de sa robe, pour être le confesseur de la reine : tout cela fut une source d'obscures intrigues de cour, que les lecteurs aiment à pénétrer, moins par le désir de s'instruire, que par cette malignité secrète qui fixe leurs regards sur les faiblesses des souverains.

Plusieurs écrivains, hommes d'Etat, ont regardé comme une faiblesse ses inquiétudes sur le jansénisme & sur le quiétisme qui tourmentaient alors *Louis XIV*. Ce même monarque, qui avait résisté au pape *Innocent XI* avec une fierté si convenable, se croyait obligé alors de solliciter la condamnation de l'archevêque de Cambray, *Fénélon*, pour avoir soutenu que DIEU méritait d'être aimé sans intérêt, & de l'oratorien *Quesnel*, pour avoir dit qu'une excommunication injuste ne doit empêcher personne de faire son devoir : il recommandait instamment au roi d'Espagne de persécuter les jansénistes de ses Etats de Flandre; il voulait que le jésuite *Daubenton* lui en fît un devoir. Il pensait réellement que DIEU le devait récompenser pour avoir poursuivi ceux qu'on appelait quiétistes, jansénistes, calvinistes.

C'est peut-être cette même faiblesse qui, en cherchant des occupations réputées faciles, le portait à vouloir gouverner l'intérieur domestique de la reine d'Espagne. Le rédacteur produit des lettres de famille qui piquent la curiosité. Ces lettres forment des recueils de tracasseries : on voit des rois & des reines à leur toilette, dans leur lit, à leur garde-robe, tandis que le prince *Eugène* bat le maréchal de *Villeroy* à Chiri, tandis que les batailles d'Hochstet, de Turin, de Ramillies font couler le sang & les larmes dans toutes les familles de France, & que l'Etat est dans une désolation aussi affreuse que sous *Philippe de Valois*, *Jean* & *Charles VI*. Les mémoires dont nous rendons compte, ne parlent guère de ces horribles désastres consignés dans les grandes histoires. On vous fait lire des lettres de la princesse des *Ursins* & d'un

gentilhomme de la manche, nommé *Louville*; l'étiquette du palais tient plus de place que les batailles de Saragoſſe & d'Almanza: ces minuties royales ſont chères à quiconque cherche un amuſement dans la lecture. On eſt bien aiſe de voir les confidences que la princeſſe des *Urſins* fait à la maréchale, mère d'*Adrien de Noailles*: *Dites je vous ſupplie que c'eſt moi qui ai l'honneur de prendre la robe de chambre & le pot de chambre* &c. &c. pag. 72, 73, tom. II. Les gens qui voudront apprendre les ſecrets de la cour dans ces mémoires, ne ſauront pas encore tout. La princeſſe des *Urſins* n'y appelle pas les choſes par leur nom: la robe de chambre de *Philippe V* était un vieux manteau court, qui avait ſervi à *Charles II*; l'épée du roi était un poignard qu'on poſait derrière ſon chevet; la lampe était enfermée dans une lanterne ſourde; les pentouffles étaient des ſouliers ſans oreilles; c'était l'ancienne étiquette religieuſement obſervée: on remporta une victoire en la changeant. L'affaire, de donner à la reine un confeſſeur & un cuiſinier français, fut encore plus longue & plus ſérieuſe. Pluſieurs membres du conſeil, qu'on nomme le deſpacho, voulaient un cuiſinier & un confeſſeur ſavoyard. La faction françaiſe prétendait que tout devait venir de Verſailles. Il y avait une autre diſpute ſur le perruquier du roi: on l'avait fait venir de Paris; les barbiers eſpagnols ne ſavaient pas encore faire une perruque; mais on craignait que le barbier français ne mît dans les ſiennes des cheveux tirés de la tête d'un roturier; & un roi d'Eſpagne ne devait être coiffé que de cheveux de gentilhomme.

Quant aux cuiſiniers, on craignait ceux d'Italie, parce qu'on avait appris par une lettre anonyme que le prince *Eugène* propoſait d'empoiſonner le roi d'Eſpagne. Cette calomnie, auſſi ridicule que honteuſe, ne laiſſa pas d'être examinée ſérieuſement : elle fait ſouvenir des impoſtures plus extravagantes encore, qu'on répandit depuis contre le duc d'*Orléans*, régent de France, vers le temps de la mort de *Louis XIV*.

Quant aux confeſſions de la reine, qui n'avait que quatorze ans, elle fut aſſez adroite à cet âge, ou aſſez bien conſeillée par la princeſſe des *Urſins*, pour aſſurer le jéſuite *Daubenton* qu'elle aurait un plaiſir extrême à dire tous ſes péchés au confeſſeur qu'il lui donnerait. C'eſt ici qu'on doit remarquer combien ce jéſuite était dangereux. Il ſe fit bientôt chaſſer de la cour ; il y revint ; il y reconfeſſa *Philippe V*. Si le rédacteur avait ſu comment ce moine termina ſa carrière, il l'aurait peut-être publié : voici cette anecdote dans la plus exacte vérité.

Lorſque le roi d'Eſpagne, attaqué de vapeurs, voulut enfin abdiquer, il confia ſon deſſein à *Daubenton*. Ce prêtre vit bien qu'il ſerait forcé d'abdiquer auſſi, & de ſuivre ſon pénitent dans ſa retraite. Il eut l'imprudence de révéler par une lettre la confeſſion du roi au duc d'*Orléans*, régent de France, qui projettait alors le double mariage de mademoiſelle de *Montpenſier*, ſa fille, avec le prince des Aſturies, & celui de *Louis XV*, avec l'infante, âgée de cinq ans. *Daubenton* crut que l'intérêt du régent le forcerait à détourner *Philippe* de ſa réſolution, & que ce prince lui pardonnerait toutes

les intrigues qu'il avait plus d'une fois tramées à Madrid contre le miniſtère de France : le régent ne les pardonna pas ; il envoya la lettre du confeſſeur au roi, qui n'y fut autre choſe que de la montrer au jéſuite, ſans lui dire un ſeul mot : le jéſuite tomba à la renverſe ; une apoplexie le ſaiſit au ſortir de la chambre, & il mourut peu de temps après. Ce fait eſt décrit avec toutes ſes circonſtances dans l'*Hiſtoire civile* de *Bellando*, imprimée par ordre exprès du roi d'Eſpagne. Cette anecdote ſe trouve à la page 306 de la quatrième partie.

Revenons aux mémoires d'*Adrien*, maréchal duc de *Noailles*. Voici quelle idée on y donne de *Philippe V* : c'eſt *Louville*, ſon gentilhomme, ſon favori, l'homme de confiance du miniſtre *Colbert de Torci*, qui lui parle ainſi de ſon roi. *Il eſt faible, timide, irréſolu, n'a jamais de volonté, peu de ſentiment. Le reſſort qui détermine les hommes n'eſt pas en lui ; Dieu lui a donné un eſprit ſubalterne.*

Les petites intrigues du palais occupent plus de deux volumes entiers. Le cardinal d'*Etrées*, ambaſſadeur à Madrid à la place de *Marſin*, devient l'ennemi déclaré de la princeſſe des *Urſins*, qui gouverne la jeune reine, & la reine gouverne le roi ſon mari. *Louis XIV* prend parti contre la princeſſe, & enfin la fait renvoyer. La reine pleure ; elle eſt inconſolable. Il y avait entr'elle & cette princeſſe une amitié fondée ſur ce beſoin d'une confiance réciproque, qui rend ſi ſouvent les femmes néceſſaires les unes aux autres. Le rédacteur ne dit pas tout ; & on peut douter même qu'il ait été inſtruit de tout. Il ne parle point de cette plaiſante apoſtille que mit madame des *Urſins*

à

à une lettre interceptée, qui fit tant de bruit dans l'Europe. On lui reprochait dans la lettre, d'avoir épousé secrétement un français attaché à elle, nommé d'*Aubigni*. Elle écrivit en marge : *Pour épousé, non.*

Ces tracasseries ne finirent que par son exil ; elles recommencèrent à son rappel.

Les jalousies toujours renaissantes entre les courtisans français de *Philippe*, & ses courtisans espagnols ; les cabales du confesseur & celles des autres moines, ne finissent point. Ce sont des matériaux pour un *Suétone*. Les affaires politiques & militaires en serviraient à *Tite-Live*. C'est-là malheureusement que les mémoires du maréchal *Adrien*, duc de *Noailles*, manquent au rédacteur. Ce fil de l'histoire est interrompu depuis l'année 1711, jusqu'à la mort de *Louis XIV*. On y perd toutes les anecdotes que la curiosité du public recherche avec tant d'avidité sur la vie privée de ce monarque, sur celle de sa famille & de toute sa cour. C'est le tems où il perdit son fils unique, regardé comme un bon prince, & le duc de *Vendôme*, l'amour de la France, le restaurateur de l'Espagne, le digne descendant de *Henri IV*. Ces morts sont bientôt suivies de celle de son petit-fils, le duc de *Bourgogne*, l'espérance de l'Etat ; & il perd dans la même semaine la duchesse de *Bourgogne*, & le duc de *Bretagne*, frère aîné de *Louis XV*, alors au berceau. Toutes ces victimes précieuses tombent presqu'en même temps, & sont portées dans le même tombeau. Peu de jours après il voit encore expirer son autre petit-fils, frère du duc de *Bourgogne* & du roi d'Espagne. La reine d'Espagne les accompagne bientôt à l'âge de vingt-six ans. Enfin, *Louis XIV*

ſuit toute ſa famille ; il meurt entre les bras de madame de *Maintenon* & du jéſuite *le Tellier*. Il meurt avec une piété ſincère, mais trompé. Il laiſſe l'Egliſe gallicane en combuſtion, déſolée par *le Tellier*; toute la nation languiſſant dans la miſère, & conſternée de dix ans de défaites & de malheurs de toute eſpèce. Ses dettes montaient à deux milliars ſix cents millions, ce qui fait quatre milliars & environ cinq cents mille livres de notre monnaie courante ; c'eſt deux fois plus d'eſpèces qu'il n'en exiſte dans le royaume.

Remarquons que parmi les dettes de ce prince, on trouve dans le dépouillement qu'en fit M. de *Fourbonais*, cent trente-ſix mille livres pour le pain des priſonniers que le jéſuite *le Tellier* avait fait renfermer à la Baſtille, à Vincennes, à Pierre-en-Scize, à Saumur, à Loche, ſous le prétexte de janſéniſme.

Tous ces déſaſtres avaient commencé à la mort de *Colbert*, qui laiſſa en mourant la recette égale à la dépenſe dans l'année 1683. Depuis cette époque l'édifice élevé par lui s'écroula inſenſiblement. Les malheurs de la guerre, les querelles de religion, l'incapacité des miniſtres, les perſécutions des confeſſeurs du roi, les déprédations des traitans firent enfin de la France ſi floriſſante un objet de pitié.

Les recueils d'*Adrien de Noailles* donnent peu de lumières ſur les anecdotes de ces temps malheureux. Il faut eſpérer qu'on ſera plus éclairé par les vrais mémoires d'*Hector de Villars*, qu'on pourra joindre avec ceux d'*Adrien de Noailles*.

Après la mort de *Louis XIV*, le duc *Adrien de Noailles* joua un grand rôle. Le duc d'*Orléans*, déclaré au parlement de Paris régent abſolu du royaume, changea dès le lendemain toute l'adminiſtration du feu roi, ſelon l'uſage des propriétaires, qui font ordinairement tout le contraire de ce qu'ont fait ceux auxquels ils ſuccèdent.

Aux bureaux des miniſtres de *Louis XIV*, on ſubſtitua des conſeils, d'abord applaudis par la nation, mais dont on ſe dégoûta bientôt, & que le régent fut obligé d'abolir. Ces nouveaux conſeils, & toute cette forme d'adminiſtration avaient été arrangés par le marquis de *Canillac*, le préſident de *Maiſons*, & le marquis d'*Effiat*. *Maiſons* devait être garde des ſceaux. *Longepierre*, auteur de quelques déclamations intitulées tragédies, aurait tenu la plume. Nous trouverons peut-être ces particularités dans les mémoires du maréchal de *Villars*, & dans ceux du duc de *Luynes*. *Adrien de Noailles* fut à la tête du conſeil des finances, ſous le maréchal de *Villeroi*, qui ne ſe mêlait de rien. *Noailles*, capitaine des gardes, élevé à la cour, ayant été occupé dans les négociations & dans les armées, était tout neuf dans l'adminiſtration des finances ; mais ſon eſprit ſemblait facile, appliqué, ardent au travail, capable de s'inſtruire de tout, & de travailler dans tous les genres.

Nous ne retracerons point ici l'hiſtoire des afflictions qui tourmentaient alors les deux branches de la maiſon de France & d'Eſpagne ; la longue & funeſte maladie de *Philippe V*, qui affaiblit les organes de ſa tête ; ſon mariage avec une héritière du duché

de Parme, qui commença son règne par chasser la princesse des *Ursins*, accourue au-devant d'elle pour la servir ; les jalousies qui aigrirent le conseil du roi d'Espagne contre le régent de France ; les diverses factions qui partagèrent la France ; factions qui consistaient plutôt en parties de plaisir & en discours qu'en projets politiques, & qui formaient un étrange contraste avec la misère de l'Etat. Nous ne dirons point comment la duchesse de *Berri*, fille du régent, fut prête d'épouser un gentilhomme d'une ancienne maison de Périgord, nommé le comte de *Riom*, à l'exemple de *Mademoiselle*, cousine germaine de *Louis XIV*, qui épousa en effet le comte de *Lauzun*, & à l'exemple de tant d'autres mariages dans les siècles passés. Nous ne répéterons point les calomnies horribles & absurdes répandues alors par toutes les bouches & dans tous les libelles. Le rédacteur circonspect laisse à peine entrevoir ces infamies. Le gouvernement du royaume était d'autant plus difficile qu'il y avait plus de conseils. La principale difficulté venait des énormes dettes de l'Etat, & de la disette absolue d'argent.

On sait assez que dans ces disettes qui ont si souvent effrayé la France, l'argent n'a point péri ; une partie a passé dans les pays voisins, une autre a été cachée dans les coffres des traitans, enrichis du malheur général. En 1625, avant que le cardinal de *Richelieu* eût affermi son pouvoir, on avait ordonné qu'une chambre de justice serait établie tous les dix ans pour reprendre des mains des traitans les deniers qu'ils avaient gagnés avec le roi. Cette méthode, depuis la chambre de justice de 1625, n'avait été

pratiquée qu'au temps de la chute de *Fouquet*. Le duc de *Noailles* la crut néceſſaire. On peut voir dans le livre inſtructif de M. de *Fourbonais*, & dans les écrits de ce temps-là, mêlés de vrai & de faux, qu'on condamna ceux qui avaient traité avec le roi, à lui donner environ deux cents vingt millions, appartenant réellement au peuple, ſur qui on les avait levés. De ces deux cents vingt millions, il n'entra que très-peu de choſe dans ce qu'on appelle les coffres du roi. La facilité du régent répandit preſque tout entre des courtiſans & des femmes. Il y eut quelques gens d'affaires condamnés par la chambre de juſtice à être pendus; mais ils furent ſauvés par leur bourſe.

Si on veut s'inſtruire à fond du châos & de la déprédation des finances, il faut lire ce qui a été écrit par les frères *Pâris* & par leurs adverſaires ſur le ſyſtème de *Laſs*. Ce fut une maladie épidémique, qui, après avoir attaqué la France pendant deux ans, & l'avoir fait preſque périr, alla ravager pendant ſix mois la Hollande & l'Angleterre. Les ſyſtèmes des calculateurs ſur l'origine du monde, ſur les montagnes formées par les mers, ſur la terre formée par les comètes, ne ſont que des folies de philoſophe; mais le ſyſtème de *Laſs* fut une drogue de charlatan, qui empoiſonnait des royaumes.

Pendant les convulſions de cette peſte univerſelle, arriva la peſte réelle de Marſeille, dont à peine on parla, quoique elle eût enlevé plus de ſoixante mille citoyens; arriva de plus une guerre entre le régent & le roi d'Eſpagne dont on parla moins encore. Tous ces événemens ſont dépoſés dans la multitude immenſe

d'hiſtoires générales & particulières qui ſurchargent l'Europe, & ſurtout la France.

Parmi les viciſſitudes des cours, ce n'en eſt pas une médiocre de voir le duc de *Noailles*, au bout de deux ans d'adminiſtration, exilé par les intrigues d'un abbé *Dubois*, que lui & le marquis de *Canillac* n'appelaient jamais que *l'abbé Friponau*, autrefois ſous-précepteur, par haſard, du duc d'*Orléans*, l'ayant ſervi depuis dans ſes plaiſirs, & que nous avons vu enfin cardinal, occuper à Cambrai la place de *Fénélon*, celle de *Richelieu* & de *Mazarin* dans le miniſtère, & mourir comme *Rabelais*. Le duc de *Noailles* s'était moqué plus d'une fois des études de l'abbé *Dubois* à Brive-la-Gaillarde, où ſon père avait été apothicaire & chirurgien; & l'abbé envoya le duc de *Noailles* à Brive-la-Gaillarde.

Une viciſſitude plus grande qui ſervirait à inſtruire les hommes, ſi quelque choſe les pouvait inſtruire, fut l'élévation du cardinal de *Fleuri*, & la chute du prince de *Condé*, M. *le Duc*, premier miniſtre après la mort ſubite du duc d'*Orléans*.

Puis vient la guerre heureuſe de 1733, où *Adrien de Noailles* devenu maréchal de France ſe diſtingua; puis la guerre injuſte qu'une cabale de cour fait entreprendre pour dépouiller la fille de l'empereur *Charles VI*, malgré la foi des traités & les promeſſes les plus ſacrées; enfin la guerre malheureuſe de 1756 qui fait perdre au roi *Louis XV* tout ce qu'il poſſédait dans le continent des grandes Indes, & dans celui de l'Amérique, & qui replongea l'Etat dans la pauvreté affreuſe où il avait été réduit à la mort de *Louis XIV*; pauvreté qui a été ſuivie du luxe le plus

brillant comme le plus frivole, dans Paris, ville agrandie & embellie au milieu des disgraces publiques. C'eſt une contradiction frappante, mais ordinaire : car dans les malheurs de l'Etat, il y a toujours un grand nombre d'hommes, ſoit ſeigneurs, ſoit parvenus, qui s'étant enrichis par les miſères du peuple, viennent étaler leur faſte, tandis que les opprimés ſe cachent.

Adrien, maréchal, duc & pair de France, mourut retiré à Paris loin de ce faſte turbulent, à l'âge d'environ quatre-vingt-huit ans. C'eſt par-là que tout finit, & c'eſt une réflexion dont trop peu d'hommes profitent pour ſe retirer du monde, quand le monde ſe retire d'eux.

Sur une nouvelle épître de Boileau à M. de Voltaire : lettre anonyme adreſſée aux auteurs du journal encyclopédique.

MESSIEURS,

J'AI lu, depuis peu, une épître adreſſée à M. de *Voltaire*, ſous le nom de *Boileau*. *Boileau* eſt mort ; & quand nous ne le ſaurions pas, cet ouvrage ſuffirait pour nous en convaincre. En général, il eſt rare qu'un homme qui n'a pas le courage de ſe ſervir de ſon propre nom, ait la force de porter celui d'autrui. Mais je ne ſache point que depuis feu *Cotin*, qui en a donné l'exemple, le nom de *Deſpréaux* ait été auſſi étrangement proſtitué ; il ſemblerait du moins,

qu'un homme qui ſe haſarde à faire parler le légiſlateur de notre poëſie, devrait avoir lu *l'art poëtique*. Le téméraire qui évoque aujourd'hui les manes de *Boileau*, ou n'a jamais lu ſes préceptes, ou les a parfaitement oubliés.

Surtout qu'en vos écrits, la langue révérée,
Dans vos plus grands excès vous ſoit toujours ſacrée.

Voilà comme parlait le véritable *Boileau;* voici comme écrit ſon pſeudonyme. Je vais vous citer d'abord de ſa proſe, & enſuite de ſes vers.

„ L'ombre de *Boileau*, dit-il, dans un avertiſſe„ ment fort aigre, ayant porté ſes regards parmi nous, „ n'y a vu, d'un côté, *que la foule de ſes détracteurs*, „ *auſſi* nombreux *que la foule des ſots;* de l'autre, le „ petit nombre éclairé de ſes admirateurs *puſillanimes* „ *& ſans courage.* „ Vous demanderez pourquoi l'auteur traite ſi mal ceux qu'il appelle *le petit nombre éclairé* des admirateurs de *Boileau*. Je n'en ſais rien non plus que vous, mais je crois ſavoir, comme vous, que ſi ce ſont les détracteurs qui ſont *auſſi nombreux que les ſots*, ils ne le ſont pas autant que *la foule des ſots*; & que ſi c'eſt la foule des détracteurs qui égale celle des ſots, elle eſt juſtement *auſſi nombreuſe*, mais non pas auſſi *nombreux*.

Au bas de la page 7, je trouve ces vers:

Dès qu'un aſtre brillant s'élevait *dans notre âge*,
En éclairant mes yeux, il *obtint* mon hommage.

Dans notre âge, eſt certainement une cheville dont maître *Adam* n'aurait pas voulu. Cela ne veut pas dire la même choſe que *dans notre temps*, & *dans notre temps* ſerait encore une expreſſion impropre,

lorſque *Boileau* parle à M. de *Voltaire*; car le temps de l'un n'eſt pas celui de l'autre. *Un aſtre brillant* ne ſe lève point *dans un âge*. Et pour ce qui eſt de dire, *dès qu'un aſtre brillant ſe levait*, *il obtint*, au lieu de *il obtenait*, j'ai quelque idée que, lorſque je feſais mes humanités au collége du Pleſſis, ſi je fuſſe tombé dans ce ſolécíſme, le bon M. *Jacquin*, qui aime qu'on parle français, m'aurait fait donner une férule.

Je ne crois pas qu'il eût toléré davantage ces étranges expreſſions : *Sous couleur d'illuſtrer Corneille* & ſa mémoire : *ſous couleur* eſt bien barbare, & je ne crois pas que perſonne ſache de quelle couleur eſt la *couleur d'illuſtrer*. Celle-là n'eſt point ſortie du priſme newtonien; & ſi l'auteur eût eu, comme M. *Guillaume*, la ſageſſe de conſulter ſon teinturier, il n'aurait pas inventé à lui tout ſeul cette *couleur* extraordinaire qui ne l'illuſtrera pas, ou du moins pas plus que l'hémiſtiche ſuivant :

Tu viens, *loueur* perfide.

On dit bien, non point en vers, mais en proſe très-familière, un *loueur de carroſſes*, & c'eſt le ſeul ſens dans lequel le mot *loueur* ſoit français; mais il n'eſt jamais tolérable de dire *loueur perfide*, à moins que la voiture ne caſſe.

On dit bien encore *ombragé d'un panache*, on dit *un cheval ombrageux;* mais on ne dit pas, & l'on n'imprime point *un orgueil qui s'ombrage d'un homme*, comme dans ces vers :

Quiconque eſt ſans génie, eſt ſûr de ton ſuffrage;
Mais malheur à celui dont ton orgueil s'ombrage.

J'ignore si c'est ainsi qu'écrivent les morts ; mais certainement aucune de ces expressions n'est de la langue des vivans.

Encore un exemple d'une façon de parler peu commune, à la page 22, le faux *Boileau* dit : *c'est de toi qu'on a pris la méthode de bannir toute règle, de se faire un art, d'avoir chacun son genre ;*

D'imaginer sans cesse une sottise rare,
Et pour se distinguer, tâcher d'être bizarre.

La langue aurait voulu *de tâcher d'être bizarre*, & la phrase ne pourrait pas se finir régulièrement d'une autre manière ; mais le vers n'y aurait pas été, & l'auteur a mieux aimé que le vers fût contre la langue. Il a cru qu'avec le nom de *Boileau*, on pouvait se mettre au-dessus des règles ; ce n'est pas ainsi que le vrai *Boileau* avait acquis le droit d'en imposer aux autres écrivains, & de poursuivre les *Clémens* de son siècle. (*a*)

Avant que d'écrire, disait ce grand-homme, *apprenez à penser.*

Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
Mon esprit aussitôt commence à se détendre. (*b*)

Croit-on qu'avec une si juste sévérité, pour toute expression obscure, il eût vu de bon œil les vers de son

(*a*) Voyez *les Observations critiques* de M. *Clément*, dans lesquelles on trouve, pag. 251, ces paroles aussi absurdes qu'injustes : » Le philosophe » aime avec une tendre humanité *le Lapon & l'Orang-Outang* qu'il ne verra » jamais ; afin de regarder comme étranger son compatriote qu'il voit tous » les jours ; » & beaucoup d'autres traits de ce même genre, que les Grecs appelaient συκοφαντια.

(*b*) Art poët.

pſeudonyme, dont la figure favorite eſt l'amphibologie; témoin cet hémiſtiche,

Quoique jeune, inconnu,

qui peut également ſignifier, *quoique jeune & inconnu*, ou *inconnu quoique jeune*. Les doctes prétendent même que ce dernier ſens eſt réellement celui de l'auteur, qui ne conçoit pas qu'on puiſſe être inconnu dans ſa jeuneſſe, parce que *quoique jeune il s'eſt fait connaître*, à ce qu'il penſe, très-avantageuſement, par des ſatires mordantes contre quelques poëtes qui écrivent mieux que lui, & des imputations graves contre tous les philoſophes qui n'auront jamais avec lui rien de commun.

Un peu plus bas ſont ces vers énigmatiques :

Jamais de mes rivaux baſſement envieux,
Au mérite éclatant je ne fermai les yeux.

L'auteur veut-il dire que ſes rivaux *étaient baſſement envieux*? veut-il dire qu'il ne fut jamais *baſſement envieux de ſes rivaux*? veut-il dire qu'il ne *ferma pas les yeux de ſes rivaux au mérite*? veut il dire qu'il *ne ferma pas ſes yeux* au mérite de ſes rivaux? veut-il dire.... car on pourrait encore trouver trois ou quatre ſens à cette phraſe. Si c'eſt-là de la richeſſe, elle eſt d'une eſpèce rare, & ce n'eſt du moins ni du bon goût, ni de la clarté.

Voici un autre paſſage où vous trouverez à la fois amphibologie & ſolécìſme.

D'outrager le bon ſens, les mœurs & la décence,
Des talens dont toi-même en ſecret tu fais cas.

Sont-ce *les mœurs & la décence des talens*? le ſens

ſerait abſurde. Eſt-ce *d'outrager des talens?* mais pourquoi le verbe *outrager* gouverne-t-il l'article *les* dans le premier vers, & l'article *des* dans le ſecond? Il fallait *les talens*, pour que la phraſe fût françaiſe; & en ôtant le ſolécifme, l'auteur aurait ſupprimé l'amphibologie. Mais il aime trop celle-ci pour s'en priver. *Deſpréaux* diſait:

Les ſtances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers ſur le vers n'oſa plus enjamber.

Son ſecrétaire actuel écrit:

Car ton eſprit ſans frein dans ſes jeux médiſans,
Ne ſait point ſe borner aux traits fiers & plaiſans
D'un bon mot qui nous pique &c.

L'Art poëtique veut

Que toujours dans vos vers le ſens coupant les mots,
Suſpende l'hémiſtiche, en marque le repos.

Le prétendu *Boileau* fait bonnement imprimer ces lignes:

Plein de courage, armé d'une ſavante audace.
. . . .
Dans ce nombre effrayant, d'auteurs, dont les écrits
Menacent, chaque jour, de noyer tout Paris.

Indépendamment de l'extraordinaire harmonie de ces vers, remarquez qu'on dit bien que *Paris eſt inondé d'écrits*, de mauvais écrits, de vers ridicules & de proſe impertinente; mais qu'on ne ſaurait dire qu'il en ſoit *noyé*, *ni menacé d'être noyé*. Cet écrivain

n'a pas médité, comme il le devait, le livre de l'abbé *Girard*. L'autre *Boileau* aurait montré à l'abbé *Girard* à le faire.

Il ne rempliſſait pas ſes vers avec des chevilles. Il exige

Que toujours le bon ſens s'accorde avec la rime.

Mais l'uſurpateur de ſon nom fait ces vers :

Voyons qui de nous deux, *par une ſage loi*,
A fait de la ſatire un plus utile emploi.

L'oreille délicate du vieux *Boileau* ſentait qu'

Il eſt un heureux choix de mots harmonieux.

Il nous preſcrit

De fuir des mauvais ſons le concours odieux.

Il ſe ſerait reproché ces vers de ſon imitateur :

Amoureux de la *gloire* & de la vérité,
Mon eſprit ne put *voir*, ſans être révolté, &c.

La ſorte de conſonnance de *gloire* & de *voir* lui aurait déplu ; mais quand à ceux-ci :

Hé bien donc *raiſonnons;* car toujours *badiner*,
Turlupiner, railler, ſans jamais *raiſonner* ;

il s'en ſerait moqué toute ſa vie.

Voici encore quelques paſſages d'un étonnante verſification.

Ma muſe ſe moquant,
Parſemait ſes écrits.

Du ſel le plus piquant,
Pour vaincre des eſprits.

. . . .

Les lecteurs amuſés
Pardonnaient en riant,
D'être déſabuſés
Au naïf enjoûment.

. . . .

Si l'ardeur de briller
En tout genre d'écrire,
La licence à penſer,
L'audace de tout dire,
L'art de tout effleurer,

. . . .

Le clinquant merveilleux,
Pour éblouir les ſots,
Et le fatras pompeux,
Monté ſur les grands mots,

. . . .

Voltaire, c'eſt ainſi
Que tes beautés fragiles,
De ton ſiècle ébloui
Charment les yeux débiles.

. . . .

Ne ſe trouve en lambeaux,
Par-tout dans tes ouvrages;
Et que tous ces oiſeaux
Reprenant leur plumage,
De furtives couleurs,
Le corbeau dépouillé,
Ne ſoit des ſpectateurs
Sifflé, moqué, raillé.

Qu'eſt-ce que tout cela ? De méchans vers de ſix ſyllabes en rimes croiſées, ou de méchans vers alexandrins à rimes plates ? Ni l'un ni l'autre ; c'eſt de la proſe plate & monotone, & qu'on oſe appeler vers & donner à *Boileau.* Et c'eſt en mettant plus de quarante lignes de cette force dans une pièce qui n'en a pas quatre cents, & à laquelle on a dû travailler plus de deux ans, puiſqu'elle répond à un autre, qui depuis plus de deux ans eſt publique ; c'eſt avec ce degré de talent, d'étude, de lumière, & de goût, qu'on s'érige en *Ariſtarque* de tous les poëtes & de tous les philoſophes vivans ; & qu'on inſulte nommément MM. de *Voltaire*, d'*Alembert*, *Diderot*, *Marmontel*, *Saurin*, *Thomas*, de *St Lambert*, du *Belloi*, *Delille*, de *la Harpe*, & plus qu'eux tous encore, *Boileau*, ſous le nom duquel on met tant de ſottiſes. Ah ! vanité, vanité, que tu ſerais laide, ſi tu n'étais pas ridicule !

J'ai l'honneur d'être &c.

Sur une ſatire en vers de M. Clément, intitulée : Mon dernier mot.

NOUS crûmes, en liſant les premiers vers de cet ouvrage, reconnaître un peintre qui voulait imiter la touche de M. de *Rullière* dans ſon épître *ſur la diſpute*, l'un des plus agréables ouvrages de notre ſiècle; mais l'auteur de *mon dernier mot* s'écarte bientôt de ſon modèle. Il dit du mal de tous ceux qui font honneur à la France, à commencer par M. de *Rullière* lui-même ; & il proteſte qu'il en uſera toujours ainſi. Il ſe vante d'imiter *Boileau* dans le reſte de ſa ſatire; mais il nous ſemble que pour imiter *Boileau*, il faut parler purement ſa langue, donner à la fois de bonnes inſtructions & de bonnes plaiſanteries, ſurtout ne condamner les vers d'autrui que par des vers excellens.

Voici des vers de la ſatire de M. *Clément* :

De Boileau, diront-ils, miſérable copiſte,
D'un pas timide il ſuit ſon modèle à la piſte ;
Si l'un n'eût *point* raillé ni Pradon ni Perrin
L'autre n'eût *point* ſifflé Marmontel ni Saurin.

Ces deux *points* ſont des ſolécíſmes qu'on ne paſſerait pas à un écolier de baſſe claſſe.

Ce qui eſt pire qu'un ſolécíſme, c'eſt la plate imitation de ces vers plein de ſel :

Avant lui Juvénal avait dit en latin,
Qu'on eſt aſſis à l'aiſe aux ſermons de Cotin.

C'eſt malheureuſement l'âne qui veut imiter le petit chien careſſé du maître.

Mais ce qu'il y a de plus impardonnable encore, c'eſt

c'eſt l'inſolence d'inſulter par leur nom deux académiciens d'un mérite diſtingué. Il s'eſt imaginé que *Boileau* ayant réuſſi, quoiqu'il eût inſulté *Quinault* très-mal-à-propos, lui, *Clément*, réuſſirait de même en nommant & en dénigrant, à tort & à travers, tous les bons écrivains du ſiècle. Il devait ſentir qu'il n'y a aucun mérite, mais beaucoup de honte & peut-être de danger, à dire des injures en mauvais vers.

Et moi je ne pourrai démaſquer la ſottiſe!
Je ne pourrai trouver d'Alembert précieux,
Dorat impertinent, Condorcet ennuyeux.

Voilà certainement une groſſièreté qu'on ne peut excuſer : car il n'y a pas un homme de lettres dans Paris qui ne ſache que le caractère de M. d'*Alembert*, dans ſes mœurs & dans ſes écrits, eſt préciſément le contraire de l'affectation & du précieux.

Le peu que nous avons d'écrits de M. le marquis de *Condorcet* ne peut ennuyer qu'un ignorant, incapable de les entendre. C'eſt le comble de l'impertinence de dire, d'imprimer qu'un homme, quel qu'il ſoit, eſt un impertinent : c'eſt une injure puniſſable qu'on n'oſerait dire en face, & pour laquelle un gentilhomme ſerait condamné à quelques années de priſon. A plus forte raiſon une injure ſi groſſière, ſi vague, ſi ſotte, mais ſi inſultante, dite publiquement par le fils d'un procureur à un homme tel que M. *Dorat*, eſt un délit très-puniſſable.

Dorat dont vous prônez le jargon en tout lieu,
Va-t-il, à votre gré, devenir un Chaulieu?
Et par vos bons avis, penſez-vous que Delille
Puiſſe autre choſe enfin que rimer à Virgile?

Voilà des sottises un peu moins atroces & qui sentent moins l'homme de la lie du peuple; mais il n'y a dans ces vers ni esprit, ni finesse, ni grâce, ni imagination; & ils sont encore infectés d'un autre solécisme : *Pensez-vous que Delille puisse, par vos bons avis, autre chose que rimer à Virgile?* on ne peut dire : *Je peux autre chose que haïr un mauvais poëte insolent.* Ce tour n'est pas français, & j'en fais juge l'académie entière. Mais je fais juge tout le public avec elle de l'excès d'impertinence, (& c'est ici que le mot d'impertinence est bien placé) de cet excès, dis-je, avec lequel un si mauvais écrivain ose insulter plus de vingt personnes respectables par leurs noms, par leurs places, par leurs talens, sans avoir jamais peut-être pu parler à aucune d'elles.

Avertissement d'une édition de l'éloge & des pensées de Pascal, donnée par M. de Voltaire en 1778.

IL est un homme de l'ancienne chevalerie & de l'ancienne vertu, constitué dans une espèce de dignité qui ne peut guère être exercée que par un ou deux hommes dans un siècle.

Cet homme égal à *Pascal* en plusieurs choses, & très-supérieur en d'autres, fit présent, en 1776, à quelques-uns de ses amis d'un recueil nouvellement imprimé de toutes les pensées de ce fameux *Pascal.*

La plupart de ces monumens de philosophie & de religion, ou avaient été négligés par les rédacteurs, pour ne laisser paraître que certains morceaux choisis, ou avaient été supprimés par la crainte d'irriter la fureur des jésuites; car les jésuites persécutaient alors avec autant de pouvoir que d'acharnement la mémoire de *Pascal*, & *Arnauld* fugitif, & les débris de Port-royal détruit, & les cendres des morts dont on violait la sépulture.

La persécution religieuse qui souilla si malheureusement & en tant de manières la fin du beau règne de *Louis XIV*, fit place au règne des plaisirs sous *Philippe d'Orléans*, régent du royaume, & recommença sourdement après lui sous le ministère d'un prêtre long-temps abbé de cour.

Fleuri ne fut pas un cardinal tyran; mais c'était un petit génie, entêté des prétentions de la cour de

Rome, & affez faible pour croire les janféniftes dangereux.

Ces fanatiques avaient autrefois obtenu une affez grande confidération par les *Pafcal*, les *Arnauld*, les *Nicole* même, & quelques autres chefs de parti ou éloquens, ou qui en avaient la réputation.

Mais des convulfionnaires des rues ayant fuccédé aux pères de cette Eglife, le janfénifme tomba avec eux dans la fange. Les jéfuites infultèrent à leurs ennemis vaincus. Je me fouviens que le jéfuite *Buffier*, qui venait quelquefois chez le dernier préfident de *Maifons* mort trop jeune, y ayant rencontré un des plus rudes janféniftes, lui dit : *Et ego in interitu veftro, ridebo vos, & fubfannabo*. Le jeune *Maifons*, qui étudiait alors *Térence*, lui demanda fi ce paffage était des Adelphes ou de l'Eunuque? Non, dit *Buffier;* c'eft la fageffe elle-même qui parle ainfi dans fon premier chapitre des Proverbes.

Voilà un proverbe bien vilain, dit M. de *Maifons*, vous vous croyez donc la fageffe, parce que vous riez à la mort d'autrui! prenez garde qu'on ne rie à la vôtre.

Ce jeune homme de la plus grande efpérance a été prophète. On a ri à la mort du janfénifme & du molinifme, & de la grâce concomitante, & de la médicinale, & de la fuffifante & de l'efficace.

Quelle lumière s'eft levée fur l'Europe depuis quelques années? Elle a d'abord éclairé prefque tous les princes du Nord. Elle eft defcendue même jufque dans les univerfités. C'eft la lumière du fens commun.

De tant de difputeurs éternels *Pafcal* feul eft

resté, parce que seul il était un homme de génie. Il est encore de bout sur les ruines de son siècle.

Mais l'autre génie qui a commenté depuis peu quelques-unes de ses pensées, & qui les a données dans un meilleur ordre, est ce me semble autant au-dessus du géomètre *Pascal*, que la géométrie de nos jours est au-dessus de celle des *Roberval*, des *Fermat*, & des *Descartes*.

Je crois rendre un grand service à l'esprit humain en fesant réimprimer cet *Eloge de Pascal*, qui est un portrait fidelle bien plutôt qu'un éloge.

Il n'appartenait qu'à ce peintre de dessiner de tels traits. Peu de connaisseurs démêleront d'abord l'art & la beauté du pinceau.

Je joints les pensées du peintre à celles de *Pascal*, telles qu'il les a imprimées lui-même. Elles ne sont pas dans le même goût; mais je crois qu'elles ont plus de vérité & de force. *Pascal* est commenté par un géomètre plus profond que lui, & par un philosophe, j'ose le dire, beaucoup plus sage. Ce philosophe véritable tient *Pascal* dans sa balance; & il est plus fort que celui qu'il pèse.

Le louant est plus véritablement philosophe que le loué; cet éditeur écrit comme le secrétaire de *Marc-Aurèle*, & *Pascal* comme le secrétaire de Port-royal. L'un semble aimer la rectitude & l'honnêteté pour elles-mêmes, l'autre par esprit de parti. L'un est homme & veut rendre la nature humaine honorable; l'autre est chrétien parce qu'il est jansséniste. Tous deux ont de l'enthousiasme & embouchent la trompette; l'auteur des notes pour aggrandir notre espèce, & *Pascal* pour l'anéantir. *Pascal* a peur, & il

ſe ſert de toute la force de ſon eſprit pour inſpirer ſa peur; l'autre s'abandonne à ſon courage & le communique. Que puis-je conclure? que *Paſcal* ſe portait mal, & que l'autre ſe porte bien.

Bonne ou mauvaiſe ſanté
Fait notre philoſophie.

Après le ſecond paragraphe de l'article III des penſées, on trouvera une diſſertation attribuée à M. de *Fontenelle*, ſur un objet qui doit profondément intéreſſer tous les hommes. Je ne crois pas que *Fontenelle* ſoit l'auteur d'un ouvrage ſi mâle & ſi plein. Ce que je ſais, c'eſt qu'il faut le lire comme un juge impartial, éclairé & équitable, lirait le procès du genre-humain.

Ce livre n'eſt pas fait pour ceux qui n'aiment que les lectures frivoles. Et tout homme frivole, ou faible, ou ignorant, qui oſera le lire & le méditer, ſera peut-être étonné d'être changé en un autre homme.

Lecteurs ſages, remarquez que *Paſcal*, ce coryphée des janſéniſtes n'a dit dans tout ce livre ſur la religion chrétienne que ce qu'ont dit les jéſuites. Il l'a dit ſeulement avec une éloquence plus ſerrée & plus mâle.

Mais peut-on s'aveugler à ce point, & être aſſez fanatique pour ne faire ſervir ſon eſprit qu'à vouloir aveugler le reſte des hommes! Grand Dieu! un reſte d'Arabes voleurs, ſanguinaires, ſuperſtitieux & uſuriers ſerait le dépoſitaire de tes ſecrets! Cette horde barbare ſerait plus ancienne que les ſages Chinois, que les brachmanes qui ont enſeigné

la terre, que les Egyptiens qui l'ont étonnée par leurs immortels monumens ! Cette chétive nation ferait digne de nos regards pour avoir confervé quelques fables ridicules & atroces, quelques contes abfurdes infiniment au-deffous des fables indiennes & perfannes ! & c'eft cette horde d'ufuriers fanatiques qui vous en impofe, ô *Pafcal !* & vous donnez la torture à votre efprit, vous falfifiez l'hiftoire, vous faites dire à ce miférable peuple tout le contraire de ce que fes livres ont dit ! Vous lui imputez tout le contraire de ce qu'il a fait ! & cela pour plaire à quelques janféniftes qui ont fubjugué votre imagination ardente, & perverti votre raifon fupérieure.

Port-royaliftes & ignatiens, tous ont prêché les mêmes dogmes ; tous ont crié : Croyez aux livres juifs dictés par DIEU même, & déteftez le judaïfme. Chantez les prières juives que vous n'entendez point, & croyez que le peuple de DIEU a condamné votre Dieu à mourir à une potence. Croyez que votre Dieu juif, la feconde perfonne de DIEU, coéternel avec DIEU le père, eft né d'une vierge juive, a été engendré par une troifième perfonne de DIEU, & qu'il a eu cependant des frères juifs qui n'étaient que des hommes. Croyez qu'étant mort par le fupplice le plus infame, il a par ce fupplice même ôté de deffus la terre tout péché & tout mal, quoique depuis lui & en fon nom la terre ait été inondée de plus de crimes & de malheurs que jamais.

Les fanatiques de Port-royal & les fanatiques jéfuites fe font réunis pour prêcher ces dogmes étranges avec le même enthoufiafme ; & en même

temps ils se sont fait une guerre mortelle. Ils se sont mutuellement anathématisés avec fureur, jusqu'à ce qu'une de ces deux factions dépossédées ait enfin détruit l'autre.

Souvenez-vous, sages lecteurs, des temps mille fois plus horribles, de ces énergumènes nommés papistes & calvinistes, qui prêchaient le fond des mêmes dogmes, & qui se poursuivirent par le fer, par la flamme & par le poison pendant deux cents années, pour quelques mots différemment interprétés. Songez que ce fut en allant à la messe & pour la messe, qu'on égorgea tant d'innocens, tant de mères, tant d'enfans, dans la croisade contre les Albigeois ; que les assassins de tant de rois ne les ont assassinés que pour la messe. Ne vous y trompez pas les convulsionnaires qui restent encore en feraient tout autant, s'ils avaient pour apôtres les mêmes têtes brûlantes qui mirent le feu à la cervelle de *Damiens*.

O *Pascal!* voilà ce qu'ont produit les querelles interminables sur des dogmes, sur des mystères qui ne pouvaient produire que des querelles. Il n'y a pas un article de foi qui n'ait enfanté une guerre civile.

Pascal a été géomètre & éloquent; la réunion de ces deux grands mérites était alors bien rare; mais il n'y joignait pas la vraie philosophie. L'auteur de l'éloge indique avec adresse ce que j'avance hardiment, Il vient enfin un temps de dire la vérité.

CONNAISSANCE

DES BEAUTÉS ET DES DEFAUTS

DE

LA POESIE

ET DE L'ELOQUENCE

DANS LA LANGUE FRANÇAISE.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

LES ouvrages qui terminent ce volume ont été conſtamment attribués à M. de *Voltaire*; & comme nous n'avons aucune preuve qu'ils ne ſoient pas de lui, nous les plaçons dans cette édition.

Celui qui a pour titre, *Connaiſſance des beautés & des défauts de la poëſie françaiſe*, nous ſemble avoir été fait ſous les yeux de M. de *Voltaire* par un de ſes élèves. On y retrouve les mêmes principes de goût, les mêmes opinions que dans ſes ouvrages ſur la littérature. Il parut dans un temps où M. de *Voltaire* avait à combattre une cabale nombreuſe, acharnée, formée par les hommes de lettres les plus célébres, n'ayant d'autre appui que celui de quelques jeunes gens en qui l'enthouſiaſme pour ſon génie l'emportait ſur la jalouſie, ou qu'il s'était attachés par des bienfaits. On voit, par ſes lettres, qu'il leur donnait quelquefois le plan & les principales idées des ouvrages qu'il déſirait oppoſer à ſes ennemis.

Le *Panégyrique de St Louis* a paſſé pour être de M. de *Voltaire* dans le temps où il fut prononcé. Les traits heureux répandus dans cet

ouvrage, l'efprit philofophique qui y règne, & qui était alors inconnu dans la chaire; le ftyle qui eft à la fois fimple & noble, mais éloigné de ce ftyle oratoire, fi propre à cacher fous la pompe des mots le vide des idées; tout cela nous porte à croire que cette opinion n'était pas deftituée de fondement. On prétend que le prédicateur avait confulté M. de *Voltaire* fur un panégyrique qu'il avait fait lui-même : dans un moment d'humeur contre le mauvais ftyle de ce fermon, M. de *Voltaire* le jeta au feu. Cependant l'auteur, qui avait fondé fur le fuccès de fon difcours l'efpérance de fa fortune, était au défefpoir; il fallait avoir un autre panégyrique & l'apprendre en huit jours. M. de *Voltaire* eut pitié de lui, & fit en deux jours le difcours qu'on trouve ici, & qui eut alors beaucoup de fuccès.

CONNAISSANCE

DES BEAUTÉS ET DES DEFAUTS

DE

LA POESIE

ET DE L'ELOQUENCE.

AYANT accompagné en France plusieurs jeunes étrangers, j'ai toujours tâché de leur inspirer le bon goût, qui est si cultivé dans notre nation, & de leur faire lire avec fruit les meilleurs auteurs. C'est dans cet esprit que j'ai fait ce recueil, pour l'utilité de ceux qui veulent connaître les vraies beautés de la langue française & en bien sentir les charmes.

On ne peut se flatter de connaître une langue qu'à proportion du plaisir qu'on éprouve en lisant; mais cette facilité ne s'acquiert pas tout d'un coup; elle ressemble aux jeux d'adresse, dans lesquels on ne se plaît que lorsqu'on y réussit.

J'ai vu plusieurs étrangers à Paris ne pas distinguer si une tragédie était écrite dans le style des *Racines* & des *Voltaires*, ou dans celui des *Danchets* & des *Pellegrins*. Je les ai vus acheter les romans nouveaux, au lieu de Zaïde. Je me suis aperçu que dans beaucoup de pays étrangers, les personnes les plus

inftruites n'avaient pas un goût fûr, & qu'elles me citaient fouvent, avec complaifance, les plus mauvais paffages des auteurs célébres, ne pouvant diftinguer dans eux les diamans vrais d'avec les faux. J'ai donc cru rendre fervice à ceux qui voyagent & à ceux qui parlent français, dans la plupart des cours de l'Europe, en mettant fous leurs yeux des pièces de comparaifon, tirées des auteurs les plus approuvés qui ont traité les mêmes fujets; c'eft de toutes les méthodes que j'ai employées auprès des jeunes gens, celle qui m'a toujours le plus réuffi; mais ces pièces de comparaifon feraient inutiles pour former l'efprit de la jeuneffe, fi elles n'étaient accompagnées de réflexions, qui aident des yeux peu accoutumés à bien obferver ce qu'ils voient.

Je lifais, par exemple, il n'y a pas long-temps, avec un jeune comte de l'Empire, qui donne les plus grandes efpérances, les traductions que *Malherbe* & *Racan* ont faites de cette ftrophe d'*Horace*.

Pallida mors æquo pulfat pede
Pauperum tabernas regumque turres,
O beate Sexti.

Voici la traduction de *Racan*.

Les lois de la mort font fatales,
Auffi-bien aux maifons royales
Qu'aux taudis couverts de rofeaux.
Tous nos jours font fujets aux parques;
Ceux des bergers & des monarques
Sont coupés des mêmes cifeaux.

Celle de *Malherbe* eſt plus connue.

Le pauvre en ſa cabane, où le chaume le couvre,
Eſt ſujet à ſes lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du louvre
N'en défend pas nos rois.

Je fus obligé de faire voir à ce jeune homme pourquoi les vers de *Malherbe* l'emportent ſur ceux de *Racan.*

En voici les raiſons. 1°. *Malherbe* commence par une image ſenſible,

Le pauvre en ſa cabane, où le chaume le couvre.

& *Racan* commence par des mots communs, qui ne font point d'image, qui ne peignent rien.

Les lois de la mort ſont fatales; nos jours ſont ſujets aux parques. Termes vagues, diction impropre, vice de langage; rien n'eſt plus faible que ces vers.

2°. Les expreſſions de *Malherbe* embelliſſent les choſes les plus baſſes. *Cabane* eſt agréable & du beau ſtyle, & *taudis* eſt une expreſſion du peuple.

3°. Les vers de *Malherbe* ſont plus harmonieux; & j'oſerais même les préférer à ceux d'*Horace*, s'il eſt permis de préférer une copie à un original. Je défendrais en cela mon opinion, en feſant remarquer que *Malherbe* finit ſa ſtance par une image pompeuſe, & qu'*Horace* laiſſe peut-être tomber la ſienne avec *O beate Sexti.* Mais en accordant cette petite ſupériorité à un vers de *Malherbe*, j'étais bien éloigné de comparer l'auteur à *Horace.* Je ſais trop la diſtance infinie qui eſt de l'un à l'autre. Un peintre flamand peut peindre

un arbre auſſi-bien que *Raphaël*. Il ne ſera pas pour cela égal à *Raphaël*.

Ayant donc éprouvé que ces petites diſcuſſions contribuaient beaucoup à former & à fixer le goût de ceux qui voulaient s'inſtruire de bonne foi, & ſe procurer les vrais plaiſirs de l'eſprit, je vais ſur ce plan choiſir par ordre alphabétique les morceaux de poëſie & de proſe qui me paraiſſent les plus propres à donner de grandes idées & à élever l'ame, à lui inſpirer cet attendriſſement qui adoucit les mœurs, & qui rend le goût de la vertu & de la vérité plus ſenſible. Je mêlerai même quelquefois à ces pièces de proſe & de poëſie, de petites digreſſions ſur certains genres de littérature, afin de rendre l'ouvrage d'une utilité plus étendue ; & je tirerai la plupart de mes exemples des auteurs que j'appelle claſſiques; je veux dire des auteurs qu'on peut mettre au rang des anciens qu'on lit dans les claſſes, & qui ſervent à former la jeuneſſe. Je cherche à l'inſtruire dans la langue vivante autant qu'on l'inſtruit dans les langues mortes.

AMITIÉ.

IL y a lieu d'être ſurpris que ſi peu de poëtes & d'écrivains aient dit en faveur de l'*amitié* des choſes qui méritent d'être retenues. Je n'en trouve ni dans *Corneille*, ni dans *Racine*, ni dans *Boileau*, ni dans *Moliere*. *La Fontaine* eſt le ſeul poëte célébre du ſiècle paſſé qui ait parlé de cette conſolation de la vie. Il dit à la fin de la *Fable des deux amis:*

Qu'un ami véritable eſt une douce choſe!
Il cherche vos beſoins au fond de votre cœur;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même;
Un ſonge, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Le ſecond vers eſt le meilleur, ſans contredit, de ce paſſage. Le mot de *pudeur* n'eſt pas propre : il fallait *honte*. On ne peut dire, j'ai la *pudeur* de parler devant vous, au lieu de j'ai *honte* de parler devant vous ; & on ſent d'ailleurs que les derniers vers ſont faibles ; mais il régne dans ce morceau, quoique défectueux, un ſentiment tendre & agréable, un air aiſé & familier, propre au ſtyle des fables.

Je trouve dans la Henriade un trait ſur l'amitié beaucoup plus fort.

Il aimait, non en roi, non en maître ſévère,
Qui permet qu'on aſpire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil

Croit le ſang d'un ſujet trop payé d'un coup d'œil.
Henri de l'amitié ſentit les nobles flammes ;
Amitié, don du ciel, plaiſir des grandes ames ;
Amitié que les rois, ces illuſtres ingrats,
Sont aſſez malheureux pour ne connaître pas.

Cela eſt dans un goût plus mâle, plus élevé que le paſſage de *la Fontaine*. Il eſt aiſé de ſentir la différence des deux ſtyles qui conviennent chacun à leur ſujet.

Mais j'avoue que j'ai vu des vers ſur l'amitié qui me paraiſſent infiniment plus agréables. Ils ſont tirés d'une épître imprimée dans les œuvres de M. de *Voltaire*.

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'eſt point faite ;
O tranquille amitié, félicité parfaite,
Seul mouvement de l'ame où l'excès ſoit permis,
Corrige les défauts qu'en moi le ciel a mis ;
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Et dans tous les états, & dans toutes les heures ;
Sans toi tout homme eſt ſeul ; il peut par ton appui,
Multiplier ſon être & vivre dans autrui.
Amitié, don du ciel, & paſſion du ſage,
Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage,
Qu'il préſide à mes vers comme il règne en mon cœur.

Il y a dans ce morceau une douceur bien plus flatteuſe que dans l'autre. Le premier ſemble plutôt la ſatire de ceux qui n'aiment pas, & le ſecond eſt le véritable éloge de l'amitié. Il échauffe le cœur. On en aime mieux ſon ami quand on a lu ce paſſage.

Que j'aime ce vers !

Multiplier son être, & vivre dans autrui.

Qu'il me paraît nouveau de dire que l'amitié doit être la seule passion du sage ; en effet, si l'amitié ne tient pas de la passion, elle est froide & languissante, ce n'est plus qu'un commerce de bienséance.

Il sera utile de comparer tous ces morceaux avec ce que dit, *sur l'amitié*, madame la marquise de *Lambert*, dame très-respectable par son esprit & par sa conduite, & qui mettait l'amitié au rang des premiers devoirs.

„ La parfaite amitié nous met dans la nécessité „ d'être vertueux. Comme elle ne se peut conserver „ qu'entre personnes estimables, elle vous force à „ leur ressembler. Vous trouverez dans l'amitié, la „ sureté du bon conseil, l'émulation du bon „ exemple, le partage dans vos douleurs, le „ secours dans vos besoins „.

Il est vrai que ce morceau de prose ne peut faire le même plaisir, ni à l'oreille ni à l'ame, que les vers que j'ai cités. *La sentence*, dit *Montagne*, *pressée aux pieds nombreux de la poësie, élance mon ame d'une plus vive secousse.* J'ajouterai encore, que les beaux vers en français sont presque toujours plus corrects que la prose. La raison en est que la difficulté des vers produit une grande attention dans l'esprit d'un bon poëte, & de cette attention continue, se forme la pureté du langage ; au lieu que dans la prose, la facilité entraîne l'écrivain, & fait commettre des fautes.

Il y a, par exemple, une faute de logique dans cette phrase.

Comme l'amitié ne peut se conserver qu'entre personnes estimables, elle vous force à leur ressembler.

Si vous êtes déjà ami, vous êtes donc une de ces personnes estimables. *A leur ressembler* n'est donc pas juste. Je crois qu'il fallait dire :

L'amitié ne se pouvant conserver qu'entre des cœurs estimables, elle vous force à l'être toujours.

Le partage dans vos douleurs est encore une faute contre la langue, il fallait dire, on *partage vos douleurs*, on *prévient vos besoins* ; ces observations qu'on doit faire sur tout ce qu'on lit, servent à étendre l'esprit d'un jeune homme & à le rendre juste. Car le seul moyen de s'accoutumer à bien juger dans les grandes choses, est de ne se permettre aucun faux jugement dans les petites.

Je ne puis m'empêcher de rapporter encore un passage sur l'amitié, que je trouve plus tendre encore que ceux que j'ai cités. Il est à la fin d'une de ces épîtres familières en vers, pour lesquelles M. de *Voltaire* me paraît avoir un génie particulier.

Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
Indignes du beau nom, du sacré nom d'amis,
Ou toujours remplis d'eux, ou toujours hors d'eux-mêmes,
Au monde, à l'inconstance, ardens à se livrer ;
Malheureux, dont le cœur ne sait pas comme on aime,
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer.

AMOUR.

JE me garderai bien, en voulant former des jeunes gens, de citer ici des defcriptions de l'amour, plus capables de corrompre le cœur que de perfectionner le goût. Je donnerai deux portraits de l'amour, tirés de deux célébres poëtes, dont l'un, qui eft feu *Rouffeau*, n'a pas toujours parlé avec tant de bienféance; & l'autre, qui eft M. de *Voltaire*, a, ce me femble, toujours fait aimer la vertu dans fes écrits.

Portrait de l'Amour, tiré de la Volière de Rouffeau, ou de l'épître à Me d'Uffé

JADIS fans *choix*, (*a*) les humains difperfés,
Troupe féroce & nourrie au carnage,
Du feul inftinct fuivaient la loi fauvage,
Se renfermaient dans les antres cachés,
Et de leurs troncs par la faim arrachés, (*b*)
Allaient, errans au gré de la nature,
Avec les ours difputer la pâture;
De ce cahos l'Amour réparateur, (*c*)
Fut de leurs lois le premier fondateur:
Il fut fléchir leurs humeurs indociles,
Les réunit dans l'enceinte des villes,
Des premiers arts leur donna les leçons,
Leur enfeigna l'*ufage* (*d*) des moiffons.

(*a*) Terme oifeux.
(*b*) Vers dur.
(*c*) Impropre.
(*d*) Impropre.

Chez eux logea l'Amitié fecourable,
Avec la Paix, fa fœur inféparable;
Et devant tout, dans les terreftres lieux,
Fit refpecter l'autorité des Dieux.
Tel fut ici le fiècle de *Cibelle*.
Mais à ce (*e*) *Dieu*, la terre enfin rebelle,
Se rebuta d'une fi douce loi,
Et de fes mains voulut fe faire un roi.
Tout auffitôt évoqué par la haine,
Sort de fes flancs un monftre à forme humaine,
Refte dernier de ces cruels Typhons,
Jadis formés dans ces gouffres profonds.
D'un faible enfant il a le front timide,
Dans fes yeux brille une douceur perfide,
Nouveau Prothée, à toute heure, en tous lieux,
Sous un faux mafque il abufe nos yeux.
D'abord voilé d'une crainte ingénue,
Humble captif, il rampe, il s'infinue,
Puis tout à coup impérieux vainqueur,
Porte le trouble & l'effroi dans le cœur;
Les trahifons, la noire tyrannie,
Le défefpoir, la peur, l'ignominie,
Et le tumulte, au regard effaré,
Suivent fon char de foupçons entouré.
Ce fut fur lui que la terre *ennemie*,
De fa révolte *appuya l'infamie*; (*f*)
Bientôt féduits par fes trompeurs appas,
Les *flots* d'humains *marchèrent* (*g*) fur fes pas.
L'amour par lui dépouillé de puiffance,
Remonte au ciel, féjour de fa naiffance.

(*e*) *Dieu* eft trop près de *Cibelle*.

(*f*) Mots impropres.

(*g*) Les flots ne marchent pas.

Temple de l'Amour, tiré de la Henriade.

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe & commence l'Afie,
S'élève un vieux palais, refpecté par les temps:
La nature en pofa les premiers fondemens;
Et l'art ornant depuis la fimple architecture,
Par fes travaux hardis furpaffa la nature.
Là, tous les champs voifins, peuplés de myrtes verds,
N'ont jamais reffenti l'outrage des hivers.
Par-tout on voit meurir, par-tout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone, & les préfens de Flore;
Et la terre n'attend, pour donner fes moiffons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des faifons.
L'homme y femble goûter dans une paix profonde,
Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,
De fa main bienfefante accordait aux humains,
Un éternel repos, des jours purs & fereins,
Les douceurs, les plaifirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la feule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie infpire les langueurs;
Les voix de mille amans, les chants de leurs maîtreffes,
Qui célèbrent leur honte & vantent leurs faibleffes.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs;
Et dans l'art dangereux de plaire & de féduire,
Dans fon temple à l'envi s'empreffer de s'inftruire.
La flatteufe Efpérance, au front toujours ferein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.

Près du temple ſacré, les Grâces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danſes ingénues;
La molle Volupté ſur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquille écoute leurs chanſons.
On voit à ſes côtés le Myſtère en ſilence,
Le Sourire enchanteur, les Soins, la Complaiſance,
Les Refus attirans & les tendres Déſirs,
Plus doux, plus ſéduiſans encor que les Plaiſirs.

De ce temple fameux telle eſt l'aimable entrée;
Mais lorſqu'en avançant ſous la voûte ſacrée,
On porte au ſanctuaire un pas audacieux,
Quel ſpectacle funeſte épouvante les yeux!
Ce n'eſt plus des Plaiſirs la troupe aimable & tendre;
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre;
Les Plaintes, les Dégoûts, l'Imprudence, la Peur,
Font de ce beau ſéjour un ſéjour plein d'horreur.
La ſombre Jalouſie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide:
La Haine & le Courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ſes pas, un poignard à la main.
La Malice les voit, & d'un ſouris perfide,
Applaudit en paſſant à leur troupe homicide.
Le Repentir les ſuit, déteſtant leurs fureurs,
Et baiſſe en ſoupirant ſes yeux mouillés de pleurs.
C'eſt-là, c'eſt au milieu de cette cour affreuſe,
Des plus tendres plaiſirs compagne malheureuſe,
Que l'Amour a choiſi ſon ſéjour éternel &c.

Ces deux deſcriptions morales de l'amour n'en ſont pas moins intéreſſantes pour cela. Celle qui eſt tirée de la Henriade eſt plus pittoreſque que l'autre,

& d'un ſtyle plus coulant & plus correct ; mais elle ne me paraît pas écrite avec plus d'énergie. Il y a ſeulement je ne ſais quoi de plus doux & de plus intéreſſant.

Non ſatis eſt pulchra eſſe poëmata, dulcia ſunto.

Il faut voir à préſent comment l'archevêque de Cambray, l'illuſtre *Fénélon*, auteur du Télémaque, a traité le même ſujet. Il a auſſi parlé de l'amour & de ſon temple.

„ On me conduiſit au temple de la déeſſe : elle „ en a pluſieurs dans cette île ; car elle eſt particu- „ lièrement adorée à Cythère, à Idalie, & à Paphos. „ C'eſt à Cythère que je fus conduit. Le temple eſt „ tout de marbre ; c'eſt un parfait périſtile : les „ colonnes ſont d'une groſſeur & d'une hauteur qui „ rendent cet édifice très-majeſtueux ; au-deſſus de „ l'architrave & de la friſe, ſont à chaque face de „ grands frontons, où l'on voit en bas-relief toutes „ les agréables aventures de la déeſſe ; à la porte „ du temple eſt ſans ceſſe une foule de peuples qui „ viennent faire leurs offrandes. On n'égorge jamais „ dans l'enceinte du lieu ſacré aucune victime. On n'y „ brûle point comme ailleurs la graiſſe des géniſſes „ & des taureaux. On n'y répand jamais leur ſang. „ On préſente ſeulement devant l'autel les bêtes „ qu'on offre, & on n'en peut offrir aucune qui „ ne ſoit jeune, blanche, ſans défauts & ſans tache. „ On les couvre de bandelettes de pourpre brodées „ d'or ; leurs cornes ſont dorées & ornées de bouquets „ de fleurs odoriférantes. Après qu'elles ont été „ préſentées devant l'autel, on les renvoie dans un

„ lieu écarté, où elles ſont égorgées pour les feſtins „ des prêtres de la déeſſe.

„ On offre auſſi toutes ſortes de liqueurs parfu- „ mées, & du vin plus doux que le nectar. Les „ prêtres ſont revêtus de longues robes blanches, „ avec des ceintures d'or, & des franges de même „ au bas de leurs robes. On brûle nuit & jour ſur „ les autels les parfums les plus exquis de l'Orient, „ & ils forment une eſpèce de nuage qui monte vers „ le ciel. Toutes les colonnes du temple ſont ornées „ de feſtons pendans. Tous les vaſes qui ſervent „ au ſacrifice ſont d'or; un bois ſacré de myrtes „ environne le bâtiment; il n'y a que des jeunes „ garçons & des jeunes filles d'une rare beauté qui „ puiſſent préſenter les victimes aux prêtres, & qui „ oſent allumer le feu des autels; mais l'impudence „ & la diſſolution déshonorent un temple ſi magni- „ fique. „

Je ne puis m'empêcher de convenir que cette deſcription eſt d'une grande froideur en comparaiſon de la poëſie que nous avons vue. Rien ne caractériſe ici le temple de l'amour. Ce n'eſt qu'une deſcription vague d'un temple en général. Il n'y a rien de moral que la dernière phraſe. Mais l'*impudence* & la *diſſolution* caractériſent la débauche & non pas l'amour. Tout le mérite de ce morceau me paraît conſiſter dans une proſe harmonieuſe; mais elle manque de vie.

Tous ces exemples confirment de plus en plus que les mêmes choſes bien dites en vers, ou bien dites en proſe, ſont auſſi différentes qu'un vêtement d'or & de ſoie l'eſt d'une robe ſimple & unie; mais auſſi la médiocre proſe eſt encore plus au-deſſus des

vers médiocres, que les bons vers ne l'emportent ſur la bonne proſe.

On m'a demandé ſouvent s'il y avait quelque bon livre en français écrit dans la proſe poëtique du Télémaque. Je n'en connais point, & je ne crois pas que ce ſtyle pût être bien reçu une ſeconde fois. C'eſt, comme on l'a dit, une eſpèce bâtarde, qui n'eſt ni poëſie ni proſe, & qui étant ſans contrainte, eſt auſſi ſans grande beauté ; car la difficulté vaincue ajoute un charme nouveau à tous les agrémens de l'art. Le Télémaque eſt écrit dans le goût d'une traduction en proſe d'*Homère*, & avec plus de grâce que la proſe de madame *Dacier;* mais enfin, c'eſt de la proſe, qui n'eſt qu'une lumière très-faible devant les éclairs de la poëſie, & qui atteſte ſeulement l'impuiſſance de rendre les poëtes de l'antiquité en vers français.

AMBITION.

J'AURAIS dû, en ſuivant l'ordre alphabétique, traiter l'ambition avant l'amitié ; mais j'ai mieux aimé commencer par une vertu que par un vice. J'ai préféré le ſentiment à l'ordre. Je ne ſais pourquoi l'ambition eſt le ſujet de beaucoup plus de pièces de poëſie & d'éloquence que l'amitié ; n'eſt-ce point qu'on réuſſit mieux à caractériſer les paſſions funeſtes, que les doux penchans du cœur ? Il entre toujours de la ſatire dans ce qu'on dit de l'ambition. Quoi qu'il en ſoit, j'aime à voir dans la Henriade,

L'Ambition ſanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'eſclaves entourée.

Mais que *la Fontaine* a de charmes dans un des prologues de ses fables !

Deux démons à leur gré partagent notre vie,
Et de leur patrimoine ont chassé la raison;
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie.
Si vous me demandez leur état & leur nom,
J'appelle l'un *Amour;* & l'autre *Ambition.*
Cette dernière étend le plus loin son empire,
Car même elle entre dans l'amour.

Voilà des vers parfaits dans leur genre. Heureux les esprits capables d'être touchés comme il faut de pareilles beautés, qui réunissent la simplicité & l'extrême éloquence.

Qu'on lise encore dans Athalie ce que *Mathan* dit de son ambition.

J'approchai par degrés de l'oreille des rois,
Et bientôt en oracle on érigea ma voix :
J'étudiai leur cœur; je flattai leurs caprices;
Je leur semai de fleurs le bord des précipices ;
Près de leurs passions rien ne me fut sacré,
De mesure & de poids je changeais à leur gré, &c.

Je trouve l'ambition caractérisée plus en grand, & peinte dans son plus haut degré, dans la tragédie de Mahomet. C'est *Mahomet* qui parle.

Je suis ambitieux; tout homme l'est sans doute;
Mais jamais roi, pontife, ou chef ou citoyen,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre,
Par les lois, par les arts, & surtout par la guerre.

Le temps de l'Arabie eſt à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop long-temps inconnu,
Laiſſait dans ſes déſerts enſevelir ſa gloire,
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Vois du Nord au Midi l'univers déſolé,
La Perſe encor ſanglante, & ſon trône ébranlé;
L'Inde eſclave & timide, & l'Egypte abaiſſée,
Des murs de Conſtantin la ſplendeur éclipſée.
Vois l'empire romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars,
Languiſſent diſperſés ſans honneur & ſans vie.
Sur les débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers;
Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle univers.
En Egypte Oſiris, Zoroaſtre en Aſie;
Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,
A des peuples ſans mœurs, & ſans culte & ſans rois,
Donnèrent aiſément d'inſuffiſantes lois.
Je viens après mille ans changer ces lois groſſières,
J'apporte un joug plus noble aux nations entières.
J'abolis les faux dieux; & mon culte épuré,
De ma grandeur naiſſante eſt le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma patrie,
Je détruis ſa faibleſſe & ſon idolatrie;
Sous un roi, ſous un Dieu, je viens la réunir;
Et pour la rendre illuſtre, il la faut aſſervir.

Voilà bien l'ambition à ſon comble; celui qui parle ainſi veut être à la fois conquérant, légiſlateur, roi, pontife & prophète; & il y parvient. Il faut avouer que les autres deſſeins des plus grands hommes ſont de bien petites vanités auprès de cette

ambition. On ne peut la décrire avec plus de force & de justesse. *Mathan* me paraît parler en subalterne, & *Mahomet* en maître du monde. J'observerai en passant que l'un & l'autre avouent le fond de leur erreur, ce qui n'est guère naturel; (1) mais ce défaut est bien plus grand dans *Mathan* que dans *Mahomet.* On ne dit point de soi qu'on est scélérat; mais on peut dire qu'on est ambitieux. La grandeur de l'objet ennoblit jusqu'à la fourberie même, aux yeux des hommes.

ARMÉE

JE ne vois guère de description d'armée qui mérite notre attention dans les poëtes tragiques, que celle qu'on lit dans le Cid.

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles,
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles;
L'onde s'enfle *dessous* (*a*) & d'un commun effort,
Les Maures & la mer *montent jusques* (*b*) au port.
On les laisse passer; tout leur paraît tranquille;
Point de soldat au port, point aux murs de la ville;
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris.
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.

(*a*) Prosaïque. (*b*) Dur.

(1) L'auteur de cet article nous paraît trop sévère. Tout homme qui prêche une religion est aux yeux de celui qui ne la croit pas, ou un imbécille ou un fripon. *Zopire* ne pouvait pas regarder *Mahomet* comme un sot. En voulant paraître persuadé, *Mahomet* se serait donc bien plus avili devant *Zopire*, qu'en lui avouant ses projets ambitieux.

Nous nous levons alors, & tous en même temps
Pouſſons juſques au ciel mille cris éclatans.
Les nôtres à ces cris de nos vaiſſeaux répondent,
Ils paraiſſent armés, les Maures ſe confondent;
L'épouvante les prend; à demi deſcendus,
Avant que de combattre ils s'eſtiment perdus.
Ils couraient au pillage, & rencontrent la guerre,
Nous les preſſons ſur l'eau, nous les preſſons ſur terre,
Et nous feſons courir des ruiſſeaux de leur ſang,
Avant qu'aucun réſiſte ou reprenne ſon rang.
Mais bientôt malgré nous leurs princes les rallient,
Leur courage renaît, & leurs terreurs s'oublient.
La honte de mourir ſans avoir combattu
Arrête leur déſordre & leur rend leur vertu.
Contre (*c*) *nous de pied ferme ils tirent* leurs alfanges,
De notre ſang au leur font *d'horribles mélanges*; (*d*)
Et la terre & le fleuve, & leur flotte & le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.

Je crois que tout le monde tombera d'accord qu'il y a plus d'ame & de pathétique dans la deſcription d'une armée prête à attaquer, que fait l'illuſtre *Fénélon* au dixième livre des Aventures de Télémaque. Ce n'eſt point une deſcription circonſtanciée; elle eſt vague; elle ne ſpécifie rien; elle tient plus de la déclamation que de cet air de vérité qui a un ſi grand mérite : mais il a l'art de parler au cœur juſque dans l'appareil de la guerre.

„ Pendant qu'ils raiſonnaient ainſi, on entendit „ tout-à-coup un bruit confus de chariots & de „ chevaux henniſſans, d'hommes qui pouſſaient des „ hurlemens épouvantables, & de trompettes qui

(*c*) Proſaïque. (*d*) Ce plurier eſt vicieux.

„ rempliſſaient l'air d'un ton belliqueux. On s'écrie : „ *Voilà les ennemis qui ſont un grand détour pour éviter* „ *les paſſages gardés. Les voilà qui viennent aſſiéger* „ *Salante.* Les vieillards & les femmes paraiſſent „ conſternés. *Hélas!* diſaient-ils , *fallait-il quitter* „ *notre chère patrie, la fertile Crète, & ſuivre un roi* „ *malheureux au travers de tant de mers, pour fonder une* „ *ville qui ſera miſe en cendres comme Troye?* On voyait „ de deſſus les murailles nouvellement bâties, dans „ la vaſte campagne, briller au ſoleil les caſques, „ les cuiraſſes & les boucliers des ennemis. Les „ yeux en étaient éblouis. On voyait auſſi les piques „ hériſſées qui couvraient la terre, comme elle eſt „ couverte par une abondante moiſſon, que *Cérès* „ prépare dans les campagnes d'Enna en Sicile, „ pendant les chaleurs de l'été, pour récompenſer „ le laboureur de toutes ſes peines. Déjà on remar- „ quait les chariots armés de faux tranchantes; on „ diſtinguait facilement chaque peuple venu à cette „ guerre. „

Je ſuis bien plus ému ici par *Fénélon* que par *Corneille.* Ce n'eſt pas que les vers ne ſoient, à mérite égal, incomparablement au-deſſus de la proſe : mais ici la deſcription a un fond plus touchant que celle de *Corneille;* & il faut bien conſidérer qu'un acteur, dans une pièce de théâtre, ne doit preſque jamais s'exprimer comme un auteur, qui parle à l'imagination du lecteur. Il faut ſentir combien *Corneille* & *Fénélon* avaient chacun un but différent.

Pour prouver inconteſtablement la ſupériorité de la poëſie ſur la proſe, dans le même genre de beautés,

beautés, confidérons ce même objet d'une armée en bataille dans le huitième chant de la Henriade.

Près des bords de l'Iton & des rives de l'Eure,
Eft un champ fortuné, l'amour de la nature:
La guerre avait long-temps refpecté les tréfors
Dont Flore & les Zéphyrs embelliffent ces bords.
Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles,
Au milieu des horreurs des difcordes civiles:
Protégés par le ciel & par leur pauvreté,
Ils femblaient des foldats braver l'avidité;
Et fous leurs toits de chaume, à l'abri des alarmes,
N'entendaient point le bruit des tambours & des armes.
Les deux camps ennemis arrivent dans ces lieux,
La défolation par-tout marche avant eux;
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'alarmèrent.
Les bergers pleins d'effroi dans les bois fe cachèrent,
Et leurs triftes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfans gémiffans dans leurs bras.

Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre roi n'imputez point vos larmes.
S'il cherche les combats c'eft pour donner la paix:
Peuples, fa main fur vous répandra fes bienfaits:
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui font chers, il court dans tous les rangs
Sur un courfier fougueux plus léger que les vents,
Qui, fier de fon fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers & refpire la guerre.
On voyait près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de fa gloire & ceints de fes lauriers.

D'Aumont, qui ſous cinq rois avait porté les armes;
Biron, dont le ſeul nom répandait les alarmes;
Et ſon fils, jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis.... mais alors il était vertueux,
Sulli, Nangis, Crillon, ces ennemis du crime,
Que la ligue déteſte, & que la ligue eſtime.
Turenne qui depuis, de la jeune Bouillon,
Mérita dans Sédan la puiſſance & le nom:
Puiſſance malheureuſe & trop mal conſervée,
Et par Armand détruite auſſitôt qu'élevée.
Eſſex avec éclat paraît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier ſourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant ſa tête altière,
Etale les beautés de ſa tige étrangère.

D'Ailli pour qui ce jour fut un jour ſi fatal,
Tous ces héros en foule attendaient le ſignal,
Et rangés près du roi, liſaient ſur ſon viſage,
D'un triomphe certain l'eſpoir & le préſage.

Mayenne en ce moment, inquiet, abattu,
Dans ſon cœur étonné cherche en vain ſa vertu.
Soit que de ſon parti connaiſſant l'injuſtice,
Il ne crût point le ciel à ſes armes propice;
Soit que l'ame en effet ait des preſſentimens,
Avant-coureurs certains des grands événemens;
Ce héros cependant, maître de ſa faibleſſe,
Déguiſait ſes chagrins ſous ſa fauſſe alégreſſe,
Il s'excite, il s'empreſſe, il inſpire aux ſoldats
Cet eſpoir généreux que lui-même il n'a pas.

D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déjà d'exercer ſa valeur,

De l'incertain Mayenne accufait la lenteur.
Tel qu'échappé du fein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant fon courage,
Dans les champs de la Thrace un courfier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de fa tête fuperbe,
Impatient du frein, vole & bondit fur l'herbe.
Tel paraiffait Egmont: une noble fureur
Eclate dans fes yeux & brûle dans fon cœur.
Il s'entretient déjà de fa prochaine gloire,
Il croit que fon deftin commande à la victoire:
Hélas, il ne fait point que fon fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.

Vers les ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adreffant aux fiens, qu'enflammait fa préfence:
„ Vous êtes nés français, & je fuis votre roi;
„ Voilà nos ennemis, marchez & fuivez-moi:
„ Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
„ Ce panache éclatant qui flotte fur ma tête;
„ Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur.
A ces mots que le roi prononçait en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau fes troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.

Sur les pas des deux chefs alors en même temps,
On voit des deux partis voler les combattans.
Ainfi lorfque des monts féparés par Alcide,
Les aquilons fougeux fondent d'un vol rapide;
Soudain les flots émus de deux profondes mers,
D'un choc impétueux s'élance dans les airs.
La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
Et l'Afriquain tremblant craint la chute du monde.

Au mousquet réuni, le sanglant coutelas,
Déjà de tout côté porte un double trépas.
Cette arme que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Bayonne inventa le démon de la guerre,
Rassemble en même temps, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible, & la flamme & le fer.

On se mêle, on combat, l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente soif du sang,
Le désespoir, la mort, passent de rang en rang.
L'un poursuit un parent dans le parti contraire;
Là le frère en fuyant meurt de la main d'un frère.
La nature en frémit, & ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur sang malheureux.

Il y a dans cette description plus de pathétique encore & plus de portraits touchans, que dans le Télémaque. Ce morceau, *Habitant malheureux de ces bords pleins de charmes*, forme un mélange délicieux de tendresse & d'horreur. Le poëte met ici son art à rendre la guerre odieuse, dans le temps même qu'il sonne la charge & qu'il inspire l'ardeur du combat dans l'ame du lecteur. La comparaison *des deux mers qui se choquent*, étonne l'imagination. La peinture *de la baïonnette au bout du fusil*, est d'un goût nouveau, vrai & noble: c'est un des plus grands mérites de la poësie de peindre les détails.

Verbis ea vincere magnum
Quàm sit & angustis hunc addere rebus honorem.

ASSAUT.

CET art de peindre les détails & de décrire des choses que la poësie française évite communément, se trouve d'une manière bien sensible dans le récit d'un assaut donné aux faubourgs de Paris. *Henriade, chant VI.*

Du côté du levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche, & la mort le dévance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des assiégeans, & du haut des remparts.
Ces remparts menaçans, leurs tours & leurs ouvrages,
S'écroulent sous les traits de ces brûlans orages:
On voit les bataillons rompus & renversés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.
Ce que le fer ateint tombe réduit en poudre,
Et chacun des partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas.
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage.,
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
On entendait gronder ces bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Le salpêtre enfoncé dans ces globes d'airain,
Part, s'échauffe, s'embrase & s'écarte soudain.
La mort en mille éclats en sort avec furie.

Avec plus d'art encore & plus de barbarie,

Dans les antres profonds on a fu renfermer
Des foudres fouterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le foldat valeureux fe fie à fon courage;
On voit en un inftant des abymes ouverts,
De noirs torrens de fouffre épandus dans les airs;
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,
Dans les airs emportés, engloutis fous la terre.
Ce font-là les dangers où Bourbon va s'offrir;
C'eft par-là qu'à fon trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent les tempêtes.
L'enfer eft fous leurs pas, la foudre eft fur leurs têtes.
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du roi;
Ils ne regardent qu'elle, & marchent fans effroi.
Mornay parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, & non moins intrépide;
Incapable à la fois de crainte & de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au fein de l'horreur,
D'un œil ferme & ftoïque, il ne voit dans la guerre
Qu'un châtiment affreux des crimes de la terre.
Il marche en philofophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint fon maître & le fuit.

Ils defcendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de fang rendait inacceffible.
C'eft-là que le danger ranime leurs efforts.
Ils comblent les foffés de fafcines, de morts:
Sur ces morts entaffés, ils marchent, ils s'avancent,
D'un cours précipité fur la brèche ils s'élancent,
Armé d'un fer fanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, & monte le premier.
Il monte: il a déjà de fes mains triomphantes,
Arboré de fes lis les enfeignes flottantes.

Les ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi,
Ils semblaient respecter leur vainqueur & leur roi,
Ils cédaient, mais Mayenne à l'instant les ranime;
Il leur montre l'exemple, il les rapelle au crime;
Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts
Ce roi dont ils n'osaient soutenir les regards.
Sur le mur avec eux la Discorde cruelle,
Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
Le soldat à son gré sur ce funeste mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.

Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre:
Un farouche silence, enfant de la fureur,
A ces bruyans éclats succède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit, on reprend par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.
Dans ses fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des lis l'étendard de Lorraine.
Les assiégeans surpris sont par-tout renversés,
Cent fois victorieux, & cent fois terrassés;
Pareils à l'Océan, poussé par les orages,
Qui couvre à chaque instant, & qui fuit ses rivages.

Il est visible que l'auteur a joûté contre le grand peintre *Homère* dans cette description; car comme *Homère* s'attache à animer tout & à peindre toutes les choses qui étaient en usage de son temps, le poëte français entre dans les détails de toutes les machines dont nous nous servons, chemin couvert attaqué, fascines portées, mines, bombes, tout est exprimé.

Mettons en parallèle ce morceau épique, avec la traduction d'une description à-peu-près semblable dans l'Iliade, & voyons comment *la Motte* a rendu le poëte grec.

Sous des chefs différens il range cinq cohortes,
Dont l'égale valeur assiége autant de portes.
Sur les nouveaux remparts, l'Argien plus vaillant,
De tout côté s'oppose aux coups de l'assaillant;
Hector veut le premier forcer avec Enée,
La porte qu'occupaient Ulysse, Idoménée,
Digne de Jupiter qui lui donna le jour;
Sarpedon cherche Ajax jusqu'au haut d'une tour.
C'est en vain que des murs tombe une horrible grêle;
C'est en vain que la pierre avec les traits se mêle;
Rien ne peut réussir à les décourager,
La gloire à leurs regards efface le danger.
Appuyés l'un de l'autre, ils montent aux murailles;
Les fossés sont bientôt comblés de funérailles.
Plusieurs tombent mourans, qui s'estiment heureux
D'aider leurs compagnons à s'élever sur eux.

Courage, mes amis, criait le roi de Pile,
Courage, défendez notre dernier asile;
Soutenez bien l'honneur de vos premiers exploits,
Vos femmes, vos enfans vous pressent par ma voix.
Jupiter d'Ilion nous promit la ruine;
Ne faites point mentir la promesse divine.

Le bruit ne laissait pas distinguer ses discours,
Mais le son de sa voix les animait toujours.

Des Troyens cependant l'opiniâtre audace,
Rend effort pour effort, menace pour menace;

Et sous leurs boucliers tout hérissés de dards,
Ils atteignaient déjà le sommet des remparts.

Malgré la sécheresse de ces vers, on voit aisément la richesse du fond du sujet ; mais le pinceau de M. de *la Motte* n'est point moëleux & n'a nulle force. Il règne dans tout ce qu'il fait un ton froid, didactique, qui devient insupportable à la longue. Au lieu d'imiter les belles peintures d'*Homère* & l'harmonie de ses vers, il s'amuse à considérer que *Nestor* dans la chaleur du combat pourrait n'être pas entendu ; & il croit avoir de l'esprit en disant : *Le bruit ne laissait pas distinguer les discours.*

Le pis de tout cela est qu'il n'y a pas un mot dans *Homère* ni de *Nestor* haranguant, ni de plusieurs qui tombent mourans, & qui s'estiment heureux de servir d'échelle à leurs compagnons, ni d'effort pour effort, & de menace pour menace ; tout cela est de M. de *la Motte.*

Ses vers sont bas & prosaïques ; ils jettent même un ridicule sur l'action. Car c'est un portrait comique que celui d'un homme qui parle & qu'on n'entend point. Il faut avouer que *la Motte* a gâté tous les tableaux d'*Homère.* Il avait beaucoup d'esprit ; mais il s'était corrompu le goût par une très-mauvaise philosophie, qui lui persuadait que l'harmonie, la peinture & le choix des mots, étaient inutiles à la poësie, que pourvu que l'on cousût ensemble quelques traits communs de morale, on était au-dessus des plus grands poëtes. La véritable philosophie aurait dû lui apprendre, au contraire, que chaque art a sa nature propre, & qu'il ne fallait point traduire

Homère avec féchereffe, comme il ferait permis de traduire *Epictète.*

La Motte avait donné d'abord de très-grandes efpérances par les premières odes qu'il compofa ; mais bientôt après il tomba dans le mauvais goût, & il devint un des plus mauvais auteurs. Il crut avoir corrigé *Homère.* Cet excès d'orgueil lui ayant mal réuffi, il écrivit contre la poëfie. Il fut fur le point de corrompre le goût de fon fiècle, car il avait eu l'adreffe de fe faire un parti confidérable, & de fe faire louer dans tous les journaux; mais fa cabale eft tombée avec lui. Le temps fait juftice, & met toutes les chofes à leur place.

BATAILLE.

Les batailles ont tant de rapport avec ce que je viens de mettre fous les yeux, que je ne m'étendrai pas fur cet article. Je remarquerai feulement que l'on a toujours donné la préférence à *Homère* fur *Virgile* pour cette grande partie du poëme épique.

Je ne fais fi le *Taffe* n'eft pas encore fupérieur à *Homère* dans la defcription des batailles. Quelles peintures vives & pénétrantes dans celle qui fe donne au vingtième chant, & avec quelle force ce grand homme fe foutient au bout de fa carrière!

Giace il cavallo al fuo Signore appreffo,
Giace il compagno appo il compagno eftinto,
Giace il nemico appo il nemico, e fpeffo
Sul morto il vivo, el vincitor ful vinto,

Non v'è filentio, e non v'è grido espresso
Maodi un non fo che rocoe indiftinto,
Fremiti di furor, mormori d'ira,
Gemiti di chi langue, e di chi fpira.

Que tout cela eft vrai, terrible, paffionné ! pour moi, j'avoue que les defcriptions d'*Homère* ne me femblent pas renfermer tant de beautés. Ce que j'aime dans la bataille d'Ivry, c'eft la foule des comparaifons & des métaphores rapides, les aventures touchantes jointes à l'horreur de l'action, la vertu ftoïque de *Mornay*, oppofée à la rage des combattans; l'éloge même de l'amitié au milieu du carnage, la clémence après la victoire, cela fait un tout que je ne rencontre point ailleurs. Je remarque, entr'autres chofes qui m'ont frappé, cette fin de la bataille.

L'étonnement, l'efprit de trouble & de terreur,
S'empare en ce moment de leur troupe alarmée,
Il paffe en tous les rangs, il s'étend fur l'armée;
Les chefs font effrayés, les foldats éperdus;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, fe renverfent,
Jettent des cris affreux, fe heurtent, fe difperfent;
Les uns fans réfiftance à leur vainqueur offerts,
Fléchiffent les genoux & demandent des fers;
D'autres d'un pas rapide évitent fa pourfuite,
Jufqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans fes rapides eaux vont fe précipiter,
Et courent au trépas, qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur courfe,
Et le fleuve fanglant remonte vers fa fource

Je me suis toujours demandé pourquoi ces descriptions en vers me fesaient tant de plaisir, pendant que les récits des batailles me causaient tant de langueur dans les historiens. La véritable raison, à mon sens, c'est que les historiens ne peignent point comme les poëtes. Je vois, dans *Mezerai* & dans *Daniel*, des régimens qui avancent, & des corps de réserve qui attendent, des postes pris, un ravin passé, & tout cela presque toujours embrouillé. Mais de la vivacité, de la chaleur, de l'horreur, de l'intérêt, c'est ce qui se trouve dans l'histoire, encore moins que l'exactitude.

CARACTERES ET PORTRAITS.

Le plus beau caractère que j'aie jamais lu, est malheureusement tiré d'un roman, & même d'un roman qui, en voulant imiter le Télémaque, est demeuré fort au-dessous de son modèle. Mais il n'y a rien dans le Télémaque qui puisse, à mon gré, approcher du portrait de la reine d'Egypte qu'on trouve dans le premier volume de *Séthos*.

„ Elle ne s'est point laissé aller, comme bien des „ rois, aux injustices, dans l'espoir de les racheter „ par ses offrandes: & sa magnificence à l'égard des „ dieux, a été le fruit de sa piété, & non le tribut „ de ses remords. Au lieu d'autoriser l'animosité, la

" vexation, la perfécution par les confeils d'une piété
" mal entendue, elle n'a voulu tirer de la religion que
" des maximes de douceur, & elle n'a fait ufage de
" la févérité, que fuivant l'ordre de la juftice géné-
" rale, & par rapport au bien de l'Etat. Elle a pratiqué
" toutes les vertus des bons rois, avec une défiance
" modefte qui la laiffait à peine jouir du bonheur
" qu'elle procurait à fes peuples. La défenfe glorieufe
" des frontières, la paix affermie au-dehors & au-
" dedans du royaume, les embelliffemens & les
" établiffemens de différentes efpèces, ne font ordi-
" nairement, de la part des autres princes, que des
" effets d'une fage politique que les dieux, juges du
" fond des cœurs, ne récompenfent pas toujours;
" mais de la part de notre reine, toutes ces chofes
" ont été des actions de vertu, parce qu'elles n'ont eu
" pour principe que l'amour de fes devoirs, & la
" vue du bonheur public. Bien loin de regarder la
" fouveraine puiffance comme un moyen de fatisfaire
" fes paffions, elle a conçu que la tranquillité du
" gouvernement dépendait de la tranquillité de fon
" ame, & qu'il n'y a que les efprits doux & patiens
" qui fachent fe rendre véritablement maîtres des
" hommes. Elle a éloigné de fa penfée toute vengeance;
" & laiffant à des hommes privés la honte d'exercer
" leur haine dès qu'ils le peuvent, elle a pardonné
" comme les dieux, avec un plein pouvoir de punir.
" Elle a réprimé les efprits rebelles, moins parce
" qu'ils réfiftaient à fes volontés, que parce qu'ils
" fefaient obftacle au bien qu'elle voulait faire; elle a
" foumis fes penfées aux confeils des fujets, & tous
" les ordres du royaume à l'équité de fes lois; elle a

„ désarmé les ennemis étrangers par son courage & „ par la fidélité à sa parole, & elle a surmonté les „ ennemis domestiques par sa fermeté & par l'heureux „ accomplissement de ses projets. Il n'est jamais sorti „ de sa bouche ni un secret ni un mensonge, & elle „ a cru que la dissimulation nécessaire pour régner „ ne devait s'étendre que jusqu'au silence; elle n'a „ point cédé aux importunités des ambitieux, & les „ assiduités des flatteurs n'ont point enlevé les récom- „ penses dues à ceux qui servaient leur patrie loin de „ sa cour. La faveur n'a point été en usage sous son „ règne; l'amitié même qu'elle a connue & cultivée, „ ne l'a point emporté auprès d'elle sur le mérite, „ souvent moins affectueux & moins prévenant. Elle „ a fait des grâces à ses amis, & elle a donné des „ postes importans aux hommes capables. Elle a „ répandu des honneurs sur les grands, sans les „ dispenser de l'obéissance, & elle a soulagé le peuple „ sans lui ôter la nécessité du travail. Elle n'a point „ donné lieu à des hommes nouveaux de partager „ avec le prince, & inégalement pour lui les revenus „ de son Etat; & les deniers du peuple ont satisfait, „ sans regret, aux contributions proportionnées qu'on „ exigeait d'eux, parce qu'elles n'ont point servi à „ rendre leurs semblables plus riches, plus orgueil- „ leux & plus méchans. Persuadée que la providence „ des dieux n'exclut point la vigilance des hommes, „ qui est un de ses présens, elle a prévenu les misères „ publiques par des provisions régulières; & rendant „ ainsi toutes les années égales, sa sagesse a maîtrisé „ en quelque sorte les saisons & les élémens. Elle a „ facilité les négociations, entretenu la paix, & porté

„ le royaume au plus haut point de la richesse & de „ la gloire, par l'accueil qu'elle a fait à tous ceux que „ la sagesse de son gouvernement attirait des pays „ les plus éloignés, & elle a inspiré à ses peuples „ l'hospitalité qui n'était point encore assez établie „ chez les Egyptiens.

„ Quand il s'est agi de mettre en œuvre les grandes „ maximes du gouvernement, & d'aller au bien „ général malgré les inconvéniens particuliers, elle a „ subi avec une généreuse indifférence les murmures „ d'une populace aveugle, souvent animée par les „ calomnies secrètes des gens plus éclairés, qui „ ne trouvent pas leur avantage dans le bonheur „ public ; hasardant quelquefois sa propre gloire „ pour l'intérêt d'un peuple méconnaissant, elle a „ attendu sa justification du temps ; & quoiqu'en- „ levée au commencement de sa course, la pureté „ de ses intentions, la justesse de ses vues, & la „ diligence de l'exécution, lui ont procuré l'avantage „ de laisser une mémoire glorieuse & un regret „ universel pour être plus en état de veiller sur le „ total du royaume. Elle a confié les premiers détails „ à des ministres sûrs, obligés de choisir des subal- „ ternes qui en choisiraient encore d'autres, dont „ elle ne pouvait plus répondre elle-même, soit „ par l'éloignement, soit par le nombre. Ainsi, „ j'oserai le dire devant nos juges & devant ses sujets „ qui m'entendent : si dans un peuple innombrable, „ tel que l'on connaît celui de Memphis & des cinq „ mille villes de la dynastie, il s'est trouvé contre „ son intention quelqu'un d'opprimé, non-seulement „ la reine est excusable par l'impossibilité de pourvoir

„ à tout, mais elle eſt digne de louange, en ce
„ que, connaiſſant les bornes de l'eſprit humain,
„ elle ne s'eſt point écartée du centre des affaires
„ publiques, & qu'elle a réſervé toute ſon attention
„ pour les premières cauſes & pour les premiers
„ mouvemens. Malheur aux princes dont quelques
„ particuliers ſe louent quand le public a lieu de
„ ſe plaindre; mais les particuliers même qui ſouffrent
„ n'ont pas droit de condamner le prince quand le
„ corps de l'Etat eſt ſain, & que les principes du
„ gouvernement ſont ſalutaires. Cependant, quelque
„ irréprochable que la reine nous ait paru à l'égard
„ des hommes, elle n'attend par rapport à vous,
„ ô juſtes dieux, ſon repos & ſon bonheur que de
„ votre clémence. „

Comparez ce morceau au portrait que fait *Boſſuet* de *Marie-Thérèſe*, reine de France, vous ſerez étonné de voir combien le grand maître d'éloquence eſt alors au-deſſous de l'abbé *Terraſſon*, qui ne paſſera pourtant jamais pour un auteur claſſique.

Portrait de Marie-Thérèſe.

„ DIEU l'a élevée au faîte des grandeurs humaines,
„ afin de rendre la pureté & la perpétuelle régularité
„ de ſa vie plus éclatante & plus exemplaire; ainſi,
„ ſa vie & ſa mort, également pleines de ſainteté &
„ de grâce, deviennent l'inſtruction du genre-humain.
„ Notre ſiècle n'en pouvait recevoir de plus parfaite,
„ parce qu'il ne voyait nulle part, dans une ſi haute
„ élévation, une pareille pureté. C'eſt ce rare & mer-
„ veilleux aſſemblage que nous aurons à conſidérer
„ dans les deux parties de ce diſcours. Voici en peu
„ de

» de mots ce que j'ai à dire de la plus pieuse des reines ;
» & tel est le digne abrégé de son éloge. Il n'y a rien
» que d'auguste dans sa personne ; il n'y a rien que
» de pur dans sa vie. Accourez, peuples ; venez
» contempler dans la première place du monde la
» rare & majestueuse beauté d'une vertu toujours
» constante dans une vie si égale. Il n'importe pas à
» cette princesse où la mort frappe ; on n'y voit point
» d'endroit faible par où elle pût craindre d'être
» surprise ; toujours vigilante, toujours attentive à
» DIEU ou à son salut, sa mort si précipitée & si
» effroyable pour nous, n'avait rien de dangereux
» pour elle. Ainsi son élévation ne servira qu'à faire
» voir à tout l'univers, comme du lieu le plus éminent
» qu'on découvre dans son enceinte, cette importante
» vérité ; qu'il n'y a rien de solide ni de vraiment
» grand parmi les hommes, que d'éviter le péché, &
» que la seule précaution contre les attaques de la
» mort, c'est l'innocence de la vie. C'est, Messieurs,
» l'instruction que nous donne dans ce tombeau, ou
» plutôt du plus haut des cieux, très-haute, très-
» excellente, très-puissante, & très-chrétienne
» princesse, *Marie-Thérèse d'Autriche*, infante d'Es-
» pagne, reine de France & de Navarre. »

Il y a peu de choses plus faibles que cet éloge, si ce n'est les oraisons funèbres qu'on a faites depuis les *Bossuets* & les *Fléchiers*. Il ne s'est guère trouvé après ces grands-hommes, que de vains déclamateurs, qui manquaient de force & de grâce dans l'esprit & dans le style.

Les caractères sont d'une difficulté & d'un mérite tout autre dans l'histoire, que dans les romans &

dans les oraiſons funèbres. On ſent aiſément qu'ils doivent être auſſi bien écrits, & avoir de plus le mérite de la vraiſemblance. Rien n'eſt ſi fade que les portraits que fait *Maimbourg* de ſes héros. Il leur donne à tous de grands yeux bleus à fleur de tête, des nez aquilains, une bouche admirablement conformée, un génie perçant, un courage ardent & infatigable, une patience inépuiſable, une conſtance inébranlable.

Quelle différence, bon Dieu! entre tous ces fades portraits & celui que fait de *Cromwell*, en deux mots, l'éloquent & intéreſſant hiſtorien de l'*Eſſai du ſiècle de Louis XIV.*

Les autres nations, dit-il, *crurent l'Angleterre enſevelie ſous ſes ruines, juſqu'au temps où elle devint tout-à-coup plus formidable que jamais, ſous la domination de Cromwell, qui l'aſſujétit en portant l'évangile dans une main, l'épée dans l'autre, le maſque de la religion ſur le viſage, & qui dans ſon gouvernement couvrit des qualités d'un grand roi tous les crimes d'un uſurpateur.*

Voilà dans ce peu de lignes toute la vie de *Cromwell*. L'auteur en eût dit trop, s'il en eût dit davantage dans une deſcription de l'Europe, où il paſſe en revue toutes les nations.

Le caractère de *Charles XII* m'a frappé dans un goût abſolument différent; c'eſt à la fin de l'hiſtoire de ce monarque. Le vrai ſe fait ſentir dans cette peinture. On ſent que ce n'eſt pas là un portrait fait à plaiſir, comme celui de *Valſtein*, qu'on a fait valoir dans *Saraſin*, mais qui n'eſt peut-être en effet qu'un amas d'oppoſitions & d'antithèſes, & qu'une imitation ampoulée de *Salluſte*.

Caractère de Charles XII.

„ Ainfi périt à l'âge de trente - fix ans & demi „ *Charles XII*, roi de Suède, après avoir éprouvé ce „ que la profpérité a de plus grand, & ce que l'ad- „ verfité a de plus cruel, fans avoir été ammolli par „ l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Prefque „ toutes fes actions, jufqu'à celles de fa vie privée & „ unie, ont été bien loin au-delà du vraifemblable. „ C'eft peut- être le feul de tous les hommes, & „ jufqu'ici le feul de tous les rois, qui ait vécu fans „ faibleffe. Il a porté toutes les vertus des héros à un „ excès où elles font auffi dangereufes que les vices „ oppofés. Sa fermeté, devenue opiniâtreté, fit fes „ malheurs dans l'Ukraine, & le retint cinq ans en „ Turquie. Sa libéralité, dégénérant en profufion, a „ ruiné la Suède. Son courage, pouffé jufqu'à la „ témérité, a caufé fa mort. Sa juftice a été quel- „ quefois jufqu'à la cruauté ; & dans les dernières „ années, le maintien de fon autorité approchait de „ la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une feule „ eût pu immortalifer un autre prince, ont fait le „ malheur de fon pays. Il n'attaqua jamais perfonne ; „ mais il ne fut pas auffi prudent qu'implacable dans „ fes vengeances. Il a été le premier qui ait eu „ l'ambition d'être conquérant, fans avoir l'envie „ d'agrandir fes Etats. Il voulait gagner des empires „ pour les donner. Sa paffion pour la gloire, pour la „ guerre & pour la vengeance, l'empêcha d'être bon „ politique ; qualité fans laquelle on n'a jamais vu de „ conquérant. Après la victoire, il n'avait que de la

„ modeſtie ; après la défaite, que de la fermeté. Dur „ pour les autres comme pour lui-même ; comptant „ pour rien la peine & la vie de ſes ſujets, auſſi-bien „ que la ſienne. Homme unique, plutôt que grand ; „ homme admirable, plutôt qu'à imiter. Sa vie doit „ apprendre aux rois combien un gouvernement paci- „ fique & heureux eſt au-deſſus de tant de gloire. „

Je vois dans ces traits un réſumé de toute l'hiſtoire de ce monarque. L'auteur ne peint, pour ainſi dire, que par les faits. Il n'a point envie de briller. Ce n'eſt point lui qui paraît, c'eſt ſon héros ; & quoique ſans envie de briller, il répand pourtant ſur cette image une élégance de diction & un ſentiment de vertu & de philoſophie qui charment l'ame.

Je trouve tout le contraire dans le portrait de *Valſtein*, fait par *Saraſin. Il était*, dit-il, *envieux de la gloire d'autrui, jaloux de la ſienne, implacable dans la haine, cruel dans la vengeance, prompt à la colère, ami de la magnificence, de l'oſtentation & de la nouveauté.*

Il ſemble que l'auteur, en s'exprimant ainſi, ſoit plus rempli de *Sallufte* que de ſon héros. Je vois des traits, mais qui peuvent s'appliquer à mille généraux d'armée : *envieux de la gloire d'autrui, jaloux de la ſienne ;* ce ne ſont-là que des antithèſes. Il eſt ſi vrai qu'on eſt jaloux de ſa propre gloire, quand on envie celle d'autrui, que ce n'eſt pas aſſurément la peine de le dire. Ce n'eſt pas là repréſenter le caractère propre & particulier d'un perſonnage illuſtre ; c'eſt vouloir briller par un entaſſement de lieux communs, qui appartiennent à cent généraux d'armée auſſi-bien qu'à *Valſtein*.

CHANSONS.

Nous avons en France une foule de chanſons préférables à toutes celles d'*Anacréon*, ſans qu'elles aient jamais fait la réputation d'un auteur. Toutes ces aimables bagatelles ont été faites plutôt pour le plaiſir que pour la gloire. Je ne parle pas ici de ces vaudevilles ſatiriques, qui déshonorent plus l'eſprit qu'ils ne manifeſtent de talent. Je parle de ces chanſons délicates & faciles, qu'on retient ſans rougir, & qui ſont des modèles de goût. Telle eſt celle-ci; c'eſt une femme qui parle :

Si j'avais la vivacité
    Qui fait briller Coulange;
Si je poſſédais la beauté
    Qui fait régner Fontange;
Ou ſi j'étais comme Conti
    Des grâces le modèle;
Tout cela ferait pour Créqui,
    Dût-il m'être infidelle.

Que de perſonnes louées ſans fadeur dans cette chanſon, & que toutes ces louanges ſervent à relever le mérite de celui à qui elle eſt adreſſée! Mais ſurtout que de ſentiment dans ce dernier vers!

Dût-il m'être infidelle.

Qui pourrait n'être pas encore agréablement touché de ce couplet vif & galant?

En vain je bois pour calmer mes alarmes
Et pour chasser l'amour qui m'a surpris,
Ce sont des armes
Pour mon Iris.
Le vin me fait oublier ses mépris
Et m'entretient seulement de ses charmes.

Qui croirait qu'on eût pu faire à la louange de l'herbe qu'on appelle fougère, une chanson aussi agréable que celle-ci?

Vous n'avez point, verte fougère,
L'éclat des fleurs qui parent le printemps;
Mais leur beauté ne dure guère.
Vous êtes aimable en tout temps.
Vous prêtez des secours charmans
Aux plaisirs les plus doux qu'on goûte sur la terre
Vous servez de lit aux amans,
Aux buveurs vous servez de verre.

Je suis toujours étonné de cette variété prodigieuse avec laquelle les sujets galans ont été maniés par notre nation. On dirait qu'ils sont épuisés, & cependant on voit encore des tours nouveaux. Quelquefois même il y a de la nouveauté jusque dans le fond des choses, comme dans cette chanson peu connue, mais qui me paraît fort digne de l'être par les lecteurs qui sont sensibles à la délicatesse.

Oiseaux, si tous les ans vous changez de climats
Dès que le triste hiver dépouille nos bocages,
Ce n'est pas seulement pour changer de feuillages
Ni pour éviter nos frimats;

Mais

Mais votre deſtinée
Ne vous permet d'aimer qu'à la ſaiſon des fleurs,
Et quand elle a paſſé, vous la cherchez ailleurs,
Afin d'aimer toute l'année.

Pour bien réuſſir à ces petits ouvrages, il faut dans l'eſprit de la fineſſe & du ſentiment, avoir de l'harmonie dans la tête, ne point trop s'élever, ne point trop s'abaiſſer, & ſavoir n'être point trop long.

In tenui labor.

COMPARAISONS.

LES comparaiſons ne paraiſſent à leur place que dans le poëme épique & dans l'ode. C'eſt-là qu'un grand poëte peut déployer toutes les richeſſes de l'imagination, & donner aux objets qu'il peint un nouveau prix par la reſſemblance d'autres objets. C'eſt multiplier aux yeux des lecteurs les images qu'on lui préſente. Mais il ne faut pas que ces figures ſoient trop prodiguées. C'eſt alors une intempérance vicieuſe, qui marque trop d'envie de paraître, & qui dégoûte & laſſe le lecteur. On aime à s'arrêter dans une promenade pour cueillir des fleurs; mais on ne veut pas ſe baiſſer à tout moment pour en ramaſſer.

Les comparaiſons ſont fréquentes dans *Homère*. Elles ſont pour la plupart fort ſimples, & ne ſont relevées que par la richeſſe de la diction. L'auteur du Télémaque, venu dans un temps plus rafiné,

& écrivant pour des esprits plus exercés, devait, à ce que je crois, chercher à embellir son ouvrage par des comparaisons moins communes. On ne voit chez lui que des princes comparés à des bergers, à des taureaux, à des lions, à des loups avides de carnage. En un mot, ses comparaisons sont triviales ; & comme elles ne sont pas ornées par le charme de la poësie, elles dégénèrent en langueur.

Les comparaisons dans *le Tasse* sont bien plus ingénieuses. Telle est, par exemple, celle d'*Armide*, qui se prépare à parler à son amant, & qui étudie son discours pour le toucher, avec un musicien qui prélude avant de chanter un air attendrissant. Cette comparaison, qui ne sera pas placée en peignant une autre qu'une magicienne artificieuse, est là tout-à-fait juste. Il y a dans *le Tasse* peu de ces comparaisons nouvelles. De tous les poëmes épiques, la Henriade est celui où j'en ai vu davantage.

Il élève sa voix, on murmure, on s'empresse;
On l'entoure, on l'écoute, & le tumulte cesse;
Ainsi dans un vaisseau qu'ont agité les flots,
Quand les vents apaisés ne troublent plus les eaux,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend d'un cours heureux la vague obéissante.
Tel paraissait Potier, dictant ses justes lois,
Et la confusion se taisait à sa voix.

Rien encore de plus neuf que cette comparaison d'un combat de d'*Aumale* & de *Turenne*.

On se plaît à les voir s'observer & se craindre,
S'avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre.

Le fer étincelant, avec art détourné,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné.
Telle on voit du ſoleil la lumière éclatante,
Briſer ſes traits de feu dans l'onde tranſparente,
Et ſe rompant encor par des chemins divers,
De ce criſtal mouvant repaſſer dans les airs.

Voilà comme un véritable poëte fait ſervir toute la nature à embellir ſon ouvrage, & comme la ſcience la plus épineuſe devient entre ſes mains un ornement; mais j'avoue que je ſuis plus tranſporté encore de ces comparaiſons moins recherchées & plus frappantes, priſes des plus grands objets de la nature, leſquels pourtant n'avaient pas été mis en œuvre.

Sur les pas des deux chefs alors en même temps
On voit des deux partis voler les combattans;
Ainſi lorſque des monts ſéparés par Alcide,
Les aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,
Soudain les flots émus des deux profondes mers
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs.
La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.

La Henriade eſt encore le ſeul poëme où j'aie remarqué des comparaiſons tirées de l'hiſtoire & de la Bible; mais c'eſt une hardieſſe que je ne voudrais pas qu'on imitât ſouvent; & il n'y a que très-peu de points d'hiſtoire, très-connus & très-familiers, qu'on puiſſe employer avec ſuccès. J'aime mieux les objets tirés de la nature. Que je vois avec plaiſir *Mornay* vertueux à la cour, comparé à la fontaine Aréthuſe!

X 2

Belle Aréthuſe, ainſi ton onde fortunée
Roule au ſein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un criſtal toujours pur, & des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Voici une comparaiſon qui me plaît encore davantage, parce qu'elle renferme à la fois deux objets comparés à deux autres objets. C'eſt dans une épître ſur l'envie. Il s'agit de gens de lettres qui ſe déchirent mutuellement par des ſatires, & de ceux qui, plus dignes de ce nom, ne ſont occupés que du progrès de l'art, qui aiment juſqu'à leurs rivaux & qui les encouragent.

C'eſt ainſi que la terre avec plaiſir raſſemble
Ces chênes, ces ſapins qui s'élèvent enſemble.
Un ſuc toujours égal eſt préparé pour eux;
Leur pied touche aux enfers, leur cime eſt dans les cieux;
Leur tronc inébranlable, & leur pompeuſe tête,
Réſiſte en ſe touchant aux coups de la tempête.
Ils vivent l'un par l'autre; ils triomphent du temps,
Tandis que ſous leur ombre on voit de vils ſerpens
Se livrer en ſifflant des guerres inteſtines,
Et de leur ſang impur arroſer leurs racines.

Il y a très-peu de comparaiſons dans ce goût; il n'eſt rien de plus rare que de rencontrer dans la nature un aſſemblage de phénomènes qui reſſemble à d'autres, & qui produiſe en même temps de belles images : de telles beautés ſont fort au-deſſus de la poëſie ordinaire & tranſportent un homme de goût.

J'ai été étonné de ne trouver preſque point de

comparaifons dans les odes de *Rouffeau*, voici prefque les feules.

Ainfi que le cours des années
Se forme de jours & de nuits,
Le cercle de nos deftinées
Eft marqué de joie & d'ennuis.

Outre que cette idée eft fort commune, *le cercle marqué de joie* me paraît une expreffion vicieufe, & la *joie*, au fingulier, oppofée aux *ennuis* en pluriel, me paraît un grand défaut.

Il y a dans la même ode une efpèce de comparaifon plus ingénieufe, qui roule fur le même fujet.

Jupiter fit l'homme femblable
A ces deux jumeaux que la Fable
Plaça jadis au rang des Dieux,
Couple de déités bizare,
Tantôt habitant du Ténare,
Et tantôt citoyen des cieux.

Il y a de l'efprit dans cette idee; mais je ne fais fi les chagrins & les plaifirs de cette vie nous mettent en effet dans le ciel & dans l'enfer. Cette expreffion femblerait plus convenable dans la bouche d'un homme paffionné, qui exagererait fes tourmens & fes fatisfactions. DIEU n'a point fait l'homme dans cette vie pour être tantôt dans la béatitude célefte, & tantôt dans les peines infernales; & de plus, *Caftor* & *Pollux*, en jouiffant de l'immortalité, fix mois chez *Jupiter*, & fix mois chez *Pluton*, ne paffaient pas de la joie à la douleur, mais feulement d'un hémifphère

à l'autre. Il eſt eſſentiel qu'une comparaiſon ſoit juſte ; toutefois, malgré ce défaut, cette idée a quelque choſe de vif, de neuf & de brillant, qui fait plaiſir au lecteur.

Voici la ſeule comparaiſon que je trouve après celle-ci dans les odes de *Rouſſeau.* C'eſt dans l'ode qu'il fit après une maladie. Il compare ſon corps à un arbre renverſé par terre.

Tel qu'un arbre ſtable & ferme,
Quand l'hiver, par ſa rigueur,
De la ſève qu'il renferme
A réfroidi la vigueur ;
S'il perd l'utile aſſiſtance
Des appuis, dont la conſtance
Soutient ſes bras relâchés,
Sa tête altière & hautaine
Cachera bientôt l'arène
Sous ſes rameaux deſſéchés.

Je ſouhaiterais dans ces vers plus d'harmonie & des expreſſions plus juſtes. *La conſtance des appuis qui ſoutient des bras relâchés*, eſt une expreſſion barbare. Le plus grand défaut de cette comparaiſon eſt de n'être pas fondée. Il n'arrive jamais qu'on étaye un arbre que l'hiver a gelé. Tant de fautes dans un poëte de réputation doivent rendre les écrivains extrêmement circonſpects, & leur faire voir combien l'art d'écrire en vers eſt difficile.

Il y a de très-belles comparaiſons dans *Milton ;* mais leur principal mérite vient de la néceſſité où il eſt de comparer les objets étonnans & giganteſques qu'il repréſente, aux objets plus naturels & plus petits qui nous ſont familiers. Par exemple, en

fesant marcher *Satan*, qui eſt d'une taille énorme, il le fait appuyer ſur une lance, & il compare cette lance au mât d'un grand navire; au lieu que nous comparons le canon à la foudre, il compare le tonnerre à notre artillerie. Ainſi toutes les fois qu'il parle du ciel & de l'enfer, il prend ſes ſimilitudes ſur la terre. Son ſujet l'entraînait naturellement à des comparaiſons qui ſont toutes d'une eſpèce oppoſée à l'eſpèce ordinaire; car nous tâchons, autant qu'il eſt en nous, de comparer les choſes à des objets plus relevés qu'elles; & il eſt, comme j'ai dit, forcé à une manière contraire.

Un vice impardonnable dans les comparaiſons, & toutefois trop ordinaire, eſt le manque de juſteſſe. Il n'y a pas long-temps que j'entendis à un opéra nouveau un morceau qui me parut ſurprenant.

Comme un zéphyr qui careſſe
Une fleur ſans s'arrêter,
Une volage maîtreſſe
S'empreſſe de nous quitter.

Aſſurément des careſſes conſtantes, & ſans s'arrêter, faites à la même fleur, ſont le ſymbole de la fidélité, & ne reſſemblent en rien à une maîtreſſe volage. L'auteur a été emporté par l'idée du zéphyr, qui d'ordinaire ſert de comparaiſon aux inconſtances: mais il le peint ici, ſans y penſer, comme le modèle des ſentimens les plus fidelles; & à la honte du ſiècle, ces abſurdités paſſent à la faveur de la muſique. Concluons que toute comparaiſon doit être juſte, agréable, & ajouter à ſon objet, en le rendant plus ſenſible.

DIALOGUES

EN VERS.

L'ART du dialogue confiſte à faire dire à ceux qu'on fait parler, ce qu'ils doivent dire en effet. N'eſt-ce que cela, me répondra-t-on? Non, il n'y a pas d'autre ſecret; mais ce ſecret eſt le plus difficile de tous. Il ſuppoſe un homme qui a aſſez d'imagination pour ſe transformer en ceux qu'il fait parler, aſſez de jugement pour ne mettre dans leur bouche que ce qui convient, & aſſez d'art pour intéreſſer.

Le premier genre du dialogue, ſans contredit, eſt celui de la tragédie : car non-ſeulement il y a une extrême difficulté à faire parler des princes convenablement; mais la poëſie noble & naturelle, qui doit animer ce dialogue, eſt encore la choſe du monde la plus rare.

Le dialogue eſt plus aiſé en comédie ; & cela eſt ſi vrai, que preſque tous les auteurs comiques dialoguent aſſez bien. Il n'en eſt pas ainſi dans la haute poëſie. *Corneille* lui-même ne dialogue point comme il faut dans huit ou neuf pièces. Ce ſont de longs raiſonnemens embarraſſés. Vous n'y retrouvez point ce dialogue vif & touchant du Cid.

LE CID.

Ton malheureux amant aura bien moins de peine
A mourir de ta main, qu'à vivre avec ta haine.

CLIMENE.

Va, je ne te hais point.

LE CID.

Tu le dois.

CLIMENE.

Je ne puis.

LE CID.

Crains-tu si peu la honte & si peu les faux bruits?

Le chef-d'œuvre du dialogue est encore une scène dans les Horaces.

HORACE.

Albe vous a nommé. Je ne vous connais plus.

CURIACE.

Je vous connais encore, & c'est ce qui me tue, &c.

Peu d'auteurs ont su imiter les éclairs vifs de ce dialogue pressant & entre-coupé. La tendre molesse & l'élégance abondante de *Racine*, n'ont guère de ces traits de répartie & de réplique en deux ou trois mots, qui ressemblent à des coups d'escrime, poussés & parés presqu'en même temps.

Je n'en trouve guère d'exemples que dans l'Œdipe nouveau.

OEDIPE.

J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

OEDIPE

Je le suis par le crime.

JOCASTE.

Il eſt involontaire.

OEDIPE.

N'importe, il eſt commis.

JOCASTE.

O comble de miſère!

OEDIPE.

O trop fatal hymen! O feux jadis ſi doux!

JOCASTE.

Ils ne ſont point éteints; vous êtes mon époux.

OEDIPE.

Non, je ne le ſuis plus, &c.

Il y a cent autres beautés de dialogue dans le peu de bonnes pièces qu'a données *Corneille;* & toutes celles de *Racine*, depuis Andromaque, en ſont des exemples continuels.

Les autres auteurs n'ont point ainſi l'art de faire parler leurs acteurs. Ils ne s'entendent point, ils ne ſe répondent point pour la plupart. Ils manquent de cette logique ſecrète qui doit être l'ame de tous les entretiens, & même des plus paſſionnés.

Nous avons deux tragédies qui ſont plus remplies de terreur, & qui, par des ſituations intéreſſantes, touchent le ſpectateur autant que celles de *Corneille*, de *Racine* & de *Voltaire*. C'eſt Electre & Radamiſte; mais ces pièces étant mal dialoguées & mal écrites, à quelques beaux endroits près, ne feront jamais miſes au rang des ouvrages claſſiques qui doivent former le

goût de la jeuneſſe; c'eſt pourquoi on ne les cite jamais quand on cite les écrivains purs & châtiés.

Le lecteur eſt au ſupplice, lorſque dès les premières ſcènes il voit dans Electre, *Arcas* qui dit à cette princeſſe:

Loin de faire éclater le trouble de votre ame,
Flattez plutôt d'Itis l'audacieuſe flamme;
Faites que votre hymen ſe diffère d'un jour,
Peut-être verrons-nous Oreſte de retour.

Outre que ces vers ſont durs & ſans liaiſon, quels ſens préſentent-ils? ne pourrait-on pas flatter la paſſion d'*Itis* en montrant du trouble? Ce n'eſt même que par ſon trouble qu'une fille peut flatter la paſſion de ſon amant. Il fallait dire: *Loin de faire voir vos terreurs, flattez Itis;* mais quelle liaiſon y a-t-il entre flatter la flamme d'*Itis*, & faire que ſon hymen avec *Itis* ſe diffère? Il n'y a là ni raiſonnement ni diction, & rien n'eſt plus mauvais.

Enſuite *Electre* dit à *Itis*:

Dans l'état où je ſuis, toujours triſte, quels charmes
Peuvent avoir des yeux preſqu'éteints dans les larmes.
Porte ailleurs ton amour, & reſpecte mes pleurs.

EGISTE.

Ah! ne m'enviez pas cet amour, inhumaine,
Ma tendreſſe ne ſert que trop bien votre haine.

Ce n'eſt pas là répondre. Que veut dire *ne m'enviez pas mon amour*? En quoi *Electre* peut-elle envier cet amour? Cela eſt inintelligible & barbare.

Clitemneſtre vient enſuite qui demande au jeune *Itis*,

si sa fille *Electre* se rend enfin à la passion de ce jeune homme, & elle menace *Electre*, en cas de résistance. *Itis* dit alors à *Clitemnestre* :

Je ne puis la contraindre, & mon esprit confus...

Clitemnestre répond :

Par ce raisonnement je connais vos refus.

Mais *Itis* n'a fait là aucun raisonnement. Il dit en un vers seulement, *qu'il ne peut contraindre Electre.*

Il fallait faire raisonner *Itis*, pour lui reprocher son raisonnement. Enfin quand le tyran arrive, il demande encore à *Clitemnestre* si *Electre* consent au mariage ?

Electre répond :

Oui, pour ce grand hymen ma main est toute prête;
Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang.
Et je la garde à qui te percera le flanc.

Quelle froide & impertinente pointe ! *Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang*. Cela s'entendrait naturellement, *en faveur de ton fils*. Et ici cela veut dire, en faveur de ton *sang que je veux faire couler*. Y a-t il rien de plus pitoyable que cette équivoque.

Egiste répond à cette pointe détestable :

Cruelle, si mon fils n'arrêtait ma vengeance,
J'éprouverais bientôt jusqu'où va ta constance.

Mais il n'a pas été ici question de *constance*. Il veut dire apparemment, je me vengerais de toi, en éprouvant

ta conſtance dans les ſupplices : mais *je me vengerais*, ſuffit ; & *juſqu'où va ta conſtance*, n'eſt que pour la rime.

Après cela *Egiſte* quitte *Clitemneſtre* en lui diſant :

Mais ma fille paraît, Madame, je vous laiſſe,
Et je vais travailler au repos de la Grèce.

Quand on dit : quelqu'un *paraît*, *je vous laiſſe* ; cela fait entendre que ce quelqu'un eſt notre ennemi, ou qu'on a des raiſons pour ne pas paraître devant lui ; mais point du tout, c'eſt ici de ſa propre fille dont il parle. Quelle raiſon a-t-il donc pour s'en aller ? *Il va travailler*, dit-il, *au repos de la Grèce* ; mais on n'a pas dit encore un ſeul mot du repos ou du trouble de la Grèce. Enfin cette fille qui vient là, auſſi mal-à-propos que ſon père eſt ſorti, termine l'acte, en racontant à ſa confidente qu'elle eſt amoureuſe. Elle le dit en vers inintelligibles, & finit par dire :

Allons trouver le roi ;
Feſons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi.

Quelle raiſon, je vous prie, de *faire tout pour l'amour*, *ſi l'amour ne fait rien pour elle*. Quel jeu de mots, indigne d'une ſoubrette de comédie. Si je voulais examiner ici toute la pièce, on ne verrait pas une page qui ne fût pleine de pareils défauts. Ce n'eſt point ainſi que dialogue *Sophocle ;* & il n'a point ſurtout défiguré ce ſujet tragique par des amours poſtiches, par une *Iphianaſſe* & un *Itis*, perſonnages ridicules. Il faut que le ſujet ſoit bien beau pour avoir réuſſi au théâtre, malgré tous les défauts de l'auteur ; mais auſſi il faut convenir qu'il a ſu très-bien conſerver cette ſombre

horreur, qui doit régner dans la pièce d'Electre, & qu'il y a des situations touchantes, des reconnaissances qui attendrissent plus que les plus belles scènes de *Racine*, lesquelles sont souvent un peu froides, malgré leur élégance.

M. de *Voltaire* dialogue infiniment mieux que M. de *Crébillon*, de l'aveu de tout le monde; & son style est si supérieur, que dans quelques-unes de ses pièces comme dans Brutus & dans Jules-César, je ne crains point de le mettre à côté du grand *Corneille*, & je n'avance rien là que je ne prouve. Voyons les mêmes sujets traités par eux. Je ne parle pas d'Œdipe, car il est sans difficulté que l'Œdipe de *Corneille* n'approche pas de l'autre. Mais choisissons dans Cinna & dans Brutus des morceaux qui aient le même fonds de pensées.

Cinna parlant à *Auguste*.

J'ose dire, Seigneur, que par tous les climats,
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'Etats;
Chaque peuple a le sien conforme à sa nature,
Qu'on ne saurait changer sans lui faire une injure.
Telle est la loi du ciel, dont la sage équité,
Sème dans l'univers cette diversité.
Les Macédoniens aiment le monarchique,
Et le reste des Grecs la liberté publique.
Les Parthes, les Persans veulent des souverains;
Et le seul consulat est bon pour les Romains.

1°. *Toutes sortes d'Etats reçus par tous les climats*, n'est pas une bonne expression, attendus qu'un Etat est toujours Etat, quelque forme de gouvernement qu'il ait. De plus on n'est point reçu par un climat.

2°. Ce n'eſt point une injure qu'on fait à un peuple en changeant ſes lois. On peut lui faire tort, on peut le troubler; mais *injure* n'eſt pas le terme convenable & propre.

3°. *Les Macédoniens aiment le monarchique.* Il ſous-entend l'Etat monarchique. Mais ce mot *Etat* ſe trouvant trop éloigné, le *monarchique* eſt là un terme vicieux, un adjectif ſans ſubſtantif.

Que dans tous vos écrits la langue révérée,
Dans vos plus grands excès, vous ſoit toujours ſacrée.

Tout ce morceau d'ailleurs eſt très-proſaïque.

Il eſt très-utile d'éplucher ainſi les fautes de ſtyle & de langage où tombent les meilleurs auteurs, afin de ne point prendre leurs manquemens pour des règles; ce qui n'arrive que trop ſouvent aux jeunes gens & aux étrangers.

Brutus le conſul, dans la tragédie de ce nom, s'exprime ainſi dans un cas fort approchant.

Arons, il n'eſt plus temps, chaque Etat a ſes lois,
Qu'il tient de ſa nature & qu'il change à ſon choix:
Eſclaves de leurs rois, & même de leurs prêtres,
Les Toſcans ſemblent nés pour ſervir ſous des maîtres,
Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,
Voudraient que l'univers fût eſclave comme eux.
La Grèce entière eſt libre, & la molle Ionie,
Sous un joug odieux languit aſſujettie....
Rome eut ſes ſouverains, mais jamais abſolus.
Son premier citoyen fut le grand Romulus.
Nous partagions le poids de ſa grandeur ſuprême,
Numa qui fit nos lois y fut ſoumis lui-même.
Rome enfin, je l'avoue, a fait un mauvais choix, &c.

J'avoue hardiment que je donne ici la préférence au ſtyle de *Brutus*.

Après ces quatre tragiques, je n'en connais point qui méritent la peine d'être lus ; d'ailleurs il faut ſe borner dans les lectures. Il n'y a dans *Corneille* que cinq ou ſix pièces qu'on doive ou plutôt qu'on puiſſe lire ; il n'y a que l'Electre & le Radamiſte chez M. *Crébillon*, dont un homme qui a un peu d'oreille puiſſe ſoutenir la lecture ; mais pour les pièces de *Racine*, je conſeille qu'on les liſe toutes très-ſouvent, hors *les Frères ennemis*.

DIALOGUES

EN PROSE.

LES premiers dialogues ſupportables qu'on ait écrit en proſe dans notre langue, ſont ceux de *la Mothe le Vayer ;* mais ils ne peuvent en aucune manière être comparés à ceux de M. de *Fontenelle*. J'avouerai auſſi que ceux de M. de *Fontenelle* ne peuvent être comparés à ceux de *Cicéron* ni à ceux de *Galilée*, pour le fonds & la ſolidité.

Il ſemble que cet ouvrage ne ſoit fait uniquement que pour montrer de l'eſprit. Tout le monde veut en avoir, & on croit en faire proviſion quand on lit ces dialogues. Ils ſont écrits avec de la légéreté & de l'art ; mais il me ſemble qu'il faut les lire avec beaucoup de précaution, & qu'ils ſont remplis de penſées fauſſes.

Un

Un efprit jufte & fage ne peut fouffrir que la courtifane *Phriné* fe compare à *Alexandre*, & qu'elle lui dife : *Si vous êtes un aimable conquérant, je fuis une aimable conquérante; que les belles font de tous pays, & que les rois n'en font pas* &c.

Rien n'eft plus faux que de dire que *les hommes fe défendraient trop bien, fi les femmes les attaquaient*; toute cette métaphyfique d'amour ne vaut rien, parce qu'elle eft frivole & qu'elle n'eft pas vraie.

Rien n'eft beau que le vrai. Le vrai feul eft aimable.

Il eft encore très-faux qu'il n'y ait pas de fiècles plus méchans les uns que les autres. Le dixième fiecle à Rome était certainement beaucoup plus pervers que le dix-huitième. Il y a cent exemples pareils.

Il n'eft pas plus vrai *qu'avoir de l'efprit foit uniquement un hafard*; car c'eft principalement la culture qui forme l'efprit, & fi cela n'était pas ainfi, un payfan en aurait autant que l'homme du monde le plus cultivé.

Rien n'eft encore plus faux que ce qu'on met dans la bouche d'*Elifabeth* d'Angleterre, parlant au duc d'*Alençon*. Elle veut lui perfuader qu'il a été heureux, parce qu'il a manqué quatre fois la royauté. *Toujours des imaginations*, dit-elle, *des efpérances, & jamais de réalité : voilà votre bonheur; vous n'avez fait que vous préparer à la royauté pendant toute votre vie, comme je n'ai fait pendant toute la mienne que me préparer au mariage.*

Quelle pitié de comparer la fureur de régner du duc d'*Alençon*, & les malheurs horrible qu'elles lui caufa, avec les petits artifices de la reine *Elifabeth*, pour ne fe point marier. Quelle fauffeté de prétendre que le bonheur confifte dans des efpérances fi cruel-

lement confondues. Enfin eſt-il rien de plus faux que ces paroles: *Voilà ce bonheur dont vous ne vous êtes point aperçu.* Un bonheur qu'on ne ſent point peut-il être un bonheur?

Il eſt honteux pour la nation, que ce livre frivole, rempli d'un faux continuel, ait ſéduit ſi long-temps.

Voici encore une penſée auſſi fauſſe que recherchée.
„ Mais ſongez que l'honneur gâte tout en amour,
„ dès qu'il y en entre. D'abord c'eſt l'honneur des
„ femmes qui eſt contraire aux intérêts des amans;
„ & puis du débris de cet honneur-là, les amans
„ s'en compoſent un autre, qui eſt fort contraire aux
„ intérêts des femmes. Voilà ce que c'eſt que d'avoir
„ mis l'honneur d'une partie dont il ne devait point
„ être. „

Quel ſtyle! un *honneur qui eſt de la partie.* Mais rien ne paraît encore plus faux & plus mal placé que *Fauſtine*, qui ſe compare à *Marcus Brutus*, & prétend avoir eu autant de courage en feſant des infidélités à *Marc-Aurèle* ſon mari, que *Brutus* en eut en tuant l'uſurpateur de Rome. *Je voulais*, dit-elle, *éffrayer tellement tous les maris*, que perſonne *n'oſât ſonger à l'être, après l'exemple de Marc-Aurèle.* Y a-t-il rien de plus éloigné de la raiſon qu'une telle penſée.

Y a-t-il rien de plus mauvais goût & de plus indécent, que de mettre en parallèle le Virgile traveſti de *Scarron* avec l'Enéide, & de dire que le magnifique & le ridicule ſont ſi voiſins qu'ils ſe touchent? On reconnaît trop à ce trait le mépriſable deſſein d'avilir tous les génies de l'antiquité, & de faire valoir, je ne ſais quel ſtyle compaſſé & bourgeois, aux dépens du noble & du ſublime.

Pourquoi dire, *si par malheur la vérité se montrait telle qu'elle est, tout serait perdu*. Le contraire n'est-il pas d'une vérité reconnue ?

Cette pensée-ci n'est-elle pas aussi fausse que les autres. *Il y aurait trop d'injustice à souffrir qu'un siècle eût plus de plaisir qu'un autre*. N'est-il pas évident que le siècle de *Louis XIV*, dans lequel on a perfectionné tous les arts aimables, & toutes les commodités de la vie, a fourni plus de plaisirs que le siècle de *Charles IX* & de *Henri III* ? Est-il bien raisonnable de faire dire par *Julie de Gonzague* à *Soliman*, qui fait le sophiste avec elle : *A un certain point, la vanité est un vice; un peu en-deçà, c'est une vertu* Voilà la première fois qu'on a donné ce nom à la vanité ; & les raisonnemens entortillés de ce dialogue ne prouveront jamais cette nouvelle morale.

Autre fausseté. *Qui veut peindre pour l'immortalité, doit peindre des sots*. Les grands poëtes & les grands historiens n'ont point peint des sots. *Molière* même, que l'on fait parler ici, n'aurait point peint pour la postérité, s'il n'avait mis que la sottise sur le théâtre.

Mais ce que je trouve de plus faux que tout cela, c'est la duchesse de *Valentinois* se comparant à *César*, parce qu'elle a été aimée étant vieille.

Des pensées si puériles & si propres à révolter tous les esprits sensés, n'ont pu cependant empêcher le succès du livre, parce que les pensées fines & vraies y sont en grand nombre ; & quoiqu'elles se trouvent pour la plupart dans *Montagne* & dans beaucoup d'autres auteurs, elles ont le mérite de la nouveauté dans les dialogues de *Fontenelle*, par la manière dont

il les enchaſſe dans des traits d'hiſtoire intéreſſans & agréables. Si ce livre doit être lu avec précaution, comme je l'ai dit, il peut être lu auſſi avec plaiſir, & même avec fruit, par tous ceux qui aimeront la délicateſſe de l'eſprit, & qui ſauront diſcerner l'agréable d'avec le forcé, le vrai d'avec le faux, le ſolide d'avec le puéril, mêlés à chaque page dans ce livre ingénieux.

Le malheur de ce livre, & de ceux qui lui reſſemblent, eſt d'être écrit uniquement pour faire voir qu'on a de l'eſprit. Le célébre profeſſeur *Rollin* avait grande raiſon de comparer les ouvrages utiles aux arbres que la nature produit avec peine, & les ouvrages de pur eſprit aux fleurs des champs, qui croiſſent & qui meurent ſi vîte. La perfection conſiſte, comme dit *Horace*, à joindre les fleurs aux fruits.

Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci.

DESCRIPTION

DE L'ENFER.

ON voit dans tous les poëtes épiques des deſcriptions de l'enfer. Il y en a une auſſi dans la Henriade, au ſeptième chant; mais comme elle eſt fort longue, & entremêlée de beaucoup d'autres idées, j'aime mieux y renvoyer le lecteur. J'en comparerai ſeulement quelques endroits avec ce que dit le Télémaque ſur le même ſujet.

» Dans cette peine, il entreprit de defcendre aux » enfers par un lieu célébre qui n'était pas éloigné » du camp ; on l'appelait *Acherontia*, à caufe qu'il y » avait en ce lieu une caverne affreufe, *de laquelle* » on defcendait fur les rives de l'Achéron, *par* » *lequel* les dieux mêmes craignent de jurer. La » ville était fur un rocher, pofée comme un nid » fur le haut d'un arbre ; au pied de ce rocher, » on trouvait la caverne, *de laquelle* les timides » mortels n'ofaient approcher. Les bergers avaient » foin d'en détourner leurs troupeaux. La vapeur » fouffrée du marais Stygien, qui s'exhalait fans » ceffe par cette ouverture, empeftait l'air. *Tout* » *autour* il ne croiffait ni herbes ni fleurs. On n'y » fentait jamais les doux zéphyrs, ni les grâces » naiffantes du printemps, ni les riches dons de » l'automne. La terre arride y languiffait. On y » voyait feulement quelques arbuftes dépouillés, » & quelques cyprès funeftes. Au loin même, *tout* » *à l'entour*, *Cérès* refufait aux laboureurs fes moiffons » dorées. *Bacchus* femblait en vain y promettre fes » doux fruits. Les grappes de raifin fe defféchaient » au lieu de mûrir. Les nayades triftes ne fefaient » point couler une onde pure. Leurs *flots* étaient » toujours *amers* & troubles. Les oifeaux ne chantaient » jamais *dans* cette terre hériffée de ronces & d'épines, » & n'y trouvaient aucun bocage pour fe retirer. » Ils allaient chanter leurs amours fous un ciel plus » doux. Là, on n'entendait que les croaffemens » des corbeaux, & la voix lugubre des hiboux. » L'herbe même y était *amère*, & les troupeaux qui » la paiffaient ne fentaient point la douce joie qui

» les fait bondir. Le taureau fuyait la génisse. Le
» berger, tout abattu, oubliait sa musette & sa
» flûte. ..

» De cette caverne sortait de temps en temps une
» fumée noire & épaisse, qui fesait une espèce de
» nuit au milieu du jour. Les peuples voisins redou-
» blaient alors leurs sacrifices pour apaiser les
» divinités infernales. Mais souvent les hommes à
» la fleur de leur âge, & dès leur plus tendre jeunesse,
» étaient les seules victimes que ces divinités cruelles
» prenaient plaisir à *immoler* par une funeste *contagion*.

» C'est-là que *Télémaque* résolut de chercher le
» chemin de la sombre demeure de *Pluton*. *Minerve*
» qui veillait sans cesse sur lui, & qui le couvrait
» de son égide, lui avait rendu *Pluton* favorable.
» *Jupiter* même, à la prière de *Minerve*, avait
» ordonné à *Mercure*, qui descend tous les jours aux
» enfers pour livrer à *Caron* un certain nombre de
» morts, de dire au roi des ombres qu'il laissât entrer
» le fils d'*Ulysse* dans son empire.

» *Télémaque* se dérobe du camp pendant la nuit.
» Il marche à la clarté de la lune, & il invoque
» cette puissante divinité, qui étant dans le ciel
» l'astre brillant de la nuit, & sur terre la chaste
» *Diane*, est aux enfers la redoutable *Hécate*. Cette
» divinité écouta favorablement ses vœux, parce
» que son cœur était pur, & qu'il était conduit par
» l'amour pieux qu'un fils doit à son père. A peine
» fut-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il
» entendit l'empire souterrain mugir. La terre
» tremblait sous ses pas. Le ciel s'arma d'éclairs
» & de feux, qui semblaient tomber sur la terre.

» Le jeune fils d'*Ulysse* sentit son cœur ému, & tout
» son corps était couvert d'une sueur glacée ; mais
» son courage le soutint. Il leva les mains & les yeux
» au ciel. Grands Dieux ! s'écria-t-il, j'accepte ces
» présages que je crois heureux. Achevez votre
» ouvrage. Il dit, & redoublant ses pas, il se présenta
» hardiment. Aussitôt la fumée épaisse qui rendait
» l'entrée de la caverne funeste à tous les animaux
» dès qu'ils en approchaient, se dissipe ; l'*odeur*
» *empoisonnée* cessa pour un peu de temps. *Télémaque*
» entra seul ; car quel autre mortel eût osé le suivre ?
» Deux Crétois qui l'avaient accompagné jusqu'à
» une certaine distance de la caverne, & auxquels
» il avait confié son dessein, demeurèrent tremblans
» & à demi-morts, assez loin de-là dans le temple,
» fesant des vœux, & n'espérant plus de revoir
» *Télémaque.*

» Cependant le fils d'*Ulysse*, l'épée à la main,
» s'enfonce dans ces ténèbres horribles ; bientôt il
» aperçoit une faible & sombre lueur, telle qu'on
» la voit pendant la nuit sur la terre. Il remarque
» les ombres légères qui voltigent autour de lui ;
» il les écarte avec son épée ; ensuite il voit les
» tristes bords du fleuve marécageux, dont les eaux
» bourbeuses & dormantes ne font que tournoyer. Il
» découvre sur ce rivage une foule innombrable de
» morts privés de la sépulture, qui se présentent en
» vain à l'impitoyable *Caron* : ce dieu, dont la vieil-
» lesse éternelle est toujours triste & chagrine, mais
» pleine de vigueur, les menace, les repousse, &
» admet d'abord dans sa barque le jeune Grec. »

On ne saurait approuver que ce *Télémaque* descende

aux enfers de ſon plein gré, comme on fait un voyage ordinaire. Il me ſemble que c'eſt-là une grande faute ; en effet, cette deſcription a l'air d'un récit de voyageur plutôt que de la peinture terrible qu'on devait attendre. Rien n'eſt ſi petit que de mettre à l'entrée de l'enfer des grappes de raiſin qui ſe deſſèchent. Toute cette deſcription eſt dans un genre trop médiocre, & il y règne une abondance de choſes petites, comme dans la plupart des lieux communs dont le Télémaque eſt plein.

Je ne ſais s'il eſt permis dans un poëme chrétien de faire aller les ſaints aux enfers ; mais il eſt beaucoup mieux d'y faire tranſporter *Henri IV* en ſonge par *St Louis*, que ſi ce héros y allait en effet ſans y être entraîné par une puiſſance ſupérieure.

Henri, dans ce moment, d'un vol précipité,
Eſt par un tourbillon dans l'eſpace emporté,
Vers un ſéjour informe, aride, affreux, ſauvage,
De l'antique chaos abominable image,
Impénétrable aux traits de ces ſoleils brillans,
Chefs-d'œuvre du Très-haut, comme lui bienfeſans.
Sur cette terre horrible & des anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
La mort, l'affreuſe mort, & la confuſion,
Y ſemblent établir leur domination.
Là gît la ſombre Envie, à l'œil timide & louche,
Verſant ſur des lauriers les poiſons de ſa bouche :
Le jour bleſſe ſes yeux dans l'ombre étincelans.
Triſte amante des morts, elle hait les vivans.
Elle aperçoit Henri, ſe détourne & ſoupire.
Auprès d'elle eſt l'Orgueil, qui ſe plaît & s'admire.

La Faiblesse, au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède aux crimes, & détruit les vertus;
L'Ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée;
La tendre Hypocrisie, aux yeux pleins de douceur,
(Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur;)
Le faux Zèle étalant ses barbares maximes
Et l'Intérêt enfin, père de tous les crimes.

Je dirai hardiment que j'aime mieux cette peinture des vices, qui de tout temps ont ouvert aux misérables mortels l'entrée de cette horrible demeure, que la description de *Virgile*, dans laquelle il met les remords vengeurs, avec la Crainte, la Faim, & la Pauvreté.

Luctus & ultrices posuêre cubilia Curæ,
Et Metus, & malesuada Fames, & turpis Egestas.

La pauvreté mène moins aux enfers que la richesse; mais je ne peux supporter la description bizarre & bigarrée que fait *Rousseau*.

L'ordre donné, la séance réglée,
Et des démons la troupe rassemblée;
Furent assis les sombres députés,
Selon leur ordre, emplois, & dignités.
Au premier rang, le ministre Asmodée,
Et Belzébuth à la face échaudée,
Et Bélial, puis les diables mineurs,
Juges, préfets, intendans, gouverneurs,
Représentans le tiers-état du gouffre.
Alors assis sur un trône de soufre,

Lucifer *touſſe*, & fesant un ſignal,
Tint ce diſcours au ſénat infernal.

. . . .
. . . .

„ Quel noir complot, quels reſſorts inconnus
„ Font aujourd'hui tarir mes revenus ?
„ Depuis un mois aſſemblant mes miniſtres,
„ J'ai feuilleté mes journaux, mes regiſtres;
„ De jour en jour l'enfer perd de ſes droits;
„ Le diable oiſif y ſouffle dans ſes doigts. (1)

Il régne dans cette peinture un mélange de terrible & de ridicule, & même de pluſieurs ſtyles, lequel n'eſt point convenable au ſujet. La chute de l'homme, que l'auteur traite ſérieuſement, ne peut admettre le bas comique. Il fallait imiter plutôt l'énergie outrée de *Milton*, & la beauté du *Taſſe*. *Une face échaudée*, *des diables mineurs*, *Lucifer qui touſſe*, *des démons ſoufflant dans leurs doigts*, ne ſont pas un début décent, pour arriver à l'amour de DIEU qui eſt traité dans cette pièce. C'eſt une grimace; c'eſt le ſac de *Scapin* dans le Miſanthrope. Chaque choſe doit être traitée dans le ſtyle qui lui eſt propre; & il y a de la dépravation de goût à mêler ainſi les ſtyles. Cette remarque eſt très-importante pour les étrangers, & pour les jeunes gens, qui ne peuvent d'abord diſcerner s'il y a des termes bas dans un ſujet noble, & voir que le ſujet eſt par-là défiguré.

(1) S'il reſte encore des gens de lettres qui croient de bonne foi *J. B. Rouſſeau* un poëte égal ou ſupérieur à M. de *Voltaire*, nous les exhortons à comparer cette deſcription de l'enfer avec le cinquième chant de la Pucelle.

EPIGRAMME.

L'EPIGRAMME ne doit pas être placée dans un plus haut rang que la chanfon.

L'épigramme plus libre, en fon tour plus borné,
N'eft fouvent qu'un bon mot de deux rimes orné.

Mais je ne confeillerais à perfonne de s'adonner à un genre qui peut apporter beaucoup de chagrin avec peu de gloire. Ce fut par-là malheureufement qu'un célébre poëte de nos jours commença à fe diftinguer. Il n'avait réuffi ni à l'opéra ni au théâtre comique. Il fe dédommagea d'abord par l'épigramme; & ce fut la fource de toutes fes fautes & de tous fes malheurs. La plupart des fujets de fes petits ouvrages font même fi licencieux, & repréfentent un débordement de mœurs fi horrible, qu'on ne peut trop s'élever contre des chofes fi déteftables, & je n'en parle ici que pour détourner de ce malheureux genre les jeunes gens qui fe fentent du talent. La débauche & la facilité qu'on trouve à rimer des contes libertins, n'entraînent que trop la jeuneffe; mais on en rougit dans un âge plus mûr. Il faut tâcher de fe conduire à vingt ans comme on fouhaiterait de s'être conduit quand on en aura quarante. L'obfcénité n'eft jamais du goût des honnêtes gens. Je prendrai dans *Rouffeau* le modèle du genre qui doit plaire à tous les bons efprits, même aux plus rigides; c'eft la paraphrafe de *totus mundus fabula eft*.

Ce monde-ci n'eſt qu'un œuvre comique,
Où chacun fait des rôles différens.
Là ſur la ſcène en habit dramatique,
Brillent prélats, miniſtres, conquérans.
Pour nous vil peuple aſſis aux derniers rangs,
Troupe futile & des grands rebutée,
Par nous d'en bas la pièce eſt écoutée;
Mais nous payons, utiles ſpectateurs;
Et ſi la pièce eſt mal repréſentée,
Pour notre argent nous ſifflons les acteurs.

Il n'y a rien à reprendre dans cette jolie épigramme, que peut-être ce vers;

Troupe futile & des grands rebutée.

Il paraît de trop; il gâte la comparaiſon des ſpectateurs & des comédiens; car les comédiens ſont fort éloignés de mépriſer le parterre.

Mais on voit par ce petit morceau, d'ailleurs achevé, combien l'auteur était condamnable de donner dans des infamies, dont aucune n'eſt ſi bien écrite que cette épigramme, auſſi délicate que décente.

Il faut prendre garde qu'il y a quelques épigrammes héroïques; mais elles ſont en très-petit nombre dans notre langue. J'appelle *épigrammes héroïques*, celles qui préſentent à la fin une penſée ou une image forte & ſublime, en conſervant pourtant dans les vers la naïveté convenable à ce genre. En voici une dans *Marot*. Elle eſt peut-être la ſeule qui caractériſe bien ce que je dis.

Lorſque Maillard, juge d'enfer, menait
A Montfaucon Samblançay l'ame rendre,

A votre avis lequel des deux tenait
Meilleur maintien? Pour vous le faire entendre,
Maillard femblait homme que mort va prendre,
Et Samblançay fut fi ferme vieillard,
Que l'on cuidait pour vrai qu'il menât pendre
A Montfaucon le lieutenant Maillard.

Voilà de toutes les épigrammes, dans le goût noble, celle à qui je donnerais la préférence. On a diftingué les madrigaux des épigrammes; les premiers confiftent dans l'expreffion délicate d'un fentiment, les feconds dans une plaifanterie. Par exemple, on appelle madrigal, ces vers charmans de M. *Ferrand.*

Etre l'amour quelquefois je défire,
Non pour régner fur la terre & les cieux;
Car je ne veux régner que fur Thémire,
Seule elle vaut les mortels & les dieux;
Non pour avoir un bandeau fur les yeux;
Car de tout point Thémire m'eft fidelle;
Mais feulement pour épuifer fur elle
Du dieu d'Amour & les traits & les feux.

Les épigrammes qui n'ont que le mérite d'offenfer, n'en ont aucun; & comme d'ordinaire c'eft la paffion feule qui les fait, elle font groffières. Qui peut fouffrir dans *Malherbe*:

Cocu de long, cocu de travers,
Sot au-delà de toutes bornes;
Comment te plains-tu de mes vers,
Toi qui fouffres fi bien les cornes?

Peut-être cette déteſtable épigramme réuſſit-elle de ſon temps ; car le temps était fort groſſier, témoin les ſatires de *Régnier*, qui n'avaient aucune fineſſe & qui cependant furent goûtées.

Je ne ſais ſi cette épigramme-ci de *Rouſſeau* n'eſt pas auſſi condamnable.

L'uſure & la poëſie
Ont fait juſques aujourd'hui,
Du feſſe-matthieu de Brie,
Les délices & l'ennui.
Ce rimailleur à la glace
N'a fait qu'un pas de ballet,
Du châtelet au parnaſſe,
Du parnaſſe au châtelet.

Où eſt la plaiſanterie, où eſt le ſel, où eſt la fineſſe de dire crument, qu'un homme eſt un uſurier ? Comment eſt-ce qu'on *fait un pas de ballet du châtelet au parnaſſe* ? De plus, dans un épigramme il faut rimer richement. C'eſt un des mérites de ce petit poëme. La rime de *poëſie*, avec *de Brie*, eſt mauvaiſe ; mais ce qu'il y a de plus mauvais dans cette épigramme, c'eſt la groſſièreté de l'injure.

Cette groſſièreté condamnable eſt un vice qui ſe rencontre trop ſouvent dans les pièces ſatiriques, dans les épîtres & allégories de cet auteur. Les termes de faquin, bélître, maroufle, & autres ſemblables, qui ne doivent jamais ſortir de la bouche d'un honnête homme, doivent encore moins être ſoufferts dans un auteur qui parle au public.

FABLE.

AU lieu de commencer ici par des morceaux détachés qui peuvent ſervir d'exemples, je commencerai par obſerver que les Français ſont le ſeul peuple moderne chez lequel on écrit élégamment des fables.

Il ne faut pas croire que toutes celles de *la Fontaine* ſoient égales. Les perſonnes de bon goût ne confondront point la FABLE DES DEUX PIGEONS, *deux pigeons s'aimaient d'amour tendre*, avec celle qui eſt ſi connue: *La cigale ayant chanté tout l'été*, ou avec celle qui commence ainſi: *Maître corbeau ſur un arbre perché;* ce qu'on fait apprendre par cœur aux enfans, eſt ce qu'il y a de plus ſimple, & non pas de meilleur: les vers même qui ont le plus paſſé en proverbe, ne ſont pas toujours les plus dignes d'être retenus. Il y a incomparablement plus de perſonnes dans l'Europe qui ſavent par cœur: *J'appelle un chat un chat, & Rollet un fripon;* & beaucoup de pareils vers, qu'il n'y en a qui aient retenu ceux-ci.

Pour paraître honnête homme, en un mot, il faut l'être.
Il n'eſt point ici-bas de moiſſon ſans culture.
Celui-là fait le crime à qui le crime ſert.
Tout empire eſt tombé, tout peuple eut ſes tyrans.
Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier.
C'eſt un poids bien peſant qu'un nom trop tôt fameux.
Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.
Le crime a ſes héros, l'erreur a ſes martyrs.
La douleur eſt un ſiècle, & la mort un moment.

Tous ces vers ſont d'un genre très-ſupérieur à *j'appelle un chat un chat ;* mais un proverbe bas eſt retenu par le commun des hommes plus aiſément qu'une maxime noble ; c'eſt pourquoi il faut bien prendre garde qu'il y a des choſes qui ſont dans la bouche de tout le monde ſans avoir aucun mérite, comme ces chanſons triviales qu'on chante ſans les eſtimer, & ces vers naïfs & ridicules de comédie qu'on cite ſans les approuver ;

Entendez-vous, bailli, ce ſublime langage.
Si vous ne m'entendez, je vous aime autant ſourd.

& cent autres de cette eſpèce.

C'eſt particulièrement dans les fables de *la Fontaine* qu'il faut diſcerner ſoigneuſement ces vers naïfs, qui approchent du bas, d'avec les naïvetés élégantes dont cet aimable auteur eſt rempli.

La fourmi n'eſt pas prêteuſe.

Ils ſont trop verds, dit-il, & bons pour des goujats.

Cela eſt paſſé en proverbe. Combien cependant ces proverbes ſont-ils au-deſſous de ces maximes d'un ſens profond qu'on trouve en foule dans le même auteur ?

Des enfans de Japet, toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

Plutôt ſouffrir que mourir ;
C'eſt la deviſe des hommes.

Il n'eſt pour voir que l'œil du maître.
Quant à moi j'y mettrais encor l'œil de l'amant.

Lynx envers nos pareils, & taupes envers nous.

Je

Je ne connais guère de livre plus rempli de ces traits qui ſont faits pour le peuple, & de ceux qui conviennent aux eſprits les plus délicats ; auſſi je crois que de tous les auteurs, *la Fontaine* eſt celui dont la lecture eſt d'un uſage plus univerſel. Il n'y a que les gens un peu au fait de l'hiſtoire, & dont l'eſprit eſt très-formé, qui liſent avec fruit nos grands tragiques, ou la Henriade. Il faut avoir déjà une teinture de belles-lettres pour ſe plaire à l'art poëtique ; mais *la Fontaine* eſt pour tous les eſprits & pour tous les âges.

Il eſt le premier en France qui ait mis les fables d'*Eſope* en vers. J'ignore ſi *Eſope* eut la gloire de l'invention ; mais *la Fontaine* a certainement celle de l'art de conter. C'eſt la ſeconde, & ceux qui l'ont ſuivi n'en ont pas acquis une troiſième ; car non-ſeulement la plupart des fables de *la Motte Houdart* ſont priſes, ou de *Pilpay*, ou du dictionnaire d'*Herbelot*, ou de quelques voyageurs, ou d'autres livres, mais encore toutes ſont écrites en général d'un ſtyle un peu forcé. Il avait beaucoup d'eſprit ; mais ce n'eſt pas aſſez pour réuſſir dans un art ; auſſi tous ſes ouvrages, en tous les genres, ne s'élèvent guère communément au-deſſus du médiocre. Il y a dans la foule quelques beautés & des traits fort ingénieux ; mais preſque jamais on n'y remarque cette chaleur & cette éloquence qui caractériſent l'homme d'un vrai génie ; encore moins ce beau naturel qui plaît tant dans *la Fontaine*. Je ſais que tous les journaux, tous les mercures, les feuilles hebdomadaires qu'on feſait alors, ont retenti de ſes louanges ; mais il y a long-temps qu'on doit ſe défier de tous ces

éloges. On sait assez tous les petits artifices des hommes pour acquérir un peu de gloire. On se fait un parti ; on loue afin d'être loué. On engage dans ses intérêts les auteurs des journaux ; mais bientôt il se forme par la voix du public un arrêt souverain, qui n'est dicté que par le plus ou le moins de plaisir qu'on a en lisant, & cet arrêt est irrévocable.

Il ne faut pas croire que le public ait eu un caprice injuste, quand il a réprouvé dans les fables de M. de *la Motte* des naïvetés qu'il paraît avoir adoptées dans *la Fontaine*. Ces naïvetés ne sont point les mêmes. Celles de *la Fontaine* lui échappent, & sont dictées par la nature même. On sent que cet auteur écrivait dans son propre caractère, & que celui qui l'imite en cherchait un. Que *la Fontaine* appelle *un chat*, qui est pris pour juge, *sa majesté fourrée* ; on voit bien que cette expression est venue se présenter sans effort à son auteur : elle fait une image simple, naturelle & plaisante. Mais que *la Motte* appelle un cadran, un *greffier solaire*, vous sentez-là une grande contrainte, avec peu de justesse. Le cadran serait plutôt le greffe que le greffier. Et combien d'ailleurs cette idée de *greffier* est-elle peu agréable ? *La Fontaine* fait dire élégamment au corbeau par le renard :

Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.

La Motte appelle une rave, un *phénomène potager*. Il est bien plus naturel de nommer *phénix*, un corbeau qu'on veut flatter, que d'appeler une rave un *phénomène*. *La Motte* appelle cette rave un *colosse*. Que

ces mots de *coloſſe* & de *phénomène* ſont mal appliqués à une rave, & que tout cela eſt bas & froid !

Je ſais bien qu'il eſt néceſſaire d'avoir une connaiſſance un peu fine de notre langue pour bien diſtinguer ces nuances ; mais j'ai vu beaucoup d'étrangers qui ne s'y méprenaient pas, tant le naturel a de beauté, & tant il ſe fait ſentir. Je me ſouviens qu'un jour étant à une repréſentation de la tragédie d'Inès avec le jeune comte de *Sinzendorf*, il fut révolté à ces vers :

Vous me devez, Seigneur, l'eſtime & la tendreſſe.

Il me demanda ſi on diſait, *j'ai pour vous l'eſtime*, & s'il ne fallait pas abſolument dire, *j'ai pour vous de l'eſtime* ? Je fus ſurpris de cette remarque, qui était très-juſte. Cela me fit lire depuis Inès avec beaucoup d'attention, & j'y trouvai plus de deux cents fautes contre la langue ; mais ce n'eſt pas ici le lieu d'en parler.

DE LA GRANDEUR DE DIEU.

CE fera dans les vers que je chercherai les belles images de la grandeur de DIEU. Je n'ai rien trouvé dans la profe qui m'ait élevé l'ame en parlant de ce fublime fujet ; & j'avoue que je ne fuis point furpris qu'on ait autrefois appelé la poëfie le langage des dieux. Il y a en effet dans les beaux vers un enthoufiafme, qui paraît au-deffus des forces humaines. Nul auteur en profe n'a parlé de DIEU comme *Racine* dans Efther.

L'Eternel eft fon nom, le monde eft fon ouvrage ;
Il entend les foupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de fon trône interroge les rois.

Ces quatre vers font fublimes. Ils font, je crois, infiniment plus parfaits en leur genre, que ce commencement de la première ode facrée de *Rouffeau*, qui pourtant eft fort belle.

Les cieux inftruifent la terre
A révérer leur auteur.
Tout ce que leur globe enferre
Célèbre un Dieu créateur.
Quel plus fublime cantique
Que ce concert magnifique

De tous les céleſtes corps;
Quelle grandeur infinie,
Quelle divine harmonie
Réſulte de leurs accords!

Le mot *enſerre* n'eſt ni noble ni agréable ; & quel cantique que ce concert ! quelle grandeur ! quelle harmonie ! voilà bien des *quels !* Ces trois choſes d'ailleurs, *cantique*, *concert*, *harmonie*, ſe reſſemblent trop. *Réſulte* eſt un mot trop proſaïque. Enfin, il y a trop d'épithètes, & vous n'en trouvez pas une dans ces quatre vers d'Eſther.

Voici un morceau de la Henriade, qui me paraît un pendant pour les vers de *Racine.*

C'eſt après une deſcription philoſophique des cieux, qui n'eſt pas de mon ſujet.

Au-delà de leur cours, & loin dans cet eſpace,
Où la matière nage, & que Dieu ſeul embraſſe,
Sont des ſoleils ſans nombre, & des mondes ſans fin;
Dans cet abyme immenſe il leur ouvre un chemin.
Par-delà tous ces cieux, le Dieu des cieux réſide.

Cette deſcription étonne plus l'imagination & parle moins au cœur. J'en trouve encore une dans le dixième chant de la Henriade.

Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu mit avant les temps ſon trône inébranlable.
Le ciel eſt ſous ſes pieds, de mille aſtres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La puiſſance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & diviſés, compoſent ſon eſſence.
Ses ſaints dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaiſirs enivrés à jamais,

Pénétrés de ſa gloire, & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi ſa majeſté ſuprême.
Devant lui ſont ces dieux, ces brûlans ſéraphins,
A qui de l'univers il commet les deſtins.
Il parle, & de la terre ils vont changer la face,
Des puiſſances du ſiècle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conſeils éternels accuſent la hauteur.

Je n'aime pas cet hémiſtiche, *de mille aſtres divers*. Ce mot de *mille* eſt un terme oiſeux, auſſi-bien que celui de *divers*, qui n'eſt guère à la fin du vers que pour rimer ; mais les deux vers de la Trinité ſont une choſe admirable & unique.

Un fils du grand *Racine*, qui a hérité d'une partie des talens de ſon père, a donné encore dans ſon poëme ſur la grâce, une très-belle idée de la grandeur de DIEU.

Ce Dieu d'un ſeul regard confond toute grandeur.
Des aſtres devant lui s'éclipſe la ſplendeur.
Proſterné près du trône où ſa gloire étincelle,
Le chérubin tremblant ſe couvre de ſon aile.
Rentrez dans le néant, mortels audacieux ;
Il vole ſur les vents, il s'aſſied ſur les cieux.
Il a dit à la mer : Briſe-toi ſur ta rive ;
Et dans ſon lit étroit la mer reſte captive.
Les foudres vont porter ſes ordres confiés,
Et les nuages ſont la poudre de ſes pieds.
C'eſt ce Dieu qui d'un mot éleva nos montagnes,
Suſpendit le ſoleil, étendit nos campagnes,
Qui pèſe l'univers dans le creux de ſa main,
Notre globe à ſes yeux eſt ſemblable à ce grain,

Dont le poids fait à peine incliner la balance.
Il souffle, & de la mer tarit le gouffre immense.
Nos vœux & nos encens sont dus à son pouvoir.

Il faut avouer que les plus beaux vers de ce passage, sont ceux où M. *Racine* a suivi son génie, & les plus mauvais sont ceux qu'il a voulu copier de l'hébreu, tant le tour & l'esprit des deux langues est différent. *Peser l'univers dans le creux de sa main*, ne paraît en français qu'une image gigantesque & peu noble, parce qu'elle présente à l'esprit l'effort qu'on fait pour soutenir quelque chose, en formant un creux dans sa main. Quand quelque chose nous choque dans une phrase, il faut en chercher la source, & on la trouve surement; car *je ne sais quoi*, n'est jamais une raison. Il n'est pas permis à un homme de lettres de dire que cela ne plaît pas, à moins que la raison n'en soit palpable, qu'elle n'ait pas besoin d'être indiquée. Par exemple, ce n'est pas la peine de disserter pour faire voir que ce vers est très-mauvais :

Et les nuages sont la poudre de ses pieds.

car outre que l'image est très-dégoûtante, elle est très-fausse. On sait assez aujourd'hui que l'eau n'est point de la poudre. Mais le reste du morceau est beau. Il ne faudrait pas à la vérité trop répéter ces idées ; elles deviennent alors des lieux communs. Le premier qui les emploie avec succès, est un maître, & un grand maître; mais quand elles sont usées, celui qui les emploie encore, court risque de passer pour un écolier déclamateur.

LANGAGE.

LE moyen le plus sûr & presque le seul d'acquérir une connaissance parfaite des finesses de notre langue, & surtout de ces exceptions qui paraissent si contraires aux règles, c'est de converser souvent avec un homme instruit. Vous apprendrez plus dans quelques entretiens avec lui, que dans une lecture qui laisse presque toujours des doutes. Nous avons beau lire aujourd'hui les auteurs latins, l'étude la plus assidue ne nous apprendra jamais quelles fautes les copistes ont glissées dans les manuscrits, quel mot impropre *Salluste*, *Tite-Live* ont employé. Nous ne pouvons presque jamais discerner ce qui est hardiesse heureuse, d'avec ce qui est licence condamnable.

Les étrangers sont, à l'égard de nos auteurs, ce que nous sommes tous à l'égard des anciens. La meilleure méthode est d'examiner scrupuleusement les excellens ouvrages. C'est ainsi qu'en a usé M. de *Voltaire* dans son *Temple du goût*. Je veux entrer ici dans un examen plus approfondi de la pureté de la langue, & j'ai choisi exprès la belle comédie du Misanthrope, de même que M. l'abbé d'*Olivet* a recherché les fautes contre la langue, échappées au grand *Racine*. Un homme qui saura remarquer du premier coup d'œil les petits défauts de langage dans une pièce telle que le Misanthrope, pourra être sûr d'avoir une connaissance parfaite de la langue. Rien n'est plus

propre à guider un étranger, & un tel travail ne sera pas inutile à nos compatriotes.

Et la plus glorieuse a des régals peu chers.

Une estime glorieuse est chère ; mais elle n'a point de régals chers. Il fallait dire, *des plaisirs peu chers ;* ou plutôt tourner autrement la phrase. On dit dans le style bas, cela *est un régal pour moi ;* mais non pas, *il a des régals pour moi.*

Et quand on a quelqu'un qui hait, ou qui déplaît.

J'ai quelqu'un que je hais. L'expression est vicieuse. On dit, *j'ai une chose à faire ;* non pas, *j'ai une chose que je fais.*

Que pour avoir vos biens, on dresse un artifice.

On use d'artifice ; on ne le dresse pas. On dresse, on tend un piége avec artifice. On emploie un artifice, on fait jouer des ressorts avec artifice.

Ne ferme point mes yeux au défaut qu'on lui treuve.

Il faut remarquer que du temps de *Molière*, on disait encore *treuve. La Fontaine* a dit dans les citrouilles, *je la treuve ;* mais l'usage a aboli ce terme.

Mais si son amitié pour moi se fait paraître.

Une amitié paraît, & ne se fait point paraître. On fait paraître ses sentimens, & les sentimens se font connaître.

Non, ce n'est pas, Madame, un bâton qu'il faut prendre,
Mais un cœur à leurs vœux moins facile & moins tendre.

On ne peut pas dire prendre un cœur facile, au lieu d'un bâton ; cela est évident. *Facile à leurs vœux* ;

eſt bon ; mais *tendre à leurs vœux*, n'eſt pas français ; parce qu'on eſt tendre pour un amant, & non pas tendre à un amant.

Et ſes ſoins tendent tous pour accrocher quelqu'un.

Les ſoins peuvent tendre à quelque choſe, mais non *pour* quelque choſe. Mes vœux tendent à Paris, & non pour Paris.

Et ſon jaloux dépit contre moi ſe détache.

Le dépit peut ſe déchaîner contre quelqu'un, s'attacher à le décrier, éclater &c. On détache un ennemi, un parti ; on ſe détache de quelqu'un.

On vous voit en tous lieux vous déchaîner ſur moi.

On s'emporte, on *ſe déchaîne*, on s'irrite, on crie, on cabale contre une perſonne, & non *ſur* elle : on ſe jette, on tire ſur elle ; on épuiſe la ſatire ſur elle.

Monſieur remplit ma place à vous entretenir.

On ne peut dire, *je remplis la place à travailler* ; il faut dire, *en travaillant*. Je remplis la place par mon travail. Je remplis la place de monſieur, en m'entretenant avec vous.

Pour peu que d'y ſonger vous nous faſſiez les mines.

Faire mine de quelque choſe, eſt une bonne expreſſion dans le ſtyle familier. Je fais mine de l'aimer. Je fais mine de l'applaudir. *Faire la mine* ſignifie faire la grimace ; & on ne doit pas dire, je fais la mine d'aimer, la mine de haïr ; parce que

faire la mine, eſt une expreſſion abſolue, comme faire le plaiſant, le dévot, le connaiſſeur.

Oui, toute mon amie elle eſt, & je la nomme.

Il faut dire, toute mon amie qu'elle eſt; & non pas, *toute mon amie; je la nomme*, eſt vicieux. Le terme propre eſt, *je la déclare.* On ne peut nommer qu'un nom. Je le nomme grand, vertueux, barbare. Je le déclare indigne de mon amitié.

Renverſe le bon droit, & tourne la juſtice.

L'expreſſion, *tourne la juſtice*, n'eſt pas juſte. On tourne la roue de la fortune; on tourne une choſe, un eſprit même, à un certain ſens; mais tourner la juſtice, ne peut ſignifier ſéduire, corrompre la juſtice.

Au bruit que contre vous ſa malice a tourné.

Tourner un bruit ne peut pas plus ſe dire, que tourner la juſtice. On peut tourner des traits contre quelqu'un; mais un bruit ne peut être une choſe qui ſe tourne.

On peut aiſément remarquer que l'expoſition de ces fautes n'eſt pas d'un critique malin qui cherche vainement à rabaiſſer *Molière*, mais d'un eſprit équitable, qui veut combattre l'abus qu'on fait quelquefois des écrits de ce grand-homme, en citant pour des autorités conſacrées des fautes de langue. C'eſt dans cette vue innocente & utile que je veux examiner la tragédie de Pompée de *Pierre Corneille.*

Examen des fautes de langage dans la tragédie de Pompée.

Sont les titres affreux, dont le droit de l'épée
Juftifiant Céfar, a condamné Pompée.

On ne peut pas dire *le titre dont on condamne*, mais le titre fur lequel, par lequel, ou le titre qui condamne.

Et qui veut être jufte en de telles faifons,
Balance le pouvoir & non pas les raifons.

En de telles faifons, eft une expreffion lâche & vicieufe. *Balance le pouvoir* n'eft pas le mot propre; il voulait dire, *confulte fon pouvoir*.

Cet hémiftiche, *& non pas les raifons*, dit tout le contraire de ce qu'il doit dire. Ce font précifément les raifons, c'eft-à-dire, la raifon d'Etat qu'on examine & qu'on pèfe.

Soutiendrez-vous un faix fous qui Rome fuccombe,
Sous qui tout l'univers fe trouve foudroyé?

Le mot *foudroyé* eft très-impropre; un fardeau ne foudroie pas, il accable.

Mais quoique vos encens le traitent d'immortel.

Le mot d'*encens* ne peut admettre de pluriel. Il fallait abfolument *votre encens*.

Ils ceffent de devoir quand la dette eft d'un rang
A ne point s'acquitter qu'aux dépens de leur fang.

On ne dit point le *rang d'une dette*, mais la nature

d'une dette; & il fallait dire, à ne s'en acquitter qu'aux dépens de leur sang. La négative *point*, ne se met jamais avec *ne*, quand elle est suivie d'un *que*. Je ne corrigerai ce vers *que* quand on m'en aura montré le défaut. Je n'irai à Paris *que* quand je serai libre. Je n'écrirai *que* quand j'aurai du loisir &c.

Assurer sa puissance & sauver son estime.

Sauver n'a là aucun sens. Il ne veut pas dire conserver sa réputation; il ne signifie pas conserver estime: il est un barbarisme inintelligible.

Trop au-dessous de lui pour lui prêter l'esprit

Prêter l'esprit, n'est pas français; mais c'est une licence qu'on devrait peut-être accorder à la poësie.

Et son dernier soupir est un soupir illustre.

Soupir illustre est bon à la vérité en grammaire, mais en poësie il tient un peu du *Phébus*.

Ce prince d'un sénat maître de l'univers.
Sitôt que d'un malheur sa fortune est suivie,
Les monstres de l'Egypte ordonnent de sa vie.

La construction est vicieuse : elle serait pardonnable à une grande passion; mais ici c'est *Cléopâtre* qui parle de sang froid.

Il en coûte la vie & la tête à Pompée.

On sent combien *la tête* est de trop.

Je connais ma portée, & ne prends point le change;
Vous montrez cependant un peu bien du mépris.

Ces deux vers, & surtout le dernier, sont des

expreſſions baſſes & populaires; *& un peu bien du* eſt barbare.

Mais plus dans l'inſolence elle s'eſt emportée.

On s'emporte à des excès d'inſolence; on s'emporte avec inſolence, à trop d'inſolence, & non pas *dans l'inſolence.*

De s'en plaindre à Pompée auparavant qu'à lui.

Il fallait *avant qu'à lui.* L'adverbe *auparavant* ne ſert jamais de conjonction. On ne dit point : Je paſſerai par Strasbourg auparavant d'aller à Paris, mais avant d'aller, ou avant que d'aller à Paris.

De relever du coup dont ils ſont étourdis.

Il fallait *de ſe relever : étourdis* eſt trop bas.

Quoi qu'il en faſſe, enfin.

Il faut *quoi qu'il faſſe*, ſurtout dans le ſtyle noble.

Il venait à plein voile.

On dit *à pleines voiles*. Ce mot *voile* eſt féminin.

Voilà ce qu'attendait,
Ce qu'au juſte, Oſiris, la reine demandait.

Le régime de ces deux verbes eſt mal placé; c'eſt une faute, mais légère.

Tout beau, nous vous devons le tout.

Sont des termes bas & comiques; mais ce ne ſont pas des fautes grammaticales.

Il nous fallait, pour vous craindre, votre clémence.
Et que le ſentiment d'un cœur trop généreux,
Uſant mal de vos droits, vous rendît malheureux.

Toute cette phrase est mal construite. Voici le sens : Votre clémence était dangereuse pour vous ; & nous avons craint que, par un sentiment trop généreux, vous ne nous rendissiez malheureux en usant mal de vos droits.

Je m'apaiserai Rome avec votre supplice ?

On ne peut point dire *s'apaiser quelqu'un*, comme on dit s'immoler, se concilier, s'aliéner quelqu'un.

Comme a-t-elle reçu les offres de ma flamme ?

Comme, au lieu de *comment*, était déjà une faute du temps de *Corneille*.

Elle craint toutefois
L'ordinaire mépris que Rome fait des rois.

On traite avec mépris ; on a du mépris ; on ne fait point de mépris.

D'un astre envenimé l'invincible poison.

L'invincible poison d'un astre est une pensée fausse, mal exprimée, quoique la grammaire soit ici observée.

Qu'il eut voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes.

Il fallait *que le bonheur de mes armes*.

Quoi, de la même main & de la même épée,
Dans un tel désespoir à ses yeux a passée.

Comment peut-on passer d'une main & d'une épée dans un désespoir.

Quelques soins qu'ait César.

On prend des soins, on a soin de quelque chose, on agit avec soin ; mais on ne peut dire en général, avoir des soins.

Pour de ce grand dessein assurer le succès.

Cette inversion n'est pas permise. On en sent la raison. Elle vient de la dureté de ces deux monosyllabes *pour de*.

Ainsi que la naissance, ils ont les esprits bas.

Il fallait, ils ont l'esprit bas ; surtout *naissance* étant au singulier.

De quoi peut satisfaire un cœur si généreux,
Le sang abject & vil de ces deux malheureux ?

De quoi peut satisfaire n'est pas français ; il fallait, *comment* ou *en quoi*.

J'en ai déjà parlé ; mais il a su gauchir.

Gauchir est un terme trop peu noble.

C'est ce glorieux titre à présent effectif.

Effectif est un terme de barreau.

A mes vœux innocens sont autant d'ennemis.

Il fallait *de mes vœux :* on n'est pas ennemi *à*, on est ennemi *de*.

Permettez cependant qu'à ces douces amorces,
Je prenne un nouveau cœur & de nouvelles forces.

Ces deux vers sont un galimatias, pour le sens & pour l'expression. *Des amorces* ne donnent pas des forces,

ſorces, & on ne ſe ſent pas *un cœur nouveau à une amorce.*

Mes yeux, puis-je vous croire, & n'eſt-ce point un ſonge,
Qui ſur mes triſtes vœux a formé ce menſonge ?

Un *ſonge*, qui forme un menſonge *ſur des vœux*, forme une phraſe trop entortillée & trop peu exacte. C'eſt du galimatias.

Qu'avec chaleur Philippe on court à le venger.

On court venger, ſaiſir, prendre, combattre. On ne court point *à* combattre, *à* prendre, *à* ſaiſir, *à* venger.

Pour grand qu'en ſoit ſon prix, ſon péril en rabat.

Pour grand que n'était plus en uſage dès le temps de *Corneille.* On ne trouve pas de ces expreſſions ſurannées dans les lettres provinciales, qui ſont de même date. Il *en rabat* eſt un terme de tout temps ignoble.

Je n'aimais mieux juger ſa vertu par la nôtre.

Il faut *juger de ſa vertu par la mienne.* Il n'eſt pas permis de joindre en cette occaſion le pluriel au ſingulier. *Phèdre*, dans Racine, au lieu de dire, *j'excitai mon courage à le perſécuter*, ne dit point,

J'exciterai notre courage à le perſécuter.

Parce qu'au point qu'il eſt, j'en voudrais faire autant.

Parce que fait toujours en vers un très-mauvais effet ; au *point qu'il eſt* eſt actuellement ſuranné & familier.

Je ne viens pas ici pour troubler une plainte,
Trop juſte à la douleur dont vous êtes atteinte.

Il fallait dire, *permiſe à la douleur*, & non pas *trop juſte*. Une plainte n'eſt pas juſte à la douleur comme un habit eſt juſte au corps.

Vous êtes ſatisfaite, & je ne la ſuis pas,

Il faut *je ne le ſuis pas*, parce que ce *le* eſt neutre & indéclinable. Si on demandait à des dames, êtes-vous ſatisfaites ? elles répondraient, *nous le ſommes*, & non pas nous les ſommes. Ainſi une femme doit dire, je *le* ſuis, & non je *la* ſuis.

Aucuns ordres ni ſoins n'ont pu le ſecourir.

Il fallait, *aucun ordre, aucun ſoin n'a pu le ſecourir.*

Leur roi n'a pu jouir de ton cœur adouci;
Et Pompée eſt vengé ce qu'il peut l'être ici.

De ton cœur adouci, ne peut ſe mettre au lieu de ta clémence. *Ce qu'il peut l'être*, ne peut être reçu pour ſignifier, autant *qu'il peut l'être;* & c'eſt une grande faute de langage dans un auteur moderne d'avoir mis :

Je vous aime tout ce qu'on peut aimer.

Ta nouvelle victoire, & le bruit éclatant
Qu'aux changemens de roi pouſſe un peuple inconſtant.

Un peuple qui pouſſe un bruit aux changemens de roi, eſt un galimatias inſupportable.

Et parmi ces objets, ce qui le plus m'afflige.

Il n'eſt pas permis dans le ſtyle noble de placer ainſi l'adverbe au-devant du verbe. On ne peut pas dire en vers héroïques, *ce qui davantage me plaît*, *ce*

que patiemment je supporte, ce qu'à contre cœur je fais, ce que prudemment je diffère.

J'ajoute une requête.

Ce terme du barreau n'eſt point admis dans la poëſie noble.

Faites un peu de force à votre impatience.

Calmez, modérez votre impatience ; mettez un frein à votre impatience. Voilà le mot propre. *Faire force*, eſt barbare.

..... Non pas, Céſar, non pas à Rome encore.
Il faut que ta défaite, & que tes funérailles,
A cette cendre aimée en ouvrent les murailles ;
Et quoiqu'elle la tienne auſſi chère que moi.....

Cette *elle* tombe ſur Rome, & ſemble tomber ſur la cendre de *Pompée*, par la conſtruction de la phraſe. *Auſſi chère que moi;* on ne ſait ſi c'eſt *Cornélie* qui eſt auſſi chère, ou ſi c'eſt à elle que cette cendre eſt auſſi chère. Ces amphibologies jettent une obſcurité déſagréable dans le ſtyle. Je n'ai relevé que celle-ci, pour n'être pas trop long ; mais la tragédie que j'examine eſt pleine de ces obſcurités. C'eſt un défaut qu'il faut éviter avec ſoin.

Et quand tout mon effort ſe trouvera rompu.

On rompt un projet, une ligne, des liens, une aſſemblée ; on arrête un effort, on s'y oppoſe, on le ſurmonte, on le rend inutile, &c.

J'ai vu le déſeſpoir qu'il a voulu choiſir.

On entre dans le désespoir, on s'abandonne, on se livre au désespoir; on ne le choisit pas.

Il est de la fatalité
Que l'aigreur soit mêlée à la félicité.

On dit bien *notre destin; la fatalité ordonne, &c.* mais on ne dit pas, *il est de la fatalité*, comme on dit, *il est d'usage; l'aigreur* est un terme très-impropre, & l'amertume s'oppose à la douceur & non à la *félicité.*

Je me suis arrêté dans cet examen uniquement aux fautes de langage, & je n'ai pas parlé des vices du style dont le nombre est prodigieux. Cette discussion n'était pas de mon sujet, non plus que les beautés de détail, dont cette tragédie vicieuse & irrégulière est remplie.

La lecture assidue des bons auteurs vous sera encore plus nécessaire, pour vous former un style pur & correct, que l'étude de la plupart de nos grammaires. Ce qu'on apprend sans peine & par le secours du plaisir, se fixe bien plus fortement dans la mémoire, que ce qu'on étudie avec des dégoûts dans des préceptes secs, souvent très-mal digérés, & dans lesquels on ne trouve que trop de contradictions. Je recommande surtout aux jeunes gens de ne point lire la nouvelle grammaire de l'abbé *Girard;* elle ne ferait qu'embarrasser l'esprit par les nouveautés difficiles dont elle est remplie; & surtout elle servirait à corrompre le style. Jamais auteur n'a écrit d'une manière moins convenable à son sujet. Il affecte ridiculement d'employer des tours & des phrases qu'on proscrirait dans ces

romans bourgeois & familiers dont nous sommes rassasiés. Qui croirait qu'un auteur qui veut instruire la jeunesse, se serve des expressions suivantes dans une grammaire raisonnée?

On aura beau fulminer contre mes termes; un discours est une pièce émaillée de différentes phrases.

Les mots doivent, dans le discours, répondre par le rang & l'habillement à leurs fonctions. Les mots au pluriel ont la physionomie décidée.

Le district du pronom, la portion dont il est doté, les déclinaisons sont battues & terrassées.

Non-seulement tout ce livre est écrit dans ce misérable style, mais il y a beaucoup de fautes contre la langue. Par exemple, *habillement de la nuit*, pour habillement de nuit. *Quoi faire*, pour que faire. *C'est soi qui fait*, au lieu de dire, on fait soi-même.

Enfin, il y a des termes obscènes, malgré le grand précepte de *Quintilien*, qui ordonne d'en éviter jusqu'aux moindres apparences.

Les grammaires de l'abbé *Régnier Desmarets* & de *Restaut*, sont bien plus sages & plus instructives.

LETTRES FAMILIERES.

Les lettres familières, écrites avec négligence, & d'un ſtyle approchant de la converſation, vous pourront donner l'uſage de cette manière libre & dégagée, dont on converſe & dont on écrit à ſes amis ; mais ce n'eſt pas dans la lecture de tant de recueils de lettres imprimées qu'il faut chercher la véritable éloquence. On ne les lit d'ordinaire qu'à cauſe des petites anecdotes qu'elles renferment. Et ſi on retranchait des lettres de madame de *Sévigné*, ce grand nombre de petits faits qui les ſoutiennent, & qui ſont racontés avec tant de vivacité & de naturel, je doute qu'on en pût ſoutenir la lecture. Les lettres de *Balzac* & de *Voiture* eurent en leur temps beaucoup de réputation ; mais on voit bien qu'elles avaient été écrites pour être publiques ; & cela ſeul, en les privant néceſſairement du naturel qu'elles devaient avoir, devait à la longue les décréditer. Il faut lire ce qu'on en dit dans le Temple du goût. Les jugemens qu'on y trouvera ont paru ſévères ; mais ils me ſemblent très-juſtes, & rien n'eſt plus propre à conduire l'eſprit d'un jeune homme.

J'oſerais même aller encore plus loin que l'auteur du Temple du goût, dans l'idée que je me ſuis formée des lettres de *Voiture*. J'en ai trouvé pluſieurs dans leſquelles cette petite & mépriſable envie d'avoir de l'eſprit lui fait dire des choſes dont la décence & l'honnêteté même peuvent être alarmées. Il veut

confoler le maréchal de *Grammont* fur la mort de fon père. Il lui dit :

„ Eft-il vrai qu'en un fiècle où les exemples d'un „ bon naturel font fi rares, vous foyez affligé d'une „ perte qui vous rend un des plus riches hommes „ de France. Cela, fans mentir, eft admirable & „ au-deffus de vos exploits ; mais comme il peut „ y avoir de l'excès dans les meilleures chofes, „ votre douleur, qui a été jufte, ne le ferait plus à „ cette heure, fi elle durait davantage. Votre répu- „ tation augmente, & votre bien ne diminue pas ; „ car on dit qu'en argent & en poulaille, vous „ aurez quelque chofe de confidérable. „

Eft-ce ainfi qu'on écrit à un homme fur la mort d'un père ? affurément *non erat his locus*. Jamais badinage ne fut plus déplacé ; & jamais badinage ne fut plus froid, plus bas & plus indécent.

Il fallait que l'efprit de plaifanterie, qui eft par lui-même un très-mince mérite, tînt lieu alors d'un grand talent, puifqu'il donna tant de réputation à *Voiture*. Tout homme de bon fens, & formé fur les bons modèles de l'antiquité, trouverait la plupart de ces plaifanteries forcées & infipides.

Il compare mademoifelle de *Rambouillet* à la mer, & il dit :

„ Il me femble que vous vous reffemblez comme „ deux gouttes d'eau, la mer & vous. Il y a cette „ différence, que toute vafte & grande qu'elle eft, „ elle a fes bornes, & vous n'en avez point ; & que „ tous ceux qui connaiffent votre efprit, avouent „ qu'il n'a ni fond ni rive ; & je vous fupplie, de

„ quel abyme avez-vous tiré ce déluge de lettres
„ que vous avez envoyé ici? „

Eſt-il bien plaiſant de dire dans un autre endroit, que le mot de cordonniers vient de ce qu'ils donnent des cors?

La fameuſe lettre de la *carpe au brochet*, était-elle digne, en bonne-foi, de l'admiration qu'on lui a prodiguée? On ſait que *Voiture* s'étant trouvé dans une ſociété où était le grand *Condé*, on y avait joué à des petits jeux, dans l'un deſquels ce prince était appelé le *brochet*, & *Voiture*, la *carpe*; la carpe dit donc au brochet :

„ Les baleines de la mer Atlantique ſuent à groſſes
„ gouttes, & ſont toutes en eau quand elles vous
„ entendent nommer. Des harengs frais qui viennent
„ de Norvége, nous aſſurent que la mer s'eſt glacée
„ cette année plutôt que de coutume, par la peur
„ que l'on y avait eue, ſur les nouvelles que quelques
„ macreuſes y avaient apportées que vous dirigiez
„ vos pas vers le Nord. . . . . Certaines anguilles de
„ mer crient déjà comme ſi vous les écorchiez. Les
„ loups-marins ne ſont que de pauvres cancres
„ auprès de vous; & ſi vous continuez, vous
„ avalerez la mer & les poiſſons. „

Tout ce qu'on peut dire, ce me ſemble, d'une telle lettre, c'eſt que ces jeux ſont pardonnables quand on ne les donne pas pour de bonnes choſes; mais qu'ils ſont d'un très-bas prix quand on les veut trop eſtimer.

Il y a dans *Voiture* d'autres lettres d'un caractère plus délicat & d'un goût plus fin; telle eſt, par exemple, la lettre au préſident de *Maiſons*, au ſujet

d'une affaire qu'il lui recommande. Elle n'a pas le mérite de celle qu'*Horace* écrit à *Tibère Néron* dans un cas à peu près ſemblable; mais elle a ſes grâces & ſon mérite.

„ Madame de *Marſilly*, Monſieur, s'eſt imaginée „ que j'avais quelque crédit auprès de vous : & „ moi qui ſuis vain, je ne lui ai pas voulu dire le „ contraire. C'eſt une perſonne qui eſt aimée & „ eſtimée de toute la cour & qui diſpoſe de tout „ le parlement. Si elle a bon ſuccès d'une affaire „ dont elle vous a choiſi pour juge, & qu'elle „ croie que j'y aie contribué quelque choſe, vous „ ne ſauriez croire l'honneur que cela me fera dans „ le monde, & combien j'en ſerai plus agréable à „ tous les honnêtes gens. Je ne vous propoſe que „ mes intérêts pour vous gagner ; car je ſais bien, „ Monſieur, que vous ne pouvez être touché des „ vôtres, ſans cela je vous promettrais ſon amitié; „ c'eſt un bien par lequel les plus ſévères juges ſe „ pourraient laiſſer corrompre, & dont un ſi honnête „ homme que vous doit être tenté. Vous le pouvez „ acquérir juſtement ; car elle ne demande de vous „ que la juſtice. Vous m'en ferez une, que vous „ me devez, ſi vous me faites l'honneur de m'aimer „ toujours autant que vous avez fait autrefois, & „ ſi vous croyez que je ſuis votre &c. „

Mais il faut avouer, avec l'auteur du Temple du goût, que l'on trouve dans *Voiture* bien peu de lettres de ce prix, & que tout ce qui eſt marqué à un ſi bon coin pourrait, comme il le dit, ſe réduire à un très-petit nombre de feuillets. A l'égard de *Balzac*, perſonne ne le lit aujourd'hui. Ses lettres

ne ferviraient qu'à former un pédant. On y trouve à la vérité du nombre & de l'harmonie profaïque : mais c'eft précifément cela qu'on ne devrait pas trouver dans fes lettres. C'eft le mérite propre des harangues, des oraifons funèbres, de l'hiftoire, de tout ce qui demande une éloquence d'appareil & un ftyle foutenu.

Qui peut tolérer que *Balzac* écrive à un cardinal :

„ Qu'il a le fceptre des rois & la livrée des rofes, „ & qu'à Rome on fe fauve à la nage au milieu „ des eaux de fenteurs ! „

Qui peut ne pas méprifer ces pitoyables hyperboles ? Si les déclamations froides & forcées ont tant fervi à décréditer le ftyle de *Balzac ;* fi la contrainte, l'affectation, les jeux de mots, les plaifanteries recherchées, ont fait tant de tort à *Voiture,* que doit-on penfer de ces lettres imaginaires, qui font fans objet & qui n'ont jamais été écrites que pour être imprimées ? C'eft une entreprife fort ridicule que de faire des lettres comme on fait un roman, de fe donner pour un colonel, de parler de fon régiment, & de faire des récits d'aventures qu'on n'a jamais eues. Les lettres du chevalier d'*Her* n'ont pas feulement ce défaut ; mais elles ont encore celui d'être écrites d'un ftyle forcé & tout-à-fait impertinent. On y obtient des lettres d'Etat pour fa maîtreffe. On la fait peindre en iroquoife, mangeant une demi-douzaine de cœurs. Enfin on n'a jamais rien écrit de plus mauvais goût, & cependant ce ftyle a eu des imitateurs.

Il y a des lettres d'une autre efpèce, comme celles de l'Efpion turc, de madame du *Noyer*, les

Lettres juives, chinoifes, cabaliftiques. On ne fe méprend pas à leur titre. On voit bien que ce ne font pas de véritables lettres, mais un petit artifice ufité, foit pour débiter des chofes hardies, foit pour écrire des nouvelles vraies ou fauffes. Tous ces ouvrages qui amufent quelque temps la jeuneffe crédule & oifive, font fort méprifés des honnêtes gens. Il en faut excepter les Lettres perfanes: elles font à la vérité une imitation de l'Efpion turc; mais leur ftyle les diftingue fort de leur original. Il eft nerveux, hardi, fingulier, fententieux; & il ne manque à cet ouvrage qu'un fujet plus folide.

On a beaucoup réuffi en France dans un autre genre de lettres, moitié vers & moitié profe. Ce font de véritables lettres écrites en effet à des amis, mais écrites avec délicateffe & avec foin. Telle eft la lettre dans laquelle *Bachaumont* & *Chapelle* rendent compte de leur voyage. Telles font quelques-unes du comte *Antoine Hamilton*, de M. *Pavillon*.

En voici une écrite par l'auteur de la Henriade à un grand roi.

» Les vers que votre majefté a faits dans Neiff, » reffemblent à ceux que *Salomon* fefait dans fa » gloire, quand il difait, après avoir tâté de tout: » Tout n'eft que vanité. Il eft vrai que le bon-homme » parlait ainfi, au milieu de trois cents femmes & » de fept cents concubines; le tout fans avoir donné » de bataille ni fait de fiége. Mais n'en déplaïfe, » Sire, à *Salomon* & à vous, ou bien à vous & à » *Salomon*, il ne laiffe pas d'y avoir quelque réalité » dans ce monde.

» Conquérir cette Siléfie,
» Revenir couvert de lauriers
» Dans les bras de la poëfie ;
» Donner aux belles, aux guerriers,
» Opéra, bal & comédie ;
» Se voir craint, chéri, refpecté,
» Et connaître au fein de la gloire
» L'efprit de la fociété,
» Bonheur fi rarement goûté
» Des favoris de la victoire ;
» Savourer avec volupté,
» Dans des momens libres d'affaire,
» Les bons vers de l'antiquité,
» Et quelquefois en daigner faire
» Dignes de la poftérité :
» Semblable vie a de quoi plaire,
» Elle a de la réalité,
» Et le plaifir n'eft point chimère.

» Votre majefté a fait bien des chofes en peu » de temps. Je fuis perfuadé qu'il n'y a perfonne » fur la terre plus occupé qu'elle, & plus entraîné » dans la variété des affaires de toute efpèce. Mais » avec ce génie dévorant, qui met tant de chofes » dans fa fphère d'activité, vous confervez toujours » cette fupériorité de raifon, qui vous élève au-» deffus de ce que vous êtes & de ce que vous » faites.

» Tout ce que je crains, c'eft que vous ne veniez » à trop méprifer les hommes. Des millions d'ani-» maux fans plumes à deux pieds, qui peuplent la » terre, font à une diftance immenfe de votre

» perſonne, par leur ame comme par leur état. Il
» y a un beau vers de *Milton* :

amongſt unequals no ſociety.

» Il y a encore un autre malheur ; c'eſt que votre
» majeſté peint ſi bien les nobles friponneries des
» politiques, les ſoins intéreſſés des courtiſans &c.
» qu'elle finira par ſe défier de l'affection des hommes
» de toute eſpèce, & qu'elle croira qu'il eſt démontré
» en morale, qu'on n'aime point un roi pour lui-
» même. Sire, que je prenne la liberté de faire
» auſſi ma démonſtration. N'eſt-il pas vrai qu'on
» ne peut pas s'empêcher d'aimer, pour lui-même,
» un homme d'un eſprit ſupérieur, qui a bien des
» talens, & qui joint à tous ces talens-là celui de
» plaire? Or, s'il arrive que par malheur ce génie
» ſupérieur ſoit roi, ſon Etat en doit-il empirer ?
» & l'aimera-t-on moins parce qu'il porte une
» couronne? Pour moi, je ſens que la couronne ne
» me refroidit point du tout. Je ſuis &c. »

Voici une lettre écrite à feu M. le maréchal de *Berwick*, qui me paraît fort au-deſſus de toutes celles de *Voiture*. J'en ignore l'auteur ; mais je peux aſſurer que j'ai vu à Paris un très-grand nombre d'épîtres dans ce goût. C'eſt proprement le goût de la nation.

» Vous venez de gagner une bataille complète
» & glorieuſe dans toutes ſes circonſtances. Vous
» avez rendu quelques ſervices, par cette victoire,
» à la couronne d'Eſpagne. Vous n'avez pas mal
» fait votre cour au roi votre maître à Verſailles.
» Et le roi, votre ſouverain, en paraît preſqu'auſſi

„ content ici, que si vous l'aviez gagnée aux portes „ de Londres pour son rétablissement. Je ne sais „ comment vous vous trouvez de tout cela ; mais „ pour moi, je vous en fais de bon cœur mon „ compliment. Il est vrai que vous vous portez „ bien, & que dans une mêlée où vous avez eu le „ plaisir de vous fourrer bien avant, vous n'avez pu „ vous faire donner quelque balafre au milieu du „ visage, ou parvenir à quelque incision cruciale au „ haut de la tête ; & ce n'est pas contentement pour „ un homme avide de gloire. Je vous conseille „ pourtant de ne vous en point chagriner & de „ prendre le tout en patience.

„ J'avais cru, lorsque vous vous fîtes naturaliser „ en France, que c'était pour mettre à couvert vos „ biens immenses en cas d'accident ; mais je vois „ bien que ce n'était que pour pouvoir exterminer „ sans scrupule tout autant d'Anglais de la princesse „ *Anne* qui se trouveraient en votre chemin ; & c'est „ fort bien fait à vous. Cependant si je n'avais peur „ de vous mortifier, je vous dirais que quoiqu'on „ parle beaucoup de vous ici, on ne laisse pas de „ parler diversement de votre conduite. Les uns „ disent que vous êtes trop insolent, & que vous „ faites trop l'entendu à l'égard des ennemis ; & „ les autres assurent que vous ne vous faites pas „ assez valoir auprès de ceux qui vous veulent du „ bien & qui vous en peuvent faire. Quoiqu'il n'y „ ait pas grand mal à tout cela, examinons un „ peu vos actions depuis que vous êtes dans le „ service, pour voir si on vous accuse avec raison.

» Lorſqu'à Nervinde on combattit,
» Et que l'Angleterre alarmée
» Eut appris, par la renommée,
» La diſgrace qu'elle y ſouffrit,
» Tout ſon parlement en pâlit;
» Mais votre excellence, animée
» Par les dangers & par le bruit,
» Par les canons & leur fumée;
» Mais plus que tout cela, charmée
» De voir leur Orange interdit,
» Se mit en tête, à ce qu'on dit,
» De prendre toute ſon armée;
» Mais ce fut elle qui vous prit &c.

LIBERTÉ.

LA liberté de l'homme eſt un problème, ſur lequel de grands poëtes ſe ſont exercés, auſſi-bien que les théologiens. Qui croirait qu'on trouve dans *Pierre Corneille* une diſſertation aſſez étendue ſur cette matière épineuſe? C'eſt dans ſa tragédie d'Oedipe.

Il eſt vrai que le ſujet comporte une telle digreſſion; mais il faut avouer auſſi que ces morceaux ſont preſque toujours froidement reçus au théâtre, qui exige une chaleur d'action & de paſſion preſque continuelle. La controverſe ne réuſſit pas beaucoup dans la tragédie; & ce que *Corneille* fait dire à ſon *Oedipe*, trouvera peut-être ici mieux ſa place aux yeux d'un lecteur de ſang-froid, qu'il ne la trouve au théâtre, où le ſpectateur veut être ému. Quoi qu'il

en ſoit, voici ce morceau qui eſt plein de très-grandes beautés.

Quoi! la néceſſité des vertus & des vices
D'un aſtre impérieux doit ſuivre les caprices;
Et l'homme ſur lui-même a ſi peu de crédit,
Qu'il devient ſcélérat quand Delphes l'a prédit?
L'ame eſt donc toute eſclave? une loi ſouveraine
Vers le bien ou le mal inceſſamment l'entraîne;
Et nous ne recevons ni crainte ni déſir
De cette liberté qui n'a rien à choiſir.
Attachés ſans relâche à cet ordre ſublime,
Vertueux ſans mérite, & vicieux ſans crime,
Qu'on maſſacre les rois, qu'on briſe les autels,
C'eſt la faute des dieux & non pas des mortels.
De toute la vertu ſur la terre épandue,
Tout le prix à ces dieux, toute la gloire eſt due.
Ils agiſſent en nous, quand nous penſons agir.
Alors qu'on délibère, on ne fait qu'obéir;
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
Que ſuivant que d'en haut leur bras la précipite.

Cette tirade a des traits vigoureux & hardis, qui s'impriment aiſément dans la mémoire, parce qu'il n'y a preſque point d'épithètes oiſeuſes; mais, comme je l'ai déjà dit, de telles beautés ſont plus propres à la controverſe qu'à la tragédie. Il eſt bon ſurtout d'obſerver que plus ce morceau eſt raiſonné, plus il faudrait qu'il fût exact. *Oedipe* eſt un très-mauvais philoſophe, quand il dit:

Et nous ne recevons ni crainte ni déſir
De cette liberté &c.

Le

Le libre arbitre n'a assurément rien de commun avec le désir & la crainte. Personne n'a jamais dit que la liberté fût le principe de nos désirs. Il faut aussi remarquer qu'il n'est pas dans la pureté du style de dire : L'homme a peu de crédit sur soi. On a du pouvoir sur soi. On a du crédit auprès de quelqu'un. *Ordre sublime* ne vaut rien. Sublime veut dire élévation, & ne signifie pas souverain. Un bras qui précipite une volonté, est absolument barbare; *& que suivant que d'en haut*, est d'une dureté, est d'une cacophonie insupportable.

Les mêmes idées, à peu près, sur la liberté, se trouvent dans une épître insérée parmi les œuvres de M. de *Voltaire*.

Ah! sans la liberté,
D'un artisan suprême impuissantes machines,
Automates pensans mus par des mains divines,
Nous serions à jamais de mensonges occupés
Vils instrumens d'un Dieu qui nous aurait trompés !
Comment sans liberté serions-nous ses images?
Que lui reviendrait-il de ses brutes ouvrages?
On ne peut donc lui plaire; on ne peut l'offenser.
Il n'a rien à punir, rien à récompenser.
Dans les cieux, sur la terre, il n'est plus de justice;
Caton fut sans vertu, Catilina sans vice.
Le destin nous entraîne à nos affreux penchans,
Et ce chaos du monde est fait pour les méchans &c.

Ce morceau est plus à sa place, & paraît écrit avec plus de soin. Mais il n'est pas plus fort & plus nerveux.

D'un artifan fuprême impuiffantes machines,
Automates penfans mus par des mains divines.

Ces deux vers-là font d'un poëte. Mais celui-ci eft d'un homme plus pénétré.

Qu'il devient fcélérat quand Delphes l'a prédit.

Il fuffifait de quatre vers de cette force dans la bouche d'*Oedipe;* le refte reffent trop la déclamation; ce qui était en effet le grand défaut de *Corneille.* Ce qu'on a jamais écrit de plus grand & de plus fublime fur la liberté, fe trouve au feptième chant de la Henriade.

Sur un autel de fer, un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'hiftoire irrévocable.
La main de l'Eternel y grava nos défirs,
Et nos chagrins cruels, & nos faibles plaifirs:
On voit la Liberté, cette efclave fi fière,
Par d'invincibles nœuds en ces lieux prifonnière,
Sous un joug inconnu, que rien ne peut brifer,
Dieu fait l'affujettir fans la tyrannifer;
A fes fuprêmes lois, d'autant mieux attachée,
Que fa chaîne à fes yeux pour jamais eft cachée;
Qu'en obéiffant même, il agit par fon choix,
Et fouvent au deftin penfe donner des lois.

Il me femble qu'on ne peut préfenter fous une image plus parfaite cet accord inexplicable de la liberté de l'homme & de la préfence de DIEU; & qu'un tel morceau vaut mieux que vingt volumes de controverfes fur ces matières inintelligibles.

Un fils de l'illuftre *Racine* a fait un poëme fur la Grâce, dans lequel il était bien naturel qu'il parlât de la liberté. Cependant il n'y a aucun trait frappant

qui caractérise cet attribut de la nature humaine, que tant de philosophes lui contestent.

Voici le morceau de ce poëme, où l'auteur traite de la liberté d'une manière plus particulière.

Si l'on en croit pourtant un systême flatteur,
Pour le bien & le mal l'homme également libre
Conserve, quoi qu'il fasse, un constant équilibre.
Lorsque pour l'écarter des lois de son devoir,
Les passions sur lui redoublent leur pouvoir;
Aussitôt balançant le poids de la nature,
La Grâce de ses dons redouble la mesure.

Ces vers sont dans le ton didactique de l'ouvrage; mais ils sont un peu lâches, comme presque tous ceux de cet auteur, qui d'ailleurs est assez pur & correct. C'est dans les ouvrages didactiques qu'il faut peut-être le plus d'imagination, pour nourrir la sécheresse du fond & pour en varier l'uniformité.

METAPHORE.

LA métaphore est la marque d'un génie qui se représente vivement les objets. C'est une comparaison vive & subite qu'il fait des choses qui le touchent, avec les images sensibles que présente la nature. C'est l'effet d'une imagination animée & heureuse. Mais cette figure doit être employée avec ménagement. *Cicéron* dit :

Verecunda debet esse translatio.

Cette métaphore qu'on trouve, par exemple,

dans la tragédie d'Héraclius, eſt trop forte & trop giganteſque :

La vapeur de mon ſang ira groſſir la foudre
Que Dieu tient déjà prête à te réduire en poudre.

Il n'eſt pas non plus naturel à *Chimène* de dire après la mort de ſon père :

J'irai ſous mes cyprès accabler tes lauriers.

Ce n'eſt pas ainſi que s'exprime la douleur véritable. On a repris auſſi dans la tragédie de Brutus ces vers :

Sa victoire affaiblit vos remparts déſolés,
Du ſang qui les inondent, ils ſemblent ébranlés.

C'eſt une hyperbole ; & je crois que l'hyperbole eſt une figure défectueuſe par elle-même, puiſque par ſa nature elle va toujours au-delà du vrai.

Pourquoi approuve-t-on ces vers-ci de la Mort de Céſar ?

Rome qui détruit tout, ſemble enfin ſe détruire.
Ce coloſſe effrayant dont le monde eſt foulé,
En preſſant l'univers eſt lui-même ébranlé.
Il penche vers ſa chute, & contre la tempête,
Il demande mon bras pour affermir ſa tête.

C'eſt que la métaphore porte un caractère ſenſible de vérité & eſt parfaitement ſoutenue. On aime encore celle-ci dans Zaïre, parce qu'elle a les mêmes conditions & qu'elle eſt touchante.

Le Dieu qui rend la force aux plus faibles courages,
Soutiendra ce roſeau plié par les orages.

Il y a une métaphore bien frappante dans Alzire, lorſqu'*Alvarès* dit à *Guſman :*

Votre hymen eſt le nœud qui joindra les deux mondes.

C'eſt un magnifique ſpectacle à l'eſprit qu'une telle idée ; & il eſt très-rare que l'exacte vérité ſe trouve jointe à tant de grandeur. Cette métaphore eſt encore belle & bien amenée :

L'Américain farouche eſt un monſtre ſauvage,
Qui mord, en frémiſſant, le frein de l'eſclavage.

Les conditions eſſentielles à la métaphore, ſont qu'elle ſoit juſte & qu'elle ne ſoit pas mêlée avec une autre image qui lui ſoit étrangère. *Rouſſeau* a dit dans une de ſes ſatires, en parlant d'un homme qu'il veut noircir & rendre ridicule, ſous le nom de *Midas :*

En maçonnant les remparts de ſon ame,
Songea bien plus au fourreau qu'à la lame.

Outre la baſſeſſe de ces idées, on y découvre aiſément le peu de juſteſſe & de rapport qu'elles ont entr'elles. Car ſi cette ame a des remparts de maçonnerie, elle ne peut pas être en même temps une épée dans un fourreau. J'avoue que ces diſparates révoltent un bon eſprit, autant que le fiel amer de la ſatire cauſe d'indignation. Voici dans ce même auteur un exemple d'une faute pareille.

Vous êtes-vous, Seigneur, imaginé
Le cœur humain de près examiné,
En y portant le compas & l'équerre,
Que l'amitié par l'eſtime s'acquière.

On fonde les replis du cœur humain; mais on ne le mefure point avec un compas. L'équerre, furtout, qui eft un inftrument de maçon, eft là bien peu convenable. Je ne connais guère d'auteur dont les idées foient moins juftes & moins vraies que celles de *Rouffeau*. Il a excellé quelquefois dans le choix des paroles : c'eft beaucoup ; car c'eft une très-grande difficulté vaincue. Mais quand ce mérite eft fujet à des inégalités ; quand il n'eft pas foutenu par du fentiment, par des idées toujours exactes, le mérite des mots ne fuffit pas de nos jours pour conftituer un grand écrivain. Cela était bon du temps de *Malherbe*.

On peut quelquefois entaffer des métaphores les unes fur les autres ; mais alors il faut qu'elles foient bien diftinguées, & que l'on voie toujours votre objet repréfenté fous des images différentes. C'eft ainfi que le célèbre *Maffillon*, évêque de Clermont, dit dans fon fermon du petit nombre des élus :

» Vous auriez vu les élus auffi rares que ces
» grapes de raifins, qui ont échappé à la diligence du
» vendangeur, auffi rares que ces épis qui reftent
» encore fur la terre, & que la faux du moiffonneur
» a épargnés. Je vous aurais parlé des deux voies
» dont l'une étroite & rude eft la voie du petit
» nombre ; l'autre, large, fpacieufe, femée de
» fleurs, qui eft comme la voie publique de tous
» les hommes &c. »

Aucune de ces images ne nuit à l'autre ; au contraire, elles fe fortifient toutes. Mais cet amas de métaphores doit être employé rarement, & feulement dans les occafions où l'on a befoin de faire fentir des

chofesimportantes. On reconnaît un grand écrivain, non-feulement aux figures qu'il met en ufage, mais à la fobriété avec laquelle il les emploie.

Les Orientaux ont toujours prodigué la métaphore, fans mefure & fans art. On ne voit dans leurs écrits que des collines qui fautent, des fleuves qui fèchent de crainte, des étoiles qui treffaillent de joie. Leur imagination trop vive ne leur a jamais permis d'écrire avec méthode & fageffe; de-là vient qu'ils n'ont rien approfondi, & qu'il n'y a pas en Orient un feul bon livre d'hiftoire & de fcience. Il femble que dans ces pays on n'ait prefque jamais parlé que pour ne pas être entendu. Il n'y a que leurs fables qui aient réuffi chez les autres nations. Mais quand on n'excelle que dans les fables, c'eft une preuve qu'on n'a que de l'imagination.

OPERA.

COMME vous avez le deffein de fréquenter nos fpectacles dans votre féjour à Paris, je vous entretiendrai de l'opéra; quoique je ne traite pas expreffément dans cet ouvrage de la tragédie & de la comédie, ma raifon eft que l'on a écrit d'excellens traités fur le théâtre tragique & comique, furtout dans les préfaces de nos meilleures pièces; mais on n'a prefque rien dit fur l'opéra.

Saint-Evremont s'eft épuifé en froides railleries fur ce genre de fpectacle. Il veut trouver du ridicule à mettre en chant des paffions & des dialogues. Il ne favait pas que les tragédies grecques & romaines

étaient chantées ; que les scènes avaient une mélodie semblable à notre récitatif, laquelle était composée par un musicien, & que les chœurs étaient exécutés comme les nôtres. Qui ne sait que la musique exprime les passions ? *Saint-Evremont*, en louant Sophonisbe & en blâmant l'opéra, a prouvé qu'il avait peu de goût & l'oreille dure.

Le grand vice de notre opéra, c'est qu'une tragédie ne peut être par-tout passionnée, qu'il y faut du raisonnement, du détail, des événemens préparés, & que la musique ne peut rendre heureusement ce qui n'est pas animé & ce qui ne va pas au cœur. Ce serait un étrange récitatif que celui qui exprimerait, par exemple, ces vers de la tragédie de Rodogune :

Pour le mieux admirer, trouvez bon, je vous prie,
Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
J'en ai vu les premiers, & me souviens encor
Des malheureux succès du bon roi Nicanor.
Quand des partis vaincus pressant l'adroite fuite,
Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite,
Je n'ai pas oublié que cet événement
Du perfide Triphon fut le soulèvement &c.

On est donc réduit parmi nous à supprimer à l'opéra tous ces détails, qui ne sont pas intéressans par eux-mêmes, mais qui contribuent à rendre une pièce intéressante : on n'y parle que d'amour ; & encore cette passion n'a-t-elle jamais, dans ces sortes d'ouvrages, la juste étendue qu'il faut pour toucher & pour faire tout son effet. La déclaration de *Phèdre* & celle d'*Orosmane*, ne pourraient pas être souffertes

ſur le théâtre de l'opéra. Notre récitatif exige une briéveté & une molleſſe qui amène preſque néceſſairement de la médiocrité. Il n'y a guère qu'Atis & Armide qui ſe ſoient élevés au-deſſus de ce genre médiocre. Les ſcènes entre *Oreſte* & *Iphigénie* ſont très-belles ; mais cette ſupériorité même de ces ſcènes fait languir le reſte de l'opéra.

Souffrirait-on que dans nos ſpectacles réguliers, un amant vînt dire, comme dans l'opéra d'Iſſé :

Que vois-je ? c'eſt Iſſé qui repoſe en ces lieux,
J'y venais pour plaindre ma peine ;
Mais mes cris troubleraient ſon repos précieux.

On voit que l'auteur, pour éviter les détails, rend compte en un vers de la raiſon qui l'amène ſur le théâtre.

J'y venais pour plaindre ma peine.

Mais cet artifice trop groſſier, que les anciens emploient toujours dans leurs tragédies & dans leurs comédies, n'eſt pas ſupportable parmi nous.

Théſée, dans l'opéra de ce nom, dit à ſa maîtreſſe, ſans autre préparation : *Je ſuis fils du roi.* Elle lui répond : *Vous, Seigneur ?* Le ſecret de ſa naiſſance n'eſt pas autrement expliqué. C'eſt un défaut eſſentiel. Et ſi cette reconnaiſſance avait été bien préparée & bien ménagée ; ſi tous les détails qui doivent la rendre à la fois vraiſemblable & ſurprenante, avaient été employés, le défaut eût été bien plus grand, parce que la muſique eût rendu tous ces détails ennuyeux.

Voilà donc un poëme néceſſairement défectueux

par sa nature. Ajoutez à toutes ces imperfections celles d'être asservi à la stérilité des musiciens, qui ne peuvent exprimer toutes les paroles de notre langue, ainsi que les musiciens d'Italie rendent toutes les paroles italiennes; il faut qu'ils composent de petits airs, sur lesquels le poëte est obligé d'ajouter un certain nombre de paroles oiseuses & plates, qui souvent n'ont aucun rapport direct à la pièce.

Que nos prairies
Seront fleuries.
Les cœurs glacés
Pour jamais en sont chassés.
Qu'amour a de charmes,
Rendons-lui les armes,
Les plaisirs charmans
Sont pour les amans.

On ne voit, comme le dit très-bien la jolie comédie du Double veuvage, *Que de nouvelles ardeurs, & des ardeurs nouvelles.*

Cette contrainte puérile est encore augmentée par le peu de termes convenables aux musiciens, que fournit notre langue. Demandez à un compositeur de mettre en chant : *Que voulez-vous qu'il fît contre trois? qu'il mourût?* Ou bien ces vers :

Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix;
Parle, aurais-tu quitté les dieux de ton pays?

Le musicien demandera, au lieu de ces beaux vers, des fleurettes, des amourettes, des ruisseaux, des oiseaux, des charmes, & des alarmes.

Voilà pourquoi depuis *Quinault*, il n'y a presque

pas eu de tragédie supportable en musique. Les auteurs ont senti l'extrême difficulté de mêler à un sujet, grand & pathétique, des fêtes galantes, incorporées à l'action, d'éviter les détails nécessaires & d'être intéressans. Ils se sont presque tous jetés dans un genre encore plus médiocre, qui est celui des ballets.

Ces sortes d'ouvrages n'ont aucune liaison. Chaque acte est composé de peu de scènes : toute action y est comme étranglée ; mais la variété du spectacle, & les petites chansonnettes que le musicien fait réussir, & que le parterre répète, amusent le public, qui court à ces représentations sans en faire grand cas. Le premier ballet dans ce goût, qui a servi de modèle aux autres, est celui de l'Europe Galante d'*Houdard de la Motte ;* car ceux de *Quinault* étaient encore plus médiocres. Son Temple de la Paix, par exemple, n'est qu'un assemblage de chansons, sans aucune action.

Le plus grand mal de ces spectacles, c'est qu'il n'y est presque pas permis d'y rendre la vertu respectable & d'y mettre de la noblesse ; ils sont consacrés aux misérables redites de maximes voluptueuses, que l'on n'oserait débiter ailleurs : la clémence d'*Auguste* envers *Cinna*, la magnanimité de *Cornélie*, ne pourraient y trouver place. Par quel honteux usage faut-il que la musique, qui peut élever l'ame aux grands sentimens, & qui n'était destinée chez les Grecs & chez les Romains qu'à célébrer la vertu, ne soit employée parmi nous qu'à chanter des vaudevilles d'amour ? Il est à souhaiter qu'il s'élève quelque génie assez fort pour corriger la nation de cet abus, & pour donner à

un ſpectacle, devenu néceſſaire, la dignité & les mœurs qui lui manquent.

Une ſeule ſcène d'amour, heureuſement miſe en muſique & chantée par un acteur applaudi, attire tout Paris, & rend les beautés vraies inſipides. Les perſonnes de la cour ne peuvent plus ſupporter Polyeucte, quand elles ſortent d'un ballet, où elles ont entendu quelques couplets aiſés à retenir. Par-là le mauvais goût ſe fortifie, & on oublie inſenſiblement ce qui a fait la gloire de la nation. Je le répète encore; il faut que l'opéra ſoit ſur un autre pied, pour ne plus mériter le mépris qu'ont pour lui toutes les nations de l'Europe.

Je crois avoir trouvé ce que je cherchais depuis long-temps dans le cinquième acte de l'opéra de Samſon. Qu'on examine avec attention les morceaux que j'en vais rapporter.

SAMSON enchaîné, GARDES.

Profonds abymes de la terre,
Enfer, ouvre-toi!
Frappez, tonnerre,
Ecraſez-moi!
Mon bras a refuſé de ſervir mon courage.
Je ſuis vaincu, je ſuis dans l'eſclavage.
Je ne te verrai plus, flambeau ſacré des cieux!
Lumière, tu fuis de mes yeux!
Lumière, brillante image
D'un Dieu ton auteur,
Premier ouvrage
Du Créateur;

Douce lumière!
Nature entière,
Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur
Te cache à ma trifte paupière.
Profonds abymes &c.

UNE PRETRESSE DES PHILISTINS.

Tous nos Dieux étonnés & cachés dans les cieux,
Ne pouvaient fauver notre empire.
Vénus, avec un fourire,
Nous a rendus victorieux.
Mars a volé, guidé par elle,
Sur fon char tout fanglant;
La victoire immortelle,
Tirait fon glaive étincelant
Contre tout un peuple infidelle;
Et la nuit éternelle
Va dévorer leur chef, interdit & tremblant.

UNE AUTRE.

C'eft Vénus qui défend aux tempêtes
De gronder fur nos têtes;
Notre ennemi cruel
Entend encor nos fêtes,
Tremble de nos conquêtes
Et tombe à fon autel.

LE ROI.

Hé bien, qu'eft devenu ce Dieu fi redoutable,
Qui par tes mains devait nous foudroyer?
Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
Et fon bras languiffant ne peut fe déployer.

Il t'abandonne, il cède à ma puiſſance;
Et tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les deſtins,
Son tonnerre, étouffé dans ſes débiles mains,
Se repoſe dans le ſilence.

SAMSON.

Grand Dieu! j'ai ſoutenu cet horrible langage
Quand il n'offenſait qu'un mortel:
On inſulte ton nom, ton culte, ton autel;
Leve-toi, venge ton outrage.

CHOEUR DES PHILISTINS.

Tes cris, tes cris ne ſont point entendus,
Malheureux, ton Dieu n'eſt plus.

SAMSON.

Tu peux encore armer cette main malheureuſe;
Accorde-moi du moins une mort glorieuſe.

LE ROI.

Non, tu dois ſentir à longs traits
L'amertume de ton ſupplice.
Qu'avec toi ton Dieu périſſe,
Et qu'il ſoit, comme toi, mépriſé pour jamais.

SAMSON.

Tu m'inſpires, enfin; c'eſt ſur toi que je fonde
Mes ſuperbes deſſeins:
Tu m'inſpires, ton bras ſeconde
Mes languiſſantes mains.

LE ROI.

Vil eſclave, qu'oſes-tu dire?
Prêt à mourir dans les tourmens,
Peux-tu bien menacer ce formidable empire

A tes derniers momens?
Qu'on l'immole; il en eſt temps.
Frappez; il faut qu'il expire.

SAMSON.

Arrêtez, je dois vous inſtruire
Des ſecrets de mon peuple & du Dieu que je ſers;
Ce moment doit ſervir d'exemple à l'univers.

LE ROI.

Parle, apprends-nous tous tes crimes,
Livre-nous toutes nos victimes.

SAMSON.

Roi, commande que les Hébreux
Sortent de ta préſence & de ce temple affreux.

LE ROI.

Tu ſeras ſatisfait.

SAMSON.

La cour qui t'environne,
Tes prêtres, tes guerriers, ſont-ils autour de toi?

LE ROI.

Ils y ſont tous, explique-toi.

SAMSON.

Suis-je auprès de cette colonne,
Qui ſoutient ce ſéjour ſi cher aux Philiſtins!

LE ROI.

Oui, tu la touches de tes mains.

SAMSON *ébranlant les colonnes.*

Temple odieux, que tes murs ſe renverſent;
Que tes débris ſe diſperſent

Sur moi, ſur ce peuple en fureur !

CHOEUR.

Tout tombe! tout périt! ô Ciel! ô Dieu vengeur!

SAMSON.

J'ai réparé ma honte, & j'expire en vainqueur.

Que l'on compare à préſent la force & l'harmonie d'une telle poëſie, avec les vers dont ſont remplis les opéra, qui ont parmi nous du ſuccès, à la faveur de la muſique, on y verra :

Zirphé, qui vous voit vous adore.
Quoi! j'aime autant qu'on peut aimer,
Et je n'ai point vu ce que j'aime.

Une ſylphide peut aimer ;
Mais une mortelle eſt charmante.

Vous paraiſſiez charmant; vous traverſiez les airs.

Il faudrait rougir pour la nation, ſi des platitudes ſi fades ne feſaient mal au cœur à tous les connaiſſeurs. Qui croirait que dans un opéra de Paris, des plus ſuivis, on chante :

Tous les cœurs ſont matelots,
Voguons deſſus les flots?

On s'imagine être revenu au temps de *Henri II* & de *Charles IX*, quand on entend des puérilités ſi gothiques. L'excuſe de cette miſère eſt, dit-on, dans la ſtérilité des muſiciens ; mais cette excuſe eſt bien malheureuſe.

DE

DE LA SATIRE.

SI je ſuivais mon goût, je ne parlerais de la ſatire que pour en inſpirer quelque horreur, & pour armer la vertu contre ce genre dangereux d'écrire. La ſatire eſt preſque toujours injuſte ; & c'eſt-là ſon moindre défaut. Son principal mérite, qui amorce le lecteur, eſt la hardieſſe qu'elle prend de nommer les perſonnages qu'elle tourne en ridicule. Bien moins retenue que la comédie, elle n'en a pas les difficultés & les agrémens. Otez les noms de *Cotin*, de *Chapelain*, de *Quinault*, & un petit nombre de vers heureux, que reſtera-t-il aux ſatires de *Boileau* ? Mais le Miſanthrope, le Tartuffe, qui ſont des ſatires encore plus fortes, ſe ſoutiennent ſans ce triſte avantage, d'immoler des particuliers à la riſée publique. Quand je dis que la ſatire eſt injuſte, je n'en veux pour preuve que les ouvrages de *Boileau*. Il veut dans une de ſes premières ſatires élever la tragédie d'Alexandre de *Racine*, aux dépens de l'Aſtrate de *Quinault*; deux pièces aſſez médiocres, qui ne ſont pas ſans quelques beautés. Il dit :

Je ne ſais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre,
Ce n'eſt qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
Les héros, chez Quinault, parlent bien autrement,
Et juſqu'à je vous hais, tout s'y dit tendrement.

Il n'y a rien de plus contraire à la vérité que ce jugement de *Boileau*. L'Alexandre de *Racine* eſt très-loin

d'être si glorieux. C'est au contraire un doucereux qui prétend n'avoir porté la guerre aux Indes que pour y adorer *Cléophile.* Et si on peut appliquer à quelque pièce de théâtre ce vers : *Et jusqu'à je vous hais, tout s'y dit tendrement*, c'est assurément à l'Andromaque de *Racine*, dans laquelle *Pirrhus* idolâtre *Andromaque*, en lui disant des choses très-dures : mais loin que ce soit un défaut, dans la peinture d'une passion, de dire tendrement *je vous hais*, c'est au contraire une très-grande beauté. Rien ne caractérise si bien l'amour que les mouvemens violens d'un cœur qui croit être parvenu à concevoir de la haine pour un objet qu'il aime avec fureur ; & c'est en quoi *Quinault* a souvent réussi ; comme quand il fait dire à *Armide : Que je le hais, que son mépris m'outrage !* ce tour même est si naturel qu'il est devenu très-commun.

Boileau n'est guère moins condamnable dans la licence qu'il prenait de nommer un citoyen, auquel il en substituait souvent un autre dans une nouvelle édition.

Par exemple, le sieur *Brossette* nous apprend que *Boileau* avait parlé ainsi d'un nommé *Pelletier :*

Tandis que Pelletier, crotté jusqu'à l'échine,
Va chercher son dîner de cuisine en cuisine.

On lui dit que ce *Pelletier* n'était rien moins qu'un parasite, que c'était un homme très-retiré, qui n'allait jamais manger chez personne. *Boileau* le raya de la satire ; mais au lieu d'ôter ces vers, qui sont du style le plus bas, il les laissa, & mit *Colletet* à la place de *Pelletier*, & par-là outragea deux hommes au lieu

d'un. Il paraît que très-fouvent il plaçait ainfi les noms au hafard : cela feul devrait ôter tout crédit à fes fatires.

Il tombait fi naturellement dans ce cruel défaut, qu'il avait placé fon propre frère *Gilles Boileau* dans fes fatires, d'une manière ignominieufe.

Vous pourrez voir un temps vos écrits eftimés,
Courir de main en main par la ville femés,
Puis fuivre avec Boileau ce rebut de notre âge,
Et la lettre à Coftar, & l'avis à Ménage.

Cette lettre & cet avis étaient deux ouvrages de fon frère. Il mit à la place :

Puis de-là tout poudreux, ignorés fur la terre,
Suivre chez l'épicier Neufgermain & la Serre.

Cette démangeaifon de médire ainfi au hafard, & d'attaquer tout indifféremment, devait feule ôter tout crédit à fes fatires.

Il a beau s'en excufer; s'il n'avait pas fait fes belles épîtres, & furtout fon Art poëtique, il aurait une très-mince réputation, & ne ferait pas fort au-deffus de *Régnier*, qui eft un homme très-médiocre. Tout le monde fait que l'acharnement contre *Quinault* eft infupportable, & que *Defpréaux* eut en cela d'autant plus de tort, que quand il voulut faire un prologue d'opéra, pour montrer à *Quinault* comme il fallait s'y prendre, il fit un ouvrage très-mauvais, & qui n'approchait pas des moindres prologues de ce même *Quinault*, qu'il affectait tant de rabaiffer.

La ſatire ne paraît jamais dans un jour plus odieux que quand elle eſt lancée contre des perſonnes qu'on a louées auparavant : cette rétractation n'eſt une flétriſſure humiliante que pour l'auteur. C'eſt ce qui eſt arrivé à *Rouſſeau*, dans une pièce intitulée la Palinodie, qui commence ainſi :

A vous, héros honteux de mes premiers écrits.

Ce vers amphibologique laiſſe douter ſi ce n'eſt pas le héros qui eſt *honteux* d'avoir été le ſujet de ſes premiers écrits ; mais le plus grand défaut vient du vice du cœur de l'auteur. S'il n'eſt pas content des procédés de celui dont il a fait l'éloge, il faut ſe taire ; mais il ne faut pas chanter la palinodie & ſe condamner ſoi-même. Rien n'eſt plus aviliſſant. C'eſt déceler ſa paſſion, & une paſſion déshonorante. Il eſt heureux que cette pièce de *Rouſſeau* ſoit une de ſes plus mauvaiſes.

Les ſatires en proſe étant mille fois plus aiſées à faire que celles qui ſont rimées, elles ont inondé la république des lettres. Elles ont paſſé juſque dans la plupart des journaux. Les auteurs, proſtituant leur plume vénale à l'avarice de leurs libraires, ont rempli d'invectives & de menſonges preſque tous les ouvrages périodiques qui s'impriment en Hollande ; & il ne faut lire ces recueils qu'avec une extrême défiance. L'art de l'imprimerie deviendra bientôt un métier infame & funeſte, ſi on ne met pas ordre à la licence brutale avec laquelle quelques libraires de Hollande impriment les ſatires les plus ſcandaleuſes, tantôt contre les têtes couronnées, tantôt contre les hommes les plus reſpectables de l'Europe. J'ai vu quelquefois dans les

pays du Nord porter des jugemens très-défavantageux fur des hommes du premier mérite, qui étaient indignement attaqués dans ces miférables brochures; ni les auteurs, ni les libraires, ne connaiffent les gens qu'ils déchirent. C'eft un métier comme de vendre du vin frelaté. Il faut avouer qu'il n'y a guère de métier plus indigne, plus lâche & plus puniffable.

TRADUCTIONS.

LA plupart des traducteurs gâtent leur original, ou par une fauſſe ambition de le ſurpaſſer, qui les rend infidelles, ou par une plate exactitude, qui les rend plus infidelles encore.

On dit que madame de *Sévigné* les comparait à des domeſtiques qui vont faire un meſſage de la part de leur maître, & qui diſent ſouvent le contraire de ce qu'on leur a ordonné. Ils ont encore un autre défaut des domeſtiques ; c'eſt de ſe croire auſſi grands ſeigneurs que leur maître, ſurtout quand ce maître eſt fort ancien; & c'eſt un plaiſir de voir à quel point un traducteur d'une pièce de *Sophocle*, qu'on ne pourrait pas jouer ſur notre théâtre, mépriſe Cinna & Polyeucte.

Mais pour en revenir aux infidélités des traducteurs, j'examinerai le Virgile que l'abbé *Desfontaines* nous a donné en proſe. Il était plus obligé qu'un autre de donner une bonne traduction, après la manière inſultante & groſſière dont il parle de tous ceux qui l'ont précédé. Ouvrons le livre, & voyons s'il fait excuſer au moins cette ruſticité pédanteſque avec laquelle il les traite, & s'il s'acquitte mieux qu'eux de ſon devoir.

Au premier chant, *Virgile*, dans la deſcription de la tempête, s'exprime ainſi :

Laxis laterum compagibus omnes
Accipiunt inimicum imbrem rimiſque fatiſcunt.

L'abbé *Desfontaines* traduit : „ Tous les vaisseaux „ fracassés & entr'ouverts font eau de toutes parts & „ sont prêts d'être engloutis. „

Virgile n'a pas eu certainement l'inattention de dire qu'un vaisseau fracassé était entr'ouvert. S'il est fracassé, c'est bien pis que de s'entr'ouvrir. Le moins ne se souffre pas, après le plus. *Font eau de toutes parts.* Quelle plate expression ! rend-elle l'idée de *Virgile* ? *L'onde ennemie est reçue dans les flancs entr'ouverts.* Que ne traduisait-il mot à mot ; il eût au moins donné une idée faible, mais vraie, de *Virgile.*

Tantane vos generis tenuit fiducia vestri ?

Quelle confiance audacieuse votre naissance vous inspire ?

L'abbé *Desfontaines* dit : *Race téméraire, qui vous inspire tant d'audace ?*

Ce n'est pas-là le sens de son auteur.

Hîc fessas non vincula naves
Ulla tenent, unco non alligat anchora morsu.

„ Dans cette rade, les vaisseaux n'ont besoin ni „ d'ancres ni de cables. „

Premièrement, il n'est point ici question d'une rade ; il s'agit d'un très-beau port que *Virgile* peint admirablement ; & c'est même, comme on sait, le port de Naples, qu'il se plut à décrire sous le nom du port de Carthage.

Secondement, quelle platitude *n'ont besoin ni d'ancres ni de cables. Virgile* dit dans son style, toujours figuré, animé & métaphorique :

Les vaiſſeaux fatigués n'y ſont retenus ni par des liens ni par l'ancre recourbée qui mord l'arène.

Optatâ potiuntur Troes arenâ.

Les Troyens jouiſſent enfin du rivage.

Desfontaines dit : ,, Les Troyens deſcendirent avec ,, empreſſement. ,,

Suſcepitque ignem foliis, atque arida circum
Nutrimenta dedit, rapuitque in fomite flammam.

Cela veut dire : Il reçoit le feu, il lui donne des alimens arides qu'il enflamme.

Voilà des images nobles d'une choſe ordinaire. *Desfontaines* dit : ,, Par le moyen de quelques feuilles ,, ſèches & d'autres matières combuſtibles, il alluma ,, promptement du feu. ,, Eſt-ce-là traduire ? n'eſt-ce pas avilir & défigurer ſon original ?

Le moment d'après il fait dire à *Enée* : ,, Vous avez ,, échappé à mille dangers ; c'eſt à travers mille ,, obſtacles qu'il faut que nous abordions en Italie. ,,

Ces lâches & faſtidieuſes expreſſions, ſurtout de près, après *mille* dangers, *mille* obſtacles, ne ſe rencontrent pas certainement dans le texte d'un auteur tel que *Virgile*.

Illi ſe prædæ accingunt. *Desfontaines* dit : *Ils apprêtent le gibier.* *Virgile* s'eſt-il ſervi d'un mot auſſi peu poëtique dans ſa langue, que le terme *gibier* l'eſt dans la nôtre ?

Et jam finis erat, quum Jupiter &c. *Jupiter* dit-il pendant ce temps-là ? *Virgile* a-t-il rien mis qui réponde à cette plate façon de parler, *pendant ce temps-là* ?

Cette belle expreſſion de *populum latè regem*, que *Virgile* donne aux Romains, peuple roi, eſt-ce la rendre que de traduire : *Peuple triomphant?* Que de fautes, que de faibleſſe dans les deux premières pages ! Qui voudrait examiner ainſi la traduction entière trouverait que nous n'avons pas même une froide copie de *Virgile*.

On en peut dire preſqu'autant de la traduction que *Dacier* a faite des odes d'*Horace;* elle eſt plus fidelle, à la vérité, dans le texte, plus ſavante & plus inſtructive dans les notes; mais elle manque de grâce. Elle n'a nulle imagination dans l'expreſſion, & on y cherche en vain ce nombre & cette harmonie que la proſe comporte, & qui eſt au moins une faible image de celle qui a tant de charmes dans la poëſie.

Je liſais un jour avec un homme de lettres, d'un goût très-fin & d'un eſprit ſupérieur, cette ode d'*Horace*, où ſont ces beaux vers que tout homme de lettres ſait par cœur : *Auream quiſquis mediocritatem.* Il fut indigné, comme moi, de la manière dont *Dacier* traduit cet endroit charmant.

„ Ceux qui aiment la liberté plus précieuſe que „ l'or, ils n'ont garde de ſe loger dans une méchante „ petite maiſon, ni auſſi dans un palais qui excite „ l'envie. „ Voici à peu près, me dit l'homme que je cite, comme j'aurais voulu traduire ces vers :

Heureuſe médiocrité,
Préſide à mes déſirs, préſide à ma fortune;
Ecarte loin de moi l'affreuſe pauvreté,
Et d'un ſort trop brillant la ſplendeur importune.

Il eſt certain qu'on ne devrait traduire les poëtes qu'en vers. Le contraire n'a été ſoutenu que par ceux qui, n'ayant pas le talent, tâchaient de le décrier; vain & malheureux artifice d'un orgueil impuiſſant. J'avoue qu'il n'y a qu'un grand poëte qui ſoit capable d'un tel travail; & voilà ce que nous n'avons pas encore trouvé. Nous n'avons que quelques petits morceaux, épars çà & là dans des recueils; mais ces eſſais nous font voir au moins qu'avec du temps, de la peine & du génie, on peut parmi nous traduire heureuſement les poëtes en vers. Il faudrait avoir continuellement préſente à l'eſprit cette belle traduction que *Boileau* a faite d'un endroit d'*Homère*.

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie,
Pluton ſort de ſon trône; il pâlit, il s'écrie;
Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux ſéjour,
D'un coup de ſon trident ne faſſe entrer le jour &c.

Mais qu'il ferait difficile de traduire ainſi tout Homère! J'ai vu des traductions de quelques paſſages du poëme bizarre du Paradis perdu de *Milton*. M. de *Voltaire* & M. *Racine* le fils ont tous deux mis en vers une apoſtrophe de *Satan* au Soleil. Je n'examine pas ici l'extraordinaire & le ſauvage du fond; je m'en tiens uniquement aux beautés qu'une traduction en vers exige.

M. *Racine* s'exprime ainſi:

Toi dont le front brillant fait pâlir les étoiles,
Toi qui contrains la nuit à retirer ſes voiles,
Triſte image à mes yeux de celui qui t'a fait,
Que ta clarté m'afflige, & que mon cœur te hait!

Ta ſplendeur, ô ſoleil! rappelle à ma mémoire
Quel éclat fut le mien dans le temps de ma gloire;
Elevé dans le ciel, près de mon ſouverain,
Je m'y voyais comblé des bienfaits que ſa main,
Sans jamais ſe laſſer, verſait en abondance.

Voici les vers de M. de *Voltaire*.

Toi ſur qui mon tyran prodigue ſes bienfaits,
Soleil, aſtre de feu, jour heureux que je hais,
Jour qui fais mon ſupplice & dont mes yeux s'étonnent,
Toi qui ſemble le Dieu des cieux qui t'environnent,
Devant qui leur éclat diſparaît & s'enfuit,
Qui fais pâlir le front des aſtres de la nuit;
Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
Hélas! j'euſſe autrefois éclipſé ta lumière.
Sur la voûte des cieux, élevé plus que toi,
Le trône où tu t'aſſieds s'abaiſſait devant moi.
Je ſuis tombé, l'orgueil m'a plongé dans l'abyme.

Il eſt aiſé de voir pourquoi les vers cités les derniers ſont au-deſſus des autres; c'eſt qu'ils ſont plus remplis d'enthouſiaſme, de chaleur & de vie, qu'ils ont plus de nombre & de force; qu'en un mot, ils ſont d'un poëte; & ils ont ſurtout le mérite d'être une traduction plus fidelle.

DU VRAI

DANS LES OUVRAGES.

BOILEAU a dit, après les anciens : *Le vrai ſeul eſt aimable ; il doit régner par-tout & même dans la fable.*

Il a été le premier à obſerver cette loi qu'il a donnée. Preſque tous ſes ouvrages reſpirent ce vrai ; c'eſt-à-dire qu'ils ſont une copie fidelle de la nature. Ce vrai doit ſe trouver dans l'hiſtorique, dans le moral, dans la fiction, dans les ſentences, dans les deſcriptions, dans l'allégorie.

Mais *Boileau* s'eſt bien écarté de cette règle dans ſa Satire de l'équivoque. Comment un homme d'un auſſi grand ſens que lui s'eſt-il aviſé de faire de l'équivoque la cauſe de tous les maux de ce monde ? N'eſt-il pas pitoyable de dire qu'*Adam* déſobéit à DIEU par une équivoque ? Voici le paſſage :

N'eſt-ce pas toi, voyant le monde à peine éclos,
Qui par l'éclat trompeur d'une funeſte pomme,
Et tes mots ambigus, fit croire au premier homme,
Qu'il allait, en goûtant de ce morceau fatal,
Comblé de tout ſavoir, à Dieu ſe rendre égal ?

Voilà de bien mauvais vers ; mais le faux qui y domine les rend plus mauvais encore.

Tu fus, comme ſerpent, dans l'arche renfermée.

Cela eſt encore pis ; l'équivoque avec les animaux

dans l'arche renfermée, comme ferpent! Quelle expreffion, & quelle idée!

On ne reconnut plus qu'ufurpateurs iniques.

C'eft avoir une terrible envie de rendre l'équivoque refponfable de tout, que de dire qu'elle a fait les premiers tyrans. En un mot, rien n'eft vrai dans cette fatire. Auffi c'eft fa plus mauvaife, de l'aveu des connaiffeurs.

Racine eft un homme admirable pour le vrai qui règne dans fes ouvrages. Il n'y a pas je crois d'exemple chez lui d'un perfonnage qui ait un fentiment faux, qui s'exprime d'une manière oppofée à fa fituation, fi vous en exceptez *Théramène* gouverneur d'*Hippolyte*, qui l'encourage ridiculement dans fes froides amours pour *Aricie*.

Vous-même où feriez-vous, vous qui la combattez,
Si toujours Antiope, à fes lois oppofée,
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Théfée?

Il eft vrai phyfiquement qu'*Hippolyte* ne ferait pas au monde fans fa mère : mais il n'eft pas dans le vrai des mœurs, dans le caractère d'un gouverneur fage, d'infpirer à fon pupille de faire l'amour contre la défenfe de fon père.

Les autres héros qu'il fait parler ne difent pas toujours des chofes fortes & fublimes; mais ils en difent toujours de vraies; au contraire de *Corneille* qui s'égare trop fouvent dans un pompeux & vain étalage de déclamations ampoulées & frivoles. Il eft fi condamnable fur cet article que, fi la plupart de fes

pièces étaient nouvelles, je ne crois pas que les beautés en rachetaſſent les défauts, quelques grandes qu'elles puiſſent être.

C'eſt pécher contre le vrai, que de peindre *Cinna* comme un conjuré incertain, entraîné malgré lui dans la conſpiration contre *Auguſte*, & de faire enſuite conſeiller à *Auguſte*, par ce même *Cinna*, de garder l'empire pour avoir un prétexte de l'aſſaſſiner. Ce trait n'eſt pas conforme à ſon caractère. Il n'y a là rien de vrai. *Corneille* péche contre cette loi, dans des détails innombrables.

Molière eſt vrai dans tout ce qu'il dit. Tous les ſentimens de la Henriade, de Zaïre, d'Alzire, de Brutus, portent un caractère de vérité ſenſible.

Il y a auſſi une autre eſpèce de vrai qu'on recherche dans les ouvrages ; c'eſt la conformité de ce que dit un auteur, avec ſon âge, ſon caractère, ſon état. Le public n'a jamais bien accueilli des vers tendres, *pour une Iris en l'air*, ni des ouvrages de morale faits par des gens purement beaux eſprits, auxquels il eſt égal de travailler ſur des ſujets de dévotion & de galanterie. Ces ouvrages ſont preſque toujours inſipides, parce qu'ils ne ſont point partis du cœur d'un homme pénétré. Ce vrai manque trop ſouvent aux ouvrages de *Rouſſeau :*

Et cherchez bien de Paris juſqu'à Rome,
Onc ne verrez ſot qui ſoit honnête homme.

Cela n'eſt pas dans le vrai. Il y a des eſprits extrêmément bornés qui ont beaucoup de vertu ; & on ne pourra pas dire que *Sylla*, *Marius*, tous les

chefs des guerres civiles, les *Borgia*, les *Cromwell* & tant d'autres, fuſſent des imbécilles, des ſots.

> Nul n'eſt en tout ſi bien traité qu'un ſot.

Il n'y a rien de ſi ſot que cette maxime. Un ſot eſt peu fêté ; & les gens d'eſprit, d'un bon caractère, ſont l'ame de la ſociété.

> Vous êtes-vous, Seigneur, imaginé,
> Le cœur humain de près examiné,
> En y portant le compas & l'équerre,
> Que l'amitié par l'eſtime s'acquière?

Oui, ſans doute, elle commence par l'eſtime; & c'eſt ſe moquer du monde, que de prétendre qu'un homme qui a des talens eſtimables n'ait pas une grande avance pour ſe faire des amis. Il faut que ſon caractère les mérite ; mais l'eſtime prépare cette amitié. Il y a même quelque choſe de révoltant à ſuppoſer que plus on eſt eſtimable, & moins on ſera en état d'avoir l'amitié des honnêtes gens. Ce ſentiment abſurde eſt pernicieux, & en général il faut remarquer que tout ce qui n'eſt que paradoxe déplaît aux eſprits bien faits.

> Moroſophie inventa l'art d'écrire....
> Mille autres arts encor plus déteſtables
> Furent le fruit de ſes ſoins redoutables.

C'eſt outrager la vérité & le bon ſens, que de venir nous dire que *Moroſophie*, c'eſt-à-dire en bon françáis, la Folie, a inventé un des arts le plus utile aux hommes. Et quand on ſonge que c'eſt un écrivain qui dit cela, on ne peut s'empêcher de

lever les épaules. Il y a cent exemples frappans de ces paradoxes, faux & insoutenables, dans *Rousseau*, qu'il faut lire avec une précaution extrême. En un mot, la principale règle pour lire les auteurs avec fruit, c'est d'examiner si ce qu'ils disent est vrai en général, s'il est vrai dans les occasions où ils le disent, s'il est vrai dans la bouche des personnages qu'on fait parler. Car enfin, la vérité est toujours la première beauté, & les autres doivent lui servir d'ornement. C'est la pierre de touche dans toutes les langues & dans tous les genres d'écrire.

PANEGYRIQUE

DE

SAINT LOUIS

ROI DE FRANCE,

Prononcé dans la chapelle du louvre, en présence de Messieurs de l'académie française, le 25 août 1749, par M. l'abbé d'Arty.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT LOUIS

ROI DE FRANCE.

Et nunc, reges, intelligite, erudimini qui judicatis terram.

Inſtruiſez-vous, ô vous qui gouvernez & qui jugez la terre. *Pſ.* 2.

QUEL texte pourrais-je choiſir parmi tous ceux qui enſeignent les devoirs des rois? quel emblème des vertus pacifiques & guerrières? quel ſymbole de la vraie grandeur emprunterais-je dans les livres ſaints, pour peindre le héros dont nous célébrons ici la mémoire?

Tous ces traits répandus en foule dans les Ecritures lui appartiennent. Toutes les vertus que DIEU avait partagées entre tant de monarques qu'il éprouvait, *St Louis* les a poſſédées. Si je le comparais à *David* & à *Salomon*, je trouverais en lui la valeur & la ſoumiſſion du premier, la ſageſſe du ſecond; mais il n'a pas connu leurs égaremens. Captif enchaîné comme *Manaſſès* & *Sédécias*, il élève à leur exemple vers ſon DIEU des mains chargées de fers, mais des mains qui ont toujours été pures; il n'a

pas attendu, comme eux, l'adversité, pour se tourner vers le DIEU des miséricordes ; il n'avait pas besoin, comme eux, d'être infortuné. Ce DIEU qui dans l'ancienne loi voulut apprendre aux hommes comment les rois doivent réparer leurs fautes, a voulu donner dans la loi nouvelle un roi qui n'eût rien à réparer ; & ayant montré à la terre des vertus qui tombent & qui se relèvent, qui se souillent & qui s'épurent, il a mis dans *St Louis* la vertu incorruptible & inébranlable, afin que tous les exemples fussent proposés aux hommes.

Si donc ce modèle des rois n'eut aucun modèle parmi les monarques qui précédèrent le Messie ; si toutes les fois que l'Ecriture parle des vertus royales elle parle de lui ; ne nous bornons pas à un seul de ces passages sacrés, regardons-les tous comme les témoignages unanimes qui caractérisent le saint roi dont vous m'ordonnez aujourd'hui de faire ici l'éloge.

Il suffirait, Messieurs, de raconter l'histoire de *St Louis*, pour trouver dans les traits qui la composent, ce modèle donné de DIEU aux monarques : mais pour mettre dans ce discours quelqu'ordre qui soulage ma faiblesse, je peindrai le sage qui a enseigné l'art de gouverner les peuples, le héros qui les a conduits aux combats, le saint qui, ayant toujours DIEU dans son cœur, a rendu chrétien, a rendu divin tout ce qui dans les autres grands-hommes n'est qu'héroïque.

Que l'Esprit saint soutienne seul ma faible voix ; qu'il l'anime, non pas de cette éloquence mondaine que condamneraient les maîtres de l'éloquence qui

m'écoutent, puifqu'elle ferait déplacée; mais qu'il mette fur mes lèvres ces paroles que la religion infpire aux ames qu'elle a pénétrées. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Je l'avoue, Meffieurs, ceux qui veulent parler d'un gouvernement fage & heureux ont dans ce fiècle un grand avantage. Mais penfe-t-on à quel point ce grand art de rendre les hommes heureux eft difficile? Comment prendre toujours le meilleur parti, & faire le meilleur choix? Comment aller avec intrépidité au bien général, au milieu des murmures des particuliers, à qui ce bien général coûte des facrifices? Eft-il fi facile de déraciner du milieu des lois ces abus que des hommes intéreffés font paffer pour les lois mêmes? Peut-on faire concourir fans ceffe au bonheur de tout un royaume la cupidité même de chaque citoyen; foulager toujours le peuple & le forcer au travail; prévenir, maîtrifer les faifons mêmes, en tenant toujours les portes de l'abondance prêtes à s'ouvrir, quand l'intérêt voudrait les fermer? Si ce fardeau eft fi pefant pour un prince abfolu, qui a par-tout des yeux qui l'éclairent & des mains qui le fecondent, de quel poids était le gouvernement dans les temps où Dieu donna *St Louis* à la terre?

Les rois alors étaient les chefs de plufieurs vaffaux défunis entr'eux, & fouvent réunis contre le trône. Leurs ufurpations étaient devenues des droits refpectables. Le monarque était en effet le roi des rois, & n'en était que plus faible. La terre

était partagée en forteresses occupées par des seigneurs audacieux, & en cabanes sauvages, où la misère languissait dans la servitude.

Le laboureur ne semait pas pour lui, mais pour un tyran avide qui relevait de quelqu'autre tyran; ils se fesaient la guerre entr'eux, & ils la fesaient au monarque. Le désordre avait même établi des lois par lesquelles tout ordre était renversé. Un vassal perdait sa terre, s'il ne suivait pas son seigneur armé contre le souverain. On était parvenu à faire le code de la guerre civile.

La justice ne décidait, ni d'un héritage contesté, ni de l'innocence accusée; le glaive était le juge. On combattait en champ clos pour expliquer la volonté d'un testateur, pour connaître les preuves d'un crime. Le malheureux qui succombait, perdait sa cause avec la vie; & ce jugement du meurtre était appelé le jugement de DIEU. La dissolution dans les mœurs se joignait à la férocité. La superstition & l'impiété répandaient leur souffle impur sur la religion, comme deux vents opposés qui désolent également la campagne. Il n'y avait point de scandale qui ne fût autorisé par quelque loi barbare, établie dans les terres de ces petits usurpateurs, qui avaient donné pour loi la bizarrerie de leurs divers caprices. La nuit de l'ignorance couvrait tout de ses ténèbres. Des mains étrangères envahissaient le peu de commerce que pouvait faire, & encore à sa ruine, un peuple sans industrie, abruti dans un stupide esclavage.

C'est dans ces temps sauvages, dans ces siècles d'anarchie, que DIEU tire des trésors de sa providence,

cette ame de *Louis* qu'il revêt d'intelligence ; de juſtice, de douceur & de force. Il ſemble qu'il envoie ſur la terre un de ces eſprits qui veillent autour de ſon trône ; il ſemble qu'il lui diſe : Allez porter la lumière dans le ſéjour de la nuit ; allez rendre juſtes & heureux des peuples qui ignorent la juſtice & la félicité.

Ainſi *Louis* eſt donné au monde. Une mère digne du trône, au-deſſus du ſiècle où elle eſt née, cultive ce fruit précieux. L'éducation, cette ſeconde nature, ſi néceſſaire aux avantages de la première, non-ſeulement capable de déterminer la manière de penſer, mais peut-être encore celle de ſentir ; l'éducation, dis-je, que *Louis* reçut de *Blanche*, devait former un grand prince & un prince vertueux. Inſtruite elle-même de cette grande vérité, que *la crainte du Seigneur eſt le commencement de la ſageſſe*, elle inſtruiſit ſon fils de la ſainteté & de la vérité de la religion. Le cœur du jeune *Louis* prévenait toutes ces importantes leçons ; & l'on peut dire que l'éducation qu'il reçut ne fut qu'un développement continuel du germe de toutes les vertus que DIEU avait miſes dans cette ame privilégiée.

Quand *Louis* prend en main les rènes du gouvernement, il ſe propoſe de mettre l'ordre dans toutes les parties dérangées de l'Etat, & d'en guérir toutes les plaies.

Ce n'était pas aſſez de commander, il fallait perſuader ; il fallait des ordonnances ſi claires & ſi juſtes, que des vaſſaux qui pouvaient s'y oppoſer, s'y ſoumiſſent. Il établit les tribunaux ſupérieurs

qui réforment les jugemens des premiers juges ; il prépara ainsi des ressources à l'innocence opprimée.

Lorsqu'il a rempli les premiers soins qu'il doit aux affaires publiques ; lorsque les travaux pénibles de la royauté ont un intervalle, il emploie ces momens à juger lui-même la cause de la veuve & de l'orphelin. Quelles voix ne l'ont pas célébré de siècle en siècle, assis sur un gazon, sous les chênes de Vincennes, rappelant ces premiers temps du monde, où les patriarches gouvernaient une famille immense, unie & obéissante?

Ce roi montre de loin, à travers tant de siècles, à l'un de ses plus augustes descendans, comment il faudra extirper le duel & exterminer ce monstre que ses mains pures ont attaqué les premières. Et remarquons ici, Messieurs, que c'est le plus valeureux des hommes, le plus jaloux de l'honneur, qui le premier a flétri cette fureur insensée, où les hommes ont si long-temps attaché l'honneur & le courage.

Cette partie de la justice, ce grand devoir des rois, qui assure aux hommes leurs vies & leurs possessions, porte en elle-même un caractère de grandeur, qui élève & qui soutient l'ame qui l'exerce ; mais quelles peines rebutantes dans ces autres détails épineux, dont la discussion est aussi difficile que nécessaire, & dont l'utilité, souvent méconnue, donne rarement la gloire qu'elle mérite !

Les lois du commerce, qui est l'ame d'un Etat, la proportion des espèces, qui sont les gages du commerce, seront-elles l'objet des recherches du vainqueur des Anglais, du défenseur des croisés, du héros qui passe les mers pour aller combattre

dans l'Egypte ? Oui, fans doute, elles le furent ; il enfeigne à fes peuples qu'ils peuvent eux-mêmes faire avec les étrangers ces échanges utiles, dont le fecret était alors dans cette nation par-tout profcrite & par-tout répandue, qui, fans cultiver la terre, en dévorait la fubftance ; il encourage l'induftrie de fon peuple ; il le délivre des fecours funeftes dont il était accablé par ce peuple errant, qui n'a d'induftrie que l'ufure.

Le droit de fabriquer en fon nom les gages des échanges de la foi publique, & d'en fixer le titre & le poids, était un de ces droits que la vanité & l'intérêt de mille feigneurs réclamaient, & dont ils abufaient tous. Ils recherchaient l'honneur de voir leurs noms fur ces monumens d'argent & d'or ; & ces monumens étaient ceux de l'infidélité. Leur prérogative était devenue le droit de tromper les peuples. Que de foins, que d'infinuations, que d'art il fallut pour obliger les uns à être juftes, & les autres à vendre au fouverain ce droit fi dangereux ?

Voilà ce qui fut le plus difficile ; car il ne lui coûtait pas de juger contre lui-même, quand il fallait décider entre les droits du domaine royal & les héritages d'un citoyen. Si la caufe entre la vigne de *Naboth* & celle du prince était douteufe, c'était le champ de *Naboth* qui s'accroiffait du champ de l'oint du Seigneur.

Du même fond de juftice dont il tranfigeait avec les particuliers, il négociait avec les princes. Ne penfons pas qu'en effet il y ait une morale pour les citoyens, & une autre pour les fouverains, & que

le prétexte du bien de l'Etat juſtifie l'ambition du monarque.

La ſageſſe des hommes, ſi ſouvent inique & ſi ſouvent trompée dans ſes iniquités, ſemble permettre qu'on profite de ſa puiſſance & de la faibleſſe d'autrui, qu'on s'agrandiſſe ſur les ruines d'un voiſin qui ne peut ſe défendre, qu'on le force par des traités à ſe dépouiller, & qu'on puiſſe ainſi devenir uſurpateur par des titres qui ſemblent légitimes. *Où eſt l'avantage, là eſt la gloire*, a dit un ſouverain réputé plus ſage ſelon les hommes que ſelon DIEU. *Où eſt la juſtice, là eſt l'avantage*, diſait *St Louis*. Il connaît les devoirs du roi, il connaît ceux du chrétien. Homme ferme, il aſſure à ſa famille la Normandie, le Maine & l'Anjou : homme juſte, il laiſſe la Guyenne aux deſcendans d'*Eléonor* de Guyenne, qui, après tout, en étaient les héritiers naturels.

Tels ſont les exemples d'équité que *St Louis* donne à tous les monarques, & que renouvelle aujourd'hui le plus aimé, le plus modéré de ſes deſcendans, deſtiné à montrer, comme lui, à la terre que la grande politique eſt d'être vertueux. L'un prévient la guerre en feſant le partage des provinces ; l'autre, au milieu des victoires, cède les provinces qu'il a conquiſes & qu'il peut conſerver. Quand on traite ainſi, on eſt ſûr d'être l'arbitre des couronnes. Auſſi l'Europe vit ſes peuples & ſes rois, les ſuprêmes pontifes & les empereurs, remettre à *St Louis* leurs différends. Cet honneur que l'ancienne Rome s'arrogeait à force d'injuſtices, à force d'artifices & de victoires, il l'obtint par la vertu.

Tant de ſageſſe ne peut être deſtituée de vigueur. Le vertueux, quand il eſt faible, n'eſt jamais grand. Vous ſavez, Meſſieurs, avec quelle force il ſut contenir dans ſes bornes la puiſſance qu'il reſpectait le plus. Vous ſavez comment il ſut diſtinguer deux limites ſi unies & ſi différentes. Vous admirez comment le plus religieux des hommes, le plus pénétré d'une piété ſcrupuleuſe, accorde les devoirs du fils aîné de l'Egliſe, & du défenſeur d'une couronne, qui pour être la plus fidelle n'en eſt pas moins indépendante. Applaudi de toutes les nations, révéré dans ſes Etats des eccléſiaſtiques qu'il réforme, & à Rome du pontife auquel il réſiſte.

Quiconque étudie ſa vie, le voit toujours grand & ſage avec ſes voiſins, ſes vaſſaux & ſes peuples.

Mais quand on parle devant vous, Meſſieurs, on ne doit pas oublier ce que *St Louis* fit pour les ſciences. Indigné que les Muſulmans les cultivaſſent, & qu'elles fuſſent négligées dans nos climats; qu'on y apprît d'eux l'ordre des ſaiſons; qu'on cherchât chez eux les remèdes du corps, & quelques lumières de l'eſprit; il ralluma, du moins pour un temps, ces flambeaux éteints pendant tant de ſiècles; & il prépara ainſi à ſes deſcendans la gloire de les fixer chez les Français, en les remettant entre vos mains.

Suppléez, Meſſieurs, à tout ce que je n'ai point dit ſur le gouvernement de *St Louis* : mais faible miniſtre des autels, deſtiné à n'annoncer que la paix, pourrais-je parler ici de ſes guerres? Oui, elles ont toutes été juſtes ou ſaintes. O religion! c'eſt-là ton plus beau triomphe. Celui qui ne craint que DIEU, doit être le plus courageux des hommes.

SECONDE PARTIE.

Si *St Louis* n'avait montré qu'un courage ordinaire, c'était assez pour sa gloire : il pouvait vaincre, en se contentant d'animer par sa présence des sujets qui cherchent la mort dès qu'elle est honorée des regards du maître. Mais c'est peu de les inspirer toujours ; il combat toujours pour eux comme ils combattent pour lui ; il donne toujours l'exemple ; il fait à leur vue ce qu'à peine le courage le plus ardent, l'émulation la plus animée leur ferait hasarder à la vue de leur souverain.

La journée de Taillebourg est encore récente dans la mémoire des hommes ; cinq cents ans d'intervalle n'en ont pas effacé le souvenir : & comment l'oublierions-nous, lorsque nous voyons aujourd'hui dans un descendant de *St Louis*, le seul roi, qui depuis ce jour mémorable ait vaincu en personne les mêmes peuples dont triompha son aïeul immortel ?

Votre imagination se peint ici, sans doute, ce pont devenu si célèbre, où *Louis* presque seul arrête l'effort d'une armée. Nos annales contemporaines & fidelles attestent ce prodige ; & ce qui est encore plus rare, c'est que ce grand roi, hasardant ainsi une vie si précieuse, pensait n'avoir fait que son devoir. Il lui fut donné de faire avec simplicité les choses les plus grandes. Il remporte deux victoires en deux jours ; mais il ne met sa gloire que dans le bien qui peut en résulter. Les plus grands capitaines n'ont pas toujours profité de leurs victoires : l'histoire ne nous laisse pas douter que *St Louis* n'ait

profité des siennes, & par la rapidité de ses marches, & par des succès qui valent des batailles, sans en avoir la célébrité ; & surtout par la paix, cette paix tant désirée, tant troublée par le genre-humain, & qu'il faut acheter par l'effusion de son sang. *Louis* l'accorda, cette paix, aux ennemis qu'il pouvait accabler, & aux rebelles qu'il pouvait punir ; il savait de quel prix est la clémence ; il savait combien il y a peu de grandeur à se venger ; que tout homme heureux peut faire périr des infortunés ; & que d'accorder la vie n'appartient qu'à DIEU & aux rois qui sont son image.

Tel on le vit en Europe, tel il fut en Asie ; non pas aussi heureux, mais aussi grand. Il ne m'appartient pas de traiter de téméraires ceux qui dans ce siècle éclairé condamnent les entreprises des croisades autrefois consacrées. Je sais qu'un célébre & savant auteur paraît souhaiter que les croisades n'eussent jamais été entreprises. Sa religion ne lui laisse pas penser que les chrétiens d'Occident dussent regarder Jérusalem comme leur héritage. Jérusalem est la ville sainte, consacrée par les mystères de notre rédemption, par la mort d'un DIEU, digne & saint objet des vœux de tous les chrétiens ; mais c'est le ciel où DIEU réside, qui est le patrimoine des enfans du ciel. La raison semble désapprouver encore que l'Europe se dépeuplât pour ravager inutilement l'Asie; que des millions d'hommes, sans dessein arrêté, sans connaissances des routes, sans guides, sans provisions assurées, se soient précipités & se soient écoulés comme des torrens dans des contrées que la nature n'avait point faites pour eux. Voilà ce qu'on

allégue pour condamner l'entreprise de *St Louis;* & on ajoute la raison la plus ordinaire & la plus forte sur l'esprit des hommes, c'est que l'entreprise fut malheureuse.

Mais, Messieurs, il n'y a ici aucun de vous qui ne me prévienne, & qui ne se dise à lui-même : il n'y a jamais eu d'action infortunée qui n'ait été condamnée ; & plus le siècle est éclairé, plus vous sentez que le succès ne doit pas être la règle du jugement des sages, comme il n'est pas toujours dans les voies de DIEU la récompense de la vertu.

Tout homme est conduit par les idées de son siècle ; une croisade était devenue un des devoirs d'un héros. *St Louis* voulait aller réparer les disgraces des empereurs & des rois chrétiens. Les croisés qui l'avaient précédé avaient fait beaucoup de fautes ; & c'est par cette raison-là même qu'il les fallait secourir. Les cris de tant de chrétiens gémissans l'appelaient de l'Orient, la voix du souverain pontife l'excitait de l'Occident : le dirai-je enfin ? la voix de DIEU parlait à son cœur. Il avait fait vœu d'aller délivrer ses frères opprimés. Il ne pensait pas que la crainte d'un mauvais succès pût délier ses sermens. Il n'avait jamais manqué de parole aux hommes, pouvait-il en manquer à DIEU pour lequel il allait combattre ?

Quand son zèle eut déployé l'étendard du DIEU des armées, sa sagesse oublia-t-elle une seule des précautions humaines qui peuvent préparer la victoire ? Les *Paul-Emiles*, les *Scipions*, les *Condés* & les héros de nos jours, ont-ils pris des mesures plus justes ?

Ce port d'Aigues-mortes, devenu aujourd'hui une place inutile, vit partir la flotte la plus nombreuse & la mieux pourvue qui ait jamais vogué sur les mers. Cette flotte est chargée des mêmes héros qui avaient combattu sous lui à Taillebourg; & le même capitaine qui avait vaincu les Anglais pouvait se flatter de vaincre les Sarrazins.

Assez d'autres, sans moi, l'ont peint s'élançant de son vaisseau dans la mer, & victorieux en abordant au rivage. Assez d'autres l'ont représenté affrontant ces traits de flammes, dont le secret, transmis des Grecs aux Sarrazins, était ignoré des chrétiens occidentaux. Il remporte deux victoires; il prend Damiette; il s'avance à la Massoure. Le voilà prêt à subjuguer cette contrée, que son climat, son fleuve, ses anciens rois, ses conquérans ont rendue si célébre. Encore une victoire, & le vulgaire l'égale aux plus fameux héros. Mais, Messieurs, il n'a pas besoin de cette victoire pour les égaler à vos yeux, vous ne jugez pas les hommes par les événemens. Quand St *Louis* a eu des guerriers à combattre, il a été vainqueur; il n'est vaincu que par les saisons, par les maladies, par la mort de ses soldats qu'un air étranger dévore, & par sa propre langueur. Il n'est point pris les armes à la main : il ne l'eût pas été, s'il eût pu combattre.

Dois-je, Messieurs, me laisser entraîner à l'usage de représenter ceux qui eurent ce grand-homme dans leurs fers, comme des barbares sans vertu & sans humanité? Ils en avaient sans doute; ils étaient des ennemis dignes de lui, puisqu'ils respectèrent sa vie qu'ils pouvaient lui ôter; puisque leurs médecins

le guérirent dans sa prison, du mal contre lequel il n'avait pu trouver de remède dans son camp; puisqu'enfin, comme cet illustre captif l'atteste lui-même dans sa lettre à la reine sa mère, le sultan lui proposa la paix, dès qu'il l'eut en son pouvoir.

Le soldat est par-tout inhumain, emporté, barbare. Le saint roi avoue que les siens avaient massacré les musulmans dans la Massoure, sans distinction d'âge ni de sexe. Il n'est pas étonnant que des peuples attaqués dans leurs foyers se soient vengés; mais, en se vengeant & en se défendant, ils montrèrent qu'ils connaissaient le respect dû au malheur; & la générosité. Ils firent la garde devant la maison de la reine; le sultan remit au roi la cinquième partie de la rançon qu'il devait payer; action aussi noble que celle du vaincu, qui s'étant aperçu que les Musulmans s'étaient mécomptés à leur désavantage, leur envoya ce qui manquait au prix de sa délivrance.

Plus il y avait de grandeur d'ame parmi ses ennemis, plus s'accroît la gloire de *St Louis;* elle fut telle que parmi les Mamelus, il s'en trouva qui conçurent l'idée d'offrir la couronne d'Egypte à leur captif.

Jamais la vertu ne reçut un plus bel hommage. Ses ennemis voyaient en lui ce que tous les hommes admirent, la valeur dans les combats, la générosité dans les traités, la constance dans l'adversité. Les vertus mondaines sont admirées des hommes mondains; mais pour nous, portons plus haut notre admiration: voyons non ce qui étonnait l'Afrique, mais ce qui doit nous sanctifier. Voyons-y cette piété

héroïque,

héroïque, qui me rappelle à toutes les actions saintes de sa vie, à ce grand objet de mon discours, à celui que vos cœurs se proposent.

TROISIEME PARTIE.

J'AI loué le grand-homme qui a gouverné des nations, qui a conduit de nombreuses armées; mais les vertus du roi & du capitaine ne peuvent être d'usage que pour ce très-petit nombre d'hommes que DIEU met à la tête des peuples. De quoi nous servira, à nous, une admiration stérile? Nous voyons de loin ces grandes vertus; il ne nous est pas donné de les imiter: mais toutes les vertus du chrétien sont à nous. Si le plus grand prince de son siècle a été saint, qui ne peut aspirer à l'être? Roi, il est le modèle des rois: chrétien, il est le modèle de tous les hommes.

Il me semble qu'une voix secrète s'élève en ce moment au fond de nos cœurs. Elle nous dit: Regardez cet homme qui est né sur le premier trône du monde. Il a été exposé à tous les dangers dont les charmes séduisent les ames. Les plaisirs se sont présentés en foule à ses sens; les flatteurs lui ont préparé toutes les voies de la séduction: il les a évitées; il les a rejetées.

Quel exemple pour nous! il est humble dans le sein de la grandeur; & nous, hommes vulgaires, nous sommes enflés de vanité & d'orgueil! Il est roi, & il est humble! C'est beaucoup pour les moindres particuliers d'être modestes. Mais, quelle différence entre la modestie & l'humilité! Que cette

modeſtie eſt trompeuſe ! Qu'il entre d'amour-propre dans cet art de cacher l'amour-propre ! de paraître ignorer ſon mérite pour le mieux faire remarquer ! de dérober ſous un voile l'éclat dont on eſt environné, afin que d'autres mains lèvent ce voile que vous n'oſeriez tirer vous-même !

O hommes, enfans de la vanité ! votre modeſtie eſt orgueil. La plus pure eſt celle qui eſt la moins corrompue par la ſecrète complaiſance du *cœur :* elle eſt alors tout au plus une bonne qualité ; mais l'humilité eſt la perfection de la vertu.

St Louis ſecourt les pauvres ; tous les païens l'ont fait : mais il s'abaiſſe devant eux ; il eſt le premier des rois qui les ait ſervis ; il les égale à lui ; il ne voit en eux que des citoyens de la cité de DIEU, comme lui. C'eſt-là ce que toute la morale païenne n'avait pas ſeulement imaginé. Il était le plus grand des rois, & il ne ſe croit pas digne de régner. Il veut abdiquer une couronne qu'on eût dû lui offrir, ſi ſa naiſſance ne la lui avait pas donnée.

Quoi ! un roi dans la force de l'âge, un roi l'exemple de la terre, ne ſe croit pas égal à la place où DIEU l'a mis ; pendant que tant d'hommes médiocres dans leurs talens, & inſatiables dans leur cupidité, percent violemment la foule où ils devraient reſter, frappent à toutes les portes, font jouer tous les reſſorts, bouleverſent tout, corrompent tout, pour parvenir à de faibles dignités, à je ne ſais quels emplois dont encore ils ſont incapables !

La charité n'eſt pas moins étrangère à l'antiquité profane : elle connaiſſait la libéralité, la magnanimité ;

mais ce zèle ardent pour le bonheur des hommes & pour leur bonheur éternel, les anciens en avaient-ils l'idée? Ont-ils approché de cette ardeur avec laquelle le ſaint roi travaillait à ſecourir les ames des faibles, & à ſoulager tous les infortunés?

Toutes les vertus humaines étaient chez les anciens, je l'avoue; les vertus divines ne ſont que chez les chrétiens.

Où eſt le grand-homme de l'antiquité, qui aît cru devoir rendre compte à la juſtice divine, je ne dis pas de ſes crimes, je dis de ſes fautes légères, je dis des fautes de ceux qui, chargés de ſes ordres, pouvaient ne les pas exécuter avec aſſez de juſtice?

Quel bon roi, dans les fauſſes religions, a vengé tous les jours ſur ſoi-même des erreurs attachées à une adminiſtration pénible, & dont les princes ne ſe croient pas toujours reſponſables?

Quels climats, quelles terres ont jamais vu des monarques païens foulant aux pieds & la grandeur qui fait regarder les hommes comme des êtres ſubalternes, & la délicateſſe qui amollit, & le dégoût affreux qu'inſpire un cadavre, & l'horreur de la maladie, & celle de la mort, porter de leurs mains royales des hommes obſcurs frappés de la contagion, & l'exhalant encore, leur donner une ſépulture que d'autres mains tremblaient de leur donner?

Ainſi la religion produit dans les ames qu'elle a pénétrées un courage ſupérieur, & des vertus ſupérieures aux vertus humaines. Elle a encore ſanctifié dans *St Louis* tout ce qu'il eut de commun avec les héros & les bons rois.

La fermeté dans le malheur n'eſt pas une vertu rare. L'ame ramaſſe alors toutes ſes forces ; elle ſe meſure avec ſes deſtins ; elle ſe donne en ſpectacle au monde. Quiconque eſt regardé des hommes, peut ſouffrir & mourir avec courage. On a vu des rois captifs, attachés au char de leur vainqueur, braver dans l'excès de l'humiliation le ſpectacle des pompes triomphales. On a vu des vaincus ſe donner la mort, non pas avec cette rage qu'inſpire le déſeſpoir, mais avec le ſang-froid d'une fauſſe philoſophie.

O vains fantômes de vertu ! ô aliénation d'eſprit ! que vous êtes loin du véritable héroïſme ! Voir d'un même œil la couronne & les fers, la ſanté & la maladie, la vie & la mort ; faire des choſes admirables, & craindre d'être admiré ; n'avoir dans le cœur que DIEU & ſon devoir ; n'être touché que des maux de ſes frères, & regarder les ſiens comme une épreuve néceſſaire à ſa ſanctification ; être toujours en préſence de ſon DIEU ; n'entreprendre, ne réuſſir, ne ſouffrir, ne mourir que pour lui : voilà *St Louis*, voilà le héros chrétien, toujours grand & toujours ſimple, toujours s'oubliant lui-même. Il a régné pour ſes peuples ; il a fait tout le bien qu'il pouvait faire, même ſans rechercher les bénédictions de ceux qu'il rendait heureux. Il a étendu ſes bienfaits dans les ſiècles à venir, en redoutant la gloire qui devait en être le prix. Il n'a combattu que pour ſes ſujets & pour ſon DIEU. Vainqueur, il a pardonné ; vaincu, il a ſupporté la captivité, ſans affecter de la braver. Sa vie a coulé toute entière dans l'innocence & dans la pénitence ; il a vécu ſous le cilice, il eſt mort ſur la cendre.

Héros & père de la France, modèle des rois & des hommes, tige des Bourbons, veillez sur eux & sur nous ; conservez la gloire & la félicité de ce royaume. C'est vous sans doute qui inspirâtes à *Charles V* votre sagesse, à *Louis XII* cet amour de son peuple ; c'est par vous que *François I* fut le père des lettres ; c'est vous qui rendîtes *Henri IV* à l'Eglise ; c'est à votre exemple qu'il sut vaincre & pardonner ; vous avez donné votre force & votre munificence à *Louis XIV;* vous avez vu votre modération dans les victoires, égalée par celui de vos fils qui règne aujourd'hui sur nous. Puisse ce roi, votre digne successeur, régner long-temps sur un peuple dont il fait l'amour, le bonheur & la gloire ; & puissent ses vertus, ainsi que les vôtres, servir d'exemple aux nations. Ainsi soit-il.

Fin du tome second.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du deuxième volume.

